


UTILI SECERNERE HONESTUM
PRO REGE ET PATRIA
1612
Sir John Francis Davis
Baronet.


Frederic William Bois.

VOYAGES

DANS

LA PÉNINSULE OCCIDENTALE

DE L'INDE

ET DANS L'ILE DE CEILAN.

VOYAGES

DANS

LA PÉNINSULE OCCIDENTALE

DE L'INDE

ET DANS L'ILE DE CEILAN;

PAR M. J. HAAFNER.

TRADUITS DU HOLLANDOIS.

PAR M. J.

TOME SECOND.

VOYAGE FAIT PAR TERRE LE LONG DES COTES D'ORIXA ET DE COROMANDEL, DANS LA PÉNINSULE OCCIDENTALE DE L'INDE.

Avec cinq Planches.

PARIS,

Chez ARTHUS-BERTRAND, Libraire, rue Hautefeuille, N°. 23.

1811.

PRÉFACE
DE L'AUTEUR.

Le Voyage que je présente ici au public, est, si je ne me trompe, le seul en ce genre, parmi le grand nombre de descriptions que nous avons des Indes-Orientales.

On y trouvera une infinité de choses curieuses et importantes sur la religion, les mœurs, les usages et les coutumes des naturels de la côte d'*Orixa* et de celle de *Coromandel;* de même qu'une description exacte de ce pays, et des villes, villages, temples et anciens monumens, etc., qu'on y rencontre. Je donne aussi un tableau exact de la conduite qu'y tiennent les Anglois, de leurs guerres avec Tippo-Saheb, de la vie de ce prince, de la conquête de son royaume, et de plusieurs autres objets et particularités remarquables, dont personne n'avoit parlé jusqu'à-présent.

Pour ce qui regarde les aventures particulières qui me sont arrivées pendant ce voyage, je puis certifier que, quelqu'étranges qu'elles puissent paroître, il n'y a rien qui ne soit conforme à la plus stricte vérité. J'en pourrois, s'il étoit

besoin, produire les preuves les plus irrécusables, et qui ne laisseroient aucun doute à cet égard.

J'ai exposé trop évidemment ma haine contre les Anglois, et l'indignation que m'ont inspirée leurs exactions et leurs cruautés envers les malheureux indigènes de l'Inde, tant dans mon *Traité sur les Missionnaires*, que dans mon *Voyage de Madras à Ceilan*, publié en 1806, pour que je puisse passer ici leurs vexations sous silence. J'ai pensé, au contraire, que je devois de nouveau arracher à l'oubli leur conduite odieuse dans cette belle contrée, ainsi que l'oppression sous laquelle gémissent les peuples qui leur sont soumis.

D'un autre côté, j'ai plaidé la cause des malheureux Indiens, en traçant le tableau de leur caractère doux, paisible et hospitalier, ainsi que ne pourra refuser de le faire, tout écrivain impartial qui connoîtra bien ces peuples.

J'ai donc cherché à détruire l'injuste prévention que l'on a conçue généralement contre eux en Europe ; prévention qui doit être regardée comme la principale cause de tous les malheurs qu'ils éprouvent depuis qu'on est parvenu à les soumettre, et que l'on ne cesse même d'entretenir et d'augmenter, s'il est possible, par les faux rapports de missionnaires hypocrites et d'autres gens, dont il est de l'intérêt de les accu-

ser des plus infâmes vices, et de les faire considérer sous le jour le plus méprisable et le plus odieux.

Il étoit temps enfin que, parmi le grand nombre de voyageurs dans l'Inde, il y en eût un qui se chargeât de relever avec franchise les accusations injustes portées contre ces peuples, et de confondre leurs calomniateurs.

J'ai pris sur moi cette tâche honorable, que je remplirai avec toute l'intégrité d'un homme d'honneur; et je ne laisserai échapper aucune occasion pour satisfaire à ce devoir, que je regarde comme sacré.

C'est pour cette raison que, dans mes écrits antérieurs, mais principalement dans celui que je publie aujourd'hui, j'ai produit, sans partialité, tout ce que j'ai cru propre à détruire les préjugés si fortement enracinés contre les Indiens, et à relever d'avance tous les faux rapports que l'ignorance, l'intérêt personnel, la méchanceté, le fanatisme même, pourroient produire dans la suite. Pour tirer ces peuples du profond mépris dont on les accable, j'ai cherché à exposer au grand jour leurs qualités morales, et entre autres, la douceur de leur caractère. Pour modérer l'orgueil avec lequel nous les envisageons en général, j'ai été obligé de faire le tableau comparatif de leurs mœurs avec les

nôtres, ainsi que celui de leurs usages ridicules et de leurs préjugés condamnables avec ceux qu'on rencontre chez les Européens : c'est au lecteur de bonne foi à décider de quel côté penche la balance.

Si, par hasard, quelqu'un de mes lecteurs se décidoit un jour à passer dans l'Inde, pour y faire fortune (ce que Dieu ne veuille), et s'il ajoute foi à ce que je dis des peuples qui l'habitent, il y arrivera du moins sans être imbu du sôt préjugé avec lequel tant de monde quitte l'Europe pour s'y rendre. Sans s'arrêter à la couleur, au culte et aux usages des Indiens, il les considérera comme ses frères, créés par l'Être-Suprême, pour jouir des mêmes droits et des mêmes avantages que lui; et si, par événement, il se trouve placé ensuite à la tête des affaires, il pourra arriver que ce que j'avance dans ce voyage devienne utile à plusieurs milliers d'entr'eux.

Quant à ce que j'ai dit ailleurs de la conduite des Européens dans l'Inde, cela concerne particulièrement les Anglois; cependant on peut l'appliquer malheureusement de même, en grande partie, aux Hollandois dans ces belles contrées; et je me garderai bien de parler de ce qui se passe dans leurs possessions aux Indes-Occidentales.

On connoît la manière injuste avec laquelle

les Hollandois y traitent les Indiens, qu'ils ne cessent d'opprimer, pour satisfaire leur insatiable soif de l'or. C'est ainsi qu'on en a constamment agi avec ces peuples malheureux, depuis qu'on les a réduits sous le joug; et c'est ainsi qu'on en agissoit encore du temps que je me suis trouvé dans l'Inde.

Cependant des circonstances nouvelles me font bien augurer de l'avenir. Le changement qui s'est opéré dans le gouvernement de ma patrie ne manquera certainement pas d'en produire dans les affaires de l'Inde, qui prendront une tournure plus favorable; et l'on peut dire que cela a même déjà eu lieu dans les possessions qui restent encore aux Hollandois, autant que les circonstances ont pu le permettre. Il faut donc espérer que, lorsque par une paix glorieuse, on sera parvenu à faire rendre les établissemens qu'on nous a enlevés par la force ou par la fraude, on ne tardera point à corriger les fautes et les abus qui les désolent, et dont la continuation ne pourroit manquer de causer leur entière ruine, ainsi que celle de la Compagnie même. On ne manquera pas alors de mettre des bornes aux vexations et aux rapines dont quelques employés se rendent coupables; car il ne faut pas se flatter de les extirper toutes. Au lieu de faire passer dans les Indes des gens sans

aveu, des protégés sans talent et sans mérite, et d'autres aventuriers de cette espèce, on n'y enverra plus, pour remplir les places honorables, que des hommes instruits et probes; lesquels, en prenant à cœur les intérêts de la Compagnie, s'opposeront avec force à toute espèce de malversation, et chercheront à conduire les naturels du paysavec autant de modération que de justice.

Le monarque chéri qui nous gouverne aujourd'hui prendra ces peuples sous sa puissante protection. Sa justice et son humanité reconnues, ne permettront point que l'on continue à les opprimer et à les épuiser, comme on l'a fait jusqu'à présent. Il préviendra toute espèce de vexation, et sa bonté paternelle s'étendra sur les Indiens qui sont ses sujets, avec le même zèle qu'il montre pour rendre à l'Europe la tranquillité et la paix.

Je me croirai bien récompensé des peines que m'a coûté cet ouvrage, si je parviens à procurer, par là, quelque soulagement aux pauvres Indiens, et à mériter l'approbation de ceux de mes lecteurs que la sensibilité de leur ame rend dignes de prendre part à leur sort.

VOYAGE
FAIT PAR TERRE
LE LONG DES COTES
D'ORIXA ET DE COROMANDEL,
DANS LA
PÉNINSULE OCCIDENTALE DE L'INDE.

CHAPITRE Ier.

Départ de Bimilipatnam. *Voyage dans un palanquin. Vallée au pied de la montagne* Schiemanchelom.

DES affaires pressantes me forcèrent de quitter *Bimilipatnam*, où je me trouvois alors, pour me rendre à *Mazulipatnam*. Je préférai de faire ce voyage par terre; ce qui est beaucoup plus sûr et plus commode, mais en même temps bien plus dispendieux que de prendre la route de mer, dans un *thoni*, ou petite embarcation indienne, laquelle est, en général, accompagnée de plus ou moins de danger. Je

me déterminai d'autant plus facilement à ce parti, que je me proposois de profiter de cette occasion pour apprendre à mieux connoître le pays que j'avois à parcourir, ainsi que les choses remarquables qu'on y rencontre.

Comme je n'avois pas moi-même de palanquin, je me rendis chez une de mes connoissances, M. Martin, qui en possédoit deux, pour le prier de m'en prêter un. Cet ami, né François, exerçoit la médecine à *Bimilipatnam*; mais une vie peu réglée lui avoit causé une maladie incurable, dont il souffroit beaucoup alors; et comme il étoit lui-même convaincu qu'il n'y avoit plus d'espoir de le sauver, que par conséquent, ainsi qu'il me le dit, il ne feroit plus usage de palanquin, il m'en fit présent d'un, et m'autorisa même de le choisir à mon gré; don qui me fut fort agréable dans la position où je me trouvois (1).

Le palanquin est une espèce de litière fort commode, dont on se sert pour voyager dans l'Inde, où les chemins ne sont pas, en général, fort propres pour les carosses et autres voitu-

(1) M. Martin, ainsi que je l'ai appris dans la suite, fatigué de ses longues souffrances, s'est tué d'un coup de pistolet.

res (1) ; il ne reste donc aux personnes qui voyagent par terre que le choix d'aller à pied ou à cheval, lorsque leurs moyens ne leur permettent point de se servir de palanquin, qui est ordinairement d'environ trois pieds de largeur sur sept pieds de longueur, et dans lequel on est commodément couché sur un matelas et des coussins. Le ciel, ou la couverture, est fait, durant la bonne saison, d'une pièce d'étoffe tendue sur des cerceaux de bambou ; mais pendant la saison pluvieuse, on se sert d'une double toile cirée, afin que l'eau ne puisse y pénétrer. Sur ce morceau d'étoffe on en place un autre, roulé sur lui-même, qu'on fait tomber, durant la nuit et le mauvais temps, des deux côtés du palanquin, auquel il sert de rideaux (2). Il faut huit hommes pour chaque palanquin : ce sont ordinairement des *coulis*, c'est-à-dire, des esclaves, dont quatre portent le palanquin sur leurs épaules au moyen d'une longue per-

(1) Il y a cependant quelques endroits où l'on se sert de charettes couvertes à deux roues, appelées *hickeris*, devant lesquelles on attèle des bœufs, et qui servent à voyager.

(2) Le prix d'un pareil palanquin est de deux à trois cents roupies, ou cinq à sept cents francs de France.

che, tandis que les quatre autres marchent à leurs côtés, pour les remplacer alternativement aux temps convenus. Ces *coulis* forment une tribu séparée, qui appartient à la caste des *Sudders*, qui est la plus basse parmi les Hindous. Ils ont leurs propres chefs, et sont d'un naturel doux, paisible et serviable; de sorte qu'on peut se confier entièrement à leur droiture et à leur fidélité. Jamais je n'ai rien entendu dire qui fût à leur désavantage. Comme ils sont élevés, dès leur plus tendre jeunesse, dans l'état qu'ils pratiquent, ils y sont d'une adresse et d'une sûreté inconcevables.

On ne rencontre dans ces voyages aucune auberge ou hôtellerie sur la route; mais elles sont remplacées par des lieux de repos appelés *schultris* (*chauderies*), qui sont des bâtimens ouverts et inhabités, où les voyageurs ne trouvent, en général, qu'un toit pour se mettre à l'abri de la pluie et du vent, avec un endroit destiné à préparer leurs repas. Quant aux vivres, tous les villages en sont suffisamment pourvus. On passe, sans courir le moindre risque, la nuit dans son palanquin, autour duquel s'établissent les *coulis*, qui, durant tout le voyage, rendent les services dont on peut avoir besoin; de sorte qu'on peut se passer du secours des étrangers.

Je dois remarquer encore ici qu'avec de pareils porteurs, on fait chaque jour autant de chemin qu'on pourroit en parcourir avec une voiture ordinaire; car les *coulis* vont d'un trot égal et rapide.

Mais il est temps d'en venir à mon départ. Je montai de très-bonne heure dans mon palanquin. *Tschollo* (c'est-à-dire, marche), crièrent mes *coulis*, et aussitôt le voyage commença. Me voilà donc parti de *Bimilipatnam*, sur lequel il me reste quelques observations à faire.

Bimilipatnam est situé à-peu-près par le dix-huitième degré de latitude nord, sur la côte d'*Orixa*, entre *Ganjam* et *Vizagapatnam*, dans le territoire du *Seraskier*, qui tient sa résidence à *Tschicacoil* (1). C'étoit la loge la plus septentrionale de la compagnie des Indes orientales hollandoise sur la côte de la péninsule. Cette place est située sur la mer, au pied d'une assez haute montagne, sur le milieu de laquelle il y a une pagode, où l'on allume toutes les

---

(1) *Tschicacoil* ou *Sikakole*, *Circar* dans le royaume d'*Orixa*, pris dans un sens plus étroit, avec une belle ville capitale du même nom, est aujourd'hui sous la domination des Anglois.

nuits du feu ou de la lumière, qu'on aperçoit de loin à la ronde; de sorte que ce temple, consacré à l'idolâtrie, sert de fanal aux vaisseaux qui fréquentent ces parages.

Bhiempatnam est le véritable nom de ce village. Il y en a qui pensent que c'étoit anciennement une grande et populeuse ville, dont la dénomination vient de *Bhiem*, un des héros du poëme de *Mahabharath* (1), qui résidoit ici. D'autres cependant la font dériver de la langue *tellinga*, dans laquelle le nom de *bhiem* signifie du *riz*; et l'on sait qu'en effet on y cultivoit autrefois beaucoup ce grain, dont l'exportation étoit alors consi-

(1) *Mahabharath* est le titre d'un poëme héroïque des Hindous, lequel, selon moi, surpasse de beaucoup en beauté d'invention et d'expression l'*Iliade* même d'Homère. Le sujet de ce morceau de poésie est fondé sur un fait véritable. Voici ce que dit Anquetil du *Mahabharath* dans sa *Législation orientale* : « J'ai sous les yeux le *Mahabharath*, ouvrage considérable, traduit du samskretan en persan, par l'ordre d'Abkar, lequel renferme l'histoire des deux plus anciennes familles qui aient régné dans l'Inde, les Kourvans et les Pandevans; précédée d'un précis de la religion des Brahmes, donné dans la préface par le traducteur, Abulfazel. »

dérable; mais cela n'a plus lieu aujourd'hui. Le commerce y est extraordinairement tombé, ainsi que dans tous nos autres établissemens le long de cette côte; surtout depuis la guerre de 1781, qu'il est, pour ainsi dire, entièrement détruit. Le plus considérable article de commerce est le coton, qui est ici supérieur en qualité à celui des autres endroits, en même temps que son prix est moindre. Les Hollandois tenoient ce lieu à ferme du *Seraskier*. Ils y avoient construit un petit fort ou château, qui ne pouvoit servir qu'à se garantir des surprises des habitans du pays, et non à se défendre contre des troupes européennes; cependant ce fort fut, durant la guerre de 1781, détruit par les Anglois, ainsi que tous les autres établissemens hollandois sur cette côte.

En sortant de *Bimilipatnam*, on longe pendant quelque temps la mer jusqu'à ce qu'on arrive à un village appelé *Gokolie*; d'où le chemin traverse le petit district d'*Oupara* et conduit plus loin. Mais comme je voulois me rendre à la montagne *Schiemanchelom*, qui se trouve à environ trois milles (1) dans l'inté-

---

(1) Il est sans doute question ici du mille de Hollande, qui est de 2916 toises, ou 3600 pas.

rieur des terres, je dirigeai ma route vers le sud-ouest.

A une demi-lieue de *Bimilipatnam* il y a un grand et magnifique bois de manguiers, dans lequel j'avois passé, pendant mon séjour ici, plusieurs heures agréables à danser et à faire de la musique avec mes amis; car ce lieu est le centre de tous les amusemens des habitans de *Bimilipatnam*. Hélas! il étoit probable que je ne reverrois jamais plus cet agréable asile! Aussi mes adieux furent-ils fort tristes!

Les fruits dorés des manguiers (1) brilloient

---

(1) *Mango Mangifèra*. Le fruit délicieux du manguier a la forme d'une poire longue de moyenne grandeur. Quand ce fruit est mûr, on peut en manger jusqu'à satiété; mais il faut se garder de boire ensuite de l'eau froide. Les médecins en ordonnent l'usage à jeun quand il n'est pas mûr, comme un remède contre la maladie vénérienne. Ce fruit a une odeur agréable. Avant qu'il ait atteint sa maturité, on en fait de l'*atschar*. Pour cet effet, on en ôte les pepins; on remplit l'intérieur de graine de moutarde, de gingembre et d'autres semblables ingrédiens; ensuite on le lie de nouveau ensemble avec du fil, et on le met tremper dans du vinaigre et un peu d'huile de sésame. On prépare supérieurement bien cet atschar à Bimilipatnam.

Les Hindous ont consacré le manguier à *Jomradsch*, le dieu de la mort; c'est pourquoi ils se servent du

entre leurs feuilles d'un vert foncé, dont quelques autres beaux arbres varioient les nuances. Le plaisir que cause la fraîcheur dont on jouit sous cette belle verdure est augmenté encore par le gazouillement des oiseaux et les cris clairs et perçans du *koewil* (1); et c'est, plongé dans d'aimables rêveries, que j'avançois ma route, doucement bercé, dans mon palanquin, sur les épaules de mes bons *coulis.*

En sortant de ce beau bois de manguiers, nous nous trouvâmes dans des champs de *neli* ou riz, dont les hauts et riches épis sembloient nous saluer en passant; ensuite nous atteignîmes une grande plaine sablonneuse, que nous nous hâtâmes de traverser, le soleil commençant alors à devenir fort ardent, sans que le moindre zéphyre agitât l'atmosphère; tandis que des nuages coupés de bandes d'un rouge

---

bois de cet arbre pour brûler leurs morts. Les fleurs du manguier, qui ont une odeur agréable, sont consacrées, suivant la mythologie des Hindous, à *Kham*, le dieu de l'amour ou Cupidon, qui en forme la pointe de ses flèches.

(1) Le *Koewil* est un oiseau de la grandeur d'un pigeon, et se tient ordinairement dans les bois de manguiers. Ses yeux sont d'un rouge de sang; le mâle est d'un noir d'ébène, et la femelle tachettée.

ardent nous annonçoient une journée extrêmement chaude.

A peine eûmes-nous franchi cette plaine, que nous nous trouvâmes tout-à-coup entre de hauts rochers. Au commencement, le chemin étoit assez large et le terrein uni; mais bientôt les pointes des rochers des deux côtés se joignirent insensiblement, et la route devint plus étroite, plus raboteuse et plus difficile; de sorte que mes *coulis* souffroient beaucoup à y marcher, et je fus souvent obligé de quitter mon palanquin pour les soulager. Ces rochers étoient couverts d'arbustes et de toutes sortes de plantes odoriférantes, dont les dernières nous envoyoient leurs doux parfums. On y goûtoit aussi une agréable fraîcheur, et une immense quantité de tourterelles nous faisoient entendre leurs roucoulemens.

Depuis ma sortie de *Bimilipatnam*, j'avois été accompagné d'un grand nombre de pèlerins, qui se rendoient également à *Schiemanchelom*. J'y vis des gens de toutes les nations et de toutes les sectes, et entr'autres des *Saniassis*, des *Pandaroms*, des *Jokis* (1) et autres

---

(1) Voici ce qu'on lit dans le *Voyage de François Bernier*, *tom. II*, *pag.* 12. *Amsterdam*, 1723, *Jo-*

pénitens. Des familles entières avec femmes et enfans marchoient devant et derrière nous, d'un air content et joyeux; tandis que d'autres marmotoient tout bas leurs prières.

Nous passâmes long-temps entre les rochers qui devenoient de plus en plus escarpés, et qui, des deux côtés, étoient couronnés d'ar-

---

kis ou *Jaugis* : « Entre tous ceux que je viens de dire, il s'en trouve qu'on croit de vrais saints illuminés et de vrais *Jaugis*, ou parfaitement unis à Dieu. Ce sont gens qui ont entièrement abandonné le monde, et qui se retirent d'ordinaire à l'écart dans quelque jardin fort éloigné, comme des ermites, sans jamais venir à la ville. Si on leur porte à manger, ils le reçoivent, sinon on dit qu'ils s'en passent, et on croit qu'ils vivent de la grace de Dieu, dans les jeûnes et dans les austérités perpétuelles, et surtout abîmés dans la méditation; je dis abîmés, car ils poussent si avant là-dessus, qu'ils passent des heures entières ravis en extase, leurs sens externes sans aucune fonction, et (ce qui seroit admirable s'il étoit vrai), voyant Dieu même comme une certaine lumière très-blanche, très-vive et inexplicable, avec une joie et une satisfaction non moins inexplicable, suivies d'un mépris et d'un détachement entier du monde, s'il est vrai ce qu'un de ceux qui prétendoient pouvoir entrer dans cette extase, et y avoir entré plusieurs fois, m'en disoit..... Ils disent qu'après avoir jeûné plusieurs fois au pain et à l'eau,

bres, dont les branches étendues venoient, en s'entrelaçant, former une voûte que ne pouvoient pénétrer les rayons du soleil.

Il étoit environ trois heures après midi lorsqu'un bruit éloigné vint frapper mes oreilles, et sembloit augmenter à mesure que nous avançions, jusqu'à ce qu'en sortant de ce chemin creux, nous nous trouvâmes tout-à-coup dans une vaste plaine, au milieu de laquelle s'élevoit jusqu'aux nues une montagne escarpée.

Toute la vallée étoit remplie de monde : des

---

il faut premièrement se tenir seul dans un lieu retiré, les yeux fixés en haut sans remuer aucunement, puis les ramener doucement en bas, et les fixer tous deux à regarder en même temps le bout de son nez également et autant d'un côté que de l'autre (ce qui est assez difficile), et se tenir là ainsi bandés et attentifs sur le bout du nez, jusqu'à ce que cette lumière vienne. Quoi qu'il en soit, je sais que ce ravissement, et les moyens d'y entrer sont le grand mystère de la cabale des *Jaugis* » — Consultez aussi sur cette matière les mémoires de MM. de Guignes et Mignot, dans les *Mémoires de l'Académie royale des Inscriptions, tome XXVI*, *pag.* 791, *et tome XXXI*, *pag.* 320. — Conférez encore ce que notre voyageur hollandois dit au sujet de ces *Jokis*, dans le septième chapitre du troisième volume de ce voyage.

milliers de personnes grimpoient sur la montagne, tandis que des milliers d'autres en descendoient. Cette vue me parut si neuve, si surprenante, que je sautai sur-le-champ de mon palanquin pour regarder de plus près cette foule immense qui s'agitoit en tout sens.

Cet étrange spectacle me frappa à tel point, qu'il me fit oublier toute autre chose ; de sorte que mes *coulis* furent obligés de me dire qu'il étoit temps de songer à un lieu de retraite, qu'il auroit été néanmoins difficile de trouver, la multitude augmentant toujours à mesure qu'on approchoit de la montagne. A la fin cependant je parvins à me camper sous un arbre.

A peine mes *coulis*, après avoir mis mon palanquin à terre, eurent-ils mangé une petite portion d'*avela* ou riz grillé et bu un peu d'eau, qu'avec ma permission, ils gravirent précipitamment la montagne, pour aller faire leur prière sur sa cîme.

Comme la chaleur étoit encore fort grande, et que j'avois d'ailleurs pris la résolution de passer ici le jour suivant, je ne voulus pas trop me presser à me rendre sur la montagne, d'autant plus que la foule étoit très-considérable.

Je me déterminai donc à ne visiter la montagne que dans la soirée, pour contempler de

sa cîme le coucher du soleil. Je chargeai en conséquence mon domestique Francisque (1) d'apprêter mon dîner, qui devoit consister en quelques *bäggers* (2) qu'il avoit achetés dans un village voisin. En attendant, j'allai me baigner dans la mer, qui n'étoit qu'à une petite distance, et dont les eaux me firent un bien singulier (3).

---

(1) Il faut remarquer ici, pour l'honneur de notre voyageur, qu'il avoit acheté Francisque comme esclave (ainsi qu'il le dit lui-même dans son premier Voyage); mais qu'ayant en horreur l'esclavage, il lui avoit accordé sur-le-champ la liberté; et jamais il n'eut à se repentir de cet acte d'humanité, car Francisque demeura toujours son fidèle serviteur.

(2) Espèce de poisson d'eau douce dont la chair est fort grasse.

(3) Notre voyageur se laisse aller ici à une longue digression sur la manière de vivre qu'il avoit adoptée, et qu'il conseille de suivre à tous les Européens qui veulent conserver leur santé aux Indes. Voici le résultat de ses observations. Tous les matins il prenoit un bain, qu'il regarde comme absolument indispensable. Après s'être baigné, il buvoit du vin de palmier frais. Ce n'étoit que fort rarement qu'il faisoit usage de liqueur spiritueuse, et il ne mangeoit, en général, d'autre viande que celle de volaille. Ses repas consistoient ordinairement en poisson et en riz fortement poivré;

Après avoir dîné, je me rendis sur-le-champ au pied de la montagne. La chaleur étoit encore assez grande, et le ciel sembloit annoncer un orage prochain. Je hâtai donc d'autant plus mes pas, pour atteindre la cîme de la montagne, que je désirois satisfaire ma curiosité.

La montagne *Schiemanchelom* est située dans une vaste plaine, entourée de toutes parts de collines. Au pied de la montagne on trouve un petit, mais fort joli village, appelé *Chindepillie*, et à peu de distance de là, un étang d'une belle eau limpide d'environ un quart de mille de circonférence et entouré de grands et beaux palmiers, dont plusieurs sont placés dans l'eau même. Toute la vallée est d'ailleurs parsemée de palmiers et de cocotiers, entre lesquels on découvre çà et là de petits temples enduits d'une couche de chaux blanche.

---

et il ne buvoit, outre l'eau fraîche, que de l'eau poivrée. Selon lui, le vin de palmier est extraordinairement sain. Il mangeoit peu de fruits acides. En suivant ce régime il conserva sa santé. Ceux qui se nourrissent de beaucoup de viande de bœuf, de mouton ou de porc, et qui boivent des vins chauds et de la bière forte, en menant d'ailleurs une vie irrégulière, abrègent aux Indes leurs jours, dans un pays fort sain d'ailleurs, et meurent promptement.

La fête qu'on célébroit ici en l'honneur du dieu *Appana* (1) dure neuf jours, pendant lesquels il arrive une quantité inconcevable de pèlerins ; et ce n'est certainement pas exagérer que de porter le nombre que j'en vis pendant mon séjour, à environ quarante mille têtes, en y comprenant les femmes et les enfans.

Des marches commodes et bien entretenues conduisent jusqu'au haut de la montagne. Le nom de celui à qui on doit ce bienfait est aussi peu connu que le sont ceux des fondateurs d'anciens temples, de grottes souterraines et autres monumens publics qu'on trouve dans l'Inde, et dont le temps de leur construction se perd, il est vrai, dans l'obscurité des siècles. Un brahme qui demeure près du temple, qu'il est chargé de desservir, n'a pas pu m'en dire davantage sur ce sujet.

On compte quatre cent trente marches depuis le pied de la montagne jusqu'à environ un quart de sa hauteur, à laquelle il est facile de la gravir de tous côtés, même sans le secours des marches. Ensuite on rencontre de toutes parts des rochers à pic qu'on ne sauroit fran-

---

(1) *Appana* signifie en langue hindoue, *Vieux Père*, et sert à indiquer l'Eternel et seul Dieu.

chir. Après ces murailles naturelles, la montagne devient de nouveau accessible jusqu'à son sommet. Selon moi, une forteresse placée sur cette cîme seroit absolument inexpugnable.

Là où commence la muraille formée par des rochers, on trouve une espèce de vestibule taillé dans la pierre, par lequel on monte plus haut, comme par une porte, au moyen des marches. De cet endroit jusqu'à la cime de la montagne on compte encore onze cent soixante pas. Toutes ces marches sont construites dans le rocher même.

Au sommet de la montagne bien au-dessus des nuages, est placé le village de *Schiemanchelom*, et près de là, vers le sud, se voit le temple, vers lequel affluent les dévots de tout l'Hindoustan, pour y adorer le dieu *Appana*; aussi jouit-il d'autant de considération que celui de *Jagrenate* (1).

---

(1) *Dschagarnat*, *Dshangrenat*, ou proprement *Dscherganada*, au district de Midnapour, dans la province angloise d'Orixa, est une ville maritime située à peu de distance de la mer. Il y a trois pagodes consacrées à *Dschagarnatha*, c'est-à-dire le dieu de la création, lesquelles y attirent un grand nombre de pèlerins. La figure, grossièrement taillée en bois, de cette idole,

Le temple qui, comme les marches, est taillé dans le roc, doit être d'une haute antiquité, puisque sa construction diffère beaucoup de tous les autres temples des Hindous. Dans l'enceinte de cette pagode se trouve la fontaine sacrée : c'est une source d'eau fraîche jaillissant d'entre deux rochers, et tombant de là dans un large et profond canal, qui descend en ligne droite de la montagne. A cent pas environ de la muraille de rochers, qui entoure toute la montagne, ce canal se partage en cinq branches, qui toutes sont éloignées les unes des autres d'environ six pas, et se précipitent dans la vallée en jets paraboliques de l'épaisseur du bras, par des ouvertures pratiquées à cet effet dans la muraille de rochers.

La superstition des Hindous attribue des vertus miraculeuses à cette source, ainsi qu'à plusieurs autres eaux prétendues saintes dans cette partie du monde ; telles, par exemple, que celles du *Gange*, de la mer près de *Ramassourin*, de l'étang de *Danoucobie* dans l'île de *Ramanadpouram*, etc. Toutes

---

sous une forme humaine, est placée dans la principale de ces trois pagodes, appelée la *pagode noire*.

(*Note du traducteur allemand.*)

ces eaux ont le pouvoir d'effacer les péchés du troisième degré et au-dessous; mais pour obtenir la rémission de ceux du premier et du second degré (1), on doit, selon la doctrine des

---

(1) Les Hindous partagent les péchés en sept degrés ou classes.

Ceux du premier degré, sont le meurtre d'un brahme; lorsqu'un brahme boit des liqueurs fortes ou mange de la chair de vache; l'inceste avec sa propre mère.

Ceux du second degré : lorsqu'on veut se faire passer pour membre d'une caste supérieure à celle dont on est; lorsqu'on bat son *gourou* ou maître; inceste avec sa propre sœur; viol d'une vierge; meurtre prémédité; faux serment au préjudice d'un autre; vente d'une personne de sa famille, pour la livrer à l'esclavage; rapt; appropriation des biens d'autrui.

Ceux du troisième degré : tuer une vache; adultère; meurtre non prémédité; s'occuper de sortilèges; opprimer ses inférieurs et leur extorquer des amendes illégitimes; traiter ses parens et ses maîtres avec mépris et ne pas leur obéir; commerce fait par un brahme ou xeteri, s'il n'y est par forcé par un extrême besoin; et, dans ce cas même, il lui est défendu de vendre de l'huile, du sel, des sucreries, des mets préparés avec du *jiujeli* ou de la sésame, du drap rouge, de la toile, des étoffes de laine, des fruits, des drogues médicinales, des armes, du poison, de la viande, des parfumeries, du lait, du miel, du lait caillé, du vin et des liqueurs fortes, de l'indigo, de la lacque, de l'herbe, de l'eau et tout

brahmes, se soumettre à une pénitence fort rigoureuse.

Avant que d'être admis à l'adoration de l'idole de ce temple, il faut que chaque pèlerin se soit baigné dans les eaux saintes dont il a été parlé, ou qu'il ait du moins tenu, pendant

---

ce qui est fait de cuir. Un brahme peut faire le commerce de tous les articles qui ne sont pas désignés ici, si le besoin le requiert; mais sans qu'il soit exempt pour cela de remplir ses devoirs, de présenter les *jugs* ou offrandes aux divinités, et de lire tous les jours les *Veids*, les *Shasters* et les autres livres saints.

Les autres péchés du troisième degré sont: lorsqu'un brahme néglige de mettre à l'âge requis le cordon *Zenar*; de laisser ses proches dans le besoin, lorsqu'il est en état de les assister; de vendre sa femme ou de l'abandonner sans motif.

Ce seroit abuser de la patience des lecteurs que de leur faire l'énumération des péchés des quatres autres classes. Ceux du troisième degré sont effacés par les eaux saintes, si l'on promet (et effectue réellement) de ne plus les commettre.

Mais pour expier les péchés du premier et du second degré, il faut se soumettre à de grandes pénitences, ainsi que je l'ai déjà dit.

Par exemple, celui qui a tué un brahme, reviendra, après sa mort, dans ce monde, sous la forme d'un cerf, d'un chien, d'un chameau ou d'un porc; après quoi son ame occupera de nouveau le corps d'un homme; mais

quelques minutes, sa tête sous un des cinq jets. On peut juger par-là quelle doit être l'affluence des pèlerins près de ces cascades; cependant il ne s'y commet aucun désordre: l'un attend patiemment que l'autre ait fini; ce qu'il faut attribuer au caractère doux et paisible des Hindous.

---

il sera toujours languissant, et terminera sa vie par quelque forte maladie.

Le seul remède qu'il y ait pour prévenir ce malheur, est de couper continuellement un peu de sa propre chair et de la jeter au feu, ou d'abandonner pendant douze ans sa famille, pour aller mendier, en tenant à la main un crâne humain, dont il faudra aussi se servir pour manger, et de confesser son crime à tout le monde; bien entendu lorsque c'est par accident qu'on a tué un brahme; mais si c'est de dessein prémédité qu'on lui a ôté la vie, il faut que cette expiation avec le crâne dure vingt-quatre ans au lieu de douze.

Outre ces sept degrés de péchés, il y en a encore plusieurs autres qu'on range parmi les passions, tels que la colère, l'avarice, la ruse, le trop grand attachement aux plaisirs de ce monde, l'orgueil, l'ignorance, la vanité qu'inspirent la beauté, la jeunesse, la richesse, les talens; la trop forte affliction que cause la perte de ces biens; l'amour propre; d'avoir une plus grande crainte des hommes que de Dieu; de se complaire dans sa propre vertu ou dans les vices de son ennemi; etc.

La muraille de rochers par-dessus laquelle l'eau se jette en cinq branches, est, autant que je le pus conjecturer par approximation, de quarante à cinquante pieds (13 à 16 mètres) de hauteur. A peine l'eau a-t-elle atteint l'endroit où se tiennent les baigneurs, lequel est une terrasse d'environ cent pas en longueur sur à-peu-près cinquante pas de largeur, qu'elle disparoît entre plusieurs fentes et ouvertures. Ensuite elle reparoît en masse à environ deux cents pas au-dessous, par une fente, et tombe avec fracas et en écumant entre les pointes du rocher, où elle forme une cascade de mille petits jets argentés, qui se réunissent dans un profond bassin, pour aller se rendre ensuite, par plusieurs bras, dans le lac.

Après avoir vu la chute d'eau, ainsi que les baigneurs, et m'être rassasié du spectacle d'une multitude immense de pèlerins qui s'agitoient de tous côtés, j'entrai sous la porte voûtée qui conduit à travers la muraille de rochers, où je trouvai un petit temple avec son idole placée derrière une grille de fer, et devant laquelle un grand nombre de personnes faisoient leurs prières à genoux, tandis que d'autres se tenoient prosternées le visage contre terre.

Des deux côtés du chemin qui conduit au

sommet de la montagne, je vis de beaux tapis de gazon, sur lesquels une quantité infinie d'hommes, de femmes et d'enfans mangeoient et s'amusoient de différentes manières. La plupart de ces pelouses étoient garnies de plusieurs espèces d'arbres fruitiers.

Il est impossible de se faire une idée de l'affluence des pèlerins qui se rendoient au temple; tandis qu'un grand nombre d'autres, qui se croyoient indignes d'y entrer, étoient prosternés tout autour le visage contre terre. Quelques-uns sembloient plongés dans de profondes méditations, d'autres récitoient tout bas leurs prières, tandis que d'autres encore les disoient à haute voix. L'air étoit parfumé d'encens. De belles danseuses étoient assises ici en groupes, et présentoient le béthel et des confitures à leurs amans. De toutes parts on entendoit le son des instrumens de musique, ou le bruit des tambours et des cymbales.

Je m'étois flatté, en vain, de jouir sur le haut de la montagne du spectacle du coucher du soleil. Tout à coup d'épais et sombres nuages, qui s'étoient amoncelés à l'horizon vers le couchant, se mirent en mouvement et s'avancèrent sur la montagne qu'ils sembloient menacer. Plusieurs qui s'étoient détachés de la masse, couroient en

avant comme des satellites, et allèrent se disperser dans l'espace; tandis que, de temps en temps, quelques-uns se précipitoient directement vers la montagne, autour de laquelle ils s'élevoient en tournoyant en l'air, comme s'ils eussent été mus par une puissance extraordinaire, et voulu monter vers le ciel le long de son dos escarpé!

C'est un étrange mais effrayant spectacle que celui de voir venir vers soi un pareil nuage. Qu'on s'imagine un immense rocher flottant dans le vide, qui menace de réduire en poudre tout ce qu'il rencontre.

Déja le tonnerre grondoit au loin, et les éclairs m'enveloppoient de toutes parts. Quoique je me fusse volontiers trouvé au milieu d'un nuage chargé de la foudre, je pensai cependant ne devoir pas rester exposé plus long temps au feu électrique, ainsi qu'au vent et à la pluie qui l'accompagnent ordinairement. Je descendis donc de la montagne avec la multitude, et parvins sain et sauf à mon palanquin, lorsque l'obscurité couvroit déja en partie la vallée.

CHAPITRE II.

Du caractère des Hindous. Spectacle du lever du soleil sur le sommet de la montagne. Départ de Schiemanchelom.

CEPENDANT le ciel se couvroit de plus en plus de nuages, et je crus que nous étions menacés d'un grand orage; mais, contre toute attente, il n'éclata pas sur nous, et le tonnerre ne se fit entendre que dans le lointain. Peu à peu le ciel s'éclaircit, et la lune se montra dans toute sa majesté au firmament. Je fus réjoui de ce changement, qui me faisoit espérer que nous aurions le lendemain un jour brillant et serein.

Pendant ce temps, mon domestique étoit occupé à me préparer un plat de *morungas*, qui sont une espèce de fèves longues, auxquelles les Européens ont donné, à cause de leur forme, le nom de *baguettes de tambour.* Ce mets, que j'avois toujours aimé, me fut alors d'autant plus agréable, que la fatigue que j'avois eue à gravir la montagne et l'air vif qu'on y respire m'avoient donné un appétit dévorant.

Je vis alors arriver mes *coulis* qui me demandèrent la permission de passer la nuit sur la montagne, pour y assister aux cérémonies religieuses. Je consentis volontiers à leur désir, quoique je fusse persuadé que je ne pourrois alors faire que fort peu de chemin avec eux le lendemain. J'ordonnai cependant qu'un d'entr'eux viendroit me réveiller à trois heures du matin ; car je me proposois de voir la procession qui devoit commencer à la pointe du jour, et voulois surtout jouir du spectacle du lever du soleil, en me rendant sur le haut de la montagne.

Je m'étois couché de bonne heure dans mon palanquin ; mais mon sommeil ne fut pas de longue durée : le bruit de tant de milliers de personnes qui parloient, rioient et chantoient à-la-fois m'empêcha de dormir. Il faisoit d'ailleurs une chaleur excessive, et des millions de moustiques (espèce de cousins) m'assaillirent de toutes parts, comme s'ils eussent voulu me dévorer. Ils venoient sans doute des roseaux et des broussailles qui bordoient le lac. Si je n'avois pas été un *oorlam* (1), et si un long séjour

---

(1) *Oorlam* est un mot malais corrompu ; il faut dire *Orang-lama*, ce qui signifie une personne qui a

dans l'Inde ne m'avoit pas accoutumé à cette espèce de fléau, j'aurois certainement souffert l'impossible durant cette nuit.

A six pas, tout au plus de mon palanquin, quelques brahmes étoient venus s'établir avec leurs familles. Les femmes et les enfans étoient assis en double cercle, fort serrés les uns à côté des autres, et prêtoient une grande attention à un homme qui, à la lueur d'une lampe, lisoit, d'une voix chantante, dans un *poutie* (1).

Après avoir essayé plusieurs fois inutilement de m'endormir, je résolus enfin de me lever. En jetant les yeux autour de moi, j'aperçus de tous côtés un grand nombre de feux, près desquels étoient assis des groupes de pèlerins, occupés à préparer leurs mets, à manger, à jouer et à conter des histoires. Je me promenai entre plusieurs rangs d'entr'eux, et me serois

---

déjà été long-temps dans un endroit ou dans un pays; et c'est par ce nom qu'on désigne les Européens qui ont habité depuis un certain temps dans l'Inde. Ceux qui ne font qu'y arriver, sont appelés *Baar;* dénomination qui vient du mot malais *Orang-Baru*, lequel veut dire un homme nouvellement arrivé.

(1) *Poutie*, livre d'histoire. Parmi ces *pouties* on comprend aussi les romans.

volontiers joint à l'un de ces groupes, tant pour m'entretenir et m'amuser avec eux, que pour profiter de cette occasion pour prendre quelques renseignemens que je désirois avoir sur le pays; mais cela ne me réussit point.

Ma présence parut incommoder ces bonnes gens. La crainte et la méfiance que les Européens ont inspirées aux Hindous, se montrèrent visiblement dans cette occasion, et j'en fus la victime. Partout où je portai mes pas, je rencontrai la même façon de penser; mais principalement de la part des groupes où il y avoit des femmes et des enfans. A peine m'avoit-on aperçu, que tout le monde gardoit le silence, et chacun m'observoit d'un air inquiet et chagrin; et lorsque je m'arrêtois quelque temps dans un endroit, on sembloit attendre mon départ avec impatience.

Tels sont le mépris et la haine que les Européens se sont attirés de la part de ce peuple si bon et si doux, dont il leur auroit été facile de mériter la confiance et l'estime par leur esprit cultivé et par d'autres avantages que le ciel leur a accordés. Mais ils ont préféré de se rendre odieux par leurs vices, leur tyrannie et l'orgueil insultant avec lesquels ils traitent les Hindous; et l'on peut dire que cela leur a par-

faitement réussi. Cet éloignement des Hindous pour les Européens est général, même parmi les hommes les plus instruits et les plus modérés. Ce n'est que lorsqu'on parle leur langue, qu'on vit sagement et avec modération, et qu'on montre surtout un caractère humain et doux, qu'on parvient à gagner leur confiance et leur amitié.

J'avoue franchement que j'ai souvent été chagrin de ce que, faute d'être mieux connu de ces hommes estimables, je me suis vu compris dans cette espèce de proscription générale : ils ignoroient certainement que moi-même j'avois en horreur la conduite de mes compatriotes aux Indes.

Comme je ne voulois pas troubler la satisfaction de ces braves gens, je m'éloignai d'eux, et retournai à mon palanquin, qui était resté parfaitement abandonné ; car mon domestique, qui s'étoit couché tout à côté, dormoit profondément. Si, dans de pareilles circonstances, et parmi une pareille affluence de monde j'avois laissé mon palanquin exposé de la sorte sans aucune surveillance, en Europe ou parmi des Européens, il auroit sans doute été pillé ou peut-être enlevé entièrement ; tandis que parmi un peuple livré à la plus absurde idolâtrie, je n'avois rien de semblable à craindre. Les seuls

et véritables voleurs qu'on connoisse dans l'Inde, sont les Européens, qui ne s'y rendent ou n'y sont envoyés que dans la seule vue de s'enrichir par leurs spoliations; et ils ne s'entendent pas moins au meurtre; ainsi qu'on en pourroit citer, hélas! un grand nombre d'exemples et de preuves.

Ce qui sert encore à faire connoître d'une manière incontestable le caractère doux et paisible de ce bon peuple, c'est l'ordre qui régnoit parmi une pareille affluence de monde de différentes castes et de différentes sectes, sans qu'on entendît parler de la moindre querelle ou de la plus légère discussion. On ne voyoit ici aucun ivrogne, il n'étoit question d'aucune insulte; aussi n'y avoit-il aucune espèce de gardes pour maintenir la tranquillité parmi une telle foule; de sorte qu'on auroit pu croire qu'elle ne formoit qu'une seule famille.

Je me remis dans mon palanquin. Le bruit étoit un peu diminué, et mon voisin, le lecteur, avoit cessé d'entretenir son auditoire. Cependant la chaleur étoit fort grande encore, et les moustiques ne cessoient de m'assaillir. Ce ne fut donc que fort tard dans la nuit que je parvins à m'endormir. Ce repos même ne fut pas long, un de mes *coulis* étant venu m'éveiller,

selon mon ordre. Il étoit alors quatre heures, et le jour ne paroissoit pas encore.

Toute la vallée étoit déjà de nouveau en mouvement, et le bruit de cette immense quantité de personnes ressembloit au mugissement d'une chute d'eau. Tout le monde se portoit en diligence vers la montagne, dont la cîme paroissoit être embrasée, par le grand nombre de torches, qui, semblables à des feux follets, la parcouroient en tous sens. Les goudrans, qui ne cessoient de jeter des flammes et les fusées volantes dont l'air étoit sans cesse rempli, donnoient à ceux qui étoient dans la vallée un spectacle aussi singulier qu'imposant.

Plein du désir de satisfaire ma curiosité, je me mis incontinent en route. Je laissai Francisque près de mon palanquin, pris ma lunette d'approche, et gravis avec la multitude la montagne, sans perdre un moment, afin d'être rendu sur sa cîme avant la pointe du jour.

Parmi cette immense foule de gens, j'étois certainement le seul qui se rendît sur la montagne dans l'idée d'y jouir du plus magnifique et du plus admirable spectable de la nature, le lever du soleil; spectacle qui, plus que la pompe des cérémonies religieuses, nous imprime une grande idée de l'Etre suprême, et nous ap-

prend à l'adorer. Tous mes compagnons de voyage se rendoient à la pagode de leur idole, où sans doute leur cœur a dû trouver moins de ferveur et de sentiment de piété, que ne lui en auroit inspiré le grand temple de la nature, à qui l'étendue du ciel sert de voûte, et dont le voile du sanctuaire étoit au moment de s'ouvrir.

Il est impossible de donner une idée de l'agitation et du bruit qui régnoit parmi la multitude qui couvroit la cîme de la montagne, où ils attendoient le moment que l'idole devoit sortir du temple, accompagnée d'une pompeuse procession.

De mon côté, je me rendis au revers de la montagne, dans un lieu écarté et solitaire, où personne ne pouvoit me troubler dans mes tranquilles méditations. Après m'être placé sur une haute pierre, j'allumai une cigarre, et attendis avec impatience le moment où la nature devoit se développer à ma vue.

Je tins, pendant quelque temps, mes yeux immobiles attachés sur l'obscurité de la nuit. Tout-à-coup je vis le ciel s'éclaircir à l'orient. L'étendue de la mer fut insensiblement éclairée; l'horizon se découvrit; des bandes d'or et de pourpre s'étendirent, comme mues par un pou-

voir magique, sur le bord oriental du ciel; des jets de lumière dissipèrent les ombres; les étoiles pâlirent, et la première lueur du jour vint éclairer les objets. Maintenant les rayons du soleil se lancèrent des bornes de l'horizon; déjà le bord de la mer étinceloit de feu; et c'est de ces flots embrasés que sortit le soleil, revêtu de toute sa splendeur. Une vague obscurité couvroit cependant encore la vallée; et les pointes des montagnes réfléchissoient seules les rayons du soleil, qui bientôt dissipa entièrement le voile de la nuit, et ranima par sa présence la nature assoupie. L'*avoutrou* (1) et le *guéroudin* (2) s'élevoient dans l'air au-dessus de ma tête, et sembloient, par leurs cris, saluer le jour qui venoit de paroître.

A l'orient, des bois d'un vert sombre contrastoient avec le sol d'un sable argenté qui les portoit. Plus avant vers l'horizon, j'apercevois les eaux bleuâtres de l'Océan. Vers le midi, Vizagapatnam élevoit sa tête au dessus des montagnes et des roches pelées. A une plus grande distance

(1) *Avoutrou*, aigle des montagnes.

(2) *Gueroudin*, espèce de milan, que les Hindous revèrent, à cause que *Bieschn* se servit de cet oiseau pour monture, lors de son incarnation.

se présentoient Ganjam, Chicacolle et plusieurs autres villages. Mes regards admiroient au couchant un site pittoresque, entrecoupé de hautes collines, de vallées et de rivières dont les eaux limpides le parcouroient en serpentant. Que ce spectacle étoit admirable! J'aurois voulu, pour en mieux jouir, pouvoir embrasser tous ces objets d'un seul coup d'œil.

Je me trouvai, pendant quelque temps, plongé dans de douces rêveries, dont je sortis pour admirer le tableau ravissant que m'offroit, dans toute sa beauté, le paysage varié qui se présentoit devant moi. Ce magnifique panorama occupa pendant plus d'une heure mes regards surpris.

Je quittai enfin ma retraite, pour me rendre sur le côté opposé de la montagne, d'où je portai mes yeux dans la vallée, qui étoit remplie de monde, dont le bruit, qui s'élevoit jusqu'à moi, ressembloit au bruissement des vagues agitées par une tempête. La procession, qui s'étoit mise en marche avec le lever du soleil, étoit au moment de finir. Je pensai cependant n'avoir rien perdu à ne point y avoir assisté, et me crus richement dédommagé de cette privation, par la sublime scène dont je venois de rassasier mes yeux.

Il étoit dix heures lorsque je descendis de la montagne. J'avois cependant fixé notre départ à neuf; et mes gens, qui étoient prêts à se mettre en route, m'attendoient avec impatience. Je ne pus néanmoins quitter cette montagne remarquable, sans en avoir pris le dessin; aussi ne partîmes-nous que long-temps après onze heures.

De *Schiemanchelom*, le chemin court au sud, à travers de vallons entre des montagnes de moyenne hauteur, où l'on voit serpenter la route sablonneuse, qui ressemble à une large bande blanche. Des groupes d'arbres, des ruisseaux qui descendoient entre les rochers, des troupeaux de cerfs qui paissoient sur les bords des précipices, et une grande quantité de pèlerins recueillis qui se rendoient à la montagne, furent les seuls objets qui animoient alors cette route solitaire, qui s'étend à plus de trois lieues.

Enfin les masses de rochers se présentèrent de plus grandes distances les unes des autres, et nous nous trouvâmes de nouveau dans une plaine, où nous aperçûmes, dans le lointain, des bois, des collines, ainsi que des villages et des temples.

Il étoit trois heures lorsque nous arrivâmes

dans un petit, mais joli village appelé *Nabab-Pette*, où il n'y avoit cependant pas de *chauderie*, mais seulement un grand *ala* (1) bien touffu, avec un banc de pierre maçonné, pour servir d'asile aux voyageurs. Il y avoit déjà trop de monde sous son ombre pour que nous pussions y trouver une place. Nous résolûmes donc de chercher de l'autre côté du village un endroit pour nous camper.

Pendant que nous traversions le village, j'entendis, dans une de ses huttes, le bruit d'un *tomtom* (2), accompagné des glapissemens interrompus de quelques femmes. Curieux de savoir ce qui se passoit, je regardai par-dessus le *pagger* (3) dont cette hutte, ainsi que toutes celles des paysans de l'Inde, sont entourées, et j'aperçus qu'on étoit occupé à conjurer le diable. Comme j'avois déjà vu de pareilles farces

---

(1) L'*ala* est l'arbre connu sous le nom de *ficus indica*; les Hollandois le désignent par celui de *Wortelboom*.

(2) Espèce de tambour.

(3) Le *pagger* est une muraille d'argile de la hauteur d'un homme environ. Les demeures des Hindous sont placées séparement les unes des autres et entourées d'une pareille muraille qui forme une assez grande cour autour de ces huttes.

dans ce pays, je continuai mon chemin sans m'arrêter.

Il faut que mes lecteurs sachent que les Hindous ne sont pas moins habiles à exorciser les démons, que d'autres peuples qui se flattent de posséder cet art à un suprême degré. Mais les Hindous sont persuadés qu'il y a des esprits impurs des deux sexes, dont les uns ne s'attachent qu'aux hommes, et les autres aux femmes. Cependant c'est dans les grands arbres bien touffus que les démons de l'Inde sont censés faire leur demeure ordinaire, l'*ala* seul en est excepté; ce qui fait qu'on regarde cet arbre comme sacré, et qu'on établit sous son ombre de petits temples et des bancs de repos pour les voyageurs.

Les ames des voleurs, assassins, faux témoins, célibataires, adultères, impies, et ceux qui ont battu leurs parens ou leurs précepteurs, ou qui leur ont désobéi, qui n'ont pas rempli les *sraadhs* et les *jugs*, et autres coupables qui sont morts avant d'avoir expié convenablement leurs péchés, sont, après avoir reçu leurs châtimens, dans un des quatre premiers enfers, (il y en a sept) condamnés ensuite par *Jom Raadsch*, ou le juge des actions humaines, à errer pen-

dant un temps illimité dans ce monde ; peines dont ils ne peuvent être affranchis que par les offrandes que font leurs parens à *Goija* (1), ou

---

(1) C'est à trente milles vers le midi de *Kaschi* ou *Benarès*, qu'est située la ville de *Goija* ou *Dhormmoranija* (la reine de l'amour ou des bienfaits), où l'on adore la divinité *Godhador* (un des noms de Vischnou). C'est là que se font les prières et les offrandes pour les ames des personnes mortes de la famille; de ceux principalement que leur manière de vivre fait soupçonner qu'ils ont été condamnés par *Jom Raadsch* à errer dans ce monde. Il y a à *Goija* une pierre dans laquelle Vischnou doit avoir imprimé son pied ; c'est sur cette pierre qu'on met une certaine pâte appelée *peen.* On commence par faire sa prière à la divinité du lieu, ensuite on s'adresse à *Jom Raadsch* ; on prend un morceau de la pâte qu'on pose dans l'empreinte du pied sur la pierre, en nommant à chaque partie de la pâte le nom de celui pour qui l'on fait cette cérémonie ; et ensuite les noms des autres parens, jusqu'au septième degré. Les *Veids* disent que par de pareilles offrandes, on opère immanquablement la délivrance de ces ames.

Il n'est pas strictement nécessaire de faire soi-même le voyage de *Goija.* On peut remplir ces cérémonies dans tous les fameux temples de *Bieschn* ou *Vischnou;* mais cela coûte beaucoup d'argent. Ceux qui ne sont pas assez riches pour supporter ces grands frais, et qui ne peuvent se rendre eux-mêmes à *Goija*, donnent,

en s'appliquant les prières et les œuvres pies de ceux qui les font sans attention ou bien dans de mauvaises intentions.

Ces esprits errans ont des noms différens : il y a les *Peischaasch*, les *Preet*, les *Pethonie*, les *Schankonie*, les *Saakschonie*, les *Daakhie-daan*, les *Brrma-dottie*, les *Akash-banie*, les *Jokhie* et plusieurs autres en trop grand nombre pour les citer ici.

Quelques-uns de ces esprits sont malfaisans, les autres ne peuvent nuire : le premier prend plaisir à tourmenter et à effrayer. Il se tient sur les chemins et dans de grands arbres (excepté dans l'*ala*). Il habite aussi les cimetières et le *Smeschaan* (lieu où l'on brûle les morts). Dans tous ces endroits il se fait quelquefois voir sous des formes épouvantables ; et son pouvoir s'exerce sur ceux qui ne se purifient

---

après quelques cérémonies préalables, un plein pouvoir, pour faire, en leur nom, les offrandes du *peen*, ce qui suffit. Mais si le fils, le frère ou le plus proche parent a participé au crime pour lequel on suppose que l'ame du défunt est condamnée à errer et à souffrir, il faut que ce parent, frère ou fils, se rende lui-même en personne à *Goija*, pour délivrer l'ame de celui qui se trouve à la gêne.

pas par le bain et la prière du matin, à qui il fait éprouver des maladies et d'autres incommodités.

Le *Preet* se tient dans les maisons, et dans les bâtimens tombés en ruine. Il se plaît également à causer de l'effroi; c'est ce que nous appellerions un revenant, un spectre.

Le *Pethonie*, le *Shankonie* et le *Saakschonie*, sont des esprits du sexe féminin. Ils cherchent de même à nuire aux hommes, à qui ils se présentent sous la figure d'une belle femme ou d'une danseuse. Ceux qu'ils parviennent à séduire, et qui cherchent à se satisfaire avec eux en sont tués ou éprouvent de fortes maladies. Aussi les Hindous s'éloignent-ils avec empressement des femmes qu'ils peuvent rencontrer la nuit sur les grands chemins ou dans la rue, dans la crainte de s'abandonner à leurs caresses.

Les *Daakhiedaan* sont des esprits qui habitent les montagnes, les bois, les bruyères et les déserts. Le mot *Daakhiedaan* signifie *appeler*. Ils se plaisent à effrayer les voyageurs en contrefaisant la voix de l'homme ou par d'autres cris, et à les faire fourvoyer. Ils se présentent à eux sous l'apparence d'une lumière, d'une maison, d'un poteau qui sert à indiquer la route,

ou de tel autre objet propre à leur faire perdre leur chemin ou à les conduire dans quelque marais ou précipice. Pour cet effet ils imitent la voix d'une personne qui demande du secours.

Les *Bhrrmmia* sont des esprits errans ainsi que l'indique le mot, qui signifie errer, vaguer. Ils n'ont aucune demeure fixe étant condamnés à vaguer sans cesse.

Les *Brrma-dottie* sont les ames des brahmes, surtout de ceux qui n'ont jamais été mariés après avoir acquis l'âge convenable. Ils ne peuvent de même pas nuire.

Les *Akash-banie* sont des esprits qui habitent l'air. *Akash* signifie cet élément; et *banie* une flèche dans la langue samscrite. On leur a donné ce nom à cause de la prodigieuse célérité avec laquelle ils traversent l'air. Il est défendu à ces esprits de descendre sur la terre.

Tous ces esprits, ainsi que plusieurs autres, sont soumis à un chef appelé *Retravie* ou *Niroudie*. On lui donne aussi les noms de *Bhobirob* et de *Vairavert*; et il est représenté porté sur les épaules d'un *Raatshiador* ou géant, et tenant un coutelas à la main.

Quelques-uns de ces esprits sont condamnés pour un certain nombre d'années, et passent

ensuite dans le corps d'un animal, avant que d'aller habiter celui d'un homme ; d'autres doivent errer de cette manière jusqu'à ce qu'ils aient rassemblé un certain nombre de prières, qu'ils obtiennent en troublant les vivans dans leurs céremonies religieuses, soit en causant quelque bruit singulier, soit en se présentant à eux sous la forme d'un animal sauvage, d'un serpent ou d'une belle femme.

C'est pour éviter ces espèces de distractions que les Hindous, avant de commencer leurs prières, jettent jusqu'à trois fois de l'eau par dessus leur épaule gauche, qui est le côté par où ces esprits peuvent les approcher, en prononçant une espèce d'anathême contre eux, qui les oblige à s'éloigner.

Il y a une autre sorte d'esprits appelés *Jokhie*. Lorsqu'un prince ou quelque autre personne qui veut cacher un trésor, craint qu'on ne le découvre, il fait avec un de ses esclaves, ou tel autre individu un traité, par lequel celui-ci lui promet de le garder pendant un certain nombre d'années. Après quoi il lui ôte la vie, de manière que son sang et son corps couvrent le trésor. C'est l'âme d'une pareille victime qui devient un *Jokhie*, et qui veille au trésor enfoui, auquel personne ne peut tou-

cher pendant tout le temps prescrit. C'est *Koubeer*, le dieu des richesses, qui est le chef de ces esprits; voilà pourquoi on lui donne aussi le nom de *Jokhia-Potie* (1).

Un autre espèce d'esprits errans sont les ames de ceux qui ont été assassinés, ou ont péri d'une mort violente. Ils sont obligés de vaguer sur la terre pendant tout le temps qu'ils auroient pu vivre encore naturellement; excepté ceux néanmoins qui ont péri dans une juste guerre, ou qui sont morts par la main de la justice.

En voilà assez, je pense, sur ces esprits innocens et nuisibles; instruisons maintenant le lecteur de la manière dont on s'y prend dans l'Inde pour les chasser du corps de la personne qui en est possédée.

Lorsqu'on pense qu'un pareil esprit ou démon est entré dans le corps d'une personne, on fait venir un conjurateur qui apporte avec lui un certain nombre de démons mâles et femelles qu'il a sous ses lois. Un exorciste qui n'a pas au moins une demi-douzaine d'esprits impurs à ses ordres ne jouit d'aucune con-

---

(1) *Potie* veut dire *Seigneur*.

sidération, et passe pour n'avoir point le pouvoir nécessaire.

La première chose par laquelle un pareil jongleur commence ses opérations, quand on l'appelle, c'est d'entourer d'un cercle magique la hutte ou la maison où se trouve le patient, afin que le diable ne puisse pas lui échapper avant qu'il l'ait interrogé formellement et selon les règles de son art. Ensuite il s'avance vers le malade, et après avoir fait quelques cérémonies superstitieuses, il commence à interroger le démon en lui demandant quel est son nom, et d'où il est? Comment, pourquoi, quand et de quelle manière il est entré dans le corps de la personne? Questions auxquelles il faut qu'il réponde par la bouche du possédé. Le conjurateur ordonne ensuite au démon de quitter la demeure qu'il occupe; ce qui, en général, ne convient guères à l'esprit immonde, qui emploie plusieurs ruses pour ne pas obéir. Lorsque cependant ce misérable refuse trop long-temps de quitter le possédé et persévère dans son obstination, l'exorciste commande à un ou deux des esprits qu'il a à son service d'entrer dans le corps du patient, pour en chasser l'esprit rebelle, lequel, après avoir été assez châtié par ses antagonistes, demande en-

fin pardon et promet de partir. Sur cela le conjurateur le bannit ordinairement dans quelque endroit désert ou le prend à son service pour augmenter le nombre de ses serviteurs.

Les exorcistes hindous exercent ces jongleries sans crainte et sans en faire un mystère. Il n'y a que le Européens à qui il ne soit pas permis d'y assister.

Les Hindous croient aux sorcières, lesquelles possèdent également la puissance de s'emparer du corps des hommes. La présence d'une pareille sorcière se connoît principalement par les signes ordinaires, qui sont, le gonflement du ventre, les palpitations, les consomptions, etc.; mais surtout par l'imagination déréglée du malade qui croit voir la lumière d'une lampe multipliée jusqu'à quatre, dix et même vingt fois. Dans ces cas on fait venir pareillement un exorciste qui interroge avec les mêmes cérémonies que ci-dessus la sorcière, et lui demande de quel droit elle tourmente le patient? A quoi celle-ci répond ordinairement que le possédé a mérité sa haîne, sa colère ou son envie par telle ou telle raison. Alors le conjurateur lui ordonne de quitter sur-le-champ le corps dont elle a pris possession. Mais comme la sorcière refuse en général d'obéir, il jette, pour l'y obliger, avec

violence quelques grains de moutarde sur le corps du possédé; ce qui cause des douleurs inouïes à la sorcière, qui, par ce moyen et par quelques autres, est contrainte enfin d'implorer la miséricorde du conjurateur et de quitter le corps du possédé. Pour prouver que la sorcière a véritablement pris la fuite, l'exorciste fait lever de terre avec les dents à la personne qui avoit été possédée une vieille pantouffle ou un vieux soulier, qu'elle doit porter à deux pas plus loin pour le laisser tomber.

Vers les quatre heures après midi nous continuâmes notre route, et aperçûmes peu de temps après de nouveau la mer. J'avois espéré d'arriver encore d'assez bonne heure à *Vizagapatnam;* mais la nuit nous surprit en chemin; et comme je ne voulois pas y entrer pendant l'obscurité, je résolus de m'arrêter dans un village appelé *Deviegram*, situé un peu sur le côté. Comme ce village est placé dans un bois, à quelque distance de la route, sa *chauderie* est peu fréquentée; de sorte que nous y trouvâmes assez de place pour nous.

Parmi les voyageurs qui s'y étoient retirés, il y avoit deux *fakirs* qui s'étoient placés tout près de nous. L'un d'eux me parut avoir environ trente ans, et l'autre cinquante. Ce dernier

s'étoit imposé la pénible et affreuse pénitence de tenir ses deux bras avec les mains jointes au dessus de sa tête, sans les baisser jamais; et jusqu'alors il avoit religieusement observé ce vœu. Son compagnon, qui le suivoit partout pour le servir, et s'étoit voué à une éternelle chasteté, avoit passé, pour cet effet, à travers de son membre viril un anneau de fer de la grosseur d'un tuyau de plume à écrire. Il étoit d'ailleurs tout nu.

CHAPITRE III.

Arrivée à Vizagapatnam. *Conduite méprisable des Anglois. Veuve d'un Hindou qui se fait brûler avec le corps de son mari. Malheur terrible. Situation effroyable, et risque de perdre la vie. Secours inopiné. Départ de* Vizagapatnam.

Un battement de mains (car toute autre manière de réveiller quelqu'un seroit ici malhonnête) me tira de mon sommeil. *Bieschnagapatnam, Doré* (c'est-à-dire, *Vizagapatnam*, Monsieur)! me cria un de mes porteurs; et véritablement nous nous trouvions dans ce moment devant cette ville. Je m'étois endormi tranquillement dans mon palanquin; et déjà, avant la pointe du jour, mes *coulis* m'avoient enlevé doucement de terre, et s'étoient mis en marche avec moi; de sorte que je n'avois cessé de dormir sans interruption jusqu'au moment qu'on m'éveilla de la manière que je viens de le dire.

Il pouvoit être alors environ six heures du matin. J'avois à régler à *Vizagapatnam* quel-

ques affaires, qui devoient m'y retenir trois à quatre jours. Il y avoit ici une espèce d'auberge tenue par un Anglois; mais je préférai d'aller loger chez un ami, dont j'avois fait la connoissance à *Nagapatnam*, et qui me reçut avec beaucoup de cordialité chez lui.

Vizagapatnam, dont le véritable nom est *Bieschnagapatnam*, c'est-à-dire, ville du poison de serpent, appartient aux Anglois, qui y ont une factorerie flanquée de quatre petits bastions, garnis d'environ dix-huit pièces de canon. Cette place jouit de l'avantage d'être située à l'embouchure d'une rivière, dont de grands brisans rendent cependant l'entrée fort dangereuse. La ville, ou, pour mieux dire, le village, se trouve resserré entre des montagnes pelées et des rochers escarpés. Le sol est un sable profond, parsemé de pointes de rocher. La chaleur y est insupportable à midi, parce qu'il est placé dans une espèce de bassin; il est d'ailleurs solitaire, triste et déplaisant. On y construit des vaisseaux, et on fabrique dans les environs de grosses toiles, ainsi que des indiennes et des mousselines.

En 1709, cet endroit fut assiégé par Fakier-Chan, nabab de *Tchikakoil*, qui le détruisit presque entièrement. Ce prince avoit prêté au

directeur en chef de *Vizagapatnam*, nommé Simon Holcomb, une forte somme pour compte de la Compagnie angloise. Holcomb mourut avant le temps de l'échéance de l'obligation qu'il avoit faite. Le nabab réclama alors sa créance du successeur de cet agent, qui eut l'impudence d'en refuser le paiement, sous le prétexte qu'il n'étoit pas obligé de faire honneur aux dettes de son devancier, quoique cet argent eût été emprunté pour compte de la Compagnie angloise, et que l'obligation, passée en son nom, se trouvât munie de son sceau.

Comme le nabab vit que tous les soins qu'il prenoit pour faire rentrer son argent étoient infructueux, il se détermina à marcher contre *Vizagapatnam*, qu'il assiégea avec trois mille cinq cents fantassins et trois cents hommes à cheval. Par cette mesure il força non-seulement les Anglois à lui rendre son argent, mais à lui faire en même temps des excuses de leur conduite peu décente envers lui, et à demander la paix, qu'il voulut bien leur accorder, sous la condition qu'ils lui livreroient un certain Hindou appelé Agappa.

Cet Agappa qui, étoit un sujet du grand-mogol, se trouvoit attaché, à *Vizagapatnam*, en qualité de marchand, à la Compagnie an-

gloise, à laquelle il étoit d'ailleurs totalement dévoué; il eut une grande part à la guerre; et pendant le siége même il n'avoit cessé d'exciter les assiégés à se bien défendre. Il avoit cherché aussi à animer quelques radjahs contre le nabab, pour qu'ils tombassent dans son pays, afin de le forcer par là à abandonner le siége.

Cependant, malgré la reconnoissance qu'ils devoient à ce brave homme et les larmes de toute sa famille désolée, les Anglois le livrèrent avec indifférence entre les mains du nabab irrité, qui le fit périr d'une mort lente et douloureuse. C'est ainsi que ces despotes, sans foi et sans honneur, récompensèrent un serviteur fidèle, sans employer aucun moyen pour le sauver. Telle est cependant, en général, la conduite des Anglois dans l'Inde : quand il s'agit de satisfaire leur insatiable avarice, ils ne font aucune difficulté de sacrifier leurs plus zélés partisans et leurs bienfaiteurs même.

Combien de nababs et de radjahs, ou princes indiens, les Anglois n'ont-ils pas trompés et trahis de la manière la plus basse et la plus déshonorante, malgré les services qu'ils en avoient reçus! Et quand la force ouverte leur paroissoit offrir quelque danger, ils ont em-

ployé le fer et le poison pour se défaire de ceux qui pouvoient nuire à leurs projets ambitieux! Toutes les fois que la voix de l'intérêt se fait entendre chez eux, il faut que celle de l'amitié, de la reconnoissance, de l'humanité, de la religion même, garde le silence! Ils sacrifient tout à leur cupidité, amis, parens, bienfaiteurs; rien n'est alors sacré pour eux! Mais en voilà assez, pour cette fois, sur ce sujet, dont nous aurons occasion de parler encore dans la suite.

Pendant les deux premiers jours de ma demeure à *Vizagapatnam*, je m'occupai de l'arrangement de mes affaires et de l'achat de quelques *bethel arkientjes*, ou boîtes à béthel incrustées en ivoire, d'écrins et autres bagatelles semblables, dont je voulois faire présent à quelques-unes de mes amies sur la côte méridionale. Ces boîtes à béthel sont d'une forme carrée: on y met l'arecque, les feuilles de béthel et tout ce qui est nécessaire à la mastication de cette plante. Nulle part sur toute la côte on ne fait avec autant de goût et d'art ces boîtes qu'à *Vizagapatnam*, où les ouvriers s'entendent parfaitement bien à appliquer l'ivoire sur toutes espèces de bijoux et de meubles; de sorte même qu'il est impossible d'en apercevoir le placage. Ils y représentent également des fleurs, des fruits, des paysages

et d'autres objets avec les couleurs les plus vives et les plus durables. Il ne passe, pour ainsi dire, point de voyageur par *Vizagapatnam* qui n'achète de ces bagatelles pour ses parens ou ses amis.

Mais un autre objet fixa ici plus fortement mon attention : le troisième jour après mon arrivée, on devoit brûler à *Velour*, village situé à un mille et demi de *Vizagapatnam*, une jeune Hindoue avec le corps de son mari, et cela d'une manière qui ne m'étoit pas encore connue; c'est-à-dire, que cette femme, qui étoit de la caste de *xetries*, devoit, pour se brûler avec son mari, sauter dans une fosse remplie de feu.

Je résolus donc de me rendre à ce village, pour y assister à cette horrible cérémonie. Mais avant de continuer mon récit, il est nécessaire que je dise quelque chose sur la manière dont on brûle le corps des veuves dans l'Inde; objet sur lequel on a en Europe des idées fort erronées.

Il n'y a que les veuves des brahmes, des *xetries* et des principales souches de la caste des *beisses*, qui aient le droit de se brûler avec le corps de leurs maris; cela est expressément défendu aux femmes de la caste des *sudders*. Il y a,

d'ailleurs, plusieurs circonstances qui permettent aux femmes de ne point se vouer à ce barbare sacrifice, quand même elles en auroient fait le vœu le jour de leurs noces ou pendant leur mariage même : par exemple, lorsque leur mari a vécu un an éloigné d'elles, ou qu'il a négligé de remplir les devoirs du mariage, et quand il l'a maltraitée ou répudiée. Les lois et les livres saints défendent aussi rigoureusement aux Hindous d'obliger leurs femmes à faire un pareil vœu avant ou après leur mariage, et lorsqu'ils sont au lit de la mort. La veuve ne doit agir sur ce point que d'après sa propre et pleine volonté; il n'est permis à personne de la forcer ou de l'engager même à faire ce sacrifice; ce qui n'arrive aussi que rarement ou jamais dans la caste des brahmes, mais quelquefois dans celle de *xetries*. D'ailleurs, la femme qui a fait la promesse de se faire brûler avec le corps de son mari, d'après de pareilles insinuations, jouit du droit de rétracter sa parole, si elle se repent de l'avoir donnée. Cependant rien ne peut effacer la honte qu'une semblable conduite attire sur sa famille. Une femme enceinte, et celle qui allaite encore son enfant (car toutes les femmes hindoues nourrissent elles-mêmes leurs enfans) ne peut se faire brûler. Il y a néanmoins plusieurs

raisons qui peuvent engager une veuve à cette démarche : premièrement sa propre famille et celle de son mari se trouvent, en quelque sorte, ennoblies par ce sacrifice ; secondement, la veuve est dans la ferme persuasion que par-là elle augmente la béatitude de son mari, et qu'elle peut même le délivrer des peines de l'enfer ; troisièmement, on inculque, dès l'enfance, dans l'esprit des femmes, qu'une veuve qui se voue au bûcher avec le corps de son mari, n'éprouve aucune douleur dans ce moment. D'ailleurs, un pareil dévouement est considéré comme fort méritoire et fort honorable ; tandis que dans l'Inde, le sort des veuves est véritablement fort à plaindre : elles sont comme rejetées du monde, il ne leur est pas permis de contracter de nouveaux liens ; il faut qu'elles se fassent raser la tête ; il leur est défendu de porter des bijoux, de l'or ou de l'argent, et même des vêtemens de soie ou de toiles peintes ; elles n'héritent rien de leur mari, c'est le fils aîné qui jouit sur-le-champ de ses droits ; encore la veuve est-elle heureuse quand elle possède un fils, car lorsqu'elle n'a qu'une fille, le frère du défunt, ou le plus proche parent, s'empare de la succession, et la veuve et sa fille peuvent tout au plus espérer un modique entretien,

qu'elles doivent mériter même par leur travail. Les livres saints promettent aux veuves qui se font brûler avec leurs maris les pleines jouissances du paradis (1) pendant trois *crores* (2); ce qui sans doute mérite bien quelque considération! Cependant une veuve peut sans ce sacrifice entrer au ciel après sa mort, si elle passe le temps de son veuvage dans la chasteté; sinon elle descend sans rémission aux enfers.

Il ne faut par conséquent pas prendre dans le sens le plus rigoureux ce que plusieurs voyageurs disent de la contrainte qu'on emploie pour porter les veuves à ce sacrifice, et de l'ignominie qui

---

(1) Le *Sorgam* ou le paradis d'*Indro* ou *Devendra*, le dieu de l'atmosphère, qui y préside. Ceux qui y vont après leur mort reviennent sur la terre, parce qu'ils n'avoient pas eu assez de mérite pour s'élever jusqu'aux *boubons* ou planètes les plus élevées, pour s'y purifier. Dans ce paradis, comme dans celui de Mahomet, les ames occupent des corps humains, et jouissent pendant un certain temps, les unes plus, les autres moins, de toutes sortes de délices.

(2) Le *crore* ou *khorore*, ou *couron*, comme l'écrivent les François, est une monnoie de compte dont on se sert dans l'Inde pour exprimer cent *laks;* et le *lak*, qui est également une monnoie de compte, équivaut à cent mille.

les attend quand elles s'y refusent (1). Parmi plusieurs milliers d'Hindous des hautes castes qui meurent dans une année, il y en a à peine un dont la veuve se fasse brûler avec son corps; et si cela arrive, ce n'est que par désespoir, et quelquefois cependant par amour pour le défunt. On a des exemples que des danseuses publiques (*devedaschies*, communément appelées *bayadères*) se sont abandonnées aux flammes avec le corps de leur défunt amant.

Toute veuve qui, après avoir prononcé le vœu de se faire brûler avec le corps de son mari, s'y refuse ensuite, est blamée et chassée de sa caste, lorsqu'elle a confirmée ce vœu par une cérémonie solemnelle. Dans ce cas on lui lave la tête avec de l'urine d'âne; ensuite, placée à reculons sur un âne, on là fait sortir de sa demeure, et on la chasse pour jamais de tout le pays; c'est là du moins ce que prescrivent les livres saints.

---

(1) Best, dans ses *Lettres sur l'Inde*, dit qu'ayant refusé à une veuve d'intercéder de nouveau pour elle auprès du gouverneur de Madras, qui lui avoit défendu de se faire brûler avec le corps de son mari, cette femme s'écria dans son désespoir : Il ne me reste donc d'autre ressource que d'être la maîtresse d'un Européen.

Mais ces mêmes *Shasters* disent aussi que si le magistrat découvre qu'on ait employé la force pour engager une femme à se brûler avec le corps de son mari, ou qu'on se soit servi du *bang* (le *daturn*) ou de quelques autres herbes ou philtres pour troubler sa raison, on confisquera non-seulement tous les biens de celui qui aura mis ces moyens en usage; mais on le brûlera vivant avec l'herbe *biné* (1). Si c'est un brahme qui s'est rendu coupable de ce délit, il perdra de même tout ce qu'il possède. Et comme il n'est pas permis de faire mourir un brahme ou de l'estropier, un parriah lui lavera la tête avec de l'urine d'âne et la lui rasera; après quoi on lui brûlera le front avec du *sriné Mokhto dhouk* (2), et il sera banni de toute la province. L'ame de celui qui aura été cause qu'une femme s'est brûlée contre son gré avec le corps de son mari, demeurera pendant un *lak* d'années dans *l'ondurah* (l'enfer), et après l'expiration de ce terme, elle reviendra dans ce monde dans le corps d'un chien.

---

(1) Le *biné* est une herbe fort âcre.

(2) Le *sriné Mokhto dhouk* est la figure d'un homme sans tête, qu'on imprime avec un fer rouge sur le front d'un brahme qui a commis un meurtre.

Mais revenons à la cérémonie à laquelle je m'étois proposé d'assister, et qui différoit de toutes celles de cette espèce que j'avois vues dans les parties méridionales de la côte de *Coromandel.* Voici ce que j'ai à dire à ce sujet.

Comme des affaires inattendues ne permirent pas à mon hôte de m'accompagner, je fus obligé de faire seul le chemin de *Velour*, en suivant une foule de personnes qui s'y rendoient. Nous arrivâmes à trois heures dans ce village, et ne tardâmes pas à trouver la demeure de celle qui devoit être l'héroïne de cette tragédie. Elle étoit assise devant la porte de sa maison, entourée de quelques personnes des deux sexes, sans doute ses parens, à qui elle distribuoit, de temps en temps du béthel, en remuant sans cesse les lèvres, sans proférer un seul mot, comme une personne qui prie à voix basse. Rien n'annonçoit chez elle la moindre crainte; elle sembloit, au contraire, être parfaitement tranquille.

C'étoit véritablement dommage de la pauvre créature! selon moi elle ne devoit guères avoir plus de vingt-huit ans. Ses traits étoient agréables et doux, et son corps paroissoit bien fait. Profondément ému, je la quittai, pour aller voir à

mon aise la fosse où elle devoit se précipiter, dans la crainte de n'en plus trouver l'occasion dans la suite.

Les Hindous d'une caste supérieure ne touchent jamais aucun cadavre, dans la persuasion qu'ils perdroient par là leur pureté. Aussi n'est-ce que le rebut de la classe méprisée des *parrias;* savoir les *tschakelis* ou cordonniers et les *vettians* ou fossoyeurs, qui s'occupent de l'enterrement et de la combustion des morts. Mais il en est tout autrement quand une femme se fait brûler avec le corps de son mari; cette cérémonie est regardée comme sacrée, et il est méritoire d'y prêter la main: on n'y souffre ni cordonniers, ni fossoyeurs, ni aucune personne des basses classes du peuple.

Je trouvai la fosse à un petit quart de lieue du village dans une plaine unie : elle pouvoit avoir dix pieds de longueur sur huit pieds de largeur et de profondeur. On étoit alors occupé à y jeter du bois, pour entretenir et augmenter ce terrible brasier.

Peu de temps après j'entendis de loin la musique qui annonçoit l'approche de la victime. Elle étoit accompagnée des mêmes personnes que j'avois vues auprès d'elle devant sa porte.

Elle tenoit à la main un limon dans lequel étoit fixés des clous de giroſfle, ce qui tient lieu de cassolette chez les ſemmes hindoues.

La procession se rendit alors avec elle vers l'étang prochain. Avant que d'y arriver elle se défit de toute sa parure, qu'elle partagea entre quelques-unes des femmes qui l'accompagnoient. Après s'être baignée, elle se revêtit d'une robe blanche de coton, trempée dans du souchet; elle s'avança d'un pas délibéré, la tête haute, comme en triomphe, au bruit de la musique, et accompagnée de quelques brahmes, qui cherchoient à soutenir son courage en lui récitant des hymnes. Pendant ce temps on avoit entouré de hautes nattes la fosse, afin que la victime ne fût pas effrayée en voyant trop tôt le brasier, devant lequel étoit placé le corps de son mari sur un brancard. La veuve s'arrêta quelque temps, et regarda de l'air le plus triste ce cadavre, se frappa la poitrine et pleura amèrement. Elle s'inclina ensuite devant lui et fit trois fois le tour de la fosse, et chaque fois qu'elle approchoit du corps de son mari, elle se couvroit le visage de ses mains, et faisoit une profonde salutation. Elle s'arrêta enfin près de lui, se tourna vers ses parens et amis, à ce qui me parut, d'un air assez tranquille, pour prendre congé d'eux. Alors on lui donna un vase

rempli d'huile, dont elle versa une partie sur le corps du défunt, et qu'elle posa ensuite sur sa tête, en criant jusqu'à trois reprises d'une voix forte *Naraina!* qui est un des noms de *Vischnou*. Ensuite on ôta prestement les nattes qui entourroient la fosse, où l'on jeta le cadavre, et la veuve sauta sans, montrer de l'effroi, après lui, aux vociférations des femmes qui se trouvoient là et au tintamarre de la musique; tandis que tous les spectateurs jetèrent sur elle un tison qu'ils tenoient pour cet effet à la main, de sorte qu'elle en fut couverte en un instant.

Je tressaillis en voyant cette infortunée sauter dans le brasier ardent, dont l'affreuse idée m'occupa long-temps l'esprit. Jamais je n'avois senti une aussi profonde impression, en voyant des veuves brûlées avec le corps de leurs maris, selon la coutume ordinaire dans la partie méridionale de la côte de *Coromandel* et ailleurs, où la victime monte sur un bûcher, prend le corps de son mari entre ses bras, et après avoir été couverte de toutes sortes de matières combustibles, subit enfin son triste sort. Cette mort est certainement plus cruelle encore que celle dont nous venons de parler, parce que le feu, quelqu'empressement qu'on mette à l'allumer, n'atteint cependant pas assez vîte la victime pour qu'elle

ne doive pas en souffrir beaucoup, ou du moins davantage que celle qui se précipite dans une fournaise ardente, où elle est étouffée et consumée sur-le-champ. Mais il faut certainement un plus grand effort de courage pour se livrer à ce dernier genre de mort; et c'est sans doute à cause de cela, que ce spectacle me fit une plus vive sensation.

Plein d'horreur, je m'éloignai aussitôt que j'eus vu la veuve suivre son mari, sans attendre les cérémonies qui devoient encore avoir lieu, et retournai au village, où je m'amusai à voir un temple. Comme le soleil étoit déjà couché et qu'il commençoit à faire nuit, je m'empressai à retourner chez moi, mais je me fourvoyai. Un homme que je rencontrai me remit sur ma route, en m'indiquant un sentier qui devoit me conduire sur le bon chemin; cependant l'obscurité de la nuit fut cause que je me trompai une seconde fois. J'errai sans savoir où j'allois, et bientôt je tombai, sans néanmoins me faire grand mal, dans un trou profond, où je demeurai deux nuits et deux jours livré au désespoir; lorsqu'enfin, après plusieurs efforts inutiles, je trouvai une issue vers le soir du troisième jour, et arrivai heureusement à *Vizagapatnam*, où l'on me regardoit déjà comme perdu.

Après m'être reposé pendant quelques jours je me trouvai parfaitement rétabli de ce que j'avois souffert dans le trou, ce qui me détermina à continuer ma route.

CHAPITRE IV.

La belle vallée. Le devin. Le temple de la vertu. Le village de pêcheurs. Catimaron. *Enterrement malabare. Le bois de* Konar. *Arrivée à* Jaggernaicpouram. *Henriette. Le village de* Daatcherom. *Tombeau d'un* santri. Palicole. Kaschi - kauris. *Le* baan-proush. *Le* kokou. *Arrivée à* Mazulipatnam, *et description de cette ville.*

Ce fut avec peine et en haletant, que mes *coulis* me portèrent sur un chemin pierreux et raboteux, qui s'étendoit à une assez grande distance. Je demandai à sortir de mon palanquin, afin de les soulager ; mais ils ne voulurent pas y consentir. Ces bonnes gens me dirent, qu'après ce que j'avois souffert dans le trou où j'étois tombé, je devois avoir besoin de quelque repos.

Nous sortîmes enfin vers midi de ce chemin si rocailleux et trouvâmes un meilleur terrain. Peu de temps après nous arrivâmes dans une magnifique vallée, dans laquelle le petit, mais joli village de *Chiriepillie*, se présenta devant nous dans toute sa beauté. Des vergers

et des jardins de béthel l'entouroient de toutes parts, tandis que les montagnes des environs étoient couvertes jusques sur leurs cîmes d'arbres et d'arbustes verdoyans. Nous nous arrêtâmes ici pour dîner, et trouvâmes en abondance du lait, des poulets, des œufs et des fruits, le tout à un prix fort modique.

Cette vallée étoit extrêmement agréable. Un nombre infini d'oiseaux remplissoient l'air de leur chant, et le roucoulement des tourterelles se faisoit entendre des fentes des rochers; tandis que la gazelle légère paissoit tranquillement sur la pente des montagnes.

Je me réjouis véritablement, à cause de mes *coulis*, d'avoir atteint ce lieu de repos. Ils m'avoient porté en marchant depuis l'aube du jour, sur un chemin pierreux ou sur un sable brûlant, exposés à la chaleur excessive que réfléchissoient sur eux les rochers. Ils pouvoient du moins rafraîchir ici leurs membres couverts de sueur dans l'eau d'un étang voisin, et se reposer ensuite sous l'ombrage d'arbres touffus.

La *chauderie* répondoit bien à la belle apparence du village : il étoit grand et sembloit n'avoir été bâti que depuis peu de temps. Je n'y trouvai en entrant qu'un devin hindou. A peine cet homme eût-il compris que je parlois la lan-

gue du pays, qu'il me fit une profonde salutation, et me pria de lui permettre de me dire la bonne aventure. Je consentis à sa demande pour passer un quart-d'heure.

Après quelques lazzis préliminaires, il considéra pendant un certain temps ma main droite avec une grande attention, et commença alors, à la manière de nos diseurs de bonne aventure d'Europe, par me prédire une longue suite de prospérités jusques dans un âge fort avancé. Je le priai de me rappeler les événemens qui m'étoient déjà arrivés, mais je ne pus le déterminer à me donner une preuve de sa connoissance du passé; et lorsque j'insistai plus vivement sur ce point, afin de lui prouver la futilité de son art, il finit par me dire que ce n'étoit que de l'avenir qu'il pouvoit rendre compte, et que lui-même, ainsi que ses camarades, n'avoient pas le pouvoir de porter leurs regards sur le passé.

Il n'est pas permis à ces devins vagabonds de prendre de l'argent pour leur salaire; mais on leur donne un peu de riz, ou quelque morceau d'étoffe, et assez généralement un mouchoir ou un coupon de toile de coton, qui doit n'avoir pas servi, sans quoi ils refusent de l'accepter. Ils sont d'ailleurs obligés de pendre autour de leur corps tout ce qu'ils reçoivent, et

de le porter ainsi pendant neuf jours, avant qu'ils puissent en faire usage ou le vendre; de sorte qu'ils ressemblent assez à une friperie ambulante.

Il est rare, ainsi que cela doit être naturellement, que leurs prédictions soient exactes, et cependant ils ne laissent pas d'être consultés, car les Hindous et les Malabares, qui sont fort crédules et fort superstitieux, aiment beaucoup tout ce qui est extraordinaire et surnaturel. Ils n'entreprennent jamais rien de conséquence, sans avoir consulté préalablement leur calendrier, ou sans avoir pris l'avis d'un devin. Tous les jours et toutes les heures propices ou contraires sont indiqués dans le calendrier indien (*pantschangom*) (1). On trouve aussi dans l'Inde une espèce de *pandaroms* ou moines qui, chaque matin, parcourent le quartier qu'ils habitent, pour indiquer aux bonnes gens, moyennant quelque aumône, les heures favorables ou funestes de la journée. Les Hindous ont d'ailleurs des livres d'augure, d'horoscope, d'astrologie, et autres semblables sciences, qu'ils consultent, et par l'étude desquels, les devins et

---

(1) Le *pantschangom* est une espèce d'almanach, dans lequel tous les jours heureux et malheureux de l'année sont indiqués.

les autres imposteurs de cette espèce se font considérer par le peuple.

Je m'étois occupé fort long-temps à me baigner dans la belle eau claire de l'étang; de sorte qu'il étoit quatre heures lorsque je voulus continuer mon voyage; mais il étoit maintenant trop tard pour que nous pussions arriver ce même jour au plus prochain village. Je me déterminai par conséquent à passer la nuit dans l'endroit où je me trouvois, et profitai de cette occasion pour me promener en tout sens dans cette vallée. La nuit étoit prête à tomber lorsque je revins à notre gîte, où Francisque m'attendoit avec un excellent souper, composé d'un pillau de poulets et des bananes cuites avec des œufs, ce qui est un mets délicieux.

Je me plaçai sous l'avant-toit de la *chauderie* sur la natte de mon palanquin, qui me servit en même temps de table, et je mangeai, à la manière du pays, avec mes doigts. Les Hindous ne se servent à leurs repas ni de couteaux, ni de fourchettes, ni de cuillers, et ne font usage que de leurs mains. Quelques habitans du village qui passoient par là s'arrêtèrent, étonnés de voir qu'un Européen mangeoit avec tant de facilité selon leur manière. Le riz cuit à sec et assaisonné d'épices, m'a toujours semblé meilleur en

le mangeant avec mes doits qu'en me servant de cuiller.

Une petite troupe de jeunes et aimables *deveduschies* avec la *daya* à leur tête, me demanda, en passant devant nous, si leur chant et leur danse pouvoient me faire plaisir? Mais je me trouvai, dans ce moment, trop agréablement occupé à entendre le récit du devin, qui avoit commencé à me raconter ses voyages et ses aventures au Bengale, dans l'Hindoustan et autres pays, pour ne pas préférer cet amusement à tout autre. Je congédiai donc ces obligeantes danseuses et leur fis un petit cadeau pour les récompenser de leur bonne volonté. Mon devin étoit un homme d'un fort bon jugement, et se trouvoit infiniment plus instruit que je ne m'y attendois. Il possédoit surtout le talent de narrer avec éloquence et d'accompagner ses paroles de gestes convenables ; de sorte que je ne me lassai point à l'entendre; aussi le jour commençoit-il déjà à paroître lorsque nous nous séparâmes. Je me couchai dans mon palanquin pour me livrer au repos.

Mes *coulis*, qui se levèrent quelque temps après, ne voulant point, comme cela leur étoit ordinaire, troubler mon repos, mirent doucement mon palanquin sur leurs épaules, et

continuèrent leur route. Je ne me réveillai qu'à sept heures, que nous nous arrêtâmes à un village appelé *Rawil*, pour y déjeûner.

On cultivoit ici beaucoup de riz et de tabac; et il me parut que les habitans s'en trouvoient bien, car il régnoit parmi eux un certain air d'aisance, et leur étang, ainsi que leur temple et leur *chauderie*, étoient beaux et bien entretenus. Le tabac de *Rawil* est renommé dans tout le pays ; et l'on y prépare de bonnes cigarres, qu'on exporte en grandes quantités. Comme la provision que j'en avois faite à *Bimilipatnam* se trouvoit à-peu-près épuisée, j'en achetai un millier pour trois roupies (1).

Nous passâmes ensuite par les villages de *Watara*, *Pardom* et autres, et traversâmes dans des *sangaries* ou canots faits de cocotiers creusés, les deux bras d'une rivière. Toute cette contrée ne sembloit former qu'un seul jardin, et se trouvoit parsemée d'une quantité de palmiers sauvages, qui étoient souvent placés

---

(1) Je suis étonné de ce qu'on ne transporte pas le tabac des Indes orientales en Europe, puisqu'il est, généralement parlant, aussi bon que celui des Indes occidentales ; et l'on peut dire même qu'il est meilleur dans quelques endroits, comme, par exemple, à *Jaffana* et à *Tutokoryn*.

si près les uns des autres, qu'il n'étoit pas possible qu'un homme pût passer entre les deux troncs de ces arbres. Ces palmiers sauvages, qu'on trouve en grande abondance dans plusieurs parties de la côte, ne portent point de fruits, et ne sont employés qu'à faire des poutres et des voliges.

Vers les deux heures après-midi, nous atteignîmes *Darma-Our*, village qui doit son nom à un fort beau temple qui s'y trouve, lequel est consacré à *Darma-Devé*, ou le dieu de la vertu et de la philanthropie. Il y a de semblables monumens religieux dans toutes les parties de l'Inde ; cependant cette divinité n'est, en général, placée que dans une chapelle près des temples de *Chiven* ou *Sieb* ; ou bien, elle est montée sur un piédestal aux quatre coins duquel s'élèvent des colonnes qui servent à soutenir un toît destiné à garantir la divinité des intempéries des saisons.

Dans la *chauderie* qui nous servit de retraite pour dîner, je trouvai un *pandarom* ou moine, lequel distribuoit gratis de l'eau de riz, à tous les voyageurs qui en vouloient, en la leur versant dans le creux de la main avec un petit vase de cuivre (1).

---

(1) L'usage des Hindous et des Malabares ne per-



J. Haafner ad viv. del.

Gr. par. Euphrasie Fiequenot

Chauderie de Darma-Cer.

La route que nous parcourûmes alors passoit par une plaine sablonneuse : à notre droite le lointain nous offroit de hautes montagnes ; et vers les cinq heures nous découvrîmes de nouveau le rivage de la mer, que nous suivîmes pendant quelque temps, jusqu'à ce que nous arrivâmes à un village de pêcheurs, où nous nous proposâmes de passer la nuit.

Ce village et ses environs ne nous offrirent ni *chauderie*, ni bois, ni verger, pas seulement un arbre, et cependant je me plaisois ici : le ciel serein, la vue étendue que nous offroit la mer, l'agréable brise qui venoit nous rafraîchir, les dunes blanches qui bordoient la côte et les vagues argentées des brisans, tout cela servit à me récompenser richement des privations que je rencontrai d'ailleurs. Je fus charmé de retrouver des objets à la vue desquels j'étois habitué, et qui, depuis quelque temps, n'avoient pas frappé mes regards. Je n'étois pas moins satisfait de pouvoir manger du poisson frais. Les barques des pêcheurs (1) qui

met point qu'on porte la bouche aux vases qui servent à boire à plusieurs personnes, pour que (selon leurs préjugés) l'un ne souille point l'autre. Dans ces cas, on verse la liqueur dans les mains, qu'on tient pour cet effet jointes ensemble.

(1) Le *catimaron*, qui dans la langue malabare,

se trouvoient alors en mer, étoient attendues de retour à chaque moment.

J'allai donc me placer sur la grève, d'où je portai ma vue au loin sur la mer, pour voir venir les pêcheurs. Ils ne tardèrent pas à arriver à pleine voile, en cherchant à se devancer les uns les autres; tandis que leurs chants joyeux retentissoient au loin dans les collines sablonneuses de la côte, et que des milliers de mouettes suivoient, en criant, la petite flotille, dans l'espérance d'avoir quelque part au butin. Les pêcheurs franchirent avec une grande adresse les terribles brisans, après avoir calé leurs voiles, et s'empressèrent à passer à force de rames à travers les flots écumeux; de manière qu'ils se trouvèrent presque tous, en même temps, sur la grève. Leurs femmes coururent les recevoir avec joie, et tout le village fut en mouvement, les uns

---

veut dire *des solives liées ensemble*, est une espèce de petit radeau composé de solives de quinze à vingt-trois pieds de longueur, jointes ensemble par le moyen de fortes cordes. Ils portent une petite voile qui les fait voler par-dessus les vagues, et peuvent ainsi braver la tempête. Il n'y a que deux hommes sur chacune de ces embarcations. Le nom de *catimaron* ou *kattemaram* vient de *katte*, qui, en langue malabare ou *talmoule*, signifie lier, et *maram* poutre ou solive.

par curiosité, les autres pour acheter du poisson. De mon côté, je me rendis près d'eux avec Francisque et mes *coulis*, et j'eus pour quatre *dabous*, qui font environ cinq sous de France, d'excellent poisson pour notre souper.

Ce n'est que rarement qu'on trouve à acheter du poisson vivant dans l'Inde; il y meurt au moment même qu'on le pêche, ou du moins avant qu'on ait eu le temps de le porter à terre. Il faut donc que les pêcheurs vendent leur pêche encore ce même soir, ou qu'ils fasssent dans la soirée, de ce qu'il leur reste, du *karwaat*, c'est-à dire, qu'ils l'exposent à l'air pour le faire sécher; sinon il se trouve corrompu le lendemain.

Tous les habitans de ce pays, tant les Hindous que les chrétiens portugais sont, en général, grands amateurs du *karwaat;* et l'on doit convenir que les *makouas* ou pêcheurs indiens, ont un talent particulier de faire sécher le poisson; lequel, par leur procédé, perd moins de son goût, et n'est pas si salé. Le *karwaat-royal* (1) est, entr'autres, un manger délicieux,

---

(1) Le poisson royal est un peu plus grand que le cabillaud; le meilleur se pêche dans les environs de *Sadras*. On le sèche et le fume. Il est regardé comme

et qui, selon moi, surpasse de beaucoup notre saumon fumé. On trouve cependant plusieurs autres excellentes espèces de *karwaat*.

Je demeurai sur le bord de la mer jusqu'à ce que les pêcheurs eussent vendu tout leur poisson. Je les vis alors occupés à nettoyer leurs filets et à les pendre à des perches pour les faire sécher. Ensuite ils tirèrent leurs barques plus avant sur le rivage, et allèrent se reposer dans leurs cabanes, pour se remettre en mer le lendemain avec le lever du soleil.

Nous choisîmes un gîte pour cette nuit entre les hautes dunes. Je me couchai dans mon palanquin, et mes *coulis* étendirent autour de moi sur le sable leurs membres fatigués. Je ne souffris ici aucune incommodité de la part des moustiques. Le vent frais de la mer souffloit si agréablement que je demeurai tout à fait découvert, pour jouir pleinement de ce bienfait; tandis que le mugissement sourd des vagues ne tarda pas à me plonger dans un doux sommeil.

A la pointe du jour nous nous remîmes en route, que nous continuâmes encore pendant quelque temps le long de la grève; ensuite elle s'en écarta

---

un des mets les plus délicats, et s'exporte de tous côtés.

un peu; mais nous nous trouvions cependant toujours entre des dunes sablonneuses, dont plusieurs étoient garnies d'arbres et d'arbustes. Nous vîmes aussi une grande quantité de chevreuils, qui me parurent n'être pas fort sauvages.

Sur le midi nous atteignîmes le grand village de *Pannécotte*, placé sur une rivière qui porte le même nom. A en juger par la quantité considérable de décombres et de ruines de pagodes et d'autres édifices qui se présentent à la vue, autour de ce village, on doit conclure que c'étoit anciennement une grande et populeuse ville, ainsi que le dit la tradition de ce pays.

Un bruit déplaisant vint de loin frapper mon oreille; c'étoient les sons traînans et tristes d'une trompette (*taré*), qui nous annonçoient la pompe funèbre d'un Malabare. Il falloit que le défunt eût été un homme d'importance, puis- le portoit dans un palanquin vers le lieu où il devoit être brûlé.

Le lendemain nous nous remîmes en chemin à six heures du matin, et passâmes la rivière dans un *sangarie* ou canot fait d'un palmier creusé. La contrée par laquelle nous dirigeâmes alors notre route, étoit fort boisée mais peu peuplée. A quatres heures après-midi nous nous trouvâmes dans un grand lieu ouvert, où nous

vîmes une troupe d'environ trente voyageurs des deux sexes, et de différentes castes, qui s'étoient réunis en une espèce de petite caravane, pour passer ensemble par le bois de *konar*. On avoit trouvé, il y avoit déjà fort long temps, deux personnes assassinées dans ce bois; ce qui avoit suffi pour jeter l'épouvante dans tous les environs; et l'on se plaisoit à augmenter cette terreur panique en racontant mille aventures tragiques qui devoient s'être passées dans ce bois. Les bons et paisibles Hindous ne sont pas accoutumés aux vols et aux meurtres sur les grands chemins, parce que jamais de pareils délits ne se commettent parmi eux. Cet accident avoit fait une si profonde impression sur l'esprit des habitans de ce pays, ainsi que sur celui des voyageurs, que depuis personne ne voulut plus se hasarder à passer seul à travers ce bois. Je trouvai que la plupart des hommes étoient armés de sabres, de piques et de bâtons. Comme je portois sur moi un fusil et une paire de pistolets, et que de plus j'étois un Européen, ils m'engagèrent à rester avec eux, pour les conduire le lendemain matin à travers le bois; ce que j'acceptai volontiers.

Comme mon intention n'étoit cependant pas de rester tout ce temps sans boire ni manger, je

me fis porter dans le village voisin de *Manaar-Suamie*, pour y passer la nuit après avoir soupé; mais je me trouvai trompé dans mon attente, cet endroit n'offrant, pour ainsi dire, aucune ressource aux voyageurs.

Le lendemain matin au lever du soleil, nous nous apprêtâmes tous à partir. Je marchai à pied à la tête de la troupe, le fusil sur l'épaule et la ceinture garnie de mes pistolets. Nous fîmes au moins deux lieues dans ce bois si redouté, sans avoir rencontré autre chose que quelques cerfs et biches, et une grande quantité de singes rouges, qui, du haut des arbres, nous montroient les dents, et faisoient mille contorsions risibles. Ce bois, qui me parut fort agréable, étoit composé de beaux arbres, qui servoient de retraite à un nombre infini d'oiseaux, dont le chant et le gazouillement formoient une espèce de concert très-harmonieux.

Lorsque nous fûmes enfin sortis sains et saufs du bois, nous nous trouvâmes dans une plaine unie. Mes compagnons de voyage prirent alors congé de moi, en me remerciant cordialement de la protection que je leur avois accordée, et me souhaitèrent bonheur et santé; tandis que, de mon côté, je remontai dans mon palanquin.

La contrée par laquelle nous passâmes ensuite,

me parut bien peuplée, car on y voyoit un grand nombre de villages et de hameaux, entourés de vergers, de plantations de béthel, ainsi que de palmiers et de cocotiers. J'y aperçus encore plusieurs bosquets de tamarins. Nous ne tardâmes point à revoir la mer; et déjà de loin une brise étoit venue nous rafraîchir. Nous passâmes un bras de la rivière *Kistna*, dont les deux bords étoient garnis de joncs épais, dans lesquels se tenoient une quantité d'oiseaux aquatiques. Vers le soir nous atteignîmes le beau village d'*Opara*, qu'entouroient de grands arbres et d'agréables jardins. Il y avoit aussi deux grands temples consacrés à *Sieba* et à *Mariatale*. Nous passâmes ici la nuit, et le lendemain nous arrivâmes de bonne heure à *Jaggernaicpouram*.

J'avois ici, entr'autres connoissances, un fort bon ami, M. Dormieux, chez qui j'avois résolu de loger, parce que mes affaires devoient m'arrêter pendant quelques jours dans cet endroit. Mon ami, qui m'avoit déjà accordé autrefois, pendant quelques mois, l'hospitalité, fut étonné de me revoir, et me reçut avec la plus grande cordialité.

M. Dormieux étoit veuf, et avoit placé à la tête de sa maison sa fille, âgée alors de dix-sept ans. Mais hélas! la bonne Henriette

étoit mourante. Le chagrin d'avoir perdu subitement un jeune homme qu'elle devoit épouser dans peu de temps, lui avoit occasionné une maladie de langueur ; je la trouvai déjà fort foible, et nous la perdîmes le troisième jour de mon arrivée.

Comme *Jaggernaicpouram* me déplaisoit maintenant, je me hâtai, dès que j'eus terminé mes affaires, de quitter un lieu que j'avois trouvé bien changé par les spoliations des Anglois, qui en avoient tellement maltraité les habitans, qu'il offroit à peine une foible ombre de sa prospérité passée.

Hélas! combien de preuves ne trouvai-je pas par-tout de la conduite honteuse et révoltante des Anglois dans l'Inde! Comme amis ils sont faux, infidèles et perfides; comme ennemis, ce sont les plus grands barbares! Les indigènes de l'Inde à qui ils font la guerre, et qu'ils parviennent à soumettre, ne doivent s'attendre qu'à être réduits à la plus affreuse misère. Quand, par une attaque imprévue ou par trahison, (qui sont les deux moyens qu'ils emploient le plus souvent), ils se sont rendus maîtres d'un pays ou d'une place, rien n'échappe à leur avidité, ils pillent tout; et lorsque la force ouverte ne suffit point pour faire apporter par les habitans

ce qu'ils peuvent avoir sauvé, ils font usage de la ruse et du mensonge; moyens qui manquent rarement de leur réussir. Leur rapacité ne connoît point de bornes dans l'Inde, où l'on ne voit, en général, arriver que des Anglois que le besoin ou l'avarice stimulent à acquérir promptement des richesses, qu'ils cherchent à se procurer par tous les moyens possibles. Mais il ne faut point appliquer à la nation angloise prise collectivement, ce que nous disons ici de quelques individus en particulier.

Je quittai *Jaggernaicpouram* à quatre heures après midi, accompagné de M. Huau, capitaine d'un vaisseau marchand, qui se rendoit à *Corenga*, où se trouvoit alors son bâtiment (1). Comme mon chemin me conduisoit exactement par-là, je partis avec lui, et nous fumâmes ensemble une cigarre, en nous racontant nos aventures. Mon compagnon de voyage avoit été plusieurs fois à *Borneo*, à *Atchin* et sur d'autres parties des côtes Malaies, où il s'étoit

(1) *Corenga* offre un bon port, où les vaisseaux ne peuvent cependant pas se tenir à l'ancre durant la mauvaise saison; ils vont se placer alors dans une vase épaisse près de la rive, dont il est facile cependant de les retirer.

trouvé à différentes reprises en danger d'être assassiné avec un *criss* ou poignard. A *Corenga* je pris congé de M. Huau , et laissai cet endroit à la gauche. Je passai alors la rivière qui porte le même nom; et franchis un autre bras de cette rivière, lequel coule à peu de distance de *Gollapalium*, où nous arrivâmes à six heures du soir. Il faisoit déjà nuit, et la *chauderie* n'étoit occupée que par quelques *korwas* (1) avec leurs femmes et leurs filles.

Gollapalium est un beau village qui appartient aux Hollandois, qui y faisoient fabriquer beaucoup d'étoffes; il est situé dans la juridiction de *Jaggernaicpouram*.

Le lendemain nous nous remîmes en marche avec l'aube du jour, et arrivâmes dans une autre contrée couverte de grands arbres, ainsi que de villages et de hameaux. Le sol étoit sablonneux, et continua à être de même jusqu'au-delà de *Daatcherom*, où nous trouvâmes un terrain noir et gras, sur lequel il n'y avoit que fort peu d'arbres, et qui même étoient rabougris. Je n'y vis point de cocotiers, qui préfèrent le sable à une terre argileuse.

C'est à *Daatcherom* que nous déjeûnâmes.

---

(1) Espèce de Bohémiens vagabonds.

J'avois résolu de m'arrêter pendant quelque temps dans cet endroit, à cause d'un ancien ami, que je n'y trouvois néanmoins plus, sans qu'on pût me dire ce qu'il étoit devenu.

Daatcherom, situé à douze lieues de *Palicole*, est une factorerie hollandoise qui n'offre aucune défense, et se trouve, ainsi que *Gollapalium*, dans la juridiction de *Jaggernaicpouram*. Le véritable nom de cet endroit est *Daaschiewarom*, c'est-à-dire le village des danseuses, à cause qu'il fut formé, suivant la tradition, par quelques bayadères. Il y a ici un temple célèbre consacré à *Rama* (1) et à sa femme *Citta*. Cet endroit est fort fréquenté à un certain temps de l'année, par des pèlerins qui s'y rendent de toutes parts pour assister à la fête de ces divinités. Ce temple est un des plus beaux de toute la côte. L'intérieur en est couvert de feuilles d'ardoise polies, et il y a un étang entouré d'un mur.

Le village lui-même est grand, bien bâti et dans une situation agréable. Au mois de mars, il s'y tient un marché où se rendent beaucoup d'étrangers ; et ses habitans semblent jouir d'une honnête aisance. On y trouve encore un beau

---

(1) Un des noms que Vischnou prit lors de son incarnation.

bois de manguiers percé en allées régulières, qui ne le cède point à celui de *Bimilipatnam*.

Il s'y fabriquoit autrefois plusieurs espèces de toiles de coton et autres d'une bonté particulière; mais c'est surtout l'art de les laver et de les blanchir qu'on entend ici mieux que dans aucun autre endroit de la côte.

Vers le midi nous arrivâmes au grand village de *Colla*, où nous vîmes de belles allées de bananiers ou pisangs, et un grand nombre de jardins de béthel. Il y a aussi dans cet endroit le tombeau d'un *santri* ou saint mahométan, placé au milieu d'un joli bosquet; et près duquel un *fakir* avait établi une hutte, pour veiller, selon l'usage, à la conservation de ce monument. Ces solitaires ne vivent que des aumônes qu'on leur fait, qui sont fort modiques, et des productions du petit jardin qu'ils cultivent près de leur demeure.

De *Colla* il y a un chemin qui court le long du bord élevé de la rivière *Ounamondou*, laquelle, durant la saison des pluies, est si large et si profonde, qu'il faut la passer dans une barque; mais elle se trouvoit alors entièrement à sec.

Le ciel avoit paru orageux durant toute la journée, et lorsque nous fûmes parvenus à l'endroit où nous devions passer le lit sablonneux

de la rivière, qui avoit bien un quart de mille de large, nous nous trouvâmes véritablement assaillis d'un furieux ouragan. Le vent redoubloit à chaque instant de violence; à peine mes *coulis* pouvoient-ils se tenir sur leurs jambes, et je fus obligé de sortir de mon palanquin pour les soulager dans leur marche. Le vent faisoit avec tant de force tournoyer le sable autour de nous, qu'à peine pouvions nous voir où nous portions nos pas. Nous entendîmes enfin les sons bruyans d'instrumens de musique, que nous cherchâmes à suivre, et nous arrivâmes, après avoir erré durant près d'une heure dans le sable et fort fatigués sur le bord opposé de la rivière, où nous trouvâmes un joli village appelé *Avarie*, que nous atteignîmes encore à temps pour éviter l'orage, qui ne tarda pas à éclater et dura pendant toute la nuit avec des ondées terribles.

Il y avoit dans ce village une grande *chauderie* qui nous servit de retraite contre le mauvais temps. Nous y trouvâmes, outre cinq ou six voyageurs, une troupe de *devedaschies* ou danseuses ambulantes, dont quelques-unes étoient assez jolies, et entr'autres, une âgée d'environ dix-huit ans, qui étoit d'une physionomie charmante et d'une taille admirable.

Pour me rendre le temps plus court, je fis danser ces filles devant moi. A peine les *joutris* ou musiciens eurent-ils commencé à jouer, que nous vîmes accourir un grand nombre des habitans du village, quoique le temps continuât à être fort mauvais; la foule devint même si grande, que nous avions de la peine à respirer.

Quoique les Hindous et les Mahométans de l'Inde regardent comme une chose inconvenante de danser eux-mêmes, ils aiment cependant beaucoup à voir danser, et c'est avec un grand plaisir qu'ils entendent une bruyante musique, que l'oreille délicate d'un Européen ne sauroit souffrir; tandis que notre musique leur paroît insipide.

Ce ne fut que fort avant dans la nuit que je me livrai au repos, et dès la pointe du jour nous nous remîmes en route. Le vent et la pluie avoient cessé; le feuillage des arbres qui se trouvoit lavé de la poussière, brilloit d'une verdure nouvelle; l'air étoit rafraîchi et serein, et toute la nature sembloit se réjouir du lever du soleil. Le pays que nous traversions étoit montueux et garni de grands arbres, dont les cîmes étoient remplies d'une quantité infinie d'oiseaux qui nous réjouirent par leur chant. Çà et là on voyoit des villages entourés de champs de tabac et de

jinjelie(1) ou sésame, plante dont la graine sert à faire de l'huile, que les habitans emploient non-seulement à préparer leurs mets, mais aussi comme un remède et principalement comme purgatif. Ils en donnent un peu chaque mois aux enfans nouveaux nés, pour les préserver des maladies de leur âge.

Ce fut à onze heures du matin que nous arrivâmes à la factorerie hollandoise de *Palicole*, où je n'entrai cependant point, quoique je fusse connu des employés de la Compagnie; je préférai de dîner dans un joli petit bois, à peu de distance de la factorerie. Si j'étois allé voir mes amis, j'en aurois été certainement bien reçu, ce qui m'auroit forcé à m'arrêter ici plus longtemps que je n'aurois voulu; car je savois que ces messieurs étoient ce qu'on appelle de bons vivans, qui n'auroient pas mieux demandé que de passer avec un ami une quinzaine de jours dans la joie, pour oublier, pendant ce temps, la triste vie qu'il menoient dans ce lieu solitaire.

Le grand et beau village de *Palicole* est, situé à environ dix-huit milles au nord de *Mazulipatnam* dans la province de *Narsipour*. Il appartient aux Hollandois qui l'avoient pris à

---

(1) Le *riccini* ou *palma-christi*.

ferme pour cinq mille florins du roi de *Golconde*, et qui en 1613 y formèrent une factorerie.

Les marchandises qui d'ici vont dans le commerce, consistent en toutes sortes de toiles de coton, mais surtout en belles toiles peintes, des voliges, des chevrons, des tuiles, des pierres à bâtir, etc. Il s'y recueille aussi beaucoup de semence de *tantipitlou*, dont on se sert pour la fabriquation de l'indigo, et de l'huile de sésame.

Nous quittâmes *Palicole* à quatre heures après-midi. Le pays demeura pendant un assez long espace de temps fertile et richement boisé : des plantations d'arbres et des jardins alternoient agréablement avec des bois et des collines. Mais toute la scène changea bientôt d'aspect : une grande plaine sablonneuse et stérile, parsemée seulement de quelques buissons, se présenta alors à nos regards. Çà et là on voyoit des groupes de palmiers sauvages, et des hameaux habités par des bûcherons. Ce ne fut que vers le soir que nous arrivâmes dans un grand village bien peuplé, appelé *Leitje-Powje*, où nous fîmes halte.

La *chauderie* étoit vaste et belle, mais sale et remplie de *kaschi-kauris* avec leurs cruches, et d'autres voyageurs ; ce qui me détermina à faire porter mon palanquin sur le bord

d'un étang voisin, lequel étoit entouré de superbes cocotiers.

Les *kaschi-kauris*, ou *kaschi-joghis*, dont il vient d'être parlé, sont une espèce de pèlerins ou moines qui se rendent à *Kaschi* ou *Benarès* pour y remplir d'eau du Gange de grandes cruches de terre glaise à goulots étroits, lesquelles contiennent chacune vingt à vingt-cinq chopines d'eau. Pour que ces cruches ne se cassent pas trop facilement, on les enveloppe de filets de grosses cordes, et leur goulot est hermétiquement fermé de terre glaise et de chaux, et muni de l'empreinte du sceau du grand prêtre de *Kaschi*; lequel délivre en outre un certificat par écrit à chaque pèlerin, par lequel il déclare que l'eau que contiennent ces cruches est de la véritable eau du Gange puisée à l'endroit convenable et avec les cérémonies requises. Plusieurs de ces moines font un commerce de ces eaux et la vendent aux personnes riche , qui la conservent avec respect. On en verse un peu dans la bouche et sur la tête des moribonds; et quelquefois on la présente aux festins dans de petites coupes aux convives. Cependant la plupart des pèlerins donnent l'eau qu'ils portent avec tant de peine à de grandes distances, à quelque temple fameux de *Sieba* ou *Chiven*.

Ces *kaschi-kauris* marchent par troupes de dix, de vingt et même d'un plus grand nombre d'hommes, dont chacun porte deux de ces cruches attachées aux deux extrémités d'un bambou, qu'ils posent sur leur épaule

Du moment qu'une troupe de pareils pèlerins entre dans une *chauderie*, tous les autres voyageurs qui sont de la religion de Brahma, la quittent pour leur faire place, ainsi qu'à leurs vases sacrés; ce qui ne se pratique pas seulement par respect pour leur eau mystérieuse, mais encore par égard et par compassion pour ces bonnes gens, qui parcourent, ainsi lourdement chargés, des routes considérables.

Mais revenons à mon voyage. Nous nous remîmes, selon notre coutume, en marche à la pointe du jour. Exactement devant le village, je vis un beau *ala* ou figuier d'Inde qui étendoit au loin ses branches, sous l'ombre desquelles étoit un banc de pierre de plus de six pieds de longueur, garni de quelques personnes de tout âge et de tout sexe, qui dormoient, ou se préparoient à se remettre en voyage. Quel heureux climat que celui où l'on peut ainsi passer la nuit en plein air! Qu'heureux est le peuple qui se contente d'un banc pour lit, d'un peu de légumes pour nourriture, et dont le vêtement ne consiste qu'en un morceau de toile de coton!

Nous passâmes par la ville de *Mongletour*, où réside un *radjah* ou prince indien. Elle est fortifiée à la manière du pays, avec un château fort dans son centre.

Vers les dix heures nous arrivâmes à la *chauderie* de *Kondapilli*, qui est la plus belle hôtellerie de ce genre que j'aie vu durant ce voyage : elle se trouve placée à l'entrée d'un bois. J'y trouvai quelques voyageurs, et, entr'autres, un *baanprousch* (1) ou hermite qui étoit attaqué d'une hydropisie, et dont la mort n'étoit pas éloignée. Il s'étoit mis en voyage vers le saint temple de *Jaggrenat*, en présence duquel il auroit désiré rendre le dernier soupir ; mais il paroissoit ne pas pouvoir aller plus loin.

Il y a dans l'Inde un grand nombre d'hermites, de pénitens, de *fakirs* et d'autres gens semblables, dont la plupart sont des fainéans, des vagabonds et le reste des fanatiques. Ils portent différens noms, et sont partagés en plusieurs ordres ou sectes, et tous jouissent ici d'une grande considération. Un *sudder* (homme de la dernière caste) ne peut se faire hermite. Les

---

(1) C'est-à-dire, *corps lié ;* car *baan*, en langue sanscrite, signifie *lier*, et *prousch* veut dire *le corps*, et quelquefois aussi *l'ame*.

Hindous des premières castes prennent souvent l'état de solitaire quand ils sont fort vieux ou lorsqu'ils ont de petits enfans. Ils cèdent alors tout leur bien à leur fils aîné, et se retirent du monde dans un bois, ou dans quelque autre lieu isolé, où ils se bâtissent une hutte de paille, pour y terminer le reste de leurs jours dans des méditations.

Il est libre à leurs femmes de les accompagner; mais il ne leur est plus permis d'habiter ensemble comme époux. Ces solitaires doivent mener une vie fort dure, renoncer à tous les plaisirs de ce monde, mortifier leur corps, et passer leur temps dans des exercices pieux. S'ils ne sont pas assez riches pour se donner eux-mêmes les objets de première necessité, il faut alors qu'ils les obtiennent en mendiant.

Un *baanprousch* doit se couvrir d'écorce d'arbre ; la seule toile qui lui soit permis de porter, est un morceau d'étoffe de coton pour cacher ses parties naturelles. Il lui est défendu de couper ses cheveux et ses ongles. Il doit passer toute la journée à lire les *Vieds* ou les *Schasters*, tripler les prières et les ablutions, et faire tous les matins et tous les soirs l'offrande du *Homan*.

Il doit tenir constamment les yeux fixés devant

lui, et ce n'est que dans la plus grande nécessité qu'il lui est permis d'adresser la parole à sa femme ou à son disciple. Il dort sur la terre, sans natte, sans coussin et sans couverture.

Durant les mois d'été ou de la bonne mousson, il est assis exposé à toute l'ardeur du soleil, et entouré de quatre feux. Pendant la saison pluvieuse il lui est permis de placer sa hutte sur un échafaud de planches, pour ne pas souffrir de l'humidité de la terre. Il a un mérite de plus lorsque cette hutte n'a pas de toit. Il ne lui est permis de manger qu'une seule fois dans les vingt-quatre heures, et cela seulement de nuit. Sa nourriture ne doit consister qu'en grains et fruits sauvages, dont il peut faire sa provision pour une année entière; mais il lui est défendu de faire cuire ce qu'il mange, et ne peut le faire tremper que dans de l'eau froide.

Lorsqu'un de ces hermites sent approcher sa fin, il se met en marche vers l'est ou vers le nord, sans se reposer plus de trois fois dans les vingt-quatre heures, jusqu'à ce qu'il tombe enfin de fatigue et rende l'ame. S'il préfère de mettre lui-même un terme à sa vie, les livres saints lui prescrivent cinq manières de se détruire; savoir, de se laisser mourir de faim, ou de se faire enterrer dans de la bouse de vache, d'y

mettre le feu de sa propre main, et de se brûler ainsi vivant; de s'enterrer dans la neige des monts Tibéthains; de se rendre dans uns des canaux par lesquels le Gange se jette dans la mer, d'y faire l'aveu de ses péchés, et d'attendre dans l'eau, en ne cessant de réciter ses prières, jusqu'à ce qu'il se présente un crocodile pour le dévorer; ou bien de se placer dans le confluent de la rivière de *Dschumna* et du *Gange*, à peu de distance d'*Aallahabad*, pour s'y noyer ou se couper la gorge.

Les *saniassis*, les *tapaswis* et les *avedoutas* mènent une vie beaucoup plus dure encore que les *baanprouschs*. J'aurai occasion de parler d'eux dans la suite.

Nous demeurâmes durant une bonne heure dans le village de *Kondapilli* dont il a été parlé, pour donner aux *coulis* le temps de se reposer. Nous continuâmes ensuite notre marche par un chemin sablonneux, à travers les broussailles. Un vent frais qui nous venoit de l'Occident me fit soupçonner que nous nous rapprochions du bord de la mer, et je ne me trompois point; car vers les trois heures nous aperçûmes l'Océan, et peu de temps après nous fîmes halte à *Peddapalam*.

Les habitans de ce village sont presque tous

pêcheurs. Nous n'y trouvâmes pour toute nourriture qu'un peu de riz et du *karwaat* ou poisson séché, dont ils étoient bien pourvus. La *chauderie* se trouvoit en fort mauvais état et absolument inhabitable ; mais l'étang étoit bien entretenu et même beau pour un aussi misérable village. Il étoit entouré de grands tamarins bien épais, dont les branches s'étendoient au-dessus de l'eau, où elles entretenoient une agréable fraîcheur. Des poissons nageoient tranquillement dans ce bassin limpide, et sembloient s'amuser eutr'eux, sans qu'ils parussent craindre plusieurs *kokous* qui les fixoient en se tenant immobiles ; tandis que d'autres marchoient d'un pas grave autour de l'étang, où ils prenoient des grenouilles et d'autres reptiles.

Le *kokou* est une espèce de cicogne (1), qui d'après la description de l'ibis d'Egypte, y doit ressembler beaucoup. Il vit isolé et ne vole jamais par troupes, ne se nourrissant que de poissons, de grenouilles, de lézards, de petits serpens et d'autres reptiles. On le trouve ordinairement sur les bords des ruisseaux, des étangs, des marais, ainsi que dans les terres à riz couvertes d'eau, où il fait sa chasse. Il passe la nuit

---

(1) De la famille des *ardea*.

sur de hauts arbres. Sa marche est lente et grave; souvent il se tient immobile sur une jambe, avec la tête enfoncée entre les ailes, en laissant son long bec reposer sur sa poitrine, comme s'il étoit occupé à réfléchir profondément. Sa couleur est d'un blanc éclatant, sans qu'on remarque aucune tache sur son plumage. Il a un duvet singulièrement fin; mais sa chair est sèche et ne peut se manger. Le *kokou* jouit chez les Hindous de la même estime que la cicogne parmi nous, à cause qu'il purge, comme celui-ci, le pays des reptiles. Cet oiseau est d'ailleurs fort vorace; souvent il ne se contente pas des reptiles dont nous avons parlé, mais se hasarde entre les joncs d'un marais, pour y aller prendre avec son long bec une anguille. Il est cependant quelquefois cruellement trompé dans cette chasse, lorsqu'en croyant attaquer une anguille, il tombe sur un serpent d'eau, qui s'entortille alors autour de son mince cou, et lui coupe la tête avec ses dents aiguës. J'ai vu souvent flotter sur l'eau le corps de cet oiseau ainsi dépourvu de sa tête.

Comme nous ne voulions pas nous arrêter à *Peddapalam*, à cause de la rareté des vivres, et que d'ailleurs cet endroit ne me plaisoit point, je résolus de suivre le conseil d'un des ha-

bitans, et me rendis à *Tallapalam*. Il nous restoit encore assez de temps pour faire ce trajet, sans trop nous presser, avant que le soleil ne fût couché. Nous nous mîmes donc en route, et c'est à six heures du soir que nous arrivâmes à notre gîte.

Lorsque mes *coulis* eurent posé mon palanquin à terre devant la *chauderie*, je ne pus d'abord comprendre ce que signifioit la grande lumière que j'y avois déjà aperçue de loin. Mais en m'approchant je vis plusieurs feux sur lesquels on faisoit cuire du riz. En un mot, cette grande hôtellerie, qui avoit de plus deux vastes pièces extraordinaires, étoit si remplie de monde, que je ne pus y trouver place pour mes *coulis* et pour moi. Il y avoit plus de cent cipayes anglois avec leurs femmes et leurs enfans, qui venoient de *Mazulipatnam*, et s'étoient campés ici.

Quel mouvement! quel tintamarre! Je demeurai un moment devant la *chauderie* pour observer ce singulier spectacle. Les uns chantoient, les autres lisoient à la lueur des lampes, d'autres encore jouoient d'instrumens à vent; pendant que quelques-uns, qui se trouvoient animés par l'usage du *bang* (1), et quelques

(1) *Bang* ou *datura* (*Cannabis indica*), espèce

autres, pris de liqueurs fortes, se battoient entre eux. La mère se querelloit avec ses filles; de vieilles femmes caquetoient entr'elles; tandis que d'autres chantoient pour endormir leurs enfans.

Je fis porter mon palanquin vers le bois, où je trouvai que les autres voyageurs tranquilles et paisibles avoient aussi établi leur gîte aux pieds des arbres. Le lendemain nous partîmes à quatre heures du matin: la lune brilloit avec tout son éclat au ciel; les corneilles matinales ne se faisoient pas encore entendre; les oiseaux n'avoient pas quitté leurs nids; et cependant les douces émanations des fleurs et des fruits embaumoient l'air. Le temps étoit trop beau pour que je pusse me résoudre à dormir. Je m'occupai donc à rappeler à ma mémoire les aventures de ma vie passée.

A sept heures nous nous arrêtâmes près du grand village de *Pakaal*. Tandis que mes gens

---

de chanvre, dont on broie la semence, qu'on mêle ensuite avec des noix d'arecque et du sucre pour en faire des dragées qui ont la vertu de réjouir et d'étourdir l'esprit, de la même manière que l'opium. Les Hindous et les Mogols l'emploient dans leurs festins, à la place du vin, qui leur est défendu.

déjeûnoient, j'allai me promener dans les environs, et visitai le village. Quatre grands temples avec leurs étangs, dont deux étoient entourés de murailles, et trois *chauderies*, ornoient ce lieu. Je vis aussi un barbier occupé à montrer son art en rasant avec un morceau de verre les têtes de quelques personnes, qui ne paroissoient pas souffrir de cette opération. Cependant il ne se servit point de ces fragmens de bouteille pour la barbe, à cause que la peau n'est pas assez tendue sur cette partie.

A huit heures nous quittâmes *Pakaal*, pour nous rendre en droiture à *Mazulipatnam*. La route devenoit déjà plus vivante; elle étoit couverte de voyageurs à pied et à cheval, de gens de la campagne avec des légumes et des fruits, de blanchisseurs conduisant leurs ânes; enfin, tout annonçoit la proximité de la ville, à laquelle nous arrivâmes aussi vers une heure, après avoir passé par quelques villages.

En entrant dans la ville, je sortis de mon palanquin. Je n'avois aucune connoissance à *Mazulipatnam*, et m'étois proposé de m'informer d'une auberge au premier Européen ou métis que je rencontrerois, et de m'y rendre sur-le-champ, jusqu'à ce que je pusse louer une demeure particulière, parce que mes af-

faires me forçoient de passer deux mois, ou peut-être même plus long-temps dans cette ville.

On m'avait déjà indiqué une maison sous le titre pompeux d'auberge, laquelle était tenue par un métis; mais elle ne me convint point, et je me remis en chemin pour en chercher une autre, où, selon la personne qui me l'enseigna, je serois bien traité. J'entendis alors une voix qui ne m'étoit pas inconnue, m'adresser ces mots : « Soyez le bien-venu à *Mazulipatnam* ! » et j'aperçus en même temps, M. Barlou, un de mes meilleurs amis de *Sadras*. Notre joie mutuelle fut fort grande; il m'invita sur le champ à venir loger chez lui; je n'acceptai cependant cette offre amicale, que jusqu'à ce que j'eusse trouvé une demeure particulière. Je payai alors à mes *coulis* ce que nous étions convenus pour le voyage depuis *Bimilipatnam* jusqu'ici, et donnai, en outre à chacun d'eux un présent de deux roupies. Après m'avoir remercié beaucoup ils prirent congé de moi, en me disant qu'ils resteroient encore quelques jours dans cette ville, pour voir s'ils ne trouveroient pas une charge pour le retour.

Mazulipatnam est situé par le dix-septième degré de latitude nord, à cinq milles environ au

nord-est de *Diu*. Au commencement du siècle dernier, cet endroit étoit une des plus florissantes villes de l'Inde ; elle est bâtie dans une petite île, et plus forte par la nature que par l'art. Du côté de la terre-ferme elle est entourée d'un marais qui a une bonne demi-lieue d'étendue, et qui sert à la couvrir ; car en abattant le pont par lequel on le passe, il n'est guère facile d'atteindre la ville ; mais ce marais produit communément pendant la saison sèche de l'année une odeur infecte et des vapeurs pestilentielles, qui occasionnent des maladies. Le sol des environs fournit en abondance du riz, du bois et du tabac. Dans l'île de *Diu* croît aussi la plante appelée *tschaai*, laquelle aime les terrains innondés par le flux ; elle donne une fort belle couleur verte solide.

Les mouchoirs de *Mazulipatnam* sont suffisamment connus. On fabrique encore ici plusieurs espèces d'étoffes et de belles toiles peintes, lesquelles sont, avec celles de *Palicole* et de *Sadras*, regardées comme les meilleures de la côte.

Cette ville appartenoit anciennement au royaume de *Golconde*, jusqu'au temps qu'Aureng Saheb se rendit maître de ce pays et le réunit aux états du Mogol. Les Anglois se sont depuis emparés de cette place qu'ils gouvernent

avec leur tyrannie ordinaire ; car ils ne se sont pas seulement approprié le commerce des habitans, mais font encore gémir ces malheureux sous des impôts qui leur rendent la vie insupportable.

La ville a quelques larges et belles rues, quatre portes, plusieurs bains publics, des temples et des mosquées qui servent à l'orner ; elle est d'ailleurs d'une assez grande population, laquelle est composée de différentes nations ; car, outre les Hindous, on y trouve des Mores ou Mahométans, et un grand nombre d'Arméniens, qui, à ce qu'on assure, sont les agens secrets des Anglois. *Mazulipatnam* est renommé encore pour ses danseuses ou *bayadères*, qui sont regardées comme les plus belles et les meilleures de toute la côte. Il se peut qu'elles aient eu autrefois cette réputation ; mais il y en a bien peu qui, selon moi, méritent aujourd'hui d'obtenir cette préférence.

Comme me voilà en train de parler des danseuses hindoues, et que je me rappelle que ce qu'en ont dit les voyageurs n'offre que des tableaux imparfaits ou infidèles, je vais traiter à fond cette matière, dans l'espérance que le lecteur m'en saura quelque gré.

CHAPITRE V.

Des Danseuses ou Devedaschies.

Les danseuses hindoues, que l'on désigne communément par le nom portugais de *bayadères*, s'appellent dans le pays *devedaschies*, mot qui, en langue samscrite, vient de *deve* (divinité) et *daschie* (esclave); et c'est la dénomination qu'on applique proprement et principalement aux danseuses consacrées au service des temples et des divinités. Celles qui sont ambulantes, sans appartenir à aucun temple, se nomment *daatscheries*, ainsi que nous l'avons vu dans le précédent chapitre.

Dans quelques pays, comme par exemple à *Ceilan*, à *Pégu*, à *Siam*, etc., on les appelle *arambhé*, d'après *Rambhé*, la déesse de la danse, fille de *Soresoutie*, déesse de l'harmonie et de la musique. *Rambhé*, une des cinq concubines d'*Indro*, dieu de l'atmosphère, avoit deux filles, *Nandie* (la luxure) et *Bringie* (le plaisir).

Les danseuses portent tous les ans quelques

offrandes à la déesse *Rambhé*, comme à leur mère, ainsi qu'à *Kaam*, le dieu de l'amour (1).

La principale occupation des *devedaschies*, est de danser devant l'image de la divinité qu'elles servent, et de chanter ses louanges, soit dans son temple, soit dans les rues, lorsqu'on porte l'idole dans des processions publiques et solennelles.

Il y a une grande différence entre les danseuses du principal temple, et celles qu'on fait appeler pour danser devant les convives aux festins et autres réjouissances.

Parmi ces dernières on en trouve de différentes espèces et de différentes classes, telles, par exemple, que les *nataks*, les *kaans*, les *kouthenies*, les *soutredharies*, etc. Quelques-unes d'entr'elles sont libres, et vivent en troupe de dix et d'un plus grand nombre, parcourent ainsi

---

(1) Ce dieu est le fils de *Maija* (la tromperie ou l'enchantement); il porte un arc et des flèches, dont le premier est formé d'une canne à sucre, et les pointes des dernières sont faites de fleurs de l'amra ou manga, dans lesquelles est cachée une abeille. Il n'a point de temple; cependant on l'adore à *Matra*, près d'*Agra*. Un poisson sur un champ de gueule forme son emblême; et *Vassant* ou le Printemps l'accompagne dans ses courses.

le pays et partagent leurs bénéfices avec les musiciens qui les accompagnent; d'autres sont sous la conduite d'une *daija*, ou ancienne danseuse, qui s'approprie tout le bénéfice, et qui ne donne aux filles de sa troupe, que la nourriture et le vêtement. D'autres encore sont les véritables esclaves de ces vieilles duègnes, qui se les sont appropriées par achat ou par adoption, et les ont fait instruire dans leur art, pour avoir, par ce moyen, quelque ressource dans leur vieillesse.

Outre celles dont il vient d'être parlé, il y a encore dans l'Inde plusieurs autres espèces de danseuses et de danseurs, ainsi que des chanteuses; mais ce sont des étrangers dont il n'est pas question ici. Parmi ceux-ci on place les *bijkars*, qui chantent les guerres des dieux; les *dharhies*, du pays de *Penjab*, lesquels suivent ordinairement les armées, pour célébrer les exploits de ceux qui sont morts en combattant, ou exciter les troupes au combat; les *dufzuns*, qui sont également du pays de *Penjab*, lesquels chantent des *dourpuds sehlahs*, c'est-à-dire des hymnes et des épithalames aux mariages et aux naissances; les *Sezdehtalij*, qui demeurent généralement à *Guzurate* et à *Malva*, et qui sont tout-à-la-fois poëtes et musiciens. Leurs femmes qui sont presque toutes

jeunes et belles, dansent et chantent parfaitement bien.

Je ne m'étendrai point sur toutes ces espèces de danseuses, pour ne parler que des *devedaschies* qui en diffèrent beaucoup sous tous les rapports. Il y a deux classes supérieures de ces *devedaschies* : celles de la première classe sont service des deux principales divinités *Vischnou* et *Seiba*. *Brahma*, la troisième divinité supérieure, n'a ni temple, ni culte; par conséquent il n'a besoin ni de prêtres, ni de danseuses.

Les *devedaschies* de la première classe demeurent dans l'enceinte du temple de la divinité à laquelle elles sont consacrées, où elles sont instruites dès leur enfance dans le chant et la danse; on leur apprend aussi à lire et à écrire, ce qui est défendu aux femmes et aux filles des particuliers; car toute femme honnête rougiroit de posséder ces deux talens.

Une *devedaschie* de la première classe n'oseroit sortir de l'enceinte du temple, sans la permission du grand prêtre; mais lorsque l'image de la divinité à laquelle le temple est consacré, est promenée en procession dans les rues, elles sont obligées, ainsi qu'il a déjà été dit, de danser et chanter devant elle.

Les *devedaschies* de la seconde classe sont

consacrées au service des divinités subalternes, telles, par exemple, que *Kalie*, *Kartiek*, *Lochia*, *Sarasoutie*, *Indro*, etc. Elles n'habitent point dans l'enceinte du temple de leurs idoles; mais à l'extérieur, là où il leur plaît, toutes cependant dans le même lieu, et jouissent d'ailleurs d'une entière liberté. Elles peuvent faire ce qu'elles désirent, et se transporter où bon leur semble, à condition qu'ils s'en trouve tous les jours, à une heure marquée, un certain nombre pour le service du temple, et elles doivent toutes, sans exception, se rendre aux processions publiques.

Malgré l'entière liberté dont elles jouissent, il leur est cependant défendu de se livrer aux hommes impurs des classes inférieures, aux Européens et aux Mahométans.

On s'imagine donc facilement qu'il est bien moins permis aux danseuses de la première classe d'avoir un commerce secret avec les hommes des basses classes; et il y a véritablement des peines fort graves portées contre de pareils délits. Le *Schaster*, qui est un extrait des livres saints, ordonne que lorsqu'un homme de la caste des *sudders*, a connu charnellement une *devedaschie* de la première classe, on le privera de la moitié de son membre vi-

ril, et qu'après qu'il sera guéri de cette opération, on le chassera du pays; de son côté, la *devedaschie* qui s'est livrée à un pareil délit doit avoir la tête rasée et lavée avec de l'urine d'âne; après quoi on lui coupe les lobes des deux oreilles, et elle est fouettée sur le dos nu avec des verges par un *tschandal* ou cordonnier.

Le brahme qui a eu un commerce charnel avec une *devedaschie* de la seconde classe est obligé de se purifier par un bain, et de payer une amende pécuniaire : c'est ce qu'on appelle le *snaan ;* mais lorsqu'il s'oublie avec une des classes plus inférieures, par exemple, des *nataks*, *soutredharies*, *kaans*, etc., il faut qu'il se soumette à la grande pénitence (*peraschehut*) laquelle exige beaucoup de dépenses et de difficultés; sinon il est expulsé de sa caste. Si c'est un *pundit* (interprête des lois) qui a commis ce péché, on doit lui imprimer le *bhogdhouk* (1) sur le front et le chasser du pays. Ces lois sont encore rigoureusement observées

(1) Cet instrument de fer qui sert à marquer les coupables, est une estampille qui représente le sexe féminin.

dans les contrées de l'Inde qui ne sont pas soumises aux Mahométans ou aux Européens.

Les danseuses qui appartiennent aux temples sont obligées de chanter les louanges, les victoires et les autres faits et gestes des divinités ; d'assister à toutes leurs fêtes, et de danser devant elles, tant dans le temple même qu'à toutes les cérémonies publiques. Elles sont chargées aussi de tresser les guirlandes de fleurs avec lesquelles on décore les idoles et leurs autels. Il faut de plus qu'elles aient soin de tenir propres le temple ainsi que les logemens des prêtres dans la cour intérieure, et en un mot, de faire pour eux tous les travaux qui dépendent de leur sexe. Ce sont elles encore qui purifient la laine dont on fabrique les *boschrous* ou vêtemens des divinités, et le *tschornoun*, ou bois de sandal moulu avec le *laal* (espèce de poudre rouge et jaune) avec lequel on fait le *bokht*, ou la marque sur le front des divinités ; qui entretiennent les lampes du temple ; qui gardent la lie de l'huile de ces lampes, laquelle sert pour allumer le *homan* ou le feu de l'holocauste ; etc. Celles qui déservent le temple de Vischnou (1) sont char-

(1) Lorsque, selon la mythologie des Hindous,

gées de nourrir les singes qu'on y entretient à la mémoire de *Honnoumaan.*

Voilà quels sont les devoirs, avec quelques autres encore, que les *devedaschies* ont à remplir. Elles servent aussi de concubines aux brahmes et à d'autres hommes des castes supérieures, afin d'empêcher que ceux-ci ne se livrent à des danseuses ou d'autres femmes des basses classes; ce qui leur feroit perdre les droits de leur caste.

Il ne faut pas s'imaginer cependant que la religion où les livres saints des Hindous les autorisent à l'impudicité, même entre des personnes de la même caste. Le *Schaster* dit que les courtisanes seront jugées par *Jom Raadsch* (le juge des morts), qui les condamnera à dormir, pendant un certain nombre d'années, sur un lit d'épines, en embrassant une image de cuivre ardent ou de soufre allumé. Plus une personne est instruite dans les livres saints,

---

Vischnou, dans sa sixième incarnation, fit, comme *Raam*, la guerre à *Rabon*, roi de *Lonkaï* (Ceilan), il fut assisté par une armée de grands singes, sous la conduite de leur roi *Honnoumaan* (*Anamonta*); lequel, en considération de ce service, fut en quelque sorte déifié.

surtout si c'est un *pundit* ou sage, et plus elle sera punie rigoureusement et pendant plus de temps pour un semblable délit.

Ceux particulièrement qui ont fait vœu de chasteté, tels que les *baanprouschs*, les *dapaswies*, les *jogis*, les *saniassis* et autres pénitens, perdent par un seul plaisir charnel tout le mérite de leurs bonnes œuvres passées, qu'on regarde alors comme n'ayant pas eu lieu. Pour se purger de ce péché, il faut qu'ils fassent un pèlerinage à *Ramasour*, à *Sorgonaath*, ou à quelque autre lieu saint, où, après une longue suite de cérémonies ils sont obligés de renouveler leur vœu de chasteté, et de mener une vie plus austère qu'auparavant.

Il n'y a que les célibataires à qui il soit permis d'avoir commerce avec les courtisanes d'une caste convenable; cependant lorsque la maladie d'une femme empêche son mari de la connoître, la religion l'autorise à s'adresser à une femme publique.

C'est dès leur plus tendre enfance que les *devedaschies* sont instruites dans leur profession, avec le consentement de leurs parens. Celles de la première classe sont prises dans la principale caste des *boischés*, et celles de la se-

conde classe des principales branches des *sudders*. Les *tantirbas* ou tisserands qui ont cinq filles se font un devoir d'en consacrer une à quelque temple.

Il faut qu'une fille dont on veut faire une *devedaschie* possède plusieurs qualités. On demande qu'elle ait une physionomie agréable et soit bien faite; elle ne doit avoir aucun défaut corporel, aucune maladie dégoûtante ou inguérissable, et n'être point marquée de la petite-vérole. Il faut encore qu'elle ne soit pas nubile, ou qu'elle ait été promise en mariage. Telles sont les conditions qu'on met à la reception des *devedaschies* tant de la première que de la seconde classe; mais il s'en faut de beaucoup qu'on y regarde de si près avec les autres.

Lorsque des parens veulent consacrer leur fille à quelque temple, ils le font connoître au grand-prêtre, lequel se transporte sur le champ chez eux pour examiner l'enfant. S'il trouve qu'elle convient à cet état, on dresse sans différer le *logno-porr* ou traité par lequel le père et la mère renoncent à tous les droits qu'ils ont sur leur fille.

On habille alors pompeusement l'enfant pour la conduire en triomphe au temple, en obser-

vant néanmoins de choisir pour cela un jour heureux dans le *pantschjogam* ou calendrier. Au temple l'enfant est reçue par les *devedaschies* des mains de ses parens, et après l'avoir baignée dans le *tirtha* ou étang du temple, elles lui mettent des vêtemens neufs et l'ornent des bijoux qui appartiennent au temple. Lorsqu'elle se trouve ainsi décorée le grand-prêtre lui présente l'image de la divinité, et lui fait prononcer le vœu de se consacrer pour toute sa vie à son service. Pour confirmer ce vœu, on lui passe autour du cou une couronne de fleurs dont l'idole se trouvoit ornée, et lui donne à boire du lait avec lequel il a été lavé. Ensuite le grand-prêtre prend un poinçon dont-il perce les lobes des oreilles de la nouvelle *devedaschie*, qui se trouve alors consacrée pour sa vie au service de la divinité.

Dès ce moment on commence à instruire la nouvelle *devedaschie* dans tout ce qui est nécessaire à son état, et entr'autres, à lire, à écrire, à chanter, à danser, à réciter l'histoire des dieux, mais sur tout celle de la divinité à laquelle elle vient de se vouer. On lui fait aussi apprendre de mémoire les *mongols* et les *khejours*, qui sont des espèces d'hymnes. Il faut encore qu'elle étudie plusieurs livres,

mais non les *Schasters* et les *Veids*, dont la lecture est défendue aux *devedaschies*.

Les voyageurs qui ont avancé que les jeunes *devedaschies* sont obligées de commencer leurs fonctions par se livrer au grand-prêtre du temple qu'elles desservent, se sont grossièrement trompés; il leur est, au contraire, permis de choisir un amant à leur gré, soit dans l'intérieur du temple ou ailleurs, pourvu qu'il soit de l'une des deux castes supérieures, ou de conserver, pendant toute leur vie, l'état de virginité.

Les danseuses des divinités subalternes, ou les *devedaschies*, du second rang, sont, il est vrai, consacrées de la même manière au service du temple, et reçoivent la même instruction que les premières; mais elles ne sont pas si restreintes, à cause qu'elles habitent hors du temple, comme nous l'avons déjà remarqué; aussi ne se bornent-elles pas à danser et chanter devant les idoles, dont le service leur est payé avec du riz et de l'argent; mais elles sont appelées aux mariages et aux festins, pour recevoir les personnes distinguées à leur arrivée, pour porter des présens, etc. Tout cela leur assure un revenu assez considérable, et plus de liberté et de plaisir que n'en peu-

vent avoir celles du premier rang. D'ailleurs, leurs amans sont, en général, de riches marchands banians et autres, qui payent mieux que les brahmes ou xetries ; de sorte que les danseuses de cette espèce gagnent beaucoup d'argent, et on en trouve plusieurs qui ont pour huit à dix mille roupies d'or et de bijoux sur elles. Les musiciens ont leur part de ce qu'elles gagnent aux noces et à d'autres fêtes pareilles.

On ne rencontre point parmi ces danseuses, même des plus basses classes, cette effronterie et cette impudeur qui révoltent dans nos courtisanes d'Europe. Elles ont en apparence toute la modestie des femmes les plus chastes ; mais lorsqu'elles se trouvent seules avec leurs amans, elles emploient tous les moyens possibles pour leur plaire ; et leurs manières sont alors si flatteuses, si séduisantes, qu'il est fort difficile de se tirer de leurs bras. Elle ne cherchent pas non plus, comme les courtisanes d'Europe, à tromper, à voler et à ruiner ceux qui les aiment, pour les abandonner ensuite et se livrer à un autre. Non, elles sont satisfaites d'une honnête récompense, et la fidélité est, en général, une vertu qui les caractérise. Il y a plusieurs exemples de ces danseuses qui

se sont fait brûler avec le corps de leur amant.

Il est rare qu'elles aient des enfans; car elles possèdent plusieurs moyens pour demeurer stériles. Si cependant un enfant est le fruit de leurs amours, on l'élève, lorsque, c'est une fille, dans la profession de la mère, et quand c'est un garçon il faut qu'il embrasse l'état de musicien.

La manière de se vêtir des *devedaschies* est fort séduisante, et bien appropriée pour faire valoir avantageusement une jolie physionomie et une belle taille. Leurs cheveux, qui sont noirs comme du jais, ont l'éclat d'une glace par l'huile aromatique (1) dont elles les enduisent, et leur descendent en une grosse et longue tresse jusqu'aux hanches. Elles les ornent de plus de petites plaques rondes d'or, qu'elles disposent artistement à des distances égales; et le bout de la tresse est garni d'une houpe de soie et d'or filé. Sur le sommet de la

---

(1) Elles emploient ordinairement pour cela une racine aromatique appelée *pieschtok*, qu'on coupe par petits morceaux, et fait bouillir dans de l'huile de noix de coco. C'est avec cette huile que les danseuses se graissent non-seulement les cheveux, mais elles en frottent également d'autres parties du corps.

tête brille une *tschormka*, qui est un disque d'or de la grandeur de la paume de la main. Les cheveux sont partagés en deux parties égales sur le front, d'où tombent, le long des tempes derrière les oreilles, quelques chaînettes d'or, dont les bouts vont se perdre dans la grande tresse ou queue (1).

Les bords, de même que les bouts de leurs oreilles, sont percés de plusieurs trous, dans lesquelles elles portent, selon leurs moyens, des pierres précieuses ou des anneaux d'or et d'autres ornemens. Leur nez est également garni d'un anneau d'or de l'épaisseur d'une aiguille à tricotter, et dont le diamètre est de deux à trois pouces; il est, en général, orné d'une pierre fine (2).

Elles ont aussi la coutume de se farder, non avec du rouge et du blanc, mais avec une couleur jaune, pour laquelle elles employent le souchet ou safran d'Inde, et dont elles se frot-

---

(1) Voyez les planches II et III.

(2) Cet ornement du nez paroît d'abord singulier et désagréable aux Européens; mais lorsqu'ils y sont une fois accoutumés, ils trouvent qu'il convient au reste de l'ajustement des danseuses, et qu'il est loin de produire un mauvais effet.



Devedaschie vue par derrière.

tent le visage, le cou, les bras et les autres parties nues du corps. C'est une espèce particulière de souchet, que le samscrit désigne sous le nom de *gondha-horiedra*, d'un beau jaune doré et d'une odeur fort agréable. Ce fard ne leur sied pas mal. Il arrive cependant quelquefois qu'elles se couvrent les joues de rouge lorsqu'elles sont fort pâles. Pour obtenir le fard de cette couleur, elles ne font que mêler un peu de chaux vive avec le souchet rapé dans de l'eau, et qui de jaune devient aussitôt d'un rouge foncé.

Les danseuses portent sur le front une petite plaque d'or, de la grandeur d'un centime, attaché sur la peau par le moyen d'une espèce de gomme appelée *ticas*. Elles se peignen les bords des paupières en noir avec du *tschokko tschaâi*, lequel est une composition dont l'antimoine forme la principale base. Cette peinture donne beaucoup de vivacité aux yeux, et les fait paroître plus grands qu'ils ne le sont en effet.

Leur cou est garni de plusieurs *chikols* ou chaînes d'or, et leur gorge couverte sur la peau d'un petit juste, appelé *rawké*, avec des manches fort courtes, qui se terminent à environ six pouces au-dessus des coudes. Ce juste suffit à peine pour contenir la gorge; et n'est pas

lacé par-devant, mais les deux bouts d'en bas sont attachés ensemble dessous les seins par le moyen de boutons; de sorte qu'il les enveloppe sans les presser, et sert, en même temps à les soutenir; car les Hindous s'imaginent que de grands yeux, et de petits seins, mais fermes, sont les principales beautés d'une femme. Aussi les danseuses ont-elles soin de leur gorge, et c'est en quoi elles diffèrent de nos femmes européennes, qui emploient le corps de baleine et le lacet pour détruire ce présent de la nature. Parmi les *devedaschies* on en trouve plusieurs qui ont la gorge fort belle, et qui, pour la conserver, l'enveloppent dans des formes à jour couleur de chair, qu'elles attachent sur le dos avec des rubans.

Le corps des danseuses est nu depuis le creux de l'estomac jusqu'au nombril, et le bas en est couvert d'une espèce de pantalon étroit, qui descend jusque sur la cheville du pied, et composé généralement d'une étoffe de soie rayée. Le pagne consiste en un morceau d'étoffe, lequel a ordinairement neuf aunes de longueur sur une aune et demie à deux aunes de largeur, dont elles enveloppent à différentes reprises le bas du corps, et cela de manière qu'il forme plusieurs plis par devant, tandis qu'il est for-

tement serré par derrière contre les reins, afin qu'on puisse bien remarquer la forme des hanches et des fesses. Cette robe est ordinairement faite de toile de coton blanche ou de mousseline, ou d'une étoffe de soie, suivant les moyens de la danseuse. Pour que cette robe, légèrement jetée autour du corps, ne tombe point pendant la danse, on l'attache sur les hanches avec une ceinture d'argent battu, qui se ferme par le moyen d'un ressort de forme circulaire, et par dessus laquelle pendent les bouts supérieurs de la robe.

Outre les vêtemens dont il vient d'être parlé, les danseuses portent une espèce de voile d'une étoffe légère et transparente qui, en cachant un peu leur sein, passe par dessus une de leurs épaules, et forme un ornement agréable sur le dos, tandis que les deux bouts en sont passés dans la ceinture.

Leurs bras et leurs jambes, ainsi que les doigts des pieds et des mains sont chargés d'anneaux d'or et d'argent. Elles se peignent le bout des ongles d'une teinture rouge, tirée d'une plante connue sous le nom de *mindie*, ou *lakscha*. Au lieu des mouches dont les femmes d'Europe avoient autrefois la coutume de se couvrir le visage, les danseuses de l'Inde l'or-

nent de tâches bleues. Les femmes des *korwas* ne se contentent point d'employer de semblables taches sur leurs visages, elles en mettent aussi sur leurs bras et autres parties du corps, à l'exception de la gorge; elles y tracent même avec la pointe d'une aiguille toutes sortes de figures, dans lesquelles on introduit ensuite en frottant de la poudre fine de charbon de bois ou de la poudre à canon.

Les danseuses hindoues aiment beaucoup les fleurs; aussi ont-elles soin de se couvrir de festons de fleurs quand elles dansent, et il est fort rare qu'elles n'ayent point un bouquet à la main. Elles ont encore une prédilection particulière pour les huiles odoriférantes, surtout pour celle de rose, appelée *otta.*

Une jeune et jolie danseuse, dans toute sa parure, avec ses mouvemens aisés et sa démarche ferme, est véritablement une créature enchanteresse et séduisante. Sa coëffure simple et galante, la manière adroite avec laquelle est à moitié caché une gorge charmante, la beauté de ses bras ronds et potelés, les plis artistement disposés de sa robe qui indique de si belles formes, le jet élégant de son voile, en un mot, toutes les parties de ses vêtemens contribuent à faire mieux apercevoir ses beautés na-

turelles. Chaque mouvement de ses habits la montre sous l'aspect le plus agréable, et toute sa figure se présente de la manière la plus voluptueuse, sans qu'on puisse dire cependant qu'elle blesse en rien la décence.

Comme les brahmes sont fort jaloux de préserver leurs temples de toute espèce d'impureté, de sorte même qu'il est défendu aux Européens et aux Hindous d'une classe inférieure, d'y entrer, on sera peut-être tenté de faire la question pourquoi ils admettent dans l'intérieur de ces mêmes temples, et laissent paroître devant les images de leurs divinités des personnes des castes des *beisches* et des *sudders*, et qui de plus mènent une vie déréglée ?

Ils répondent pour leur défense qu'il n'est pas permis à ces danseuses d'assister aux importantes cérémonies religieuses, comme, par exemple, à l'*homan* ou holocauste, au *joog* ou offrande journalière, au *sraadh* ou sacrifice des morts, au *sandhia* ou offrande qu'on fait dans des temps de grande calamité, etc.; mais que ce n'est qu'aux *naatkorms*, aux *nantaks*, aux *jatras* et autres fêtes destinées à la joie publique quelles se trouvent, pour célébrer la divinité par leurs chants et leurs danses.

Les Hindous, les Malabares, de même que

les Mores ou Mahométans de l'Inde, regardent la danse comme un exercice du corps qui ne convient point à un homme sage et à une femme modeste; ils la mettent au même rang que la danse sur la corde et les autres tours de souplesse.

Cependant la danse ne déshonore pas à leurs yeux une *devedaschie*, parce qu'elle est la profession à laquelle elle s'est vouée librement pour le service des dieux et l'amusement du pulic. Mais les musiciens *(jontris)*, qui, en général, appartiennent à la basse classe des *sudders*, ou sont des fils de danseuses, n'osent pénétrer dans l'intérieur du temple, et sont obligés de s'arrêter à la seconde entrée sous un portique, pour *y* jouer de leurs instrumens à vent et de leurs cymbales.

Cependant les danseuses, quoique déjà consacrées à la divinité, et, pour ainsi dire, sanctifiées elles-mêmes, seroient coupables si elles se présentoient à l'image de la divinité avant que de s'être baignées, et si elles n'étoient d'ailleurs dans un état de pureté. Il faut pour se trouver dans cette condition qu'elles n'aient pas mangé ce jour là de l'oignon, de l'ail, du *laalsaag*, qui est une espèce de légume d'un rouge foncé; qu'elles ne tiennent point de béthel dans la bouche;



Devedaschie vue par devant.

qu'elles ne soient ni malades, ni blessées, ni enceintes, enfin qu'elles n'aient point leurs écoulemens périodiques, ni aucune autre incommodité. Et si elles osoient entrer dans l'intérieur du temple, avec l'une des inditpositions dont il a été parlé, elles seroient rigoureusement punies. Il y a aussi différentes espèces d'habits avec lesquels il leur est défendu de s'y montrer.

Elles ont, comme les Européens, différentes sortes de danses : les unes consistent en des mouvemens doux et vifs des membres, lesquels sont néanmoins réguliers et agréables; d'autres en des pas légers et savans avec des bonds en l'air; enfin des pantomimes expressives, et c'est avec une étonnante précision que ces *bayadères* savent, en dansant et en chantant, donner à leur corps des attitudes qui rendent parfaitement une intrigue amoureuse, ou quelque autre histoire, et même un combat. Elle possèdent souverainement l'art d'exprimer toutes les passions; de sorte qu'on peut dire que nos danseuses de ballets ne sont, malgré leurs savantes contorsions, que de pures marionnettes auprès d'elles.

Au moment de commencer la danse, les jeunes *devedaschies* se tiennent rassemblées en groupe, le visage couvert de leur voile. Maintenant le

son monotone du *tourté* (1) se fait entendre ; ensuite part le *nagassarem* au ton mélancolique (2), que suivent le *carna* (3), le résonnant *talan* (4), le *matalam* (5), le *dool* (6), et les autres instrumens, qui ne commencent pas à jouer tous ensemble, mais entonnent les uns après les autres ; enfin le *chelimbikaren* (7)

---

(1) C'est une espèce de cornemuse à deux tuyaux, dont l'un, dans lequel on souffle, a trois trous ; l'autre en a quatre. Le son de cet instrument tient de celui du basson.

(2) Espèce de hautbois, dont les sons sont fort tristes et mélancoliques.

(3) Espèce de flûte sans trous.

(4) Deux bassins de cuivre qu'on frappe l'un contre l'autre.

(5) Un long petit tambour, qu'on porte en travers devant le corps, et qu'on ne frappe qu'avec les mains.

(6) Grand et long tambour, sur lequel on frappe des deux côtés avec des baguettes.

(7) *Chelimbie* ou *tal* est le nom qu'on donne à deux petits bassins ronds, un peu moins grands que le paume de la main ; dont l'un est d'acier et l'autre de cuivre. C'est de ces deux bassins que le *chelimbikaren*, qui représente ici le maître de ballet, indique la mesure et dirige les pas de la danse, en les accompagnant de ses gestes et de sa voix. Les autres instrumens des Hindous sont le *viné*, espèce de guitarre

s'avance derrière les *devedaschies*, lesquelles découvrent toutes à la fois leur visage, et se portent en avant pour former leurs rangs. C'est avec une adresse et un art singulier qu'elles se mêlent ensemble ou dansent deux à deux, en faisant mouvoir leurs yeux, leurs bras, leurs doigts, en un mot toutes les parties de leur corps, avec une convenance admirable et la plus grande expression. Le *chelimbikaren*, qui leur est sans cesse sur les talons, ne se fatigue point à les animer de la voix et de ses deux bassins, tandis que les *dajias* ou anciennes danseuses chantent et battent des mains. C'est notamment dans les assemblées particulières que ces danseuses montrent toute l'é-

---

avec des cordes de cuivre; le *ravonostrom*, sorte de violon qui doit son nom à Ravon, roi dans l'île de Ceilan, qui en a été l'inventeur. Il y a encore d'autres instrumens à cordes de différentes formes, tels que le *junter*, le *bhien*, le *kinner*, le *sirbhien*, l'*ambirtié*, et le *rebah*. Le *sirmondel* a vingt-deux cordes, dont quelques-unes de fer, et les autres de fil de laiton ou de boyaux. Le nombre des instrumens à vent des Hindous est de même fort grand. Ils ont plusieurs espèces de trompettes, de cors, de flûtes, etc., ainsi que diverses sortes de tambours, de cymbales, etc. dont on se sert selon que les différentes circonstances l'exigent.

tendue de leur art. L'odeur suave des parfums et des fleurs, la vue de tant de beautés qui s'entrelacent avec un art infini, le chant, la la musique, tout se réunit pour réveiller les passions et pour captiver les sens; cependant elles savent affecter un air si timide et si modeste, qu'on seroit tenté de les prendre pour autant de jeunes vestales.

Les *devedaschies* du premier et du second ordre sont traitées avec beaucoup de considération et d'égards; elles sont sous la sauvegarde publique, et jouissent de plusieurs privilèges; on leur donne aussi le nom de *bégoumie* (madame), et les regarde comme des ornemens indispensables au service des dieux et aux festins des particuliers.

Ces danseuses jouent le premier rôle quand il s'agit de rendre hommage à quelque étranger de distinction, ou d'aller au-devant de lui; et lorsque le *nazaré* (1) s'adresse à un prince ou à tout autre homme puissant, c'est toujours la première *devedaschie* d'une petite troupe de huit ou dix danseuses qui est chargée de cet

(1) Le *nazaré* est le présent qu'on donne à la première audience d'un homme puissant, qu'on ne reçoit jamais la première fois les mains vides.

office. Elle offre le présent, qui doit toujours être composé d'un nombre impair, tel, par exemple, que celui de onze, de cent et onze, de onze cent et une roupies, sur un plateau d'argent couvert de feuilles de béthel et de noix d'arecque; et lorsqu'elle l'a remis avec les cérémonies prescrites, elle retourne à reculons vers ses camarades, après quoi commence la musique et la danse; mais en voilà assez sur ce sujet intéressant.

CHAPITRE VI.

Les rats. Vent brûlant de terre qui règne à Mazulipatnam. *Le prêtre fanatique. Des punitions et des exécutions que les Anglois et les Hollandois font faire dans l'Inde. Départ de* Mazulipatnam.

Comme mes affaires me forçoient, ainsi que je l'ai déjà dit, de m'arrêter huit à dix semaines à *Mazulipatnam*, je m'empressai d'autant plus de chercher une demeure particulière, que je me trouvois logé trop à l'étroit chez mon ami Barlou; mais surtout parce que je m'y voyois assailli d'un grand nombre de différentes espèces de rats (1),

(1) On trouve sur cette côte trois espèces de rats : la première espèce est le rat ordinaire de cave et d'eau ; la seconde espèce, qui s'appelle *monjour*, est un peu plus grande qu'une souris ; sa robe est bleuâtre et son museau fort pointu ; elle jette une odeur désagréable de musc qui cause de grands maux de tête ; les comestibles par dessus lesquels cet animal passe, ne sont plus bons à manger ; et ce n'est qu'en le bien lavant, qu'on parvient à ôter du linge cette horrible puanteur.

dont cette maison étoit remplie; car à peine la nuit commençoit-elle à tomber, que ces animaux sortoient de tous les coins; de sorte qu'on ne savoit où se sauver, et pendant mon sommeil, ils m'assailloient d'une façon si terrible, que je fus obligé de quitter mon ami, malgré le plaisir que j'aurois eu de rester avec lui.

Je ne tardai pas à trouver une maison qui me convint, composée d'une enfilade de trois pièces, dont celle du milieu, qui se trouvoit à l'est ou du côté de la mer, étoit tout-à-fait exposée à l'air, n'étant couverte que par un appentis porté sur des pilliers de bois; aussi me parut-elle la plus propre à faire mon habitation de jour et de nuit, pendant le temps que régnoit le vent brûlant de terre.

J'aurois volontiers quitté ce lieu avant ce temps terrible qui dure environ six semaines, en avril et mai, pour continuer ma route; mais mes affaires ne me le permirent point; je fus donc

---

La troisième espce, est le *peertschellje*, de la grandeur d'un petit cochon de lait (sans doute une espèce de *cavia*). Cet animal se tapit sous terre, et cause par-là beaucoup de dégât aux maisons. Les chats n'osent point attaquer ces deux dernières espèces : la première les écarte par son odeur infecte, et la seconde les tient en respect par sa grandeur et sa force.

obligé de chercher à passer ces jours désagréables le moins mal qu'il me fut possible.

Chacun tâche de se garantir contre l'influence funeste de cette terrible saison de l'année, et l'on emploie pour cela différens remèdes préservatifs : la saignée, entr'autres, est fort recommandée pour cet effet; mais je ne pus me déterminer à subir cette opération.

C'est avec raison qu'on regarde la partie de la terre qui se trouve sous l'équateur, comme la plus chaude, et c'est ce que je puis certifier, pour avoir habité près d'un an ce climat, et passé à diverses reprises la ligne; j'ai même demeuré une fois pendant quinze jours avec un vaisseau sous la ligne équinoxiale, par un calme plat, et l'on sait qu'alors l'intensité de la chaleur est sur la mer le double de ce qu'elle est sur la terre. Le soleil brûle et torrifie, pour ainsi dire tout, parce qu'on reçoit perpendiculairement ses rayons; mais tout cela n'est rien en comparaison de la chaleur étouffante qu'on éprouve à *Mazulipatnam*, durant cette saison. Je ne puis la comparer qu'à l'effet d'une fournaise ardente devant laquelle on se tiendroit.

Durant les premiers huit jours, cette chaleur est, en quelque sorte, supportable; mais

elle augmente tellement de jour en jour, qu'à la fin on ne sait plus où se réfugier. Le sang bout dans les veines gonflées, la respiration devient courte et pénible, le visage et les mains sont brûlés, la peau se dessèche comme du parchemin ; toute transpiration cesse, sans que rien puisse la rétablir ; on ressent de violens maux de tête, accompagnés d'une esquinancie, de sorte que la déglutition se fait difficilement, tandis qu'on est dévoré d'une soif ardente. C'est en vain qu'on emploie tous les moyens connus pour se rafraîchir ; tous les corps qui sont naturellement froids, sont maintenant imprégnés de chaleur, et même brûlans, si on les laisse exposés en plein air. Le meilleur et l'unique remède pour obtenir quelque soulagement, c'est de passer la plus grande partie du jour dans une baignoire pleine d'eau.

L'atmosphère qui sous ce climat est, en général, si pure, si sereine, devient alors sombre, obscure, et se couvre d'une vapeur invisible qui répand sur tout l'horizon une triste teinte bleue. Le soleil perd son éclat, et ne se présente au ciel que sous l'aspect d'un disque violet. Une stérilité générale se répand sur la terre. Les marais et les étangs se dessèchent, tous les arbustes verdoyans sont torrifiés et décolorés, les

feuilles se crispent et tombent tels que des flocons de neige sur la terre; les oiseaux cherchent un asile dans les endroits les plus épais des bois, et les animaux sauvages vont se cacher dans leurs antres; en un mot, tout ce qui respire tâche de se garantir de cette conflagration générale, et un profond silence règne partout comme au milieu de la nuit.

Pendant cette saison il est dangereux de sortir de la maison, surtout au milieu du jour, l'air est alors trop chargé de matière électrique; on en voit même les jets se lancer vers la terre en différens endroits, et l'on court le danger de mourir sur-le-champ si on a le malheur d'en inspirer: aussi ceux que leur devoir oblige d'aller en plein air ont-ils soin de garnir leur bouche et leur nez d'un double bandeau. Plusieurs personnes sont tous les ans les victimes de cette espèce de *samiel* (1). Il faut remarquer ici que ceux qui inspirent de cet air igné, ont sur le champ le corps couvert de taches livides et de bubons, comme s'ils étoient empoisonnés.

Toutes ces incommodités et tous ces fléaux sont ordinairement accompagnés durant toute la journée d'une grande tempête, et le vent

---

(1) Vent mortel des déserts de l'Arabie.

fait tournoyer le sable en l'air, de sorte qu'il est impossible de distinguer les objets; il entre même dans les lieux les mieux fermés et couvre tout; quelquefois il est tellement chassé en l'air par le tourbillon, que, pendant quelques instans, la nuit semble succéder au jour, ensuite il retombe sur la terre comme une pluie de feu.

Cette chaleur insupportable est occasionnée par le vent de terre, lequel, vers le milieu de la saison brûlante, s'étend par dessus les marais et les plaines sablonneuses qui entourent *Mazulipatnam* du côté de l'ouest, et répand sur toute la contrée cet air dévastateur qu'il apporte avec lui. Il se lève ordinairement vers les dix heures du matin, et dure sans interruption jusqu'à quatre heures du soir, que le vent de mer qui, pendant tout ce temps, semble s'être reposé sous la forme d'une colonne de nuées à l'horizon, perce enfin, et vient rafraîchir de son haleine bienfaisante les êtres abattus qui attendoient avec tant d'impatience son secours. Tout-à-coup on se sent la poitrine soulagée du poids pesant qui l'accabloit; on respire de nouveau librement, les pores de la peau s'ouvrent, la soif brûlante cesse, et tout semble reprendre une nouvelle existence.

Mais il arrive quelquefois que le vent de

terre garde l'avantage sur le vent de mer, et le chasse jusqu'à l'extrémité de l'horizon ; alors à une journée brûlante, succède une nuit également chaude. De temps en temps on est frappé d'une vapeur étouffante ; on éprouve un malaise, un accablement qu'il n'est pas possible de décrire. Inquiet et fatigué on s'agite dans son lit, sans pouvoir goûter les bienfaits du sommeil ; le sommeil même est pénible, et on semble livré aux accès d'une fièvre violente. Dix fois on se lève et l'on se couche dix fois sans trouver de repos. Quelque terrible que soit le jour, la nuit est beaucoup plus terrible encore lorsque ce vent brûlant de terre règne à *Mazulipatnam*; on a de plus à redouter les moustiques ainsi que tous les insectes de cette nature qui sont alors plus malfaisans que dans les autres temps de l'année.

Jamais je n'oublierai ce terrible espace de six semaines, durant lequel on est absolument incapable de rien faire; j'ai manqué d'y perdre la vie.

Mes affaires m'appeloient maintenant à *Madras*, pour aller de là, s'il étoit possible, plus loin vers le Sud. Dès que la chaleur fut diminuée, je me préparai à partir.

Le lecteur se rappelle sans doute qu'en quit-

tant *Jaggernaicpouram* je fis la connoissance du capitaine de navire Huau, et que je l'accompagnai jusqu'à *Corenga*. Cet homme vint me retrouver à *Mazulipatnam*. Son armateur venoit de manquer; de sorte qu'il avoit non-seulement perdu le commandement de son vaisseau, mais se voyoit également privé des honoraires qui lui étoient dus. En un mot, il se trouvoit réduit à la dernière extremité, et me pria de vouloir bien le loger pendant quelques jours.

J'eus compassion de ce pauvre malheureux, et le reçus chez moi. Lorsqu'il apprit que j'allois me rendre à *Madras*, il résolut de m'y suivre à pied, en me priant de lui accorder la nourriture jusqu'à cette ville, où il espéroit de trouver une occasion pour passer dans l'île de *Ceilan*. Là il se proposoit de chercher un autre navire, ou quelque place à sa convenance.

Quoique j'eusse préféré de faire seul ce voyage, il me fut cependant impossible de me refuser à sa demande. Je l'avois pris en amitié, et ne pus me résoudre à le laisser abandonné à lui même dans un lieu où il ne pouvoit espérer de recevoir le moindre secours.

Avant de quitter *Mazulipatnam*, je fus le témoin d'une scène singulière et risible que

donna à toute la ville un moine portugais arrivé depuis peu de *Goa*.

Son intention, louable sans doute, étoit de convertir à la vraie foi, les aveugles Hindous. Comme il parloit fort mal la langue du pays, il s'aperçut probablement bientôt que ses exhortations ne faisoient pas une grande impression sur le cœur de ces payens. Il prit donc la résolution d'employer un plus puissant moyen, auquel ces pervers ne pourroient résister. Il avoit vu, à ce qu'il faut croire, la manière dont les pénitens hindous se chatient eux-mêmes; et voulut prouver qu'un prêtre chrétien pouvoit avec autant de ferveur que les *tapaswies* corriger la chair rebelle.

Il habitoit une petite maison, où il se déshabilloit souvent après midi jusqu'à la ceinture, et se plaçoit sous une fenêtre ouverte, où il déchiroit son dos charnu avec une discipline de manière que le sang lui couloit le long des reins; tandis qu'il récitoit ses prières en tenant un crucifix à la main. On s'imagine aisément quel effet un pareil spectacle devoit produire dans un lieu où l'on n'y étoit pas accoutumé!

Des centaines de personnes s'arrêtoient dans la rue pour voir cette farce; et c'étoit là ce que

vouloit notre moine. Des *topases*, des *parrias* et d'autres gens des basses classes qui vouloient faire connoître leur attachement à la religion chrétienne, se prosternoient devant ce nouveau saint et lui demandoient sa bénédiction, qu'il leur accordoit en tendant son bras hors de la fenêtre.

Les Anglois, comme on se l'imagine bien, s'amusèrent beaucoup du pauvre moine et l'assaillirent de mille injures. Les Hindous ne savoient trop ce qu'ils devoient penser de tout cela : les uns le prenoient pour un *fakir* ou *tapaswie*; d'autres pensoient que c'étoit un pénitent que de grands péchés portoient à se châtier d'une façon aussi terrible; d'autres encore le regardoient comme un fanatique; mais la plupart cependant haussoient les épaules, et passoient leur chemin en riant aux dépends du pauvre moine.

C'est de cette manière que la sainte religion chrétienne se trouve rendue méprisable aux yeux des indigènes de l'Inde, qui déjà sont accoutumés à ne rien voir de fort édifiant de la part de ses prêtres; car il faut convenir que les ministres protestans songent plus à satisfaire leurs passions qu'à donner un bon exemple,

tandis que les catholiques gouvernent avec beaucoup de sévérité leurs néophytes (1).

Je fis les apprêts de mon départ et pris à mon service douze *coulis* pour me conduire jusqu'à *Madras*; dont huit devoient se charger alternativement de mon *palanquin*; les quatre autres étoient destinés à porter mes deux malles que j'avois reçues par eau à *Mazulipatnam*. Je fus néanmoins contraint d'en louer un treizième pour avoir soin de ma provision d'arac, de cigarres, de thé et autres choses nécessaires, ainsi que d'un petit paquet de linge qui composoit tout l'équipage du capitaine Huau.

Nous comptions faire le trajet de *Mazulipatnam* à *Madras* en quinze jours, sauf les accidens qui pouvoient nous arriver en chemin. Nous nous pourvûmes en conséquence de tout ce dont nous pouvions avoir besoin pendant

---

(1) On en trouve des preuves dans le Voyage dans l'Inde nouvellement publié par M. Perrin, missionnaire françois, où il convient que les missionnaires font punir avec des verges ou le bâton les pauvres néophytes hindous pour la moindre faute qu'ils commettent. Les ministres protestans à *Tranquebar* font néanmoins une exception honorable à cet égard.

(Note du trad. allem.)

ce temps, et qu'on ne trouve ordinairement pas dans les villages qui se présentent sur la route.

Tout étoit donc prêt pour nous mettre en voyage; j'avois pris congé de mes amis et connoissances, et j'attendois le lendemain au lever du soleil mes *coulis*; lorsque je revins le soir fatigué et échauffé à la maison, avec un grand mal de tête et la fièvre; de sorte que je passai toute la nuit sans fermer l'œil. Je craignis de tomber réellement malade; et c'est dans cet état que me trouva le capitaine Huau lorsqu'il vint me prendre à l'heure fixée pour notre départ. Il me conseilla, ainsi que mon *dobasch*, de rester encore quelques jours à *Mazulipatnam*; ce que je résolus de faire, et renvoyai en conséquence mes *coulis*.

Peu de temps après mon *dobasch* me dit: « Maintenant, Monsieur, vous pouvez voir « l'exécution qui doit avoir lieu dans cette ville; « demain à midi on doit pendre deux pauvres « *parrias*, qui ont commis un vol. »

C'en fut assez. Je fis sur le champ appeler mes *coulis*, et me hâtai, malgré ma fièvre, de partir, afin de ne pas être le témoin d'un pareil spectacle; car jamais je n'avois voulu assister à ces meurtres juridiques que les Euro-

péens exercent dans l'Inde sur les indigènes ; et je ne puis même y penser sans horreur ! Dieu, sois le sauveur des pauvres Hindous qui tombent entre les mains de la justice européenne! Quelle est horrible cette conduite des tribunaux que composent cependant des hommes civilisés et chrétiens! Combien de malheureux Hindous, qui n'étoient pas assez riches pour satisfaire la cupidité de leurs juges, ont péri par la main du bourreau, et dont on a reconnu ensuite l'innocence !

Les Anglois ne connoissent d'autre peine de mort que celle de la potence; tandis que les Hollandois ont conservé, dans leurs établissemens aux Indes orientales, tous les cruels supplices en usage dans les siècles passés, tels que ceux de la roue, l'empalement, le feu, etc. ; ce sont surtout les esclaves qu'on traite de la manière la plus inhumaine, lorsqu'ils se soulèvent contre leurs maîtres, quoique ceux-ci y aient donné lieu par leurs traitemens barbares (1).

---

(1) Voyez sur ces supplices affreux, Stavorinus, *Voyage par le Cap de Bonne-Espérance à Batavia, à Bantam et au Bengale*. pag. 222.

(Note du traduct. franç.)

On fait peu de cérémonie pour mettre à mort un coupable dans toute l'Inde, mais principalement sur la côte de *Coromandel*. On expédie le prévenu comme on tue un chien. Personne, surtout aucun indigène du pays, n'assiste à l'exécution. Cela est regardé comme un déshonneur. Une fille hindoue qu'on sauroit avoir été présente à une pareille scène, auroit de la peine à trouver un époux. Tel est le respect que ce peuple porte à l'humanité.

Je partis donc. Mes *coulis* étoient de jeunes gens robustes, et volèrent avec moi au travers de la ville. Francisque étoit allé en avant avec le capitaine Huau et les porteurs de mes malles. Nous les eûmes bientôt atteints, et restâmes alors ensemble pour ne plus former qu'une seule troupe.

CHAPITRE VII.

Le voyage. Agréable soirée. Okalgatta. *Le* jopité-joghie. *Huttes incendiées. Le* kottwal. *L'orage.*

HEUREUX ceux qui peuvent voyager ! Rien au monde n'est, en vérité, plus agréable que de visiter différentes contrées ! Mais qu'on ne se trompe point sur ce que je veux dire. Je parle ici des voyages dans des climats heureux ; et, s'il m'est permis de m'expliquer mieux, dans l'Inde, parmi les doux, les humains Hindous, et cela dans un bon *palanquin*; car c'est-là certainement la voiture la plus commode qu'on puisse trouver pour voyager.

En Europe, les voyages offrent plus de désagrémens et d'incommodités, et je ne saurois comprendre quel plaisir on peut avoir à visiter ses parties septentrionales. J'ai parcouru moi-même, avec toute l'aisance possible et bien muni d'argent, la Hollande, l'Allemagne, la France, ainsi que d'autres pays ; mais, au lieu d'y trouver quelque satisfaction, je n'ai rencontré que chagrins, dégoûts, craintes, difficultés, dan-

gers, et cela encore à très-grands frais. Des malheurs peuvent arriver aux voyageurs dans tous les pays; mais les désagrémens auxquels il faut se soumettre en Europe, ne se rencontrent point dans l'Inde, ou du moins le long de la côte de Bengale, etc.

On ne connoît point dans l'Inde des maîtres de poste et des postillons grossiers et brutaux, des auberges où l'on rançonne cruellement les voyageurs, des douaniers, des voleurs et autres pareilles gens; et l'on n'y a pas à craindre les mauvaises routes, les terribles cahos des voitures publiques, les risques de verser à chaque instant, etc. Qui est-ce qui pourroit faire l'énumération de toutes les contrariétés et de tous les accidens qu'on rencontre sur les routes d'Europe? Et lors même qu'on se sert de la poste, on n'en est pas plus à son aise; tout ce qui en résulte, c'est qu'on fait un peu plus de chemin en moins de temps, qu'on est beaucoup plus maltraité par les aubergistes, et qu'on court plus de danger d'être attaqué sur les grands chemins. C'est surtout le sort des pauvres chevaux de poste qui me déchiroit le cœur, en même temps que je maudissois la brutalité des postillons.

J'avais quitté d'assez bonne heure *Mazulipatnam*, pour ne devoir pas être témoin de

l'exécution des pauvres *parrias*. La satisfaction d'avoir évité cette vue et de quitter un endroit qui ne m'offroit pas le moindre agrément, où j'avois si cruellement souffert, et qui présentoit avec tant de vivacité à mon esprit la manière impitoyable avec laquelle les Anglois traitent les habitans; cette satisfaction, dis-je, et l'air frais du matin que nous respirions, me rendirent bientôt la santé. Mon mal de tête diminua, et je tombai dans un paisible et doux sommeil.

Ce sommeil ne tarda pas cependant à être interrompu par un accident imprévu : un des *coulis* chargé d'une de mes malles se trouva subitement indisposé; de sorte que nous eûmes à peine fait une lieue de chemin, qu'il fallut nous arrêter dans le plus prochain village pour prendre un autre porteur que nous trouvâmes, mais avec quelque difficulté. Cependant le jour étoit avancé, et le soleil fort ardent; ce qui ne nous permit point d'aller beaucoup plus en avant. Je résolus donc de nous reposer dans ce village, appelé *Korgoupeent*, et d'y dîner. Ensuite nous continuâmes notre route, et arrivâmes vers cinq heures du soir à *Malal*.

Quoique ce village soit petit, il y a cependant un joli temple avec son étang, et un grand nombre de manguiers et de cocotiers. Comme

la *chauderie* ne me convenoit point, nous campâmes sous un beau tamarin. Pendant que mes gens étoient occupés à souper, je fus avec mon compagnon de voyage Huau faire un tour dans le village.

La soirée étoit admirablement belle ; le soleil se couchoit, et ses derniers rayons doroient le faîte du temple et les cimes des palmiers doucement balancés. Des miriades d'oiseaux faisoient entendre de toutes parts leur chant, comme s'ils eussent voulu annoncer le moment du départ pour aller se livrer au repos que la nuit venoit leur offrir. Les *koukos*, d'un blanc de neige, s'élevoient des étangs et des marais pour aller se percher sur les palmiers et cocotiers. Nous vîmes aussi une quantité infinie de perroquets, qui annonçoient déjà de loin leur arrivée par des cris perçans. Ils étoient suivis des corneilles croassantes, dont le nombre obscurcissoit le ciel, et qui alloient chercher un gîte sur les plus hauts arbres. Bientôt l'air fut dépeuplé, et l'on ne voyoit plus que les oies sauvages et les canards, qui se rendoient en longues bandes à leurs marais. La nuit parut enfin, et les *baours* se firent apercevoir, en décrivant de grands cercles autour des cimes des arbres ; les grillons commencèrent leur chant monotone, et les grenouilles

étourdicent nos oreilles par leur coassement continuel.

Les *baours* dont il vient d'être parlé, sont une grande espèce de chauve-souris (1), dont la tête et le cou sont d'un roux jaunâtre ; le reste de leur corps est noir. Ils ont le vol haut et rapide ; leur vue est extraordinairement perçante, et leurs dents coupent facilement les fruits les plus durs. Leurs ailes sont membraneuses et pelées, telles que celles des petites chauves-souris, et leurs pattes, ainsi que leur queue, sont immobiles ; ce qui les empêche de marcher et de se tenir debout. Mais la nature leur a donné deux crochets au bout des ailes, par le moyen desquels ils s'attachent aux branches des arbres, pour se traîner ensuite, en se servant de leurs pattes et de leur museau. Pendant le jour on les voit ordinairement suspendus à un certain arbre appelé *perumbé*, ou à un tamarin, dont ils aiment beaucoup le fruit. Ils sont quelquefois attachés en si grand nombre à ces arbres, qu'on s'imagineroit de

(1) C'est sans doute une espèce de *vespertilio vampyrus* (la *roussette* en françois) ; qu'il ne faut pas cependant confondre avec le vampire de l'Amérique méridionale. (*Note du trad. all.*)

loin qu'il est couvert de lambeaux de drap noir. Cette espèce de chauve-souris ne se nourrit pas seulement de fruits, mais surprend aussi de nuit les nids des pigeons et d'autres oiseaux dont elle mange les œufs et les jeunes. Elles sont fort sauvages et méchantes : lorsqu'on en prend par hasard, la rage les porte à se couper avec les dents leurs ailes ou tout ce qu'elles peuvent atteindre. Elles aiment aussi beaucoup le sang, et il est dangereux de s'endormir en plein air dans un endroit où il y en a plusieurs, parce qu'elles ouvrent une veine à la personne livrée au sommeil sans qu'elle s'en aperçoive et se rassasient de son sang, tandis qu'elles lui causent une agréable fraîcheur par le mouvement de leurs ailes. Les *parrias*, de même que les Européens indigens, mangent ces chauve-souris. Pour cela, on les fend en deux comme un poisson, puis on les frotte bien avec du sel, et les laisse ainsi passer une nuit entre deux grosses pierres ; ensuite on les lave et les apprête. La chair en est fort coriace, filandreuse, et porte une odeur désagréable.

Après avoir passé ici une bonne nuit, qui nous délassa beaucoup, nous nous remîmes en route le lendemain matin à la pointe du jour. Le sommeil m'avoit parfaitement rétabli ; la

fièvre et le mal de tête m'avoient quitté, et je me trouvai aussi frais et aussi dispos qu'auparavant.

A sept heures nous passâmes devant le village de *Malleisjetour*, et atteignîmes ensuite *Okalgatta*, qui est un beau village, entouré d'un grand nombre de manguiers et de palmiers. Il y avoit aussi un spacieux et bel étang, dont le bord étoit garni de superbes arbres, parmi lesquels se trouvoit un jeune figuier d'Inde (*ficus indica*), à l'ombre duquel nous nous établîmes, quoiqu'il y eût deux *chauderies* dans le village. Nous avions résolu de dîner ici et d'attendre Francisque, qui étoit resté en arrière. Le vent souffloit avec force; mais le temps étoit d'ailleurs sec et serein.

Après avoir déjeûné, je fus me promener seul; car M. Huau, peu accoutumé à marcher, se trouvoit fatigué, et avoit pris le parti de se reposer.

La situation de ce village sur un terrein élevé et fertile étoit fort agréable. Plusieurs plantations et de beaux tamarins l'entouroient de toutes parts, et on y voyoit aussi un grand nombre de jardins de béthel et de légumes. Outre les deux *chauderies*, il y avoit dans le village trois temples avec des portails de forme pyramidale; quelques bonnes sources et de beaux étangs. Une petite pagode fort ancienne étoit placée

dans un endroit isolé hors du village, et se trouvoit fermée : il est probable que son état de vétusté étoit la cause de l'abandon où elle étoit.

Je trouvai ici un *jogi*, assis derrière des broussailles, et plongé dans de profondes méditations. Je fis à dessein quelque bruit, en toussant et en faisant semblant de parler tout haut avec moi-même, pour voir si je parviendrois à le tirer de sa pieuse rêverie; mais il demeura immobile, les yeux baissés, tel qu'on pourroit représenter une statue de pierre, sans qu'il parut s'apercevoir qu'il y eût quelqu'un dans sa proximité. Comme je vis qu'il ne prenoit pas garde à moi, je lui citai, en m'éloignant, les vers samscrits suivans, tirés du ***Dormm-Schaster:***

Joppiénavaté Sansòttié, Joggiamano natrah sansajeh

Cordjodèniatravé, cordjan matro atschiaté.

C'est-à-dire :

« C'est par une piété recueillie qu'un *jogi*
« parvient sûrement à la béatitude; cependant
« un autre homme, dont le cœur est bon et ver-
« tueux, qui se livre à la contemplation de lui-
« même, peut à juste droit être appelé un *jogi.* »

Ces mots que je prononçai d'une voix forte, produisirent un singulier effet. Le saint homme ouvrit les yeux, me regarda avec le plus grand

effroi, se leva ensuite et courut de toutes ses forces à quelque distance de-là. Il est probable que l'étonnement d'entendre des vers dans la langue sainte, sortir de la bouche profane d'un Européen, lui avoit fait naître l'idée que c'étoit un esprit malfaisant qui avoit pris la figure d'un sage, pour le distraire de ses pieuses réflexions. Il s'enfuit sans tourner la tête, mais en jetant une poignée de sable par dessus son épaule gauche, afin d'écarter le démon. Je fus réellement fâché d'avoir troublé le recueillement de cet homme pieux; car j'ai pour principe que les voyageurs doivent respecter la religion des peuples qu'ils visitent.

Pour distinguer cette espèce de *jogis* des autres moines mendians, on les appelle *jopité-jogis* (1); ce qui, en langue samscrite, veut dire, un homme qui s'est consacré à la contemplation de Dieu et de ses attributs, et qui persévère dans ce saint exercice.

Un véritable *jogi*, dit le *Schaster*, doit être insensible au chaud et au froid, au plaisir et à la douleur, à la louange et au mépris. Il

---

(1) *Jopité* signifie contemplatif, et *jogi* un homme juste, pieux. Le mot *jog* a plusieurs significations dans la langue samscrite.

doit regarder du même œil le mal et le bien. Lorsqu'il veut méditer sur les mille noms sanctifiés de Dieu (1), il faut qu'il se retire dans la solitude, qu'il choisisse un lieu qui ne soit ni trop haut ni trop bas, qu'il parsemera de l'herbe sainte *kous*, pour s'y asseoir dans l'attitude convenable, c'est à-dire, la tête et le corps immobiles, les yeux fixés sur les pointes de l'herbe, sans les tourner ni à droite ni à gauche. Il doit alors être sourd et aveugle à tout ce qui se passe autour de lui; de manière même que le choc de deux armées qui se trouveroient proches de lui, ne le trouble point dans ses méditations. Il peut manger si on lui apporte quelque nourriture, mais seulement une fois par jour, et en ne satisfaisant sa faim qu'à moitié; si on ne lui donne rien, il faut qu'il jeûne aussi long-temps qu'il lui est possible, et ce n'est qu'alors qu'il lui est permis de mandier. Lorsqu'il reçoit plus qu'il ne

(1) La langue samscrite est si riche qu'elle a mille dénominations différentes pour le nom de Dieu, qui toutes servent à exprimer ses attributs et ses qualités. Voilà pourquoi on donne aussi à Dieu le nom de *Dosschotamé* ou mille noms Dans cette même langue, un éléphant a vingt-quatre noms, une femme trente, un homme quarante-cinq, etc.

lui faut, il est obligé de donner le reste. Rien ne doit le réjouir ni l'inquiéter, ni mettre ses désirs en activité. Il faut que son ame ressemble à la lumière d'une lampe placée dans une chambre bien close, où le moindre souffle de vent ne sauroit pénétrer. Il ne peut arriver à cet état que par une fervente prière; il faut donc qu'il y persévère jusqu'à ce qu'il soit entièrement maître de ses volontés et de sa convoitise; et ce n'est qu'alors que la divinité lui apparoîtra comme une lumière resplendissante. Aussi jouira-t-il ensuite, et même dans ce monde, de l'avant-goût de la béatitude céleste, et son ame ne rentrera pas, après sa mort, dans le corps d'un homme ni d'un animal.

Un véritable *jogi* est celui à qui il est accordé de voir de ses yeux charnels l'*Atma* (Dieu ou le souverain ordonnateur) et qui se trouve déjà dans ce monde incorporé avec lui. Il goûte d'avance le *moukth*, c'est-à-dire, le repos éternel.

J'ai trouvé parmi ces *jogis* des hommes réellement pieux, vertueux, et qui plus est d'un sens fort droit; cependant on peut dire que la plus grande partie d'entr'eux ne consiste qu'en fourbes et hypocrites.

Aussitôt que nous fûmes arrivés à *Okalgatta*,

je dépêchai deux de mes *coulis* pour aller chercher mon domestique Francisque, qui étoit resté en arrière; mais ils revinrent au bout de deux heures sans l'avoir trouvé. Il avoit probablement pris une autre route; et comme *Kischtnapatnam* étoit l'endroit de notre rendez-vous général, j'espérai de l'y trouver et demeurai par conséquent tranquille sur son sort.

Après avoir resté jusqu'à trois heures après-midi dans le village, pour nous informer de Francisque, nous partîmes. Le chemin, qui étoit large et beau, se trouvoit animé par un grand nombre de voyageurs. Des groupes de palmiers et de cocotiers, des huttes isolées et des hameaux épars s'élevoient çà et là au milieu des champs de millet et d'autres graines, qui s'étendoient des deux côtés du chemin aussi loin que la vue pouvoit porter.

Nous trouvâmes tout le monde sur pied et en mouvement dans le village de *Serligatta*, par lequel nous passâmes, à cause d'un incendie qui y avoit été occasionné dans la matinée par l'obstination d'un officier anglois. Cet homme, qui étoit parti, comme on me le dit, une bonne heure avant moi de *Mazulipatnam*, pour se rendre également à *Madras*, s'étoit établi dans la *chauderie* du village en

question pour y dîner. Pendant qu'on faisoit sa cuisine, il étoit allé se promener avec son fusil de chasse dans le village pour y tirer des oiseaux qui étoient perchés sur le toît des huttes. Ce fut en vain que les habitans et ses propres *coulis* le prièrent de cesser ce dangereux amusement, en lui faisant observer combien il couroit risque de mettre le feu aux toîts de paille, et de réduire tout le village en cendre par le grand vent qu'il faisoit alors. C'étoit prêcher devant un sourd; l'insensé Anglois continua à tirer, et bientôt la bourre brûlante de son fusil resta attachée à un des toîts, auquel elle mit le feu; de sorte que cette hutte et les deux attenantes furent consumées par les flammes. Par bonheur ces trois huttes étoient assez éloignées des autres et se trouvoient sous le vent, sans quoi le village entier auroit péri. Dans une des trois huttes incendiées, il y avoit une femme en couche; elle fut sauvée des flammes, il est vrai, mais mourut peu de temps après des suites de la frayeur que lui avoit causée cet accident.

Voyant le désastre qui étoit la suite de son imprudence, ce brutal Anglois alla dîner tranquillement dans la *chauderie*, se mit ensuite dans son palanquin et se fit porter plus loin,

sans s'inquiéter des malheureux qu'il venoit de faire.

Voilà ce que m'apprit le *kottwal* ou bailli du village, en me priant d'engager l'officier anglois qu'il supposoit m'être connu, de mettre, par quelque foible don, les habitans en état de rebâtir les huttes qu'ils venoient de perdre. Fâché de ce qu'il paroissoit me prendre pour un Anglois, je lui dis que je regardois comme un bonheur de ne pas appartenir à cette nation, et lui témoignai, en même temps, mon indignation de ce qu'il n'avoit pas mieux rempli son devoir de magistrat, en contraignant par force l'Anglois à réparer le dommage qu'il avoit causé. Il chercha à s'excuser; mais je lui prouvai son tort, en l'assurant que si j'avois eu quelque pouvoir dans son village, je le forcerois à faire reconstruire les huttes à ses propres dépens, pour le punir de sa négligence. En disant ces mots, je m'éloignai de ce pauvre homme, qui demeura honteux et confondu.

Dès ma jeunesse j'ai été révolté des injustices que j'ai vu commettre, et mon impatience à cet égard m'a souvent fait faire des démarches dont j'ai eu à me repentir ensuite. Cette chaleur s'est, à la vérité, un peu modérée avec l'âge; cependant je ne suis que trop porté en-

core à m'engager dans des affaires désagréables, quand il s'agit de venir au secours d'un opprimé.

L'aventure dont je viens de parler avoit mis mon sang dans la plus violente agitation, et j'étois, pour ainsi dire, dans une aussi grande colère contre le bailli du village que contre l'officier anglois. Je connoissois le pouvoir et la considération dont jouissent les *kottwals* des Hindous : ils ont plus d'autorité que nos baillis d'Europe, et leur responsabilité est aussi plus grande, mais leurs appointemens sont moins forts. Il faut qu'ils veillent à la tranquillité et à la sûreté du village, et qu'ils gouvernent les habitans avec un régime patriarchal, sans oser jamais accepter le moindre présent, ni s'attribuer aucun avantage illicite. Toute la police du lieu se trouve entre leurs mains, et l'observation des lois religieuses et civiles leur est entièrement confiée, etc.; aussi jouissent-ils du pouvoir nécessaire pour se faire respecter. Mais cela ne peut s'appliquer qu'aux *kottwals* qui sont sous la domination des Hindous et des Mahométans; car dans les districts qui sont au pouvoir des Anglois, un pareil ordre est inconnu; il n'y règne qu'un despotisme affreux.

Je continuai ma route. A une demi-lieue de *Serligatta*, nous arrivâmes sur un monticule assez élevé, d'où nous aperçûmes de nouveau la mer dans le lointain; mais nous la perdîmes cependant bientôt de vue. Nous traversâmes ensuite, pendant quelque temps, une bruyère sablonneuse, qui ne nous offrit pas une seule hutte, pas même un seul arbre; il n'y avoit que quelques arbustes et broussailles, dans lesquels se tenoient tapis un grand nombre de lièvres et de jachals.

Nous nous hâtâmes de gagner une *chauderie* placée dans un endroit isolé, où nous espérions de trouver un abri contre l'affreux orage qui nous menaçoit. La chaleur avoit été insupportable, pour ainsi dire, pendant toute la journée, et l'air étouffant et sec; nous étions, d'ailleurs, assaillis d'une infinité de moustiques et d'autres mouches qui nous tourmentèrent horriblement. Cependant nous étions encore éloignés d'un quart de lieue de notre gîte, lorsque le ciel s'obscurcit tout d'un coup. Mes *coulis* coururent à toutes jambes avec moi vers la *chauderie* que nous apercevions déjà; et à peine y fûmes nous entrés, que l'orage éclata avec une violence extrême; le tonnerre se faisoit entendre sans interruption, et les éclairs étoient

si forts, qu'à peine pouvoit-on tenir les yeux ouverts.

Heureusement que la *chauderie* où nous étions arrivés à temps, se trouvoit munie d'un double appentis, l'un en dedans et l'autre en dehors, ainsi que de deux chambres. Nous allâmes nous placer sous l'appentis intérieur, où nous trouvâmes encore assez de place, quoiqu'il y eût déjà, selon mon calcul, environ soixante voyageurs, en y comprenant les femmes et les enfans; ce qui nous mit un peu à l'étroit. Cependant la plus grande tranquillité et la plus parfaite union régnoient parmi ces hommes de différentes castes. Chacun cherchoit à gêner le moins possible ses voisins, et tous se montroient réciproquement des égards. Toutes les familles, de même que les personnes qui se trouvoient seules, étoient occupées à faire cuire leur *avela* (1) ou leur *agappa* (2) qu'elles mangèrent ensuite paisiblement, sans se mêler des affaires des autres.

Ce qui me surprit le plus, c'est que, parmi tant de monde, je ne vis pas une seule personne

---

(1) Riz grillé dans ses épis.

(2) Gâteau de riz.

qui montrât la moindre frayeur du tonnerre. Ils ignoroient donc tous un sentiment qui fait la honte de tant d'Européens instruits. Les enfans dormoient ou jouoient; les hommes chantoient, lisoient ou causoient ensemble; les femmes et les filles folâtroient en faisant leur cuisine; tous montroient la même tranquillité et gaieté, que s'il eût fait la plus belle soirée du monde.

La marche forcée que nous venions de faire avoit tellement fatigué mon compagnon de voyage Huau, qu'il se coucha aussitôt qu'il eut soupé. Je voulus suivre en cela son exemple; mais les terribles coups de tonnerre, le bruit de la pluie qui tomboit à verse, et le murmure confus de tant de gens qui se trouvoient renfermés ensemble, ne me permirent pas de goûter les douceurs du sommeil. Je résolus donc de me lever; j'allumai ma cigarre, et cherchai quelqu'un avec qui je pusse causer pour passer le temps. J'aperçus alors un More ou Mahométan qui étoit assis seul et mâchoit son béthel. Je lui fis signe de s'approcher de moi, et lui versai de l'arac, après que j'eus purifié le verre avec de la liqueur. Il l'accepta avec politesse (1),

(1) Les Mahométans de l'Inde ne boivent, en gé-

quoique de la main gauche (ce qui n'est pas d'usage dans l'Inde); mais il ne tarda pas à s'excuser de cette incivilité, en me montrant qu'il n'avoit point de main droite (1), l'ayant perdue à la bataille de *Perambani,* où il servoit comme *cipaye.*

Je fus fort aise d'avoir rencontré un homme qui s'étoit trouvé à une action aussi fameuse; je priai en conséquence mon nouvel ami de m'en raconter les détails; ce qu'il accepta sur-le-champ.

Comme le récit qu'il me fit de cette bataille s'accorde parfaitement avec les avis les plus croyables que nous en avons d'ailleurs, je crois faire plaisir au lecteur en le mettant sous ses yeux, avec quelques additions et éclaircissemens.

---

néral, point de vin, parce que le Coran le leur défend formellement; mais comme ce livre saint ne parle ni d'arac, ni d'eau-de-vie, ni d'autres liqueurs fortes, ils supposent que l'usage leur en est permis.

(1) Les Indiens regardent comme une grande incivilité de recévoir de la main gauche ce qu'on leur présente, parce que c'est de cette main qu'ils se servent pour faire tout ce qu'ils considèrent comme impur.

CHAPITRE VIII.

Bataille de Perambani. *Le* Kischtna. *Satisfaction inattendue. Le village d'*Elleteour. *Expédition spoliatrice des Anglois. Quelques mots sur les guerres et les possessions des Européens dans l'Inde.*

Au commencement de la guerre entre les Anglois et le nabab de *Myssore*, Hyder Ali-Chan Bahader, en 1780, le lieutenant-général anglois Bailly sortit avec huit cents hommes d'infanterie européenne, dix bataillons de *cipayes*, quelques artilleurs et quinze pièces de canon, de la province de *Guntour* qu'il avoit dévastée, pour se joindre à la grande armée sous les ordres du major-général, sir Hector Munro, qui étoit campé alors à peu de distance de *Chenglepet.*

La mauvaise saison étoit commencée; quelques rivières que le lieutenant-colonel anglois devoit passer avoient déjà franchi leur lit; ce qui rendoit la marche difficile et lente. Cependant les ennemis ne l'inquiétoient point. Il n'y avoit que quelques corps de cavalerie qui atta-

quoient de temps en temps son arrière-garde. Leur véritable but étoit cependant, comme on l'a su depuis, d'observer les Anglois, pour donner avis de tous leurs mouvemens à Tippo-Saheb. Ce fils de Hyder-Ali s'étoit placé, avec un imposant corps de troupes, entre la grande armée britannique et le corps détaché du lieutenant-colonel dont il a été parlé, dans l'intention d'attendre ce dernier.

Aussitôt que le lieutenant-colonel Bailly fut instruit de cette manœuvre, il fit faire halte, parce qu'il se sentoit trop foible pour tenir tête à l'ennemi. Il dépêcha sur-le-champ plusieurs *harkarrahs* (messagers ou espions) au général Munro, pour l'instruire des intentions de l'ennemi, et lui faire connoître la position dangereuse dans laquelle il se trouvoit; en le priant de faire une diversion par un mouvement en avant, afin de lui faciliter par-là le moyen de réunir le corps qu'il commandoit à la grande armée.

Cependant le général Munro demeura, on ignore pour quelles raisons, immobile dans son camp, sans s'inquiéter beaucoup, à ce qu'il paroît, de ce qui pouvoit arriver à M. Bailly. Ce ne fut que trois jours après qu'il lui dépêcha pour secours le colonel Fletcher avec une com-

pagnie de cadets, deux régimens d'Ecossois montagnards et vingt compagnies de grenadiers *cipayes*.

Ce détachement, après avoir été obligé de faire un grand détour, arriva heureusement au corps de M. Bailly, qui se regarda alors comme assez fort pour résister aux attaques de Tippo-Saheb. Les ennemis ne se montrèrent cependant que par quelques détachemens de cavalerie légère, lesquels ne perdirent jamais de vue les Anglois, qui se préparèrent au combat, sans cesser de marcher en avant.

Après deux jours de marche, le corps d'armée angloise arriva, fort fatigué, environ à midi, dans un grand bois appelé *Perambani*, par lequel il devoit passer, et où l'on se proposa de faire halte pour se reposer. Tippo-Saheb avoit dressé ici une embuscade, qui eût tout le succès qu'il en pouvoit espérer; car M. Bailly, qui ne se doutoit pas de ce stratagême, entra tranquillement avec ses troupes dans le bois; mais à peine eut-il pénétré jusqu'au centre, qu'il fut attaqué de front et sur les flancs par des batteries masquées, qui firent un feu terrible. Les troupes angloises se jetèrent tout de suite sur l'une de ces batteries, dont elles s'emparèrent; mais le feu des deux autres fit tant de ra-

vage, qu'elles furent forcées de les abandonner au plutôt, pour aller rejoindre le corps d'armée. Immédiatement après elles se virent entourées de toutes parts d'ennemis; de sorte qu'il ne leur restoit d'autre ressource que de se défendre vaillamment, et de percer, s'il étoit possible, à travers l'ennemi; ce qui leur réussit aussi, mais avec beaucoup de peine et après un combat opiniâtre, afin de sortir du bois, où les troupes angloises ne pouvoient se déployer, à cause des épaisses broussailles. Mais à peine furent-elles sorties du bois, qu'elles aperçurent l'armée de *Myssore* en ordre de bataille, avec de nouvelles batteries qui les foudroyèrent de tous côtés.

M. Bailly ne se laissa pas intimider par ce péril éminent; il prit ses mesures en conséquence, et forma sur-le-champ un bataillon carré de ses troupes, aux quatre coins duquel il fit placer un canon; et, dans cette attitude, il attendit l'attaque de l'ennemi, pour le repousser avec vigueur.

Maintenant la cavalerie de *Myssore* harcela de tous côtés cette forteresse mobile, en s'animant par des cris horribles. Elle renouvela jusqu'à trois fois l'attaque, et à chaque reprise elle fut obligée de se replier avec une grande perte.

Pendant ce temps, la grosse artillerie ne cessa d'agir contre l'armée de *Myssore*, qui y répondit avec une égale ardeur, en lançant, en même temps, contre les Anglois un nombre infini de *fougeitos* ou fusées (1) qui firent de grands ravages dans les rangs serrés du bataillon carré britannique; lequel, malgré la perte considérable de ses hommes, demeura inébranlable comme un mur, et ressembloit à un bastion hérissé de fusils avec leurs baïonnettes menaçantes.

Le combat fut long et opiniâtre; les deux armées demeurèrent long-temps entre la crainte et l'espérance; toutes les attaques de la cavalerie de *Myssore* furent heureusement repoussées; ce-

---

(1) Ces fusées volantes dont les Hindous se servent à la guerre, sont des baguettes de fer de huit à dix pieds de longueur et d'environ trois pouces d'épaisseur. A l'un des bouts est attaché un tuyau rempli de poudre à canon, auquel on met le feu par un petit trou ménagé dans le tuyau; et dans ce moment la fusée part avec une étonnante vélocité, et ne cesse de tourner en rond; de sorte qu'elle tue ou blesse facilement cinq ou six hommes. Ce sont des gens particuliers qui sont chargés de lancer ces fusées; car il faut une grande force et beaucoup de dextérité pour leur donner une direction horizontale.

pendant il fut impossible à M. Bailly de se faire jour à travers l'armée ennemie ; lorsque tout-à-coup le combat fut décidé. Une des fusées alla tomber au milieu du bataillon carré que formoient les troupes angloises, et mit le feu à un caisson à poudre, lequel sauta en l'air, ainsi que trois autres. Ce funeste accident mit le désordre parmi l'armée britannique ; l'étonnement et la crainte s'emparèrent de tous les esprits, et la plus grande partie, qui ne connoissoient pas la cause de cette explosion, s'imagina que l'ennemi se trouvoit déjà au milieu d'eux. Il y en eut même un grand nombre qui se préparoient à la fuite et abandonnoient leur poste ; de sorte qu'il y avoit plusieurs rangs qui offroient des ouvertures.

Tippo-Saheb qui remarqua cette confusion du dos de l'éléphant sur lequel il étoit monté, crut que le moment décisif étoit arrivé, et commanda sur-le-champ une attaque générale.

Aussi prompte que la foudre, sa cavalerie se jeta sur-le-champ la lance baissée et avec des cris effroyables sur les Anglois, dont le chef étoit alors occupé à rétablir ses rangs ; mais cet empressement ne fit qu'augmenter le désordre, et malgré ses efforts pour repousser la cavalerie de *Myssore* avec la baïonnette, celle-ci, sembla-

ble à un ouragan, assaillit de toutes parts l'armée britannique, qu'elle eut le bonheur de percer. Sur cela, l'infanterie de Tippo-Saheb et ses autres troupes s'avancèrent rapidement avec un bruit horrible. Alors la confusion parmi les Anglois fut extrême, et l'on se battit avec acharnement corps à corps. Une partie des troupes angloises chercha à se tirer de la mêlée et à se sauver, tandis que les Ecossois et les troupes du Bengale, avec M. Bailly à leur tête, recommencèrent à se battre en désespérés, et répandirent la mort et la terreur autour d'eux; mais ils furent forcés enfin de céder à la supériorité. M. Bailly, avec un petit nombre des siens, évitèrent la mort et furent faits prisonniers de guerre; ce qu'ils durent aux artilleurs françois qui servoient dans l'armée de Tippo-Saheb, et qui empêchèrent qu'il ne fût hâché en pièces avec les officiers et les soldats dont il étoit entouré.

Le champ de bataille étoit couvert de sang, de morts et de blessés. La perte des Anglois, dans cette action, fut estimée à deux mille cent Européens et huit mille *cipayes*, qu'on passa tous au fil de l'épée. C'est ainsi que se termina la première rencontre entre les deux parties belligérantes.

Le général Munro ne se trouvoit alors avec

son armée qu'à sept milles d'Angleterre de l'endroit où s'étoit donné la bataille. Aussitôt qu'il eut appris la défaite de M. Bailly par des *cipayes* de son corps qui s'étoient échappés par la fuite, il se replia avec tant de précipitation vers *Chenglepet*, à vingt-six milles du lieu où il étoit campé, qu'il laissa en arrière ses bagages et sa grosse artillerie, qui tombèrent au pouvoir de l'ennemi.

Si dans ce temps Hyder Ali avoit marché vers *Madras*, et si Tippo Saheb, après avoir renforcé son corps, avoit renfermé le général Munro dans *Chenglepet*, *Madras*, dans l'état où il étoit alors, seroit certainement, tombé entre ses mains avant que les Anglois eussent pu recevoir des secours du Bengale. Par là ces tyrans européens auroient été chassés de cette côte. Quel bonheur pour l'humanité dans l'Inde! Quelle gloire pour le nabab de *Mysore*, s'il avoit pu effectuer cette grande entreprise!

Le bon Musulman avoit terminé son récit; il étoit minuit passé, et l'orage duroit toujours. Je me couchai alors pour prendre quelque repos, mais le bruit que faisoient les voyageurs, qui alloient se mettre en route avant le jour, me réveilla bientôt. Peu de temps après,

mes gens furent également sur pied, et nous partîmes.

Une matinée agréable et fraîche nous rendit dispos. La pluie avoit enlevé la poussière des arbres; le sol étoit ferme, l'air avoit repris son élasticité, la nature entière sembloit rajeunie, et tout offroit un aspect nouveau.

Notre chemin nous conduisit à travers d'un paysage montueux, parsemé de petits groupes d'arbres, d'où nous recevions un vent frais chargé de l'odeur balsamique des fleurs qui y croissoient.

Le sol étoit un sable profond et d'une sécheresse telle que nous n'en avions pas encore rencontré; mais il se changea insensiblement en un terreau noir et gras; preuve certaine que nous n'étions plus à une grande distance de la rivière *Kitschtna*(1). Plus nous approchions de son bord, plus le pays prenoit un aspect agréa-

---

(1) Cette rivière sépare le royaume de *Golconde* du *Carnatic*. Elle prend naissance dans les monts connus de *Ballegate (Gate)*, traverse la province de *Décan* (dans le sens étroit) et le *Visapour*, jusqu'à ce qu'elle descende le long des mines de diamans de *Koulour*. Près d'*Anargundour*, elle se partage en trois bras, qui, un peu plus bas, se réunissent de nouveau en deux, dont le plus grand et le plus méridional tombe

ble. Nous vîmes alors des terres labourées, des jardins remplis d'arbres fruitiers de toutes les espèces, des champs de riz et d'autres grains, ainsi que quelques villages et hameaux.

La rivière, à laquelle nous ne tardâmes pas d'arriver, étoit déjà rentrée dans son lit, ses eaux ayant été diminuées par l'ardeur du soleil. Dans le temps des pluies, lorsque les eaux des montagnes descendent de toutes parts et viennent gonfler cette rivière, elle franchit bientôt avec impétuosité ses bords, et couvre les campagnes voisines, dont elle forme une espèce de mer. Là où la hauteur de ses rives ne permet point aux eaux de les franchir, ses flots resserrés se précipitent avec un bruit et une rapidité terribles. On est souvent forcé, surtout après de fortes averses, de s'arrêter plusieurs jours avant que l'on puisse passer cette rivière. Mais ce n'étoit pas là le cas quand nous y arrivâmes. Nous la traversâmes sans aucune difficulté près de *Kischtnapatnam*, où elle a, même durant la saison sèche, plus de quinze pieds de profondeur (1); cependant nous fûmes

---

dans la mer près du village de *Sieppelour*, et l'autre près de *Kallepillie*.

(1) M. Haafner est ici en contradiction avec nos

obligés d'attendre au-delà d'une demi-heure, avant que nous pussions avoir une embarcation pour la franchir. On se sert, en général, pour le passage des voyageurs, de grands paniers ronds à fond plat, et couverts tout autour de cuir. Ces paniers ont ordinairement douze pieds de circonférence ; mais il y en a aussi de plus grands, lesquels peuvent contenir dix à douze personnes, dont deux gouvernent constamment le panier avec des pagayes, pour le faire avancer. On pense bien qu'il ne faut pas se remuer beaucoup dans ces frêles machines, d'autant plus qu'elles ne cessent de tourner sur elles-mêmes. Quant aux palanquins et *hakkaries* (voitures à deux roues), on les passe sur une double *sangarie* (1).

Le temps qu'on nous fit attendre ici ne me parut pas trop long ; car je me trouvois dans dans un véritable paradis terrestre, où mes

---

cartes géographiques ; car, suivant ces dernières, *Kischtnapatnam* est placé près de la rivière de *Kandeler*, et le *Kischtna* ou *Krischna* coule beaucoup plus au nord. (*Note du trad. all.*)

(1) La *sangarie* est une embarcation faite d'un tronc de cocotier creusé. La double *sangarie* est composée de deux de ces troncs attachés ensemble par des ais.

yeux charmés se promenoient avec plaisir le long des bords délicieux du fleuve, qui couloit en ligne serpentine, et embrassoit, dans le lointain, de ses eaux bleuâtres les îles boisées qui se trouvent placées près de son embouchure. Aussi loin que la vue pouvoit s'étendre à droite et à gauche, les cîmes balancées des palmiers et des cocotiers venoient se peindre dans ses eaux; et plus en avant de jolis bosquets et de petites collines offroient à l'œil de charmans points de repos. L'appel et le chant des cultivateurs sur l'autre bord de la rivière, les cris aigus des femmes, l'aboiement des chiens, le mugissement des bestiaux qui venoient se désaltérer à la rivière ou chercher un asile sous les arbres, retentissoient d'une manière confuse dans nos oreilles.

A *Kischtnapatnam*, je retrouvai mon domestique Francisque, qui m'y attendoit depuis midi. Il étoit alors quatre heures et le soleil se trouvoit encore à une grande hauteur; je résolus cependant de m'y arrêter et de ne pas pousser plus loin ma route ce jour-là, tant à cause que le village *de Kischtnapatnam* me plaisoit singulièrement, que pour pour donner à mon compagnon de voyage Huau, le temps de se reposer; car je m'apercevois bien que

notre marche forcée, à laquelle il n'étoit pas habitué, le fatiguoit beaucoup.

Près de la rive où nous mîmes pied à terre, il y avoit une petite *chauderie*, que je choisis pour notre retraite pendant la nuit, à cause de sa belle situation, quoiqu'elle fût déjà un peu délabrée, et qu'on me dit qu'il y avoit ici trois autres *chauderies*, dont une ancienne qui étoit grande et belle; mais la vue admirable dont on jouissoit le long de la rivière, la fraîcheur que répandoit l'eau, et le zéphir qui agitoit doucement l'air me déterminèrent à donner la préférence à la première petite *chauderie* dont j'ai parlé. Il n'y avoit que peu de voyageurs, qui consistoient en quelques *kaschi-kauris*, avec leurs cruches remplies d'eau du Gange (1). Ils s'étoient emparés d'un côté de la *chauderie*; nous nous plaçâmes du côté opposé; les deux autres parties n'étoient pas habitables, à cause de la vétusté du bâtiment.

Suivant l'histoire des Hindous, *Kischtnapatnam*, étoit anciennement la capitale et la résidence d'un roi puissant. Il y en a qui prétendent même que cette ville a été bâtie par *Kis-*

(1) Voyez plus haut, *chapitre IV*, où il est parlé plus au long de ces *kaschi-kauris*.

chtna, qui doit y avoir demeuré pendant quelques temps. Quoi qu'il en soit, il ne reste de son ancienne magnificence et beauté, que deux temples et la grande *chauderie* dont il a été question.

Ce village me parut fort peuplé ; aussi y trouvâmes-nous des vivres en abondance et à bas prix. A peine eûmes-nous pris place dans la *chauderie*, que deux pêcheurs (il y en avoit plusieurs avec leurs barques sur la rivière) se présentèrent pour nous offrir leur pêche. J'achetai du poisson pour notre souper, que Francisque se mit aussitôt à apprêter.

Pendant ce temps je voulus, selon ma coutume, aller faire une promenade dans le village et dans ses environs, pour examiner les choses curieuses qui pouvoient s'y trouver ; lorsque nous aperçumes sur l'autre bord de la rivière ; un palanquin qu'on passa sur le champ de notre côté. Un jeune officier anglois mit pied à terre, et l'un de mes *coulis* me dit tout de suite que c'étoit le même que celui qui étoit parti une heure avant nous de *Mazulipatnam*, et qui avoit causé l'incendie à *Serligatta*. Nous ne pûmes nous imaginer dans quel endroit il s'étoit arrêté si long-temps ; car nous avions toujours

été dans l'idée qu'il nous avoit dévancé de beaucoup.

Sa vue fit sur-le-champ bouillir mon sang dans mes veines, et je souhaitai de trouver l'occasion d'en venir aux prises avec lui, et de lui témoigner mon indignation de la conduite qu'il avoit tenue à *Serligatta*. Cette occasion ne tarda pas à s'offrir, et je parvins à remplir mon but mieux que je ne l'avois espéré.

Toute la partie de la *chauderie* où nous étions, se trouvoit libre, et quoique j'eusse fait placer mon palanquin sous l'appentis, il y restoit cependant encore assez de place pour d'autres voyageurs.

Du moment que l'Anglois eut mis pied à terre, il s'avança vers nous, et s'arrêta devant la *chauderie*. Après nous avoir regardé fixement pendant quelque temps, il me demanda d'un ton de voix brusque : « De quel pays nous étions ? « Nous sommes Hollandois, lui dis-je, sans le regarder. » « Hollandois ! » lui entendis-je murmurer à demi-voix. « Dieu damne les Hollandois ! » Il ajouta ensuite d'un air arrogant : « Dites qu'on enlève ce palanquin, et qu'on « me fasse de la place ? »

Si quelque famille hindoue; oui, si un seul individu de cette nation, m'avoit demandé cette

complaisance, j'y aurois consenti sur le champ; mais j'étois résolu de ne pas passer la nuit sous le même toit avec cet insolent Anglois, qui me traitoit si lestement, et contre lequel j'étois d'ailleurs déjà irrité. Je lui répondis par conséquent d'un ton décidé et d'un air méprisant. « Que le palanquin ne bougeroit point de place, et qu'il pouvoit chercher un autre gite, puisqu'il y avoit plusieurs *chauderies* dans le village. »

Il auroit fallu le voir dans ce moment. Frémissant de colère, sans prononcer une seule parole, il me lança un regard courroucé, en portant la main sur la garde de son épée, et parut vouloir se jeter sur moi. Mais l'attitude tranquille et dédaigneuse que j'avois prise, la vue de mon couteau de chasse, et l'idée que nous étions deux contre lui, le retinrent sans doute. Il se tourna brusquement, en lâchant encore un *impudent fellow* (insolent maraud) et nous quitta en jurant.

Il aperçut alors les *kaschi - kauris*, qui occupoient l'autre côté de la *chauderie*, et qui dans ce moment étoient occupés à préparer leur souper. Il leur cria d'une voix tonnante de quitter l'endroit où ils étoient; et, comme il ne parloit pas la langue du pays, il leur fit en même

temps connoître par un geste expressif ce qu'il vouloit d'eux. Ces bonnes gens, qui ne s'attendoient pas à être troublés de la sorte, parurent d'abord ne pas comprendre quelle étoit son intention.

Comme le brutal Anglois vit que, malgré son ton impératif, il ne produisoit aucun effet sur les paisibles *kaschi-kauris*, il tira son épée, se jeta comme un insensé sur eux, et les frappa de son arme, sans prendre garde à ce qu'il faisoit. Aussitôt un cri d'effroi s'éleva parmi ces hommes consternés et sans défense; d'autant plus qu'il faisoit tous ses efforts pour casser leurs cruches remplies d'eau sainte, ou les jeter hors de la *chauderie*. Ils se précipitèrent, en poussant des cris lamentables, devant leurs cruches pour les garantir, sans s'inquiéter des coups qu'ils recevoient tant du plat que du tranchant de l'épée du furieux Anglois. Déjà quelques-uns d'entr'eux se trouvoient blessés! déjà le sang ruisseloit le long de leur dos! c'étoit un spectacle affreux à voir!

Il me fut impossible de souffrir plus longtemps ce désordre; je ne pus me retenir d'avantage; hors de moi-même je m'élançai, en tirant mon couteau de chasse, sur l'Anglois, et lui criai: » Cesse, misérable! voudrois-tu

« assassiner ces pauvres gens? » Cet homme vil, voyant que je m'avançois vers lui, me tomba sur le corps avant que j'eusse fini de lui parler, et chercha à me porter un coup en traître, qui m'auroit sans doute été fatal, si je ne l'avois pas paré à temps de mon bras gauche; et dans le même moment je lui fis sauter l'épée de la main. « Ramassez Francisque; ramassez capitaine Huau! » leur dis-je, pendant qu'ils venoient l'un et l'autre à mon secours. Ils ramassèrent l'épée, et j'ajoutai alors: « Laissez-moi terminer cette affaire; j'en vien-« drai maintenant seul à bout! »

Sans prendre garde qu'il étoit désarmé, et que je tenois encore mon couteau de chasse à la main, le fougueux Anglois se précipita en avant avec ses poings fermés, et voulut *boxer* avec moi. Je le vis approcher sans crainte, et reculai d'un pas en jetant mon couteau de chasse. Je saisis alors un moment favorable pour le prendre par les jambes, et le jetai avec tant de violence par terre que je craignis qu'il se fût cassé le crâne en tombant contre un pilier de la *chauderie*. Il n'étoit certainement pas au fait de cette façon de se battre. Transporté de colère et de rage, je m'élançai sur lui, lui donnai quelques coups de poing sur le visage,

et dis en anglois à mon ami Huau : « Don-« nez moi des cordes pour que je lie ce co-« quin : c'est un assassin, un incendiaire, je « veux le conduire prisonnier à *Madras !* »

Ces mots parurent frapper l'Anglois comme un coup de foudre. Il ne fit plus le moindre mouvement pour s'arracher de mes mains; mais s'écria d'un ton ému : « Pour l'amour du « ciel, Monsieur, ne faites pas cela; laissez « moi me lever; je vous donne ma parole « d'honneur que je garderai la paix et que ces « Indiens seront dédommagés. »

Je lui permis alors de se lever, et nous l'entourâmes tous. « Monsieur, me dit-il d'un « air confus, j'ai promis à ces Hindous de « réparer la perte que je leur ai causée, et je « tiendrai ma parole; mais étoit-il juste qu'un « Européen, qu'un officier anglois fût attaqué et « maltraité d'une manière aussi indigne par « vous, pour une troupe de ces chiens de Noirs ? »

« Qu'appellez-vous chiens de Noirs ? » lui répondis-je. « Ces gens que vous méprisez tant, « possèdent certainement plus de sentiment et « de vertus que vous, quelque noirs qu'ils « soient ! Que vous avoient fait ces hommes pai-« sibles, lorsque vous êtes tombé l'épée nue « sur eux, et que vous avez voulu casser leurs

« cruches ? Savez-vous que ces vases contien-
« nent de l'eau que ces pèlerins ont été chercher
« à plus de cinq cents milles d'ici ? Il n'est que
« juste que vous les dédommagiez de la peur
« que vous leur avez causée, et des plaies que
« vous leur avez faites. Il faut encore que vous
« veniez au secours de l'homme dont vous avez
« fait périr la femme en couche, en mettant de
« propos délibéré le feu au village de *Ser-*
« *ligatta.* »

Il ne répondit rien à ce reproche ; mais levant les épaules, il se contenta de me dire : « J'en suis fâché ; je payerai tout ; fixez vous-« même ce qu'il faut que je donne ? »

Je fus indigné de voir cette choquante insensibilité de l'Anglois, et sans espérer de tirer de lui une somme suffisante, je lui demandai, à tout hasard, trente-cinq pagodes ; savoir, dix pour les *kaschi-kauris* ; dix pour l'homme qui avoit perdu sa femme, et cinq pour chacun des habitans dont il avoit brûlé les huttes par l'incendie de *Serligatta.* Je m'attendois à de grandes représentations sur cette demande, et à recevoir des juremens plutôt que de l'argent ; mais sans dire un seul mot, il alla vers son palanquin, ouvrit sa cassette, et m'apporta, au grand étonnement du capitaine Huau et de moi-

même, quarante-cinq pagodes, au lieu de trente-cinq.

Cette générosité inattendue me toucha, et m'auroit parfaitement réconcilié avec lui, s'il avoit montré la moindre compassion pour les personnes qu'il avoit maltraitées. Mais son indifférence à cet égard, fit disparoître à mes yeux tout le mérite de sa bonne action, dont je fus néanmoins charmé, parce qu'elle me mettoit à même de pouvoir, en quelque sorte, dédommager les bons Hindous des chagrins et des pertes qu'ils avoient essuyées. L'officier anglois demanda ensuite son épée, que le capitaine Huau lui remit sur-le-champ. Il nous répéta alors ses regrets de tout ce qui s'étoit passé, monta dans son palanquin, nous dit adieu, et partit comme si rien n'étoit arrivé. Quelles singulières gens trouve-t-on parmi les Anglois !

Les cris des *kaschi-kauris* et notre combat avoient attiré, pour ainsi dire, tous les habitans du village qui regardoient de loin, avec autant de crainte que d'étonnement, un spectacle si nouveau pour eux.

A peine l'officier anglois fut-il parti, que toute la multitude s'avança vers nous. Les *kaschi-kauris* me faisoient de profondes salutations, en me remerciant du secours que je

leur avois prêté. Je partageai les dix pagodes qui leur étoient destinées entre ceux qui avoient été battus et blessés. Ces bonnes gens pleurèrent de joie. Notre Don Quichotte britannique les avoient cruellement maltraités. Quelques-uns avoient de grandes entailles sur les épaules et sur le dos ; d'autres même avoient le bras percé.

Je demandai alors à parler au *kottwal* (bailli) du village. Il se trouvoit parmi les spectateurs, et vint sur-le-champ à moi. Je lui contai l'accident arrivé à *Serligatta*, et lui donnai quinze pagodes pour rétablir les huttes incendiées, et vingt autres pour l'homme dont la femme étoit morte. Foible dédommagement sans doute ! Je lui recommandai de faire passer, sans différer cet argent par une personne affidée, au *kottwal* de *Serligatta*.

Sans m'arrêter à recevoir plus long-temps les remercîmens et les éloges dont me chargeoient les *kaschi-kauris* et les habitans du village, j'entrai avec le capitaine Huau dans la *chauderie*, pour nous remettre de notre frayeur en buvant un verre d'arac. Cet ami me fit connoître la crainte qu'il avoit que cette affaire n'eût des suites fâcheuses pour moi, parce que le jeune Anglois ne manqueroit pas sans doute de se venger d'une manière ou d'autre. J'en convins moi-

même en y songeant de sang froid. Mais pouvois-je rester tranquille spectateur en voyant maltraiter de la sorte les pauvres *kaschi-kauris*, par un homme qui avoit été incendiaire à *Serligatta*. Non, j'aurois paru un lâche à mes propres yeux, si j'avois souffert de pareilles infamies.

Le lecteur a déjà été instruit, par ce que j'ai dit plus haut, à quelle grande distance les *kaschi - kauris* vont chercher leur eau sacrée à Benarès (1), et avec combien de peine et de

---

(1) *Benares* est situé par le 25° 11′ de latitude nord, et par le 83° 5′ de longitude. Cette ville est assez grande, et s'étend à environ deux milles et demi d'Angleterre le long de la rive septentrionale du Gange. Sa largeur est d'un mille d'Angleterre ou à peu près. La plupart des maisons ont six à sept étages, et sont par conséquent fort hautes. Plusieurs rues sont étroites et irrégulières ; cependant il y a un grand nombre de beaux édifices, et des ruines de temples magnifiques d'une haute antiquité. Le véritable nom de *Benarès* est *Kaschie* ; elle est la ville sainte des Hindous, qui regardent les pèlerinages qu'ils y font comme fort méritoires. C'est ici qu'est l'académie, et que demeuroient autrefois les principaux *pundits* (docteurs de la loi) et les *mounies* (philosophes), avant que les Anglois ne se fussent rendus maîtres de toute la province, après que Hastings en eut chassé le légitime souverain,

dangers ils font ces voyages. Il auroit donc été cruel de laisser priver ces bonnes gens du fruit de leur travail, et cela peut-être au moment qu'ils alloient arriver au lieu de leur destination.

Tandis que je m'entretenois encore avec mon compagnon de voyage de cette aventure, nous entendîmes de la musique, et vîmes bientôt arriver une troupe de danseuses. Le *kottwal* se trouvoit à leur tête, accompagné de deux hommes qui portoient des corbeilles. Ils étoient suivis d'un grand nombre d'habitans du village, et c'est dans cet ordre qu'ils approchèrent de la *chauderie*. Le bailli s'avança alors vers moi, mit les deux corbeilles remplies de pâtisserie et de fruits à mes pieds, et dit : « Recevez, monsieur, « ce foible présent, que je vous offre de la « part de tous les habitans du village, comme « une marque de leur reconnoissance de la pro- « tection que vous avez accordée aux *kaschi- « kauris.* » Après quoi la principale danseuse

---

le brave et vertueux Cheit-Sing. Depuis ce temps, les arts, les sciences et le commerce ont disparu de cette ville, qui n'est plus qu'un repaire de pirates. Les Hindous s'imaginent que les eaux du Gange, puisées sous les murs de la ville sainte, ont infiniment plus de vertu pour effacer les péchés, que celles qu'on peut prendre dans tout autre endroit de cette rivière.

me présenta une couronne de fleurs et un bouquet à M. Huap. Ces jeunes filles chantèrent ensuite une chanson à ma louange, par laquelle elles louoient mon humanité et mon courage, en comparant, dans le style pompeux de l'Orient, ma valeur à celle de *Kartiek*, le dieu de la guerre des Hindous.

Après qu'elles eurent dansé près d'une heure, je les remerciai, en offrant, selon l'usage, la récompense ordinaire à la première danseuse; mais elles refusèrent de la recevoir. Elles chantèrent ensuite encore une chanson de départ fort agréable, et me souhaitèrent bonheur et santé au nom de tous les habitans du village.

Ceci sert à confirmer la maxime, que le meilleur moyen de gagner l'amitié et la confiance des hommes, est de montrer du respect pour leurs principes religieux, et de protéger même, lorsque le besoin l'exige, par les armes, le culte qu'ils professent. C'est de cette idée, ainsi qu'au singulier spectacle de voir un Européen se déclarer contre un autre Européen le défenseur des usages de la religion des Hindous, en risquant même de sacrifier sa vie, qu'il faut attribuer l'estime singulière que ces ames simples me témoignèrent dans cette occasion.

Après que les *Daatscheries* se furent éloi-

gnées, je restai encore quelque temps avec le capitaine Huau près de notre jatte de ponche, qui faisoit tous les soirs notre ressource. Mon compagnon de voyage alla se coucher; mais il me fut impossible de goûter le repos. Le souvenir de tout ce qui s'étoit passé durant la journée, me tenoit éveillé. La soirée étoit d'ailleurs fort belle; de sorte que je ne pus la laisser passer sans en jouir. J'allumai donc une cigarre et fus m'asseoir sur la pointe d'une roche, près de la rive, d'où mes yeux parcouroient toute la rivière à la lumière d'un beau clair de pleine lune : spectacle magnifique !

Un profond silence régnoit sur toute la contrée; tout sembloit respecter le repos de la nature. On n'entendoit, de temps en temps, que les hurlemens des jachals qui venoient se prolonger sur l'eau, et le cri perçant des *mienkourwies* (1), qui se répondoient alternativement.

---

(1) Ce sont des oiseaux de la grandeur d'un étourneau, qui ont la voix fort claire. C'est ordinairement pendant la nuit qu'ils se font entendre, pour s'appeler, à ce qu'il paroît. Ils se perchent sur les branches des arbres qui pendent au-dessus des rivières et des lacs, pour épier les petits poissons qui passent. Le plumage de ces oiseaux est fort beau et de toutes les

Les buissons serrés, les grands arbres avec leurs profondes ombres, l'air frais et embaumé du soir, le doux murmure des ondes, qui venoient frapper contre la rive, les rayons de la lune qui se réfléchissoient dans l'eau, les étoiles scintillantes au ciel; tous ces objets remplirent mon ame de délice.

Il étoit près de minuit lorsque je me mis dans mon *palanquin* pour dormir. Mon sommeil fut inquiet, et je me trouvai tourmenté de songes désagréables. Le jour venoit de paroître lorsque je m'éveillai; j'ordonnai à Francisque de me faire du café, après quoi j'enveloppai simplement mes reins d'un linge, et fus me baigner dans la rivière, où je trouvai un grand nombre d'habitans du village, hommes, femmes et filles.

Ces bonnes gens m'avoient tellement pris en amitié, à cause de ce qui avoit eu lieu le jour précédent, qu'ils me donnèrent tous de grand cœur : le *salam aya* (bon jour), et me demandèrent comment je me trouvois? Les femmes mêmes me témoignèrent cette marque d'attention, quoiqu'elles soient d'ailleurs peu

---

couleurs. Leur mandibule est convexe comme celle des perroquets.

communicatives avec les Européens, qu'elles craignent et évitent avec soin. Je les vis même se baigner à peu de distance de moi, sans montrer la moindre répugnance.

Je sortis de l'eau parfaitement rafraîchi et bien dispos. Pendant cet intervalle M. Huau et mes *coulis* s'étoient levés aussi. Nous prîmes en hâte notre café; et au moment que nous allions partir le *kottwal* du village vint me remettre une *ola* ou lettre de celui de *Serligatta*, par laquelle il me remerçioit de bon cœur des pièces d'or que je lui avois fait passer. Nous nous mîmes en route.

A un mille et demi environ de *Kischtnapatnam* on trouve le village d'*Elletour* où nous nous arrêtâmes pour déjeûner. Cet endroit ne se trouvoit pas tout-à-fait sur notre route; mais la curiosité me porta à y aller; car, suivant mes porteurs, il devoit y avoir plusieurs anciens bâtimens, et, entr'autres, un grand et beau temple dédié à *Mariatale* (1), déesse de la petite vérole.

(1) On lui donne aussi les noms de *Boschontaranie* et de *Ganga*. C'est la principale divinité des *parrias*; mais les castes plus relevées ont son culte en horreur.

J'avois fortement recommandé à mes *coulis* de ne passer par aucune village, et de n'en pas laisser de côté, sans m'avertir s'il y avoit ou non quelque ancien monument ou tout autre objet curieux.

Le pays que nous traversions consistoit, en général, en d'immenses champs de riz et d'autres grains. Çà et là on apercevoit quelques monticules couverts de palmiers et de cocotiers, qu'on auroit pris pour des îles qui dominoient sur cette mer ondulante d'épis.

Je passai la rivière *Mietaar*, dont les deux bords sont garnis de grands joncs fort serrés, dans lesquels se tenoient une innombrable quantité de canards, de plongeons et autres oiseaux aquatiques.

En arrivant à *Elletour* nous trouvâmes ce village, pour ainsi dire, abandonné. Plusieurs huttes étoient vides et tomboient en ruine. Par tout régnoit le silence de la mort! La petite vérole avoit enlevé, à ce qu'on nous dit, un grand nombre de ses habitans et obligé le reste à chercher son salut dans la fuite. Comme l'épidémie avoit totalement cessé, on attendoit chaque jour de retour ceux qu'elle avoit chassé de leurs foyers.

Je témoignai mon étonnement de ce que la

petite vérole faisoit de pareils ravages dans un lieu où *Mariatale* avoit un si beau temple et recevoit des hommages aussi éclatans. On me dit, qu'il falloit l'attribuer à la colère de la déesse de ce que, faute d'argent, on avoit négligé de célébrer la dernière fois sa fête.

Pauvres humains! faut-il donc attribuer tous les malheurs qui vous arrivent à la divinité courroucée? Cette idée est néanmoins généralement repandue parmi tous les peuples non-éclairés. Toutes les divinités des Hindous, tant supérieures que subalternes, ont, comme les autres idoles des temps anciens et modernes, toutes les passions qui dominent l'homme. *Brahma* (*Bruma*), cet être tout-puissant, éternel, increé, est seul affranchi des foiblesses de l'humanité; lui seul est bon et bienfaisant envers ses créatures; tandis que les autres divinités des Hindous, telles, par exemple, que *Mariatale*, *Bhorschiok*, *Schonio* et autres, les punissent et leur causent gratuitement du mal.

Il étoit neuf heures lorsque nous quittâmes ce village. Notre chemin nous conduisit par un sol qui varioit à chaque instant de nature: tantôt nous nous trouvions sur une bruyère foiblement hérissée de broussailles, où nous voyions errer un grand nombre de jachals; dont quel-

ques-uns sortirent de leurs tanières, et nous approchèrent d'assez près; tantôt nous passions par un canton couvert de sombres bois, et de grands palmiers bien toufus.

Depuis quelque temps nous entendions tous dans l'air un bruit singulier, qui ressembloit assez au sifflement du vent, ou au mugissement des vagues de la mer; sans pouvoir en découvrir la cause. Il nous parut que ce bruit venoit du côté opposé d'un bois épais le long duquel nous passions. A la fin nous distinguâmes des voix humaines. Nous pensâmes alors que c'étoient des *fakirs* ou d'autres pèlerins, qui vont souvent par grandes troupes. Mais bientôt, en tournant le coin du bois, pour prendre le chemin qui le longeoit, nous aperçûmes un corps d'armée de quelques milliers de cipayes, qui s'étoit campé le long des deux côtés de la route, pour se reposer et prendre son repas.

Il n'étoit plus temps de chercher à éviter ces gens, qui nous avoient déjà aperçus, sans quoi j'aurois retourné sur mes pas, ou fait un détour. Je n'étois pas content de cette rencontre; vu que mon officier anglois auroit bien pu se trouver parmi cette troupe; de sorte que je courois au moins le risque d'être fait prisonnier.

Le capitaine Huau partageoit mes craintes. Il ne falloit plus songer cependant à fuir. Je résolus donc, à tout événement, de continuer ma route.

Nous passâmes sans aucun accident, et déjà je me félicitai d'avoir échappé à ce danger, lorsque M. Huau me cria d'une voix craintive, qu'un cavalier venoit au grand galop de notre côté. Je ne pouvois l'éviter, et il nous eut bientôt atteint, mais nous en fûmes quittes pour la peur. C'étoit un officier anglois, qui, après m'avoir salué poliment, me demanda, de la part du général Clinton, si je venois de *Mazulipatnam*, et si le nouveau gouverneur anglois, M. Harcley, y étoit déjà arrivé? Je lui répondis que je venois véritablement de *Mazulipatnam*, mais qu'à mon départ de cette ville le nouveau gouverneur n'y étoit pas encore; que je n'avois pas même entendu dire vers quel temps on l'y attendoit; et que je ne l'avois pas rencontré en route. Sur quoi l'officier prit congé de moi et retourna à toute bride.

Mon compagnon de voyage ne fut pas

---

(1) L'ancien gouverneur, M. Michelson, étoit mort trois semaines avant mon départ de *Mazulipatnam*.

moins charmé que moi de ce que nous avions échappé si heureusement à cette rencontre ; mais comme je craignois qu'il ne prît envie au général Clinton de m'obliger à retourner sur mes pas pour me faire de nouvelles questions, ou pour me donner une lettre pour *Madras*, je pressai mes *coulis* de faire promptement route; et nous eûmes bientôt perdu de vue l'armée de cipayes.

Il étoit une heure après midi lorsque nous arrivâmes dans le village de *Pampetou*, que nous trouvâmes bien peuplé, et entouré de plantations de béthel, de vergers, de tamarins et de bosquets d'arecquiers. Mais le marché était mal fourni; il n'y avoit point de vivres, à cause que les cipayes que nous venions de voir avoient passé, dans la matinée, par cet endroit, et s'étoient emparés, non en payant, mais à force ouverte, de tout ce qui s'y trouvoit; de sorte que les habitans eux-mêmes étoient privés du nécessaire. Ils avoient cependant eu le bonheur de sauver leurs bestiaux, qu'ils s'étoient hâtés de dérober aux yeux de cette troupe spoliatrice.

Ce ne fut qu'ici que j'appris d'où venoit ce corps d'armée, et quel étoit l'endroit de sa destination. Quelques cipayes malades qui re-

tournoient à *Madras* et que nous trouvâmes dans la *chauderie*, me dirent, que les Anglois s'étoient servis de cette troupe pour surprendre la ville de *Nelour*, qu'ils avoient livrée au pillage ; de sorte qu'un grand nombre d'habitans et le *radja* (prince) lui-même avoient perdu la vie à cette occasion. Que maintenant leur intention étoit d'aller attaquer le *radja* de *Mongletour*, qui certainement n'éprouveroit pas un meilleur sort de leur part.

Pauvre radja de *Montgletour*! Il n'y avoit pas long-temps que j'étois passé par la ville où il résidoit. Il ignoroit certainement encore, dans ce temps, le sort qui l'attendoit sous peu de jours, ainsi que ses malheureux sujets.

Telle est la conduite tyrannique des Anglois dans l'Inde! Ils regardent les états des princes de cette contrée comme leur propriété, et les peuples qui les habitent comme leurs esclaves. Ils s'abandonnent à la spoliation, à la rapine et à tous les excès d'un pouvoir arbitraire.

Quels changemens ne produit pas le temps! Quelle différence entre la situation des Anglois avant l'année 1583; lorsqu'ils commencèrent à trafiquer dans ce pays sous Akbar, empereur de l'Hindoustan ou du Mogol. Cependant leur esprit inquiet et leur insatiable avarice se firent

connoître de bonne heure ici; car deux ans après (en 1585), sous le gouvernement du directeur John Child, qui tenoit alors la factorerie de *Bombai*, ils furent en guerre avec les indigènes de cette contrée qu'ils avoient révoltés par leurs vexations.

Mais ces premières tentatives ne furent pas heureuses. *Bombai* fut pris, et l'on mit des fers au cou des Anglois qu'on y trouva.

Ce malheureux événement obligea, quelques années après, les Anglois de faire des excuses à Aureng-Saheb qui venoit de conquérir l'Hindoustan. Ils chargerent pour cet effet deux de leurs facteurs de *Surate* d'aller à *Delhi* avec le titre pompeux d'ambassadeurs britanniques.

L'empereur refusa de les recevoir, en disant que les Anglois n'étoient pas une nation civilisée, mais un amas de brigands. Cependant, après beaucoup de peines, ils parvinrent à obtenir une audience, à laquelle ils furent admis d'une manière tout-à-fait nouvelle pour des ambassadeurs. Après qu'on leur eût lié les mains par-devant avec des cordes, on les obligea de se prosterner le visage contre terre devant l'empereur, qui les maltraita beaucoup et leur fit de grands reproches; après quoi il leur

demanda ce qu'ils vouloient? Il répondirent qu'ils venoient pour avouer leurs fautes, et pour en demander pardon. Ils convinrent qu'ils avoient mérité par leur conduite de perdre les priviléges qu'on leur avoit si gratuitement accordés, et supplièrent l'empereur de les leur rendre, en oubliant leurs torts.

Aureng-Saheb, se laissant fléchir par leurs flatteries et par leur soumission, accorda ce qu'ils demandoient, en les exhortant d'un air sevère à ne plus opprimer ses sujets, avec menace qu'à la moindre plainte qu'on porteroit contr'eux ils les feroit jeter sous les pieds de ses éléphans.

Quelle différence entre cette avilissante soumission et la manière hautaine et tyrannique avec laquelle les Anglois exercent leur despotisme sur ces pays. Ils n'ont maintenant plus un Akbar, un Aureng-Saheb à redouter; aussi leur arrogance est elle parvenue au plus haut degré; et ils ne rougissent point d'employer les moyens les plus vils et les plus honteux pour opprimer les malheureux habitans, qu'ils réduisent à la plus extrême misère (1).

---

(1) Ces reproches de notre auteur sont durs, mais ils sont justes; et chaque brave Anglois convient que

Lorsque les Anglois trouvent que les impôts, les amendes pécuniaires, les confiscations, etc., sont des moyens trop lents pour s'enrichir dans l'Inde; ils prennent quelque misérable prétexte pour faire la guerre à l'un ou à l'autre prince indien, qu'ils se gardent bien de prévenir de leur dessein; mais, selon leur coutume ordinaire, ils l'attaquent d'une manière perfide, sous les apparences sacrées de l'amitié; assassinent ses sujets, s'emparent de ses trésors et dévastent totalement le pays.

Mais si le prince se tient sur ses gardes, et, contre toute attente, est assez puissant pour résister à une attaque, on demande du secours d'Europe. D'ailleurs, les Anglois ne conviennent jamais qu'ils sont les agresseurs; mais ils se prétendent lésés, et forcés de faire la guerre. Alors le prince dont ils veulent envahir les états est à leurs yeux un rebelle, dont les menées secrètes sont à craindre; etc. L'intérêt de la

---

ses compatriotes dénaturés se conduisent honteusement dans l'Inde. On ne sauroit douter de la vérité de ces faits. M. Legoux de Flaix dit très-bien. « Les Anglois « agissent dans leurs possessions dans l'Inde comme « s'ils prévoyoient que leur pouvoir dans ce pays doit « bientôt prendre une fin; car ils les ruinent tota« lement ». (*Note du trad. all.*)

Compagnie angloise des Indes Orientales, et la sûreté de ses possessions se trouvoient dans le plus grand danger; et après avoir employé tous les moyens d'arranger l'affaire à l'amiable, on s'est vu contraint de déclarer enfin la guerre au tyran. Ce sont de pareils mensonges qu'on répand en Europe, où la distance des lieux ne permet pas de vérifier les faits.

On est naturellement révolté en Europe de ce que de pareils petits princes noirs se montrent assez hardis pour faire tête à des hommes blancs, à des Européens, qui sont leurs seigneurs et maîtres ! On fait passer aux serviteurs fidèles et vexés les troupes nécessaires, et mêmes des flottes entières de vaisseaux de guerre, afin de réduire plutôt les rebelles à leur devoir. Cependant on ne cherche pas à connoître si ces armemens sont justes ou non; c'est de quoi on semble s'inquiéter le moins.

C'est donc de cette manière qu'on réduit sous le joug un peuple libre et indépendant, ou bien un allié fidèle; et les employés de la Compagnie s'enrichissent tout d'un coup en se livrant à la spoliation et au meurtre. Ces messieurs s'approprient d'ailleurs les trois quarts des frais de la guerre qu'ils portent en compte à la Compagnie, et qu'ils font monter à des sommes énormes. Il

est vrai que la Compagnie obtient pour ces sacrifices extorqués une petite île ou quelque coin de terre, qui, le plus souvent, lui est fort à charge.

On comprend facilement que le gouverneur ou le général qui a terminé avec tant d'avantage et de gloire une pareille guerre, ne peut manquer d'obtenir, outre les grandes richesses qu'il s'est appropriées, des remercimens et des récompenses honorables, pour le courage et la fidélité qu'il a montrés en défendant les intérêts de la Compagnie.

C'est par de semblables moyens astucieux que les Européens sont parvenus à s'approprier une puissance aussi monstrueuse dans l'Inde; mais cela ne suffit point à leur ambition : guidés par une avarice insatiable, ils parcourent toutes les parties du monde, dans l'espoir d'y découvrir de nouveaux trésors!

CHAPITRE IX.

Goneisch. *La fille more. Le lotus.* Lokhia. *De la nourriture animale. Le serpent à lunette. Les villages indiens.* Soutredharies. *Le village de* Ventapalam.

Nous ne nous arrêtâmes pas long-temps à *Pampetou*, que nous fûmes obligés de quitter l'estomac vide, après nous y être un peu reposés.

Comme il y avoit lieu de craindre que les autres villages par lesquels les cipayes avoient passé ne seroient pas mieux fournis de vivres, nous résolûmes de prendre une autre direction, et enfilâmes le premier chemin de traverse qui se présenta à nous, et qui nous mena sur la gauche.

Nous ne tardâmes pas à arriver à une *chauderie* nouvellement bâtie, à côté de laquelle il y avoit une petite pagode consacrée à *Goneisch*, où ne se trouvoit cependant pas encore l'image de cette divinité; laquelle étoit couchée près de-là dans la boue. Il faut remarquer à cette occasion que les Hindous ne respectent leurs idoles qu'après qu'on leur a placé les yeux dans

la tête; ce qui se fait avec beaucoup de cérémonie par le grand prêtre.

Suivant la mythologie des Hindous *Goneisch* est le fils de *Sieb* et de *Dourga* ou *Porbotje*. On le représente assis avec les jambes croisées sous son corps, comme un jeune homme replet avec un gros ventre. Il a de plus, quatre bras et une tête d'éléphant, avec un serpent entortillé autour du cou. Les Malabares l'appellent *Pouliar* ou bien *Kannabaddie*.

Les Hindous éclairés, et les Brahmes qui rejettent toutes les légendes qu'on débite sur le compte de ce *Goneisch*, le révèrent comme le dieu de la prière et du recueillement, qui porte les vœux des hommes devant le trône de l'Eternel. Ses quatre bras indiquent, dit-on, la force de la prière, et sa tête d'éléphant signifie les biens qu'on peut obtenir par elle.

Cette idole n'a ni femme ni enfans. On trouve souvent son image placée dans une petite chapelle grillée au coin des rues, près de plusieurs *chauderies* et temples. On ne lui offre que des confitures. Son image ne doit être faite ni de métal, ni de bois, mais d'un seul morceau de rocher. Il a pour monture un rat. A toutes les prières, à tous les vœux que font les Hindous, ils ajoutent (à quelque divinité qu'ils soient

adressés) ces mots : *Sri ! Sri ! Goenische Schohai !* c'est-à-dire, « bienheureux *Go-*
« *neisch*, assistez - moi. » On place aussi son image de terre glaise, ornée de fleurs et aspergée d'eau de souchet, sur les emplacemens où l'on veut élever un bâtiment, avant que d'en commencer la construction.

Il étoit nuit lorsque nous parvînmes au grand village de *Chieriepillie*, qui se trouve placé sur une hauteur. Toute la journée avoit été étouffante et nébuleuse; de sorte que nous craignîmes d'être assaillis d'un nouvel orage. Nous nous hatâmes donc d'arriver avant qu'il n'éclatât pour acheter du riz et les autres vivres qui nous manquoient.

A l'entrée du village, il y avoit un *trivasel*, qui est une des plus petites espèces de *chauderies*; car il n'y a qu'une seule pièce d'environ vingt pieds en carré, sans aucun appentis qui l'entoure.

Comme il faisoit déjà nuit, et que le capitaine Huau et mes *coulis* étoient fort fatigués, je me déterminai à m'arrêter dans cet endroit. A peine eûmes-nous soupé qu'il commença à tomber une forte pluie; et à notre grand regret, il nous arriva toute une famille de *korwas* et quelques autres voyageurs, pour chercher un abri

dans notre *trivasel*, lequel se trouva par-là entièrement rempli. Je me mis dans mon *palanquin*, que j'avois fait placer sous un arbre épais, et en fis tomber la couverture, dans l'espoir de dormir tranquillement; ce qui me réussit très-bien, malgré le bruit que faisoit la pluie en tombant, et le coassement des grenouilles d'un marais voisin; sans parler du claquement d'un épouventail destiné à écarter les oiseaux d'un champ voisin nouvellement ensemencé.

Le jour commençoit à paroître lorsque je m'éveillai. La pluie avoit cessé; et comme je ne voulus plus dormir, je résolus de me lever, d'allumer une cigarre et d'appeler ensuite mes gens, lorsque je crus entendre la respiration d'une personne qui se trouvoit tout près de moi. Je me levai tout d'un coup sur mon séant, et allongeai le bras du côté d'où venoit le son. A ma grande surprise, je trouvai que c'étoit une femme qui dormoit tranquillement sur la terre humide à côté de mon *palanquin*, enveloppée seulement dans son habillement de dessous. Curieux de savoir qui c'étoit, je pris le parti de la réveiller.

C'étoit une jeune fille more que j'avois déjà vue assise sous le même arbre le soir, lorsque je fus me retirer dans mon *palanquin*. Je

lui demandai pourquoi elle ne s'étoit pas plutôt mise dans la *chauderie ?* Elle me répondit qu'il n'y avoit plus de place. Je lui offris de la recevoir dans mon *palanquin*; mais elle parut fort choquée de cette proposition, et, sans dire un mot, elle se leva pour aller se placer sous un autre arbre.

La pluie qui ne cessoit de tomber, une nuit sombre, le silence profond qui régnoit, et la solitude où elle se trouvoit, tandis que tout le monde goûtoit les douceurs du sommeil, avoient tellement rempli de frayeur l'esprit de cette pauvre enfant, qu'elle s'étoit enfin déterminée, faute d'un autre abri, à se mettre du moins en partie à couvert sous l'enveloppe de mon *palanquin* : elle avoit résolu, à ce qu'elle me dit, de se retirer aussitôt que la pluie auroit cessé, mais le sommeil l'avoit surprise.

Environ une demi-heure après, j'entendis du mouvement dans le *trivasel*; les voyageurs et mes *coulis* étoient sur pied, et je vis paroître ensuite mon ami Huau, qui avoit passé une fort mauvaise nuit dans la petite hôtellerie comblée de monde. Pour le remettre un peu, je fis faire du café par Francisque, et fus en attendant me baigner dans un étang voisin, dont l'eau limpide étoit entièrement couverte des

feuilles rondes du lotus blanc *(nenuphar, nymphœa alba.)* Les fleurs de cette plante, qu'on trouve dans toutes les eaux douces et stagnantes, sont fort estimées des Hindous, tant à cause de leur beauté, que parce que, selon leur mythologie, cette fleur est sortie du nombril de Dieu, et que c'est d'elle que naquit ensuite *Brahma ;* c'est aussi à cause de cela qu'on a donné à cette plante le nom de *pedma-nabhah :* ce dernier mot, en langue samscrite, veut dire nombril, et *pedma* signifie le lotus. On l'appelle aussi *kamoudie komola, tamarra* et *poddhou.* Cette fleur joue le même rôle dans les vers des poëtes indiens que notre rose dans ceux d'Europe : elle leur sert d'emblême de la beauté de la femme; aussi donne-t-on à une femme belle et vertueuse le nom de *poddhinje.* Ce lotus s'employe dans toutes les cérémonies religieuses; honneur dont ne jouit point la fleur d'un rouge foncé de cette même espèce, appelée *rokta-komola*, c'est-à-dire, *lis-d'eau-sanguin.* Les feuilles rondes du lotus servent généralement de plats et d'assiettes aux Hindous, qui les renouvellent chaque fois.

De quelle belle matinée nous jouîmes lorsque nous quittâmes ce village! La pluie avoit

tout ranimé. Toutes les plantes étoient verdoyantes. Les oiseaux se promenoient d'arbre en arbre, en remplissant l'air de leur chant et de leur gazouillement; tandis que l'*avoutrou* (vautour), assis sur la cîme d'un palmier desséché, faisoit entendre ses cris perçans. Avec quelle gravité il est perché là, et tourne lentement sa tête pelée de côté et d'autre, pour voir s'il ne découvre rien qui puisse apaiser sa faim. Il commence maintenant à étendre sa large envergure, et monte d'abord d'un vol lourd et tardif; mais bientôt il s'élève par élans redoublés jusqu'au poste qu'il s'est choisi dans l'air. Voyez-le planer en grands cercles à travers la voûte éthérée, et se promener entre les nuages flottans. Son œil perçant parcourt avec rapidité la terre, pour y choisir la victime destinée à satisfaire son vorace appétit.

Vers le midi nous arrivâmes au beau village de *Bawpatla*, à l'entrée duquel il y avoit un temple dans l'ancien style indien, consacré à *Lokhia*, déesse de l'abondance et du bonheur; et tout à côté étoit placée une *chauderie*, également ancienne, et qui tomboit en ruine. Comme nous ne voulions rester ici que pour prendre notre dîner, cette hôtellerie étoit assez

bonne pour nous. Je me déterminai donc à y rester, d'autant plus que je voulois examiner le temple à mon aise.

Lokhia est une des *tschautorotno* ou des quatorze pierres précieuses qui sortirent de la mer de lait. *Vischnou* l'épousa, à cause de sa beauté extraordinaire. On la représente souvent moitié homme moitié femme, ou elle et son époux entortillés ensemble, pour faire connoître à quel point il l'a aimée. Dans cette situation on la nomme *Lokhjé Narraijon* ou *Lokhjé Jonadon.* Elle est l'image de la fertilité, et c'est à cause de cela qu'on l'appelle aussi *Birmadevie*, ou déesse de la terre. On lui donne encore d'autres noms, tels que ceux de *Sri*, *Schorbou*, *Mongola*, *Letschemie*, etc. C'est la Cérès des Hindous. On célèbre sa fête, appelée *Lokhja poujeh*, quatre fois par an : le premier jeudi d'août ; le second jour de la pleine lune de septembre, pendant lequel il n'est permis de prendre d'autre nourriture que du lait de noix de coco ; le premier jeudi du mois après la moisson ; enfin, dans les derniers jours de décembre.

Aussitôt que nous eûmes dîné, nous nous remîmes en route. Je fis marcher mes *coulis* en avant avec mon palanquin, et les suivis à

pied avec mon ami Huau, pour examiner en passant le village.

Nous vîmes ici une quantité de personnes placées autour du *biesjéschutka* ou taureau banal du village, qui étoit couché à terre, et que les spectateurs regardoient d'un œil de pitié. Cet animal étant tombé dans une fosse, s'étoit blessé de façon à ne pouvoir plus se relever. Deux *pottebakkers* (chirurgiens), paroissoient fort occupés à examiner les parties lésées. Les chirurgiens indiens ont un talent extraordinaire pour rétablir les fractures des os, ainsi que pour guérir les entorses et les autres accidens de cette espèce. On s'étonnera sans doute de ce qu'on n'ait pas plutôt tué ce lourd animal ainsi blessé, comme cela se pratique en Europe; mais il faut se rappeler le respect que les Hindous ont pour le bœuf, et qu'ils regardent comme un grand péché d'en tuer un; aussi n'en mangent-ils point. Cependant ce respect ne va pas jusqu'à l'adoration, ainsi que l'ont avancé quelques écrivains; ils ne considèrent en cela que l'utilité de cet animal et ce que leur enseigne la doctrine de la métempsycose, suivant laquelle la vache est le dernier des animaux par lequel doit passer une ame avant qu'elle puisse entrer dans un corps humain. Lorsque, selon cette même doctrine,

l'animal qui renferme cette ame vient à être tué, il faut que l'ame vague à l'aventure tout le temps que l'animal auroit pu vivre encore naturellement. Il n'y a que les *parrias* et les Européens qui mangent du bœuf dans l'Inde, ce qui fait qu'on les abhorre. Les *brahmes*, les *schettries* ou *xetries*, excepté les *radjapours* ou gens de guerre, et quelques tribus de *beidsches* (*waschieres* marchands), ne goûtent aucune espèce de viande, et ne vivent que de lait, de fruits et de légumes.

C'est à cette nourriture végétale qu'il faut attribuer le caractère doux et humain des Hindous; car les peuples qui mangent beaucoup de viande sont, en général, plus insensibles et plus durs. La nourriture animale n'est pas celle qui convient à l'homme, ainsi que cela est prouvé, entr'autres, par ses dents, qui ne sont pas celles des carnivores (1).

---

(1) Notre auteur déraisonne ici. La conformation de l'homme, et particulièrement ses intestins, prouvent, comme cela est connu, qu'il appartient également à la classe des frugivores et à celle des carnivores. Ces mêmes Hindous dont il est ici question, nous apprennent que le règne végétal seul rend indolent et énerve l'ame; c'est pourquoi ils permettent à leurs militaires de se nourrir de viande. Nous n'observerons pas ici

Comme les Hindous ne tuent pas de bœuf, ni ne le vendent pour être mangé, cette viande est presque partout fort rare dans l'Inde, et on n'en trouve pas aux marchés; ce qui est fort désagréable, en général, pour les Européens, qui sont accoutumés à cette nourriture. Ce sont surtout les missionnaires qui paroissent ne pouvoir pas s'accoutumer à la privation de ce mets; ce qui fait qu'ils s'élèvent toujours avec force contre le respect que les Hindous montrent pour les vaches. Ils ne pensent pas que l'usage de la viande de bœuf, de buffle et de porc est beaucoup plus malsaine dans l'Inde qu'en Europe. L'usage en produit ici des humeurs âcres, et l'expérience journalière prouve qu'il en résulte des maladies dangereuses, qui causent la mort.

L'Inde est d'ailleurs si abondante en toutes

---

que si on ne tuoit pas les animaux, la race humaine ne trouveroit à la fin plus de place pour elle sur la terre. Nous remarquerons seulement, ce que savent tous les médecins, que l'usage modéré de la viande convient à l'homme; et qu'il n'y a que l'excès de la viande échauffante de bœuf, cuite à moitié seulement, telle que l'aiment les Anglois, qui puisse avoir une influence préjudiciable sur le caractère de l'homme. *Medium tenere beati!* (*Note du trad. all.*)

sortes d'excellens végétaux propres à la nourriture, ainsi qu'en plantes qu'on emploie de différentes manières pour l'habillement et pour la construction des habitations, que le besoin n'a pas pu conduire les habitans à tuer les animaux pour l'utilité ou les agrémens de la vie. Voilà ce qui fait que les Hindous ont une si grande aversion pour le meurtre et pour le sang. Aussi les bouchers appartiennent-ils à la plus basse et à la plus méprisable tribu des *parrias*. On les oblige même, dans les cantons où les Mogols sont les maîtres, à vivre loin des autres habitans, et il leur est défendu d'exercer leur métier en public. Par ce moyen, la jeunesse n'est pas accoutumée de bonne heure à des spectacles sanguinaires, comme chez nous. Qu'on pense à la grande influence que de pareilles coutumes doivent avoir sur le cœur humain.

Il y avoit à-peu-près une demi-heure que nous étions en route, lorsque je fus obligé de nouveau de sortir de mon palanquin. A quelques pas devant nous j'aperçus un serpent à lunette d'une grandeur et d'une grosseur démesurées, étendu immobile sur le sable. Pour voir s'il étoit mort, je lui jetai une pierre, mais il ne bougea point. Je m'en approchai alors; mais à peine

eus-je fait deux pas, qu'il se redressa. Son cou se gonfla, ses yeux étincelèrent, sa gueule étoit ouverte, et sa langue avancée me menaça, en sifflant, de la mort. Je retournai en hâte vers mon palanquin, pour y prendre le fusil de chasse du capitaine Huau qui étoit chargé de dragée, et fit feu sur le reptile. Il souffla d'une manière horrible, et alla se cacher dans un buisson prochain, en traînant péniblement sa queue. Comme j'étois sûr de l'avoir atteint, je fis mettre le feu au buisson, et je tins avec le capitaine Huau et Francisque les yeux attachés sur le serpent. Avant que j'eusse pu le prévoir, l'animal venimeux sortit du buisson, et passa entre mes jambes pour aller se tapir dans d'autres broussailles que je fis allumer également, mais sans qu'il nous fût possible de trouver le reptile.

Mes *coulis* furent extrêmement chagrins de cet événement. *Doré, mantsché jogum ledou*, (monsieur, cela prédit quelque malheur!) s'écrièrent-ils à plusieurs reprises, et voulurent que, pour le prévenir, nous retournassions à *Bawpatla*; car les Hindous ont une telle vénération pour le serpent à lunette (*cobra-capella coluber*, NAJA) que, par une suite de cette idée superstitieuse, ils n'osent pas lui

nuire, et moins encore le tuer. Ils regardent aussi comme un *ojatra* ou fort mauvais présage lorsque ce reptile passe, sans le mordre, entre les jambes de celui qui l'a molesté.

Je ne fis aucune attention à ces propos ridicules, et continuai mon chemin. Il fut impossible à mon compagnon de soutenir plus longtemps sa marche; il restoit presque toujours en arrière. J'étois obligé alors de faire aller plus lentement mes *coulis*, et de nous arrêter à midi, et le soir plutôt que je n'aurois voulu, afin de lui donner plus de temps pour se reposer; ce qui, à mon grand regret, retardoit beaucoup mon voyage; cependant les égards que je devois à mon ami, me firent passer par-dessus ces désagrémens.

Le soleil étoit encore fort haut lorsque nous arrivâmes à *Periatschierelou*, de sorte que nous aurions pu faire une lieue de plus; mais les raisons dont je viens de parler, et la beauté du village, me déterminèrent à y passer la nuit.

A l'entrée du village, près de la route, il y avoit une *poudar* ou statue de dieu d'une grandeur extraordinaire, à laquelle il manquoit cependant la tête, qui étoit couchée dégradée à terre. On donne dans l'Inde le nom de *poudars* aux divinités tutélaires des villes et des villages,

dont chacun possède le sien. Son image, faite de terre glaise et de pierre et enduite de chaux, se trouve toujours placée sur la route. Elle est d'une forme humaine, mais gigantesque et représentée assise avec les jambes posées en croix. Elle a quelque fois dix à douze pieds de hauteur, sans y comprendre le piédestal, sur lequel on représente ordinairement des animaux sauvages en terre glaise et en pierre. On ne rend aucun culte particulier à cette espèce de divinité, si ce n'est que les *parrias* lui font quelquefois le sacrifice d'un bouc.

Nous avions ici deux *chauderies* à notre disposition; celle où nous entrâmes étoit fort jolie et fort grande, et il n'y avoit de plus aucun voyageur; mais il falloit s'attendre à en voir arriver, car il n'étoit pas tard encore.

Selon ma coutume, j'allai seul me promener dans le village; car mon compagnon de voyage étoit rendu de fatigue, et très-abattu d'ailleurs par une indisposition.

La soirée, qui étoit fort agréable, se trouvoit embellie encore par les rayons du soleil couchant, et la fraîcheur que nous amenoit une petite brise. Tous les habitans du village étoient en activité: les uns étant occupés de leurs travaux ordinaires, tandis que d'autres revenoient

des champs. Il y en avoit aussi qui étoient montés sur les palmiers et les cocotiers pour en tirer du vin. Partout les *pakotiés* ou puits à bascule (1) étoient en mouvement pour fournir l'eau nécessaire aux plantes, et partout on entendoit les jardiniers égayer leurs travaux par des chansons. On dételoit le buffle pesant des moulins criards à huile. Les blanchisseurs venoient de l'étang et des champs en pressant leurs ânes chargés de linge. Les tisserands, qui pendant toute la journée, avoient travaillé à l'ombre des arbres, retournoient à leurs huttes, portant leurs métiers sur les épaules; tandis que leurs enfans marchoient en sautillant devant eux. Des brahmes s'empressoient de se rendre, avec leurs *tschumbous* (2) à la main, vers l'étang, pour s'y baigner, et réciter leurs prières du soir (3).

---

(1) Ce sont de simples bascules garnies de seaux de cuir, placées sur des sources ou des puits, dans lesquels on les fait descendre. Lorsque ces seaux remontent, l'eau en tombe dans un tuyau de bois qui la conduit dans les jardins et plantations où on veut l'employer.

(2) Ce sont de petits vases de cuivre, à goulot étroit, avec lesquels les Hindous versent l'eau sur leur tête. On s'en sert aussi pour boire.

(3) Les Indiens ne peuvent réciter leurs prières du

Les gens de la campagne avoient fini leurs travaux et revenoient chez eux avec leur famille : l'heure du repos avoit sonné pour tous.

Un monticule assez haut, couvert de beaux arbres, étoit placé au milieu du village. J'y montai après m'être un peu promené, et m'assis sur le seuil d'une petite chapelle consacrée à *Pouléar*, pour admirer de là les beaux jardins dont j'étois entouré et que doroient les derniers rayons du soleil couchant.

Les corneilles avoient cessé de faire entendre leurs cris rauques, et s'étoient, avec les autres habitans de l'air, choisi une retraite pour la nuit sur des arbres touffus, entre les toits de chaume, et sur le faîte des pyramides ; on n'aperçoit plus de temps en temps, que de longues bandes d'oies sauvages, qui, d'un vol rapide, se rendoient aux marais qu'ils avoient coutume de fréquenter.

J'entendois maintenant s'élever vers moi du village, où tout étoit en mouvement, les voix claires et perçantes des femmes, celles plus graves des hommes, les cris joyeux des enfans et le chant monotone des jardiniers , qui, joints à l'aboiement interrompu des chiens, et au tintement des clochettes des buffles et des vaches qui re-

---

soir et du matin qu'étant placés dans l'eau, ou en se baignant dans un étang.

venoient des champs, formoient un bruit confus, dont je distinguois cependant les différentes parties, et qui tantôt paroissoit plus fort, et tantôt plus foible, selon que le vent le dirigeoit de mon côté, ou le dissipoit dans le lointain. Je vous salue, ombrages délicieux ! Je vous salue bosquets toujours verdoyans de l'Inde que j'ai fréquentés avec tant de plaisir, lorsque j'étois dans toute la plénitude de ma jeunesse, et que mon cœur ignoroit encore le chagrin rongeur et les noires inquiétudes ! Vous, vergers et jardins odoriférans ! bois ombreux et paisibles, dont le silence n'est interrompu que par le chant mélodieux des oiseaux ! étangs dont les eaux limpides réfléchissent les cîmes des cocotiers qui ornent vos bords, tandis que le lotus blanc élève sa fleur entre ses larges feuilles rondes ! vous, humbles chaumières placées par groupes, que couvrent de leurs ombres le palmier élancé et le beau tamarin ; et vous surtout, bons et vertueux habitans de ces paisibles demeures, recevez mon salut du pays lointain que j'habite maintenant.

Hélas ! je ne vous reverrai plus ! Mes yeux n'admireront plus la nature dans toute sa pompe orientale ; et le spectacle si touchant de la vie simple et heureuse des cultivateurs de vos belles et riches campagnes ne touchera plus mon cœur !

Ces touffes dispersées de différentes espèces de grands arbres ornés de leurs fleurs diaprées ; et qui, par leur âge et leur beauté, inspirent le respect, sans qu'une main profane ait jamais porté sur eux une hache destructive ; ces tranquilles retraites de myriades d'oiseaux couverts des plus riches robes, et qui ne cessent de célébrer par leur chant les bienfaits de la nature ; ces palmiers, ces cocotiers majestueux, dont les cimes élevées, que balance doucement le vent frais du soir, sont placées sur des tiges droites et lisses qui semblent être autant de colonnes ; ces temples avec leurs hautes pyramides dont les pointes s'élèvent çà et là au-dessus des arbres ; ces demeures modestes couvertes de chaume, placées irrégulièrement dans le village, et dont chacune est séparée des autres par son *pagger* ou muraille basse d'argile, qui l'entoure avec son jardin ou verger, tandis que de beaux arbres leur prêtent un ombrage frais ; cet air content et affable des habitans, dont l'aspect n'offre rien de grossier ni de rebutant ; ce sont là autant d'objets dont le charme ne peut se décrire, et qui désormais ne se présenteront plus à mes regards !

Je n'irai plus le soir prendre mon gîte dans une hospitalière *chauderie*, parmi de paisibles

et complaisans voyageurs. Les pèlerins ne me feront plus le récit de leurs aventures et des choses merveilleuses qu'ils ont vues dans les pays qu'ils ont parcourus. Je n'admirerai plus les ruines des siècles passés. Je ne m'entretiendrai plus avec de respectables vieillards et de savans brahmes sur les fondateurs de ces antiques monumens. De jeunes et belles *daatscheries* ne viendront plus charmer mes yeux par leurs danses légères et voluptueuses, ni flatter mes oreilles par leurs chants mélodieux. Je dois renoncer pour jamais à ces bains rafraîchissans que j'allois prendre le matin et le soir dans les eaux limpides de ces vastes étangs qu'entourent de beaux arbres. Je ne goûterai plus les fruits savoureux des vergers, ni l'appétissant *kiras* (1) des jardins potagers, ni le vin du palmier, qui a la douceur du miel, ni tous les autres bienfaits de la nature, dont la jouissance me fut si chère, et dont la privation m'est si pénible aujourd'hui!

Après la destruction de *Sadraspatnam* (2), j'avois pris la résolution de me retirer dans un de ces beaux villages de l'Inde, pour y passer en paix le reste de mes jours. J'espérois, après

---

(1) Espèce de légume.

(2) Voyez mon Voyage de Madras à Ceilan.

tant de fatigues et de contrariétés qui avoient troublé ma vie, y trouver un asile contre les caprices de la fortune, parmi les paisibles Indiens, dont je voulois chercher à mériter la confiance et l'amitié, en me conformant à leur vie simple et frugale, afin de leur être utile par mes conseils ainsi que par mes secours.

Je me berçois même de l'espoir que, me mêlant dans leurs entretiens, lorsque le soir au coucher du soleil, la vieillesse causeuse et la curieuse jeunesse seroient assises sur le banc de pierre, à l'ombre d'un *ala* (1), je pourrois les entendre raconter l'histoire de leurs dieux, et les convaincre, sans paroître les mépriser, de leurs grossières erreurs, pour leur inspirer insensiblement la connoissance et l'amour du seul et vrai Dieu.

Mais il est temps que je retourne vers mes gens. Le soleil étoit déjà couché lorsque je les rejoignis. Je descendis au village, où régnoit alors un profond silence, si ce n'est qu'on entendoit encore le chant des *jogis* et les sons aigus des cymbales des *pandaroms*, qui alloient chercher leur souper de porte en porte (2).

---

(1) Le *ficus indica*.

(2) On ne leur donne point d'argent, mais ordinai-

Il étoit presque nuit lorsque j'entrai dans la *chauderie*, où je trouvai déjà plusieurs voyageurs, dont quelques-uns étoient étendus sur leurs nattes pour se reposer, et dont d'autres apprêtoient leur souper. Mon ami avoit fait pendant mon absence une jatte de ponche, qui étoit notre boisson ordinaire du soir. J'étois pourvu d'arac, et nous trouvions le sucre et les citrons en route, soit aux marchés, soit chez les *commetis* ou marchands en détail.

Cependant la *chauderie* se remplissoit de plus en plus de voyageurs. Il nous arriva de tous les côtés des ouvriers, des pèlerins, des *cipayes*, des *korwas*, des *oders* (marchands forains) chargés de ballots, ou conduisant leurs bêtes de somme; et lorsqu'il étoit déjà sept heures, notre compagnie fut augmentée par une troupe de *daatscheries*, espèce de danseuses ambulantes, avec leurs *juntris* ou musiciens.

Après que ces danseuses eurent été se baigner dans l'étang, quoiqu'il fît déjà nuit, et

---

rement une ou deux grandes cuillers de bois remplies de *natchenie* ou riz, ou quelqu'autre chose de semblable, qu'ils mettent dans un pot qu'ils portent pour cet effet avec eux. Ils mandient de cette manière jusqu'à ce qu'ils pensent avoir suffisamment de quoi souper.

qu'elles se furent vêtues d'habillemens frais, la première de la troupe (il y en avoit sept en tout) vint me saluer, et me présenta, ainsi qu'à mon ami Huau, un bouquet de fleurs, en me demandant, en même temps, au nom de toutes ses compagnies, la permission de danser devant nous.

Les regards de tous les voyageurs qui se trouvoient à ma proximité, et qui entendirent faire cette proposition, se tournèrent vers moi. Une chuchoterie générale eut lieu parmi tous les voyageurs; mais ce furent surtout les femmes et les filles des *korwas*, qui étoient le plus près de moi, de même que toutes les autres femmes qui firent apercevoir visiblement, par leur air et par leurs regards, combien elles désiroient de voir danser. C'est là ce qui me détermina principalement à répondre aux *daatscheries* qu'elles pouvoient se tenir prêtes, et que je les ferois appeler après souper.

A peine eus-je fait connoître que je consentois à faire danser, que j'entendis dire autour de moi : *Nela doré!* (bon, brave monsieur!) — *Maharadja!* (grand monsieur! puissant monsieur! ou, à proprement parler, grand prince!) et d'autres acclamations de cette espèce. Toute la *chauderie* fut sur-le-champ en

mouvement, et l'heureuse nouvelle courut de bouche en bouche parmi les voyageurs. On réveilla ceux qui dormoient déjà, et tous quittèrent leurs couchettes pour se procurer à temps une bonne place. Il nous vint aussi des habitans du village : de sorte qu'en peu d'instans, la *chauderie* se trouva parfaitement remplie.

Après que nous eûmes soupé, je fis savoir aux danseuses qu'elles pouvoient commencer. Sur-le-champ on fit la place nécessaire; chacun se rangea convenablement, et l'on mit quelques lampes allumées de plus dans les niches des murs (1).

Lorsque tout fut prêt, je m'assis, avec M. Huau, sur les matelas de mon palanquin. Nous avions devant nous une nouvelle jatte de ponche, et

(1) Ces petites lampes, qui sont grossièrement faites d'argile, s'appellent *letschemie*, à cause de l'image de cette déesse (*Lokhja*, dont il a été parlé ci-dessus) qui y est représentée telle qu'elle. On y brûle de l'huile de noix de coco ou de sésame. Les principaux habitans s'éclairent avec des bougies. Chaque voyageur apporte avec soi de ces lampes, pour les placer dans les niches ou petits trous triangulaires qui, pour cet effet, sont pratiqués dans les murailles, afin d'éclairer l'endroit qu'il choisit pour passer la nuit.

venions d'allumer une cigarre ; c'est dans cette attitude que nous attendîmes, avec le cercle qui s'étoit formé autour de nous, l'arrivée des danseuses, qui ne tardèrent pas à paroître. Leur visage étoit couvert d'un voile, et les musiciens marchoient sur leurs pas.

Je fis signe de la main qu'on pouvoit commencer, et aussitôt les instrumens se firent entendre. Le *chelimbikaren* se plaça derrière les danseuses, et aux premiers sons des cymbales les voiles disparurent. Alors nous vîmes devant nous sept jeunes nymphes, bien faites, et dans tout l'éclat de leur beauté. Les cymbales s'étant fait entendre une seconde fois, les *daatschéries* se placèrent en haies, s'avancèrent vers nous, et commencèrent, selon leur coutume, par nous témoigner leur respect, en nous saluant, et en mettant la main droite sur leur poitrine.

A cet instant, la musique se déploya; les sons gais et perçans des *nagassarans* et *carnas*, des *matalans*, des *pilancoils* et du monotone *tourté* (1), allèrent retentir par tout le village; et c'est ainsi qu'on commença la danse.

Ces jeunes filles dansoient d'une manière

---

(1) Ces instrumens ont déjà été décrits plus haut.

ravissante. Leurs mouvemens légers, bien cadencés, pleins d'expression, sans avoir cependant rien d'immodeste, ne peuvent se décrire. Elles étoient de *Surate*, ville qui a toujours fourni et qui fournit encore les meilleures danseuses de l'Inde, quoiqu'elle ait beaucoup perdu de son ancien éclat sous la domination des Anglois.

Après qu'elles eurent dansé pendant une heure environ, je leur fis signe, avec mon mouchoir, de finir. La musique cessa, et, d'après l'usage du pays, je dus faire un compliment aux danseuses.

« En voilà assez, belles *mautiés* (demoi-
« selles), en voilà assez pour cette fois. Vous
« m'avez causé le plus grand plaisir par votre
« danse charmante; et mon cœur est rempli
« de joie. *Rambhé* (déesse de la danse) ne
« pourroit certainement pas vous surpasser. Si
« vous n'êtes pas trop fatiguées, assayez-vous
« près de moi, et charmez à leur tour mes
« oreilles, par vos voix mélodieuses! »

Ces louanges exagérées parurent faire un grand plaisir aux jeunes *bayadères* qui furent surtout fort surprises de ce qu'un Européen étoit non-seulement instruit dans leur langue, mais connoissoit également leurs usages: elles

se montrèrent sur-le-champ prêtes à satisfaire mon désir.

On apporta alors des nattes sur lesquelles les danseuses s'assirent en demi-cercle autour de moi, et les musiciens se placèrent derrière elles. Les spectateurs, qui se tinrent un peu plus loin, en laissant un petit espace entr'eux et les chanteuses, gardèrent le plus profond silence.

Après que les chanteuses m'eurent prié, plusieurs fois, de leur dire quelle espèce de *giet* (1) (chanson) je voulois qu'elles chantassent, je leur indiquai la *kamie*, ou histoire d'aventures amoureuses en vers. Elles chantèrent alors celles de *Biddhia*, princesse de *Bhordowan*, et du prince *Sondor* de *Hostinapour*, qui fut persécuté et mis à l'épreuve en subissant plusieurs événemens malheureux, par l'ordre d'une puissante fée, à qui ses amours avoient déplu ; mais qui parvint cependant à posséder la belle princesse *Biddhia* (2).

---

(1) Les poésies, les romances, les contes qu'on peut chanter en langue hindoue portent tous le nom de *giet*. Telle est la *bhaguat-giet*, ou chanson du tigre, épithète qu'on donne quelquefois à *Krischna*. Cette chanson a été traduite en françois et en d'autres langues d'Europe.

(2) Les Aventures amoureuses de *Biddhia* et de

Il étoit minuit lorsqu'elles eurent fini leur chanson. Elles voulurent en commencer une autre, mais je les remerciai ; et après que j'eus satisfait à l'usage, en présentant à la première danseuse mon présent (1), sur un plateau couvert de feuilles de béthel et de noix d'arèque, elles se levèrent en me témoignant leur reconnoissance de la manière honnête et généreuse dont je les avois traitées.

Les spectateurs se retirèrent également, les uns dans leurs huttes, les autres à l'endroit qu'ils avoient choisi pour passer la nuit ; et tous parurent fort contens du plaisir qu'ils venoient de goûter ; mais ils auroient sans doute été

Sondor forment un fort joli roman écrit par *Gobinda-Daasch*, qui vivoit au commencement du *kallie-joog* (siècle de fer).

(1) Ce présent n'est pas déterminé ; mais il faut qu'il soit, comme tous les autres présens, en nombre impair. Lorsque ces filles dansent pendant quelques heures devant deux voyageurs, elles sont contentes de recevoir, par exemple, onze roupies ; mais quand elles passent toute la nuit à quelque fête ou dans de grandes assemblées, il est naturel que le salaire soit plus considérable. Dans de pareils cas, on leur donne de plus quelques bijoux, étoffes ou autres cadeaux semblables.

plus satisfaits encore, si les *bayadères* avoient passé la nuit entière à danser et à chanter.

Bientôt un silence général régna dans la *chauderie*; les lampes furent éteintes, car les Hindous n'aiment pas à dormir à la lumière, et tout le monde goûta le repos. Mon ami se plaça sous l'appentis ; mais comme notre hôtellerie étoit trop remplie, je fis porter mon palanquin en plein air, et j'allai m'y coucher.

A peine fus-je endormi, que je fus réveillé par un mouvement qu'on fit à la couverture de mon palanquin. Je la levai pour voir quelle étoit la personne qui venoit, à cette heure, troubler mon sommeil, et m'écriai : *aar idou?* (qui est-là ?)

La voix douce d'une femme me répondit : « C'est moi, monsieur, c'est la *daja* (1) des *sou-* « *tredharies*. Je viens vers vous, avec mille « complimens de la part de la *ponné* (jeune « fille), avec le *rawke* (corset) jaune et la « couronne de *mougarie* (fleurs blanches odo- « riférantes) sur la tête. Votre honnêteté et « votre galanterie ont ouvert son cœur en votre « faveur, ainsi que le *sourdjoupou* (fleur qui « se ferme le soir) s'ouvre aux rayons du so-

(1) La conductrice et en même temps la femme-de-chambre, et souvent l'entremeteuse des *bayadères*.

« leil levant. Recevez ce béthel qu'elle a pré-
« parée elle-même pour vous, comme une
« marque de l'affection qu'elle vous porte. Elle
« est assise au pied de votre lit, où elle attend
« vos ordres (1). »

Parmi la troupe des bayadères, il y avoit une fille d'environ quinze ans, d'une fort belle physionomie, d'une taille admirable, et qui avoit montré beaucoup de talent et de sensibilité dans son chant et dans sa danse. Elle avoit remarqué, sans doute, que c'étoit sur elle que j'avois particulièrement arrêté, avec complaisance, mes regards; et comme elle en avoit vraisemblablement conclu que je désirois de faire une connoissance plus particulière avec elle, la *daja* avoit été chargée, de sa part, d'arranger cette affaire avec moi.

Je dois l'avouer, cette jeune personne avoit fait une forte impression sur mon esprit, et la beauté de cette charmante nymphe auroit bien pu me séduire, si je n'avois pas songé que c'étoit une danseuse ambulante, née par conséquent d'une basse classe, qui ne devoit pas être fort difficile sur le choix de son amant. Cette idée

(1) Manière mystérieuse de parler, dont il est facile de deviner le sens.

et l'intérêt que m'inspiroient les souffrances de mon ami Huau, ainsi que la prophétie de mes *coulis* touchant la rencontre du serpent à lunette, me retinrent, et furent cause que je refusai avec froideur la proposition et renvoyai le béthel.

« Quoi, Monsieur, me répondit la *daja*, vous « dédaignez la belle Mamia? J'en suis sur- « prise! Je croyois avoir remarqué que cette « fille ne vous étoit pas indifférente. Qu'est-ce « qui a pu fermer votre cœur pour elle? Que « craignez-vous? C'est ma chère pupille, et « vous êtes le premier à qui elle ait offert le « *kampaak* (1). »

Je ne pus m'empêcher de rire de la bonne femme, qui s'imaginoit sans doute que j'étois encore novice et peu instruit. Mais je savois bien que ces *dajas* n'ont pas la coutume de différer long-temps à produire leurs élèves, et tirent le plutôt possible avantage de leur beauté. Je n'ignorois pas non plus les moyens auxquels

---

(1) Le *kampaak* est le *béthel de l'amour*, c'est-à-dire, le béthel que la femme prépare elle-même, et auquel elle ajoute, outre les ingrédiens ordinaires, de la cardamome, etc., pour l'envoyer à l'homme à qui elle veut faire connoître l'amour qu'elle a pour lui.

elles ont recours pour les faire passer pour des vierges pures.

Voilà ce qui fut cause que ce dernier discours de la *daja* fit sur moi un effet tout-à-fait contraire à celui qu'elle en attendoit, et me révolta même. Je lui dis qu'elle pouvoit aller entretenir un autre que moi de l'innocence de sa pupille, et qu'elle n'avoit qu'à se retirer au plutôt avec son *kampaak*.

J'avois ordonné à mes *coulis* de venir m'éveiller de bonne heure; ce qu'ils firent. Le jour commençoit à poindre; tout étoit sur pied dans la *chauderie*, et chacun s'apprêtoit à partir.

Les *soutredharies* étoient aussi dans l'intention de poursuivre leur route, et leur bête de somme étoit déjà chargée. Elles vinrent l'une après l'autre prendre congé de moi; excepté Mamia, qui ne parut point; elle se tenoit dans l'éloignement, et causoit avec une de ses compagnes, sans prendre garde à moi. Je l'appelai par son nom. Elle leva avec fierté sa tête, et me regarda d'un air qui exprimoit tout-à-la-fois la colère et le mépris, porta ensuite la main sur sa poitrine, et sembla ne plus s'occuper de moi.

Cette conduite de sa part me piqua et me plut cependant, d'autant plus que je ne m'y étois pas

attendu. J'en concluai qu'elle n'étoit pas de la basse classe, et je conçus quelque estime pour elle. Ce ne fut qu'alors, à la clarté du jour, que je vis combien elle étoit belle; la lumière des lampes avoit nui à ses attraits. Elle me parut bien plus séduisante dans la simple robe de coton qui enveloppoit dans ce moment ses membres si bien dessinés, qu'elle ne l'avoit fait dans ses habits d'apparat. Que les traits de son visage étoient beaux! quel charme puissant régnoit sur tout son corps! son attitude fière, sa démarche assurée, l'air de santé et l'éclat puissant de la jeunesse qui servoient à relever la douce vivacité de ses yeux, firent la plus vive impression sur moi. Je fus fâché d'avoir rejeté avec tant de dédain les démarches d'une aussi charmante créature. Si la présence de mes gens et des autres voyageurs ne m'avoit pas retenu, j'aurois sur-le-champ couru vers elle pour lui demander pardon. Je me consolai par l'idée que je la rencontrerois en route, parce que j'avois appris de la *daja* que cette troupe se rendoit, comme moi, à Madras.

« Adieu, Mamia! adieu, nous nous reverrons un jour, » lui criai-je, au moment que mes *coulis* mirent mon palanquin sur leurs épaules. Elle ne me répondit que par un rire

dédaigneux. Lorsque j'eus fait une centaine de pas, je me tournai encore une fois vers elle, et remarquai avec étonnement qu'elle avoit pleuré, car elle essuyoit ses yeux, et deux de ses compagnes qui étoient près d'elle s'embloient la consoler.

Cette douleur étoit-elle véritable ? Quoi qu'il en soit, je me trouvai vivement ému.

A peine fûmes-nous sortis du village, qu'une contrée charmante vint frapper nos regards. Des champs immenses couverts de riz et d'autres grains s'étendoient des deux côtés de la route, et le vert brillant des jeunes pousses tranchoit agréablement avec les épis dorés des autres fruits de la campagne qui touchoient à leur maturité.

Des villages entourés de bouquets d'arbres et de vergers étoient dispersés çà et là entre les mers des épis ondulans, et ne se faisoient apercevoir que par les pyramides de leurs temples. Dans le lointain, vers le couchant, une chaîne de hautes montagnes bornoit l'horizon.

Il étoit environ midi lorsque nous atteignîmes le magnifique village de *Ventapalam*. Cet endroit est fort renommé par les belles étoffes qu'on y fabrique et qu'on y peint. J'y admirai

surtout une étoffe de coton croisée d'un brun clair, qui étoit alors à la mode.

Tous les habitans étoient dans ce moment occupés de différens travaux. Les femmes et les filles piloient dans des mortiers de bois, en chantant devant leurs huttes le *nelij* (riz dans sa gousse (1) ; d'autres le trayoient ; d'autres encore le broyoient dans des moulins à bras ; car les Hindous n'emploient pas d'autre farine ; toutes enfin se rendoient utiles d'une manière ou d'autre, tandis que les petits enfans jouoient autour d'elles.

Les hommes n'étoient pas moins attentifs à leurs occupations : ils faisoient des paniers d'osier ou des nattes de jonc de plusieurs couleurs ; d'autres fabriquoient toutes sortes d'ustensiles aratoires ou de ménage. Les forgerons, les chaudroniers, les potiers, les imprimeurs de toile de coton, toutes les autres esp èce d'ouvriers enfin, et jusqu'au maître d'école avec ses disci-

---

(1) Ces mortiers sont des blocs de bois évasés en forme d'entonnoir. Les pilons, qui sont également de bois, sont de l'épaisseur du bras, et ont environ quatre pieds de long. Il est étonnant avec quelle justesse et quelle légèreté elles font ce travail, sans que leurs pilons viennent jamais à se heurter.

ples, donnoient l'exemple d'une industrieuse activité, soit devant leur demeure, soit à l'ombre de quelque arbre voisin.

Chaque endroit un peu ombragé offroit un tisserand devant son métier; les petits garçons sautilloient ou jouoient dans les environs, tandis que les plus âgés aidoient leur père à renouer les fils, ou lui apportoient une cruche de *kanje* (eau de riz).

Nous nous établîmes aussi dans un bosquet de beaux manguiers, quoiqu'il y eût trois *chauderies* dans le village, et nous y fîmes un repas agréable et joyeux. Mon compagnon de voyage avoit tué, chemin faisant, quelques bécasses et deux plongeons; d'ailleurs les vivres ne manquoient pas dans le village : nous y trouvâmes des poulets, des canards, et même des coqs d'Inde; les œufs, le lait et le beurre y étoient également en abondance.

Il est vrai que dans ce pays les vaches ne donnent pas, à beaucoup près, autant de lait qu'en Europe, et ce lait n'est pas non plus aussi gras; mais celui qu'on achète est du moins tel que le donne la vache. Dans la plupart des villes et des villages qui bordent la côte orientale de la Péninsule, de même qu'au *Bengale*, les gens de la campagne viennent avec leurs vaches de-

vant la porte de leurs chalands, et les traient en leur présence.

Mon ami et mes *coulis* s'étoient, après dîner, couchés sur le sable pour faire la méridienne. Comme nous ne devions partir qu'à une heure, j'allai me promener au village, afin d'épier pendant ce temps l'arrivée de la belle Mamia et de ses compagnes, qui devoient également faire ici leur repas; car l'image de cette charmante enfant occupoit sans cesse mon esprit. Je ne pouvois me pardonner de l'avoir si mal reçue, et voulois du moins lui donner quelque raison de ma brusquerie. J'espérois de l'apaiser par des excuses et des présens. Je me promenai donc fort au loin, en admirant la magnifique contrée qui, de toutes parts, environnoit le village, lequel surpassoit également en beauté tous ceux que j'avois vus pendant mes voyages dans ce pays. Une quantité innombrable d'oiseaux parcouroient l'air; les cocotiers étoient remplis d'écureuils à bande blanche sur le dos, qui en suçoient les jeunes noix. Il est plaisant de voir les singulières gambades qu'ils font quand on approche des bois solitaires où ils jouent ensemble dans le sable, pour se réfugier dans les arbres qui leur servent de retraite (1).

(1) Le nombre d'écureuils qu'on trouve dans l'Inde

Semblables à une forêt de mâts, s'élevoient ici les *kangas* (1) avec leurs tiges droites et lisses chargés de fruits, couleur d'orange. Je vis aussi les arbres connus sous les noms de *biralé* (2),

---

est incroyable. Ces animaux aiment surtout à habiter les cocotiers, dont ils préfèrent le fruit à toute autre chose, quoiqu'ils fassent cependant de grands dégâts dans les vergers. De leurs petites dents aiguës comme des aiguilles, ils percent un trou dans la partie supérieure de la noix de coco pour en manger et en boire le fruit; après quoi ils la font tomber en rongeant sa tige. Ces écureuils ne diffèrent de ceux d'Europe qu'en ce qu'ils ont une bande blanche le long du dos; ils sont aussi beaucoup plus petits.

(1) Le *kanga* est le même arbre que l'*aréquier*, dont la noix, qui a parfaitement la forme et la grandeur d'un œuf, sert pour le béthel. Ce fruit est renfermé, comme la noix de coco, dans une gousse filandreuse; et l'arbre lui-même ressemble beaucoup, par sa tige et par ses feuilles, au cocotier, à l'exception que ce dernier est plus haut et plus fort, et que ses branches et ses feuilles sont plus longues.

(2) Le *biralé* est un arbre dont la tige est haute et épaisse. Ses feuilles sont reluisantes, et forment un peu l'évantail, mais sont cependant plus longues et plus pointues d'un côté que de l'autre. Son fruit a la forme d'un oignon, et pend en grappes, en même temps que les fleurs, entre de longues fibres brunes, qui ont assez l'apparence d'une épaisse queue de cheval. Comme ces

de *santchemie* (1), de *sibonné* (2), de *polega* (3) et plusieurs autres; de même qu'une quantité de belles plantes et de fleurs qui croissoient naturellement dans ces lieux. L'air étoit rempli d'une odeur balsamique qui émanoit du *kadoumoulla* (4), des fleurs jaunes du *kadaga* (5) et des fleurs en grappes velues du

---

fruits ne mûrissent pas tous à-la-fois, il y en a de verts, de jaunes, de rougeâtres et d'un rouge foncé à la même grappe; ce qui, avec les fleurs d'un jaune clair, présente un coup-d'œil agréable.

(1) La sève de cet arbre est un lait épais d'un goût fort âcre. Les racines et les branches en sont pleines, mais surtout les feuilles, dont cette liqueur sort par gouttes lorsqu'on les froisse ou déchire.

(2) Le *sibonné* est remarquable en ce que ses feuilles tombent quand ses fleurs commencent à se montrer, et ne les reprend que lorsque son fruit et mûr.

(3) Le *polega* pousse de même une tige haute, mais peu épaisse. Cette tige est fort droite, de même que ses branches. Ses fleurs ont une odeur aromatique, et sont d'un rouge foncé.

(4) Le *mougarie* sauvage. C'est une fleur blanche qui ressemble beaucoup au jasmin, et dont l'odeur est fort agréable. Elle est placée sur un arbre élancé et touffu.

(5) Le *kadaga* est encore un grand arbre, dont les fleurs sont jaunes et ont la forme d'une tulipe, mais elles sont plus petites. Leur odeur est aromatique.

kaldera (1) et d'autres végétaux, tant dans les jardins qu'en plein champ.

Quelle étonnante variété d'oiseaux diversement colorés, ne vis-je point dans ces bois? tels, entr'autres, que le *kowiel* à la voix fluttée, et qui aime à habiter surtout le manguier, dont le fruit fait sa nourriture favorite. J'entendis aussi les sons mélodieux du *matchika* (2), tandis que les tourterelles se répondoient d'arbre en arbre d'une voix plaintive, dont les cris clairs du *scharoukh* (3) remplissoient les intervalles.

---

(1) Le *kaldera* ou *kalouda* est un arbuste de sept à huit pieds de hauteur, dont les branches inférieures se replient toujours vers la terre, dans laquelle elles se fixent, et prennent de nouvelles racines, ainsi que cela a lieu avec l'*ala* ou *ficus indica*. Les feuilles en sont fort longues et pointues, comme celles de l'aloës, et garnies de trois rangées d'épines. Les fleurs, qui sont blanches, et ressemblent à des houppes fibreuses, émanent une odeur très-agréable et qui s'étend fort loin. Le fruit ressemble en tout à l'ananas, mais n'est mangeable que pour l'âne seul, qui l'aime beaucoup, mais plus encore les feuilles. Cet animal en langue malabare s'appelle *kalde*; et c'est de là que cet arbuste a reçu le nom de *kaldera*.

(2) Le *matchika* ne vit que de mouches.

(3) Le *scharoukh* est une espèce de caille.

Toutes ces beautés de la nature ne pouvoient cependant bannir Mamia de ma pensée. C'étoit elle seule que je cherchois dans ce moment, mais en vain, en parcourant toutes les *chauderies* et deux *trivasels* qui se trouvoient dans ce village. Ce fut également sans fruit que je fis des questions à tous les habitans et à tous les voyageurs que je rencontrai. Personne ne put me donner des nouvelles des *soutredaries*, que j'attendois avec tant d'impatience; et, j'en conviens à ma honte, je montrai beaucoup d'humeur à ce sujet. Il étoit maintenant trois heures; il falloit que nous nous remissions en route. Je ne pus néanmoins m'empêcher d'aller à la dernière *chauderie*, qui étoit placée sur le bord du grand chemin, mais sans y trouver ce que je cherchois avec tant d'ardeur. La fatigue m'engagea à m'asseoir; et Dieu sait combien de temps je serois resté là, si le capitaine Huau, inquiet de ne pas me voir arriver, ne fût venu me chercher. Un voyageur lui avoit dit qu'un *bellakaren* (un blanc) étoit assis sur le bord du chemin. Il fut fort étonné de me trouver dans cet endroit. Je me servis d'une défaite et le suivis, pénétré de chagrin, à notre gîte; car il ne me restoit maintenant plus d'espérance de revoir de

la vie ma chère Mamia. Les larmes aux yeux, je montai dans mon palanquin, et nous quittâmes *Ventapalam.*

CHAPITRE X.

Réflexions. La Nelaar. *La fête* Nobonie. *Le* schoni. *Le soldat malheureux.* Karracoudré. *La morsure du serpent.*

Couché dans mon palanquin, je me rappelai tout ce qui s'étoit passé. J'eus honte de ma foiblesse, et me fis des reproches de ce que je me laissois captiver de la sorte par une danseuse publique. Je fus donc content de ne l'avoir point trouvée, et résolus fermement de ne plus songer à la belle Mamia.

En pensant à *Ventapalam*, je sentis renaître le projet chimérique que j'avois conçu depuis long-temps de me choisir un lieu de repos dans quelque beau canton de l'Inde, et le village que nous venions de quitter me parut préférable à tous les autres endroits que j'avois vus jusqu'alors. Je formai en conséquence mon plan, que j'aurois voulu exécuter sur-le-champ s'il m'eût été possible. Cependant je ne renonçai pas à l'espoir de réaliser quelque jour cette idée, qui me flattoit. J'écrivis même dans mon

journal : « *Ventapalam* sera le lieu où je viendrai terminer mes jours. »

Ventapalam est situé sur la côte de *Coromandel*, par les 15 degrés 46 minutes de latitude nord; et où suis-je maintenant?

O vanité des projets humains! je n'ai jamais revu ce beau village! Le sort m'a ramené dans un pays froid, où je suis privé de tous les agrémens que j'aurois pu goûter ici. Mais je garde le silence.

A quatre heures après-midi nous arrivâmes à *Calliour*, petit village situé sur une hauteur. Nous y achetâmes, pour une demi-roupie, un poulet d'Inde, dont je fis faire un pilau par Francisque; nous passâmes la nuit ici, et partîmes le lendemain à la pointe du jour.

Vers les huit heures du matin, nous arrivâmes à la *Nelaar*, rivière qui, durant la saison des pluies, coule avec une grande rapidité, se déborde même en plusieurs endroits, et couvre les terres de ses eaux; mais elle se trouvoit alors, pour ainsi dire, à sec, et n'offroit au milieu de son lit sablonneux qu'un petit ruisseau; de sorte qu'il étoit facile de la passer à gué. Aussi loin que la vue pouvoit s'étendre, on apercevoit le long des deux rives de grands arbres bien touf-

fus ; et des palmiers sauvages couvroient les collines sablonneuses.

Je fis faire halte ici pour déjeûner, et nous nous établîmes sous deux *bonéraïs* (1) d'un épais feuillage. Un vent frais nous ranima, et la vue sur de belles campagnes servit à assaisonner le riz froid (2) que nous mangeâmes. Pendant ce temps mes *coulis* étoient occupés à nettoyer leurs pots et leurs chaudrons, ainsi qu'à laver leurs mains et leurs pieds; ce que les Hindous ne négligent jamais de faire après leurs repas.

Nous poussâmes alors plus loin, et atteignî-

---

(1) Le *bonéraï* est un grand arbre droit, mais noueux cependant. Ses branches sont belles, bien jetées, touffues et garnies de longues et larges feuilles, d'un vert foncé et assez luisantes. Ses fleurs, qui sont d'un jaune doré, ont quelque rapport avec notre pied d'alouette, et répandent une odeur fort agréable. Son fruit, petit et rond, ressemble à la cerise ; mais il est d'un goût trop âcre pour qu'on puisse le manger.

(2) Le riz bouilli ne peut passer une nuit sans s'aigrir. Lorsqu'on veut prévenir cet inconvénient, on le couvre le soir d'eau qu'on en décante le lendemain quand on veut s'en servir pour déjeûner. Voilà ce qu'on appelle du riz froid.

mes bientôt le grand et beau village de *Pondiet-pitli*, dont les temples élevoient leurs pyramides au-dessus des arbres, qui, par la variété de leurs teintes, produisoient un effet fort pittoresque.

Les sons clairs des cymbales et le ronflement des instrumens à vent vinrent frapper nos oreilles du fond du village. Tous les habitans, hommes, femmes et enfans se trouvoient sur pied dans leur plus belle parure. Partout on entendoit des chants et des cris de joie. Dans quelques endroits on avoit élevé des arcs de triomphe faits de rotin et ornés de fleurs, sous lesquels devoit passer la procession. On célébroit la fête *Nobonie*, qui porte ce nom à cause qu'elle dure neuf jours de suite; car en langue samscrite, *nobon*, veut dire *neuf*. Cette fête a lieu en l'honneur des trois grandes déesses *Porbhotie*, femme de *Sieb*, déesse de la guerre et de la destruction; *Lokhia*, femme de *Vischnou*, déesse de la fortune, des richesses et de l'abondance, et *Sarasoutie*, femme de *Brahma*, déesse des sciences et des beaux-arts.

Cette fête est principalement célébrée par les femmes mariées, qui intercèdent auprès des trois déesses, pour qu'elles accordent bonheur et joie à leurs maris et à leurs enfans. On se régale alors mutuellement de confitures. Cette

fête est aussi un temps de plaisir pour les enfans, qui, conduits par leurs maîtres, vont chanter à la porte des principaux habitans et de leurs parens des hymnes convenables à la circonstance, et qu'on récompense en leur donnant de l'argent, de la toile de coton, du riz, etc.; présens dont les maîtres s'emparent à leur profit.

La *chauderie* où vouloient me conduire mes *coulis* n'étoit pas éloignée d'un fort beau temple de *Sieb*; mais il se trouvoit si rempli d'étrangers, que je préférai d'aller plus avant pour chercher un autre gîte.

A peine fûmes-nous établis, qu'un homme se présenta à moi, me salua, tira de sa ceinture deux petites flûtes d'environ un empan et demi de long, dont il mit les embouchures dans ses deux narrines, et en joua d'une manière fort agréable. Ce qui m'étonna cependant le plus, c'est que sur chacune de ces flûtes il jouoit un air différent. Ce virtuose ambulant appartenoit à la classe des moines mendians qu'on appelle *schonis*, et qui, pour la plupart, sont de la basse caste des *sudders*. Ils ont un chef et des règles particulières, d'après lesquelles il ne leur est pas permis de demander des présens ou des aumônes, mais doivent chercher à les mériter

par quelques agrémens. Voilà ce qui fait qu'on trouve parmi eux des artistes de toutes les espèces, tels que ventriloques, musiciens, qui jouent de plusieurs instrumens à la fois, d'autres qui se tiennent pendant une demi-heure sur le même pied, etc. Ce sont néanmoins, comme tous les moines mendians en général, des fainéans inutiles, qui préfèrent ces viles ressources à un travail honorable.

Immédiatement après dîner nous quittâmes *Pondietpilti*, qui me parut un village considérable, bien peuplé et entouré d'un grand nombre de beaux arbres, de jardins et de plantations.

Notre chemin nous conduisit par une fort belle contrée. Nous eûmes d'abord des deux côtés de vastes champs de tabac, dont la culture me sembla faire la principale occupation des habitans du village par lequel nous venions de passer. Plus en avant nous trouvâmes un agréable mélange de bois, de buissons de terres couvertes de toutes sortes de grains, et entre lesquels se présentoient jusque dans un grand éloignement des villages et des hameaux.

Mon compagnon de voyage avoit beaucoup de peine à nous suivre et restoit en arrière, de sorte qu'il falloit toujours l'attendre. Je fis faire halte, et descendis de mon palanquin sous un

beau figuier d'Inde (*ficus indica*), qui, à ce que je conjecturai, avoit plus de cent ans, et n'étoit cependant encore que fort jeune (1).

On ne sauroit regarder sans une sorte de respect un pareil fils de la terre, dont la tige noueuse est d'une hauteur et d'une épaisseur étonnantes. Ses grandes branches horizontales et touffues sont singulièrement entrelacées les unes dans les autres et laissent pendre comme des banderoles leurs rejetons, que le moindre vent agite, et qui tendent avec effort vers la terre pour s'y aller fixer, et prendre dans son sein une nourriture et des forces nouvelles. C'est sur la large cîme de ce géant des bois que l'*avoutrou* prend plaisir à placer son nid, et que la grue et le *kouko* aiment à se reposer.

Il étoit déjà nuit lorsque nous entrâmes dans le village de ***Paalpette***, qui étoit petit, mais d'une grande population. La joie et le plaisir régnoient également ici. La musique se faisoit entendre de toutes parts, une grande quantité de

---

(1) Cet arbre porte dans l'Inde les noms d'*ala*, d'*alou*, d'*asvatha* et de *pipal*. Il lui faut cinq cents ans pour parvenir à toute sa croissance. J'en rapporterai ailleurs quelques particularités qui ne sont pas encore connues.

fusées volantes fendoient les airs, et les pyramides des temples étoient illuminées jusqu'au faîte par des torches qui en débordoient les fenêtres.

La *chauderie* qui nous offrit une retraite étoit la plus spacieuse que j'eusse vu jusqu'alors; car quoiqu'il s'y trouvât une grande quantité de voyageurs et d'étrangers, il y restoit cependant encore beaucoup de place pour nous.

Nous nous y établîmes aussitôt, et commençâmes par faire une bonne jatte de ponche. Tandis que nous étions occupés à la préparer, nous vîmes approcher un soldat anglois qui nous adressa la parole en hollandois. Il nous dit que, nous ayant entendu parler sa langue maternelle, il n'avoit pu se voir si près de ses compatriotes sans leur faire ses complimens. Nous le fîmes asseoir près de nous, et lui donnâmes sa part de notre boisson, qu'il ne fit nulle difficulté d'accepter.

Il nous conta l'histoire de sa malheureuse destinée, dont voici le résumé. Il étoit né à Leyde, s'appeloit Wilgenblad, et professoit le métier de tailleur, par le moyen duquel il nourrissoit sa mère et ses deux sœurs. Le retour du fils d'un boulanger de Leyde, qui avoit furtivement quitté la maison paternelle pour passer aux

Indes Orientales où il avoit fait une fortune considérable, qu'il dépensoit avec ostentation dans sa ville natale, fit tourner la tête au pauvre tailleur, qui, dans l'espérance d'avoir autant de bonheur que son compatriote, partit pour Amsterdam, où il s'engagea comme soldat de la Compagnie, et arriva heureusement à *Batavia*. Mais ici ses yeux se dessilèrent; il vit ses projets chimériques anéantis, et, loin de faire fortune, il demeura un malheureux soldat méprisé. On l'envoya ensuite en garnison à *Nagapatnam*, d'où il passa chez les Anglois, dans l'espoir d'y trouver un meilleur sort. Il fut, à la vérité, un peu moins mal parmi eux; mais sans voir réaliser son attente. Les grandes fatigues qu'il avoit essuyées dans ses expéditions spoliatrices avec les Anglois avoient ruiné sa santé, et il souffroit d'ailleurs beaucoup d'une blessure qu'il avoit reçue et qui s'ouvroit de temps en temps. Ces considérations l'avoient fait placer comme invalide à *Nelour*, ville nouvellement conquise, pour y finir sa vie.

Nous plaignîmes ce malheureux et prîmes congé de lui, après avoir resté ensemble jusqu'à minuit.

Je me couchai, mais sans pouvoir dormir; le sort de ce pauvre soldat ne me sortit point de l'esprit. Je pensai à tous ces insensés qui, bercés

par le fol espoir de faire une fortune rapide dans l'Inde (qu'on peut à juste titre appeler la maison de force d'Europe), sacrifient l'existence honnête dont ils jouissent chez eux, pour se plonger dans un abîme de malheurs; car pour acquérir des richesses aux Indes, il ne faut pas être moins favorisé du sort qu'en Europe et rencontrer des circonstances favorables; il faut de plus être muni de bonnes recommandations, et posséder quelque talent.

J'avois recommandé à mes *coulis* de partir avec moi avant le lever du soleil, sans me réveiller. Il étoit sept heures lorsque le sommeil me quitta, et qu'ils placèrent mon palanquin devant une *chauderie* située dans un lieu solitaire près du chemin. Nous mangeâmes ici du riz froid pour notre déjeûner.

Nous dînâmes ensuite dans un petit hameau appelé *Pouné*, où le marché ne fournissoit rien, excepté des fruits, du riz et des légumes, ce qui nous engagea à continuer notre route. J'étois de mauvaise humeur; car malgré la ferme résolution que j'avois prise de ne plus songer à Mamia, je ne pouvois la bannir de mon esprit. A chaque instant l'image de cette charmante fille se présentoit à mes yeux. J'avois dans la matinée, une troupe de *soutreda-*

ries, qui avoit renouvelé avec vivacité mon amour pour Mamia.

A quatre heures, nous atteignîmes le petit mais joli village de *Panépette.* Il étoit de trop bonne heure pour y passer la nuit; ce qui nous engagea à pousser à une lieue plus loin, vers le village de *Carracoudré*, où nous arrivâmes après le coucher du soleil.

Cet endroit étoit anciennement une ville more ou mahométane. En y passant, j'aperçus les restes d'un château bâti à la manière des Indiens, et flanqué de tours avec leurs crénaux.

La *chauderie*, qui se trouvoit placée à l'autre bout du village, étoit petite, en mauvais état, et de plus, pour mon malheur, déjà occupée par un grand nombre de voyageurs.

Mais la soirée étoit admirablement belle; ce qui nous engagea à nous établir dans un bosquet de manguiers, de margousiers et de tamarins, à deux mille pas environ du village, pour y passer la nuit. Aussitôt que nous fûmes arrivés dans cet endroit fatal, mes gens s'empressèrent à faire du feu et à préparer le souper. En passant par le village nous avions acheté du riz, du *karwaat* (poisson séché), des œufs, des fruits et d'autres comestibles.

Quand on voyage dans l'Inde, on a la coutume de faire du feu en mettant l'amadou allumé dans un petit morceau de linge ou autre étoffe, qu'on entoure de petites branches et de feuilles sèches. On y souffle ensuite, et la flamme prend sur-le-champ. Notre feu brûloit vivement cette fois ; il n'y manquoit que des feuilles sèches pour l'entretenir. Pour m'amuser et me donner quelque mouvement, je ramassai avec mes gens des matières combustibles ; mais à peine m'en fus-je occupé pendant deux minutes, que je ssentis tout-à-coup une très-violente douleur dans le bout du doigt du milieu de ma main droite, que je retirai avec précipitation, dans l'idée que je m'étois piqué à une épine; mais quelle fut ma frayeur, lorsque je vis un long reptile pendu à mon doigt, et qui en tenoit l'extrémité dans sa gueule.

Je poussai un grand cri, et fis tomber le ver ou le serpent en secouant avec force ma main. Ce cri, qui alla retentir dans le bosquet, attira mes gens, qui me demandèrent quelle étoit l'espèce de serpent qui m'avoit blessé? Je ne pus rien répondre à cette question, si ce n'est que l'obscurité et la frayeur m'avoient empêché de le distinguer ; que cependant il m'avoit paru

avoir un empan et demi de longueur, et que sa couleur étoit noire.

Dans le trouble où nous étions, on n'imagina pas de meilleur moyen de me guérir que d'appliquer le feu à ma plaie. On lia sur-le-champ fortement mon bras au-dessus du coude, et, pour tirer le venin de mon doigt, on le mit si près du brasier, qu'il commença à rôtir.

Pendant ce temps, Francisque et l'un de mes *coulis* s'étoient rendus en hâte au village, pour y chercher un *schorpojaan*, on conjureur de serpens, dont j'attendis avec impatience l'arrivée.

CHAPITRE XI.

Des serpens et des conjurateurs de serpens. Frayeur mortelle, et ensuite réjouissance. Nouvelles inquiétudes. Départ de Carracoudré.

FRANCISQUE étoit allé, ainsi que je l'ai déjà dit, avec un de mes *coulis*, chercher, en hâte, au village un *schorpojaan* ou conjurateur de serpens. Cet endroit n'étoit pas à deux cents pas de notre gîte; de manière que mes gens pouvoient faire ce chemin en un quart-d'heure pour l'aller et le venir; et j'étois d'ailleurs persuadé qu'ils ne manqueroient pas d'y mettre de la célérité.

Cependant il se passa bien du temps sans que j'entendisse parler d'eux. L'impatience m'auroit engagé à aller à leur rencontre, si je n'avois pas craint que l'obscurité m'empêchât de les reconnoître. Si nous eussions joui de la clarté du jour, j'aurois été trouver moi-même le conjurateur de serpens; mais je ne le fis point, parce que je savois que les Hindous ferment leurs demeures aussitôt que la nuit est venue,

pour souper, lire dans le *Schaster*, dire leurs prières ou exercer quelques autres actes religieux, et qu'alors ils aiment à être seuls, et répugnent surtout d'admettre un Européen chez eux. J'aurois été obligé aussi de me soumettre aux cérémonies de la conjuration, et de prendre les remèdes prescrits, à la lueur de deux lampes et en présence du public, soit dans la *chauderie*, soit devant la porte du conjurateur; et tout cela ne me plaisoit guère. J'étois plus à mon aise dans notre bosquet.

Mais comme mes gens ne revenoient point, je craignis qu'ils n'eussent pas trouvé de conjurateur de serpens dans le prochain village, et qu'ils fussent allés plus loin pour en chercher un. Cependant il étoit dangereux de différer à porter un prompt remède à mon mal, parce qu'on ignoroit par quelle espèce de serpent j'avois été mordu; car, parmi ces reptiles, il y en a, dans l'Inde, qui sont beaucoup plus dangereux les uns que les autres.

On trouve, en général, dans l'Inde un grand nombre de différentes espèces de serpens; et chaque canton, pour ainsi dire, en a qui lui sont particulières. Le long de la côte, par exemple, il y a quelques espèces de serpens qui ne sont aucunement nuisibles, tels que le serpent

d'âne *(kaloudé-pambou)*, le serpent de rat *(ellië-pambou)*, le serpent de chasseur *(vetei-pambou)*; tandis qu'il y en a d'autres dont la morsure produit des maladies dangereuses et quelquefois incurables, tels que le *katté-viriën* (la couleuvre à bande), le *maaïr-pambou* (le serpent chevelu), le *naak* (le sepent lêcheur), et le *mannou-pambou* (le serpent de sable). Il y a encore des serpens dont le venin produit un effet prompt et puissant sur le corps humain; de sorte que la personne blessée ne vit qu'un jour et souvent même qu'une heure, si on néglige d'employer sur-le-champ le remède nécessaire. La morsure du *polonga* occasionne un sommeil mortel; le venin du *rettum-viriën* chasse le sang par toutes les ouvertures du corps; celui de l'*erie-pambou* dessèche tout l'humide radical du corps, et occasionne une soif ardente, laquelle est suivie de la mort; sans parler des autres espèces de serpens (1). Mais le plus redoutable de ces reptiles est l'*euttoudi-viriën* (serpent à huit pas), nom qui lui a été donné à cause que son venin subtil pénètre

---

(1) Je parle fort au long des différentes espèces de serpens de l'Inde, dans mon *Voyage dans l'île de Ceilan.*

dans toutes les veines avec la promptitude de la foudre, et que la personne mordue ne peut faire que huit pas, après quoi elle tombe morte. C'est la seule espèce de serpens que les conjurateurs disent eux-mêmes ne pouvoir charmer. Aussi ne connoît-on encore aucun remède contre un venin de cette inconcevable violence.

Comme j'ignorois si c'étoit par un serpent venimeux que j'avois été mordu, j'étois naturellement fort inquiet des suites que ma plaie pouvoit avoir, d'autant plus que mes gens ne revenoient point. J'envoyai tous mes *coulis*, les uns après les autres pour les chercher et me dire la cause de leur retard; mais aucun ne reparoissoit; et déjà j'avois résolu d'aller les trouver moi-même, lorsque je vis revenir toute la troupe, mais sans *schorpojaan*, qui, depuis deux jours, se trouvoit absent de chez lui; ce qui les avoit engagés à m'amener un *waitium* ou médecin more, qu'on disoit fort expert dans l'art de guérir les morsures des serpens. Il demeuroit à l'extrémité du village, et mes gens avoient eu beaucoup de peine à le trouver; mais il leur avoit été plus difficile encore de le déterminer à les suivre, car il étoit lui-même malade et foible. Sa femme s'étoit, d'ailleurs,

fort opposée à ce qu'il sortît de nuit ; cependant l'assurance de recevoir un bon salaire, vainquit toutes ces difficultés. Il les suivit ; mais il étoit véritablement si vieux, que deux de mes *coulis* furent obligés de le porter.

Après les complimens ordinaires, le médecin s'assit à côté de moi sur une natte, et considéra ma plaie avec une grande attention. Il me blâma beaucoup de ce que j'avois tenu mon doigt près du feu pour en tirer le venin. Il me demanda alors comment étoit fait le serpent qui m'avoit blessé, ayant déjà appris de mes *coulis* que je l'avois sur-le-champ détaché de mon doigt en secouant ma main. Je ne pus cependant lui dire grand'chose à cet égard, la frayeur ne m'ayant pas permis de le regarder assez. J'avois remarqué seulement qu'il étoit noir, et pouvoit avoir environ une *kovido* ou coudée de long. Il ne fut pas content de cette réponse, prit une mine sérieuse, et tira de sa petite pharmacie un pot rempli d'une espèce d'électuaire, dont il me présenta successivement trois cuillerées à thé. De ma vie je n'ai rien pris de plus mauvais. Ensuite il frotta mon bras droit de haut en bas, avec une huile verdâtre, en marmotant quelques mots que je ne pus entendre. Il mit plus d'une demi-heure à

faire cette opération, en se reposant de temps en temps. Après cela je fus obligé de prendre deux autres cuillerées à thé de sa drogue ; et il se leva ensuite, posa sa main droite sur ma tête, et ouvrit la gauche comme une personne qui reçoit quelque chose. Le tout se termina par une prière ou formule magique, qu'il prononça entre ses dents.

Je ne fus point surpris de ces jongleries, parce qu'elles m'étoient déjà connues ; aussi m'y soumis-je tranquillement, quoique je ne pus m'empêcher d'en rire intérieurement ; car elles ne pouvoient point me nuire, si d'ailleurs ses remèdes étoient efficaces ; et sur le refus que j'en aurois fait, je me serois vu sur-le-champ privé du secours de mon Esculape.

Quelque fût mon inquiétude, je ne pus cependant m'empêcher de trouver tout cela fort plaisant. C'étoit véritablement une scène à peindre ! J'étois assis sur une natte près du feu ; à côté de moi se tenoit le *waitium*, le bras tendu et sa main posée sur ma tête. Son grand turban, sa longue barbe, son visage pâle et décharné, son corps exténué par l'âge, offroient la véritable figure d'un magicien. A mes pieds étoient agenouillés le capitaine Huau et mon bon Francisque, tenant chacun une lampe ;

tandis que mes *coulis* étoient tapis çà et là sur leurs talons, et contemploient , en gardant un respectueux silence, ce spectacle tragi-comique: groupe admirable, en vérité !

Dès le commencement j'avois demandé à mon médecin s'il n'appliqueroit pas un bézoard de serpent sur ma plaie ? Mais il me répondit qu'il n'en avoit point, parce que les véritables sont difficiles à trouver , et que d'ailleurs il n'avoit pas grande confiance dans ce topique.

Pour faire ouvrir la plaie, que la chaleur du feu avoit fermée, le *waitium* m'ordonna d'y appliquer de temps en temps une feuille de béthel écrasée; et il me défendit de la manière la plus forte de manger et de boire, de fumer du tabac et de mâcher du béthel; il ne m'étoit même pas permis de me livrer au sommeil ; mais cette dernière ordonnance étoit assez inutile, car je n'avois nulle envie de dormir. Après qu'il m'eut tâté le pouls et administré encore une cuillerée de son électuaire, il demeura pendant quelques instans comme plongé dans de profondes réflexions, avec les yeux fixés à terre; ce qui m'inquiéta beaucoup. Je lui avois déjà demandé plusieurs fois s'il y avoit du danger, et par quelle espèce de serpent il croyoit que j'avois été mordu. Ses ré-

ponses furent toujours vagues et équivoques. Mais comme je le pressai de nouveau de me dire positivement son opinion sur mon état, il m'adressa le discours suivant :

« Monsieur, nous avons ici deux espèces de « serpens, qui se ressemblent, pour ainsi dire, « parfaitement : on les appelle *koutté* et *nellie-* « *pambou*. Le venin de la première espèce « n'est pas mortel ; mais si l'on néglige d'em- « ployer les remèdes convenables, il en ré- « sulte des abcès ou des ulcères, et même une « sorte de lèpre. Le *nellie-pambou*, qui res- « semble au *koutté* par sa longueur, sa gros- « seur et sa couleur, n'en diffère que par la lar- « geur de sa tête, la petitesse de ses écailles dor- « sales, et ses yeux d'un rouge sanguin. L'un et « l'autre sont méchans, et ne lâchent pas faci- « lement l'objet auquel ils se sont une fois at- « chés. La plus grande différence qu'il y ait « entre ces deux espèces de serpens, consiste « dans l'effet que produit leur venin ; car celui « du *nellie* est beaucoup plus dangereux que « celui du *koutté*, duquel j'ai déjà parlé ; car « ordinairement la morsure du *nellie* est mor- « telle, si, dans la première demi-heure, on « n'administre point un contre-poison ; et il « faut même s'y prendre plutôt encore lorsque

« la plaie a été faite après le coucher du soleil,
« que le venin du serpent est, en général,
« d'une plus grande activité. Vous, Monsieur,
« vous avez sans doute été mordu par l'un de
« ces deux serpens, sans que je puisse dire po-
« sitivement par lequel, parce que la descrip-
« tion que vous m'avez faite du reptile n'a pas
« été assez précise; et puisque vous voulez ab-
« solument le savoir, je dois vous dire fran-
« chement que vous vous trouvez dans le plus
« grand danger. Je suis fâché de ce que vous
« ne soyez pas venu vous-même me trouver
« directement, car vous avez par-là négligé le
« moment le plus favorable pour votre guéri-
« son. D'ailleurs, si c'est par le *koutté* que vous
« avez été mordu, vous n'avez plus rien à
« craindre de l'effet du venin; mais si c'est le
« *nellie* qui vous a fait la plaie, alors tous les
« contre-poisons sont inutiles. Cependant je
« dois vous dire pour votre tranquillité, qu'à
« en juger d'après l'empreinte des dents, je
« suis porté à croire que c'est du *koutté* que
« vous avez reçu la blessure; car les dents
« du *nellie* sont toujours placées plus distantes
« les unes des autres; d'ailleurs, cette dernière
« espèce habite dans le creux du tronc des ar-
« bres; tandis que la première se tient dans les

« broussailles et les buissons. Je ne puis néan-
« moins vous rien assurer de positif à cet égard.
« Le venin du *nellie* opère cinq à six heures
« après la morsure, et l'effet commence par un
« engourdissement des membres, qui semblent
« vouloir se rompre, et par de grandes palpita-
« tions de cœur; ensuite on éprouve une cha-
« leur insupportable dans les intestins; et fina-
« lement.... Hélas! Monsieur, si vous ressentez
« à minuit de pareils symptômes, vous ne
« pouvez mieux faire que de vous préparer à
« la mort. Il est de mon devoir de vous donner
« cet avis. Je resterois volontiers avec vous;
« mais je me sens moi-même si malade, qu'il
« faut que je m'empresse de retourner chez
« moi, pour y prendre quelque cordial; d'ail-
« leurs, ma présence vous est inutile. Si c'est
« par un *koutté* que vous avez été mordu, vous
« pouvez vous regarder comme sauvé; mais
« si c'est par un *nellie*, il faut vous résoudre à
« mourir. *Tambrané maharsé!* (Dieu est
« grand!) »

En disant ces mots il se leva, prit congé de nous, et retourna chez lui, accompagné de deux de mes *coulis*. Rien ne put le déterminer à rester plus long-temps avec moi.

Après qu'il fut parti, je demeurai un mo-

ment immobile, et me livrai ensuite aux larmes et aux plaintes. Le discours du vieil empirique m'avoit profondément ému, et déjà j'avois la mort devant les yeux. Le capitaine Huau chercha à me consoler, et me fit des reproches amicals de ce que j'avois fait tomber le serpent de mon doigt, sans songer à l'écraser sous mes pieds; et de ce que, malgré son conseil, je ne m'étois pas rendu moi-même chez le médecin, au lieu d'y envoyer mes gens. Je convins qu'il avoit raison; mais tous ces propos ne contribuoient en rien à ma guérison.

Pendant une heure je courus, comme un insensé, de côté et d'autre, en faisant retentir l'air de mes plaintes. Mon ami Huau et le brave Francisque parvinrent cependant à me faire asseoir près d'eux. Mais ce n'étoit pas comme auparavant : la joie ne régnoit plus parmi nous; nous gardions tous le plus morne silence.

J'étois livré à une profonde mélancolie. Ce fut en vain que mon compagnon de voyage chercha à me persuader que la morsure du serpent n'étoit pas dangereuse, en s'emportant en même temps contre le *waitium* de ce qu'il m'avoit inspiré une pareille frayeur.

Le capitaine Huau avoit commencé un discours, dans l'intention de me distraire, lors-

que je fus subitement attaqué, vers onze heures, d'un terrible malaise et d'une envie de vomir. Je me levai, pour me procurer quelque soulagement en me promenant ; mais des vertiges m'obligèrent de m'asseoir de nouveau. Livré au désespoir, je m'écriai : « Mes amis, c'est « fait de moi ! je suis perdu ! le poison mortel « d'un *nellie* circule dans mes veines ! Je dois « mourir ! »

Il me fut impossible d'en dire davantage. Une sueur froide couvroit tout mon corps, et l'on entendoit distinctement les palpitations de mon cœur. Je ne doutois plus alors que c'étoit par un *nellie* que j'avois été mordu, et me résolus, profondément affligé, à mourir. D'une main tremblante j'écrivis deux lettres : l'une à ma mère, à *Amsterdam*, et l'autre à mon ami Franck, à *Madras*, à qui je recommandai le soin de mes affaires. Je remis en même temps au capitaine Huau un écrit cacheté, qui contenoit mes dernières volontés, en le priant de le porter également à M. Franck ; et lui en donnai un autre, aussi cacheté, qui étoit destiné pour lui-même, et qu'il ne devoit ouvrir qu'après ma mort. Je lui léguai par cet acte mon palanquin, mes habits, ma montre, etc., et cent cinquante pagodes qu'il trouveroit dans

ma cassette. J'avois destiné cinquante pagodes pour faire brûler mon corps; mais comme cette somme étoit trop forte, j'avois ordonné que de l'excédent on gratifiât, comme un souvenir de ma part, chacun de mes porteurs, d'un morceau d'étoffe pour couvrir leur corps, et de la toile pour se faire un turban. Je fis encore d'autres dispositions touchant la manière dont je désirois qu'on brûlât mon corps, car je ne voulois pas être enterré. Je donnai aussi, en cachette, deux cents pagodes à mon fidèle Francisque, pour le récompenser de ses bons services. Hélas! ce pauvre garçon répandoit des larmes amères, et paroissoit hors de lui-même par la douleur! Tous mes gens partageoient ce sentiment, et je puis dire que le deuil fut général.

Après avoir eu soin du temporel, je songeai à l'éternité, et me préparai à quitter ce monde. Je restai plongé dans de pieuses méditations; et mes gens, qui s'imaginoient que je m'étois endormi, gardèrent un profond silence. La crainte des *kouttés* les avoit engagés à changer de gîte, et nous étions maintenant campés sous un groupe de tamarins. Personne ne songea à préparer le souper.

J'entendis soudainement près de moi crier un lézard, et l'un de mes *coulis* se mit aussi-

tôt à dire : *nella jatra !* (1) car les Hindous pensent que le cri d'un lézard qui se fait entendre dans leur proximité doit être regardé comme un signe de bon augure. Je levai la tête, et vis l'animal qui descendoit de l'arbre. C'étoit un lézard de l'espèce qu'on appelle *carpou-ona*, d'une couleur noire, avec une peau lisse et luisante, la queue longue et mince, la tête plate comme celle du serpent ; de sorte qu'il est facile de le confondre avec ce reptile, d'autant plus que ses pattes sont courtes, à peine visibles et fort rapprochées du corps. On le voit ordinairement la gueule ouverte, haletant et agitant sa langue, qu'il peut allonger beaucoup. C'est dans cette attitude qu'il perce les mouches et autres insectes, dont il se nourrit. C'est, d'ailleurs, un animal timide, dont on n'a rien à craindre, si ce n'est qu'il mord avec violence quand il se sent pris, et ne lâche pas facilement ce qu'il tient.

A peine eus-je porté mes yeux sur ce rep-

---

(1) *Nella jatra !* (bonheur !) est une expression dont se servent les Indiens lorsqu'ils entendent le cri du lézard, lequel ressemble beaucoup au son qu'on produit en frappant la langue contre le palais, pour animer les chevaux.

tile, que l'espérance ranima mon courage; l'idée me vint que ce pouvoit bien être un pareil lézard, et non un serpent, qui m'avoit mordu. Je communiquai cette conjecture à mes gens, qui furent de mon avis. Cela servit à me tranquilliser; et comme il étoit une heure après minuit sans que j'eusse ressenti la moindre chaleur dans les intestins, et que mes envies de vomir étoient passées, je repris courage et revins, pour ainsi dire, à la vie; car je me trouvois alors fort bien. Je fis part de cet heureux changement à mes *coulis*, qui crièrent de joie. Le capitaine Huau m'embrassa avec une cordialité que je n'aurois pas attendu de lui, et le bon Francisque me baisa les pieds, qu'il arrosa de ses larmes. Toute crainte, toute inquiétude avoit disparu. Le pot pour cuire le riz fut mis au feu, et le capitaine Huau alla chercher la bouteille d'arac pour faire du ponche, qui étoit sa liqueur favorite, et dont il vouloit, disoit-il, ranimer ses esprits. Tous étoient de nouveau gais, et s'amusoient à causer et à chanter. Nous soupâmes à trois heures du matin; mais je m'abstins de boire et de manger, malgré la faim et la soif que j'avois, pour ne rien faire qui pût retarder ma guérison; non pas à cause de la défense du *waitium*, mais parce que je

craignois que cela pourroit être contraire à l'électuaire que j'avois dans le corps. Au milieu de cette allégresse générale, je ressentis soudain une forte douleur dans tout mon bras, qui devint plus engourdi de moment en moment; de manière qu'il étoit parfaitement paralysé, et pendoit inanimé le long de mon corps. Je n'en dis rien à mes gens, pour ne pas les empêcher de prendre tranquillement leur repas. Je me levai en gardant le silence, et me promenai en long et en large, pour voir ce que cela deviendroit. Je tombai dans de nouvelles inquiétudes, et vis bien que la morsure d'un lézard n'auroit pas eu des suites aussi fâcheuses. A la fin, je m'aperçus que mon bras reprenoit de la vie; mais j'y éprouvai alors des élancemens insupportables, et mon doigt se gonfla ensuite. Comme il ne me survint point de symptômes plus funestes, je me tranquillisai de nouveau.

Le jour commençoit à paroître, sans qu'aucun de nous eût fermé l'œil pendant toute la nuit, et nous étions tous fatigués. J'étois bien convaincu que ma vie ne se trouvoit plus en danger, mais je souffrois de violentes douleurs dans ma main enflée, et c'étoit avec impatience que j'attendois le médecin mahométan, qui

avoit promis de venir me voir au lever du soleil. Huit heures étoient passées sans qu'il parût. Je l'envoyai chercher par Francisque, qui ne tarda pas à revenir avec le fils du *waitium*, pour me dire que son père ne pouvoit pas quitter sa demeure, parce qu'il étoit lui-même fort malade. Il me conseilla, en même temps, de me rendre au village de *Rauparlie*, situé à deux cos (sept quarts de lieue) de *Carracoudré*, où je trouverois un conjurateur de serpens fort habile.

Je n'avois guère de confiance dans ces empiriques, et ne me souciois pas beaucoup de me traîner de village en village, et d'un *schorpojaan* à l'autre; mais que pouvois-je faire autrement dans le cas où je me trouvois. Il falloit bien que je prisse patience et m'abandonnât à mon sort. J'avois besoin de secours, et je devois en chercher par tout où je pourrois en espérer.

Nous partîmes donc de *Carracoudré* pour nous rendre à *Rauparlie*, où nous arrivâmes à onze heures.

CHAPITRE XII.

Arrivée à Rauparlie. *Nouvelles inquiétudes et nouveaux embarras. Le fort* Ingola, *et le chirurgien anglois Anderson avec ses aides. Départ d'*Ingola.

Le village de *Rauparlie* n'a qu'une seule *chauderie*, mais elle est grande et belle. Je m'y arrêtai pour attendre le retour de Francisque, que j'avois dépêché, dès que nous fûmes arrivés, avec un de mes *coulis*, pour chercher le *schorpojaan*; mais ils revinrent, hélas! sans lui, parce qu'il étoit allé s'établir dans un autre village, situé plus vers le sud. Tout paroissoit donc m'être contraire; cependant il me falloit du secours, car mon doigt empiroit de jour en jour, et me causoit des douleurs inouïes.

J'envoyai alors un autre de mes porteurs pour prier le *cottwal* (bailli du village) de venir me trouver : quand il fut arrivé, je l'accablai de reproches de ce qu'il négligeoit les devoirs de sa place, en n'ayant pas soin qu'il y eût un *waitium* et un *schorpojaan* dans son village. Il s'ex-

cusa en me disant que le dernier médecin ne faisoit que de partir, parce qu'il avoit épousé une femme qui demeuroit dans un autre endroit; et me conseilla de me rendre au grand village d'*Ingola*, où demeuroit un habile *schorpojaan*, et que de plus il y avoit près de là un fort anglois où je trouverois un médecin européen.

J'appris avec plaisir cette nouvelle; j'en remerciai le *cottwal*, et le priai d'excuser ma vivacité. Quelque fatigués que fussent mes *coulis*, et malgré la faim qui me tourmentoit, car il y avoit vingt-quatre heures que je n'avois mangé, je voulus cependant continuer notre route; de sorte qu'après nous être arrêtés plusieurs fois pour laisser reposer mes porteurs, nous arrivâmes vers le soir à *Ingola*.

Comme le venin paroissoit s'être fixé dans mon doigt et dans ma main, de sorte que mon mal n'étoit plus que local, je résolus de ne point m'adresser au conjurateur de serpens indien, mais au médecin anglois. Nous nous établîmes dans un charmant petit bois de grands arbres bien touffus, situé près du village, dans l'espérance d'y être plus tranquilles que dans une *chauderie* remplie de voyageurs.

Je me rendis sur-le-champ au fort anglois, pour consulter le médecin ou chirurgien dont

m'avoit parlé le *cottwal* de *Rauparlie*. Un soldat que je rencontrai, m'indiqua sa demeure. Je le trouvai avec trois autres Anglois assis autour d'une jatte de ponche, et il me parut que cette liqueur avoit déjà produit quelque effet sur leurs esprits.

Le chirurgien anglois se donna à peine le temps de jeter un coup d'œil sur ma plaie. « Cela n'est rien, me dit-il d'un air insouciant, je vous enverrai dans le moment quelqu'un avec les remèdes nécessaires. » Je voulus lui adresser encore quelques paroles; mais sans m'écouter, il me tourna le dos. Choqué de cette réception, je retournai vers mes gens.

Outré de la conduite peu honnête de cet Anglois, je voulus faire chercher sur-le-champ le *scohrpojaan* du village; mais le capitaine Huau s'y opposa, en me priant d'attendre encore quelque temps pour voir ce que feroit cet homme grossier; qui, malgré sa conduite peu décente, pouvoit être cependant fort habile dans son art.

Ce ne fut qu'après dix heures du soir que me vint trouver un More, qui se dit un des aides de M. Anderson (nom du chirurgien anglois), qui pratiquoit en même temps la médecine; et qui m'assura avoir appris son art sous différens

médecins européens. Il m'apportoit, par ordre de son maître, un cataplasme que je devois appliquer, aussi chaud que je pourrois le souffrir, sur mon doigt, afin d'en déterminer la suppuration. Il me remit, en même temps, une bouteille de décoction de quinquina, dont je devois me servir toutes les heures, pour hâter la guérison.

Ce remède me parut être réellement le meilleur. Je restai donc toute la nuit avec Francisque sans dormir, afin d'appliquer régulièrement le cataplasme sur mon doigt, et prendre la décoction prescrite; et même, sans cela, la douleur que je souffrois m'auroit empêché de fermer l'œil. Je m'étois flatté que la suppuration auroit fait diminuer mon mal. Mais je fus fort trompé dans mon espérance; car, à la pointe du jour, je trouvai que mon doigt étoit fort enflammé, de même que la plus grande partie de ma main. La tumeur étoit aussi considérablement augmentée, et il n'y avoit pas encore la moindre apparence de suppuration. Je continuai cependant à me servir du cataplasme et de la décoction de quinquina; mais l'enflure et la douleur ne cessoient de faire des progrès, et à la fin, mon doigt devint tout pourpre.

C'est ainsi que je passai trois jours; le qua-

trième, le médecin more vint de bonne heure avec une lancette, pour scarifier le bout de mon doigt. Son maître m'avoit déjà annoncé, le jour précédent, cette opération, que je regardois comme peu nécessaire. J'envoyai ensuite chercher le *schorpojaan* du village, qui s'excusa poliment de ce qu'il ne se rendoit pas à ma demande, dans la crainte d'être traité, par les Anglois, de la même manière que l'avoit été le *waitium* du village, qui avoit été condamné à une amende pécuniaire et de plus chassé du village, pour avoir traité avec succès un soldat anglois, que M. Anderson avoit en vain entrepris de guérir. Il ne me restoit alors d'autre ressource que de me soumettre à l'opération que m'avoit proposée le médecin more. Elle fut inutile, comme je l'avois prévu. Il ne sortit de mon doigt que quelques gouttes d'un sang noir. Ma douleur devint si violente, que j'étois prêt à tomber en défaillance. Je devois continuer à appliquer le cataplasme; mais cela me fut impossible, car mon doigt brûloit comme du feu, et je n'y pouvois rien souffrir de chaud. Mon bras devint tout-à-fait engourdi, et je sentis de forts élancemens dans le côté; de sorte que j'avois tout lieu de craindre une apoplexie.

Ma situation devint alors véritablement ter-

rible. Que pouvois-je donc faire? Je ne savois quel parti je devois prendre; je passai sept jours livré à la douleur dans ce bois, sans m'apercevoir que j'avois quelque guérison à espérer. Ma main étoit enflée et pourpre; et de temps en temps il sortoit de ma plaie une goutte de sang épais et fétide. Au lieu de cataplasme, je devois maintenant y appliquer un emplâtre; et cependant mon état ne devenoit pas meilleur. Je ne pouvois rester plus long-tems dans cette cruelle situation. Je ne voyois ici aucune guérison à espérer; le médecin anglois étoit un misérable charlatan, qui d'ailleurs s'inquiétoit fort peu de moi.

J'avois de plus les reproches de mes *coulis* à supporter. Chaque fois que l'occasion s'en présentoit, ils me disoient que je ne devois attribuer mon malheur qu'à mon opiniâtreté et à mon incrédulité. Que je pouvois me rappeler avec quelle instance ils m'avoient prié de retourner à *Baupala* après que le *naga* se fût échappé en passant entre mes jambes.

Je m'étois flatté qu'en arrivant à *Madras* je pourrois les convaincre de la fausseté de leurs prédictions; et voilà, au contraire, que mon malheur sert à les confirmer dans leurs idées superstitieuses. On ne peut nier qu'un événement

naturel sert quelquefois à faire taire la raison, et à porter des gens sages à recevoir des opinions qu'ils avoient jusqu'alors méprisées et tournées en ridicule.

Quel est le philosophe, quel est le savant, quand il auroit eu toute l'éloquence d'un *Béas Monie* (1) qui seroit parvenu à convaincre mes *coulis* de la fausseté de leurs idées superstitieuses? Ces bonnes gens n'auront pas manqué de raconter à leurs femmes et à leurs enfans mon accident avec le *naga* comme une preuve incontestable de la vérité de leur croyance; et pendant bien long-temps encore, l'histoire de la vengeance que le serpent blessé prit d'un Européen servira d'exemple à tout le pays. Je m'aperçus même que cet accident avoit fait une assez forte impression sur l'esprit de mon compagnon de voyage. Je résolus donc de me transporter, le plutôt possible, à *Madras*, où je me flattois de trouver quelque secours efficace.

Lorsque je fis connoître cette intention, j'appris que le capitaine Huau ne se trouvoit pas en

---

(1) *Béas Monie* est un philosophe indien fort célèbre par ses grandes connoissances et par son éloquence. C'est le Cicéron des Hindous. Suivant leur supputation il vivoit au commencement du siècle d'argent.

état de nous suivre plus long-temps à pied. Les fatigues du voyage, l'abondant usage d'arac et le manque absolu de soins, avoient fait considérablement empirer la maladie secrète qui le consumoit. Il voulut d'abord prier M. Anderson de lui faire passer le grand remède; mais la conduite révoltante et l'ignorance visible de cet empirique, l'en détournèrent. Que me restoit-il à faire? Devois-je abandonner cet homme malheureux, sans argent, sans ressource, dans un pays étranger? C'est à quoi je ne pouvois me résoudre. Je me déterminai promptement et louai dans le village, pour huit roupies, un *douli* (1) avec six *coulis*, à qui je promis de payer à notre arrivée à *Madras*, trente roupies, sans compter les frais de voyage.

M. Anderson (2) fut assez impudent pour

---

(1) Le *douli* ne diffère du palanquin qu'en ce qu'au lieu d'être suspendu à une perche de bambou courbée, elle en a une droite, et n'est couverte que d'une pièce de toile de coton, qui ne garantit que du soleil et non de la pluie.

(2) Je trouve que, dans les *Lettres sur les Indes orientales* de M. Best, il est parlé d'un M. Anderson, qui, dans ce temps, étoit médecin à *Madras*, où il s'occupoit à former des plantations de cochenille sur la côte. Si c'est le même que celui que j'ai connu à

me demander la somme de quinze pagodes, environ cent trente-sept francs, pour son traitement. Je le satisfis sur-le-champ, en lui faisant des reproches amers, de ce qu'au lieu de me guérir, il avoit empiré mon mal; et nous partîmes de fort grand matin.

CHAPITRE XIII.

Triste route. Les gandies *ou punaises volantes. Le* Nagapouché. Doshotamé *ou le dieu à mille noms.* Pandalour.

Que notre route étoit triste maintenant! Mes *coulis*, mornes et silencieux, couroient avec mon palanquin et avec le *douli* du capitaine Huau, comme s'ils eussent porté deux cadavres à brûler. Ils ne se parloient plus; ils ne faisoient plus entendre leur joyeux *hurri* (vivat), quand ils apercevoient la *chauderie* où nous devions passer la nuit; ils ne saluoient plus les voyageurs qu'ils rencontroient de leur amical *romos korron* (soyez le bien-venu), et ne se contoient

Ingola, que Dieu alors prenne pitié des malades qui peuvent tomber entre ses mains.

plus quelque plaisante aventure pour s'amuser.

Au lieu du chant gai dont ils avoient coutume d'animer leur marche, je n'entendois plus que le monotone et mélancolique *heu, heu! heu! heu!* qu'ils prononçoient à voix basse pour mésurer leurs pas; tandis que, de mon côté, j'y mêlai les soupirs et les plaintes que m'arrachoit ma douleur; ce qui formoit ensemble un fort triste concert, qui me parut même faire une impression désagréable sur mon ami Huau, qui se tint toujours avec son *douli* à une certaine distance de mon palanquin.

C'étoit en vain que me sourioit la belle nature. Tous les aspects agréables qui se présentoient autour de moi, les cantons admirables par lesquels nous passions, ne firent, hélas! aucune impression sur mon esprit. Je me trouvois trop hors de moi-même, pour que je fusse capable de faire la moindre observation. Je chargeai de ce soin le capitaine Huau; mais celui-ci n'y trouvoit rien qui pût le tirer de sa profonde apathie.

Vers les deux heures après-midi, nous vînmes à *Kalourie*, que nous traversâmes pour aller camper, sous un groupe d'arbres, de l'autre côté de ce village. J'avois recommandé à mes porteurs de n'entrer, ni à midi, ni le soir,

dans une *chauderie*, parce que ces gîtes sont presque toujours, mais sur-tout la nuit, remplis de monde, dont je ne voulois pas troubler le repos par mes plaintes. Je cherchois aussi à éviter les propos qu'on pouvoit tenir sur le funeste accident qui m'étoit arrivé; d'autant plus que les Hindous sont dans la ferme persuasion qu'une personne n'est jamais mordue par un serpent venimeux, à moins qu'elle ne se soit rendue coupable de quelque faute.

Kalourie est un petit village rempli entièrement de grands arbres; sans cela il n'offre rien de remarquable. Il paroît que ses habitans s'occupent principalement de l'éducation des coqs d'Inde; car j'en vis de grands troupeaux conduits par des hommes et des chiens, dans des champs couverts d'arbres.

Comme il m'importoit beaucoup d'arriver au plutôt à *Madras*, je ne permis plus, comme auparavant, que les porteurs se reposassent une heure après le dîner; mais je les faisois partir immédiatement après le repas; sans que ces bonnes gens, qui connoissoient ma situation, se plaignissent jamais.

Nous traversâmes alors un canton sablonneux et peu garni d'arbres. Il étoit presque nuit, lorsque nous arrivâmes à *Madoupetté*, petit ha-

meau, où il n'y avoit qu'une médiocre *chauderie* ou plutôt un simple *trivasel.* A en juger par les feux que j'y aperçus en passant, cet endroit devoit être comblé de voyageurs : ce n'étoit donc pas là un lieu de repos pour moi.

Comme l'obscurité ne nous permit point de trouver un endroit boisé, qui nous convint, nous allâmes nous établir dans un verger ouvert que nous aperçûmes ; sans nous inquiéter si cela convenoit ou non au propriétaire.

Mais je fus bientôt fâché d'avoir pris ce parti, et j'aurois même sur-le-champ quitté cet endroit, si mes gens n'eussent pas déjà mis leur souper sur le feu ; car ce verger étoit infesté de punaises volantes, qui ne diffèrent des punaises ordinaires (dont il y en a dans ce pays qui sont aussi grosses que des hannetons) qu'en ce qu'elles ont des ailes. Elles jettent la même odeur désagréable, et mordent avec autant de violence au moins que les moustiques, en s'attachant sur toutes les parties du corps qu'elles trouvent découvertes. On les nomme *gandies.* Elles se tiennent principalement dans les endroits où croît la plante ligneuse appelée *muttémarram.*

Ces insectes furent un cruel tourment pour moi, à cause que la douleur me forçoit souvent de quitter mon palanquin , pour courir en

long et en large. Mes gens n'en parurent pas être incommodés, ou du moins leur lassitude les empêcha d'en sentir les effets.

On s'imagine facilement que je ne goûtai pas long-temps de suite le repos. Avant que les corneilles parcourussent l'air en croassant, et même avant que le jour parut, nous quittâmes *Madou-petté*, dont je ne puis rien dire, si ce n'est que les habitans cultivent beaucoup de *tschaai* (1) et de tabac, dont je rencontrai des champs entiers sur ma route.

Le sol devint alors encore plus sablonneux, plus stérile, et moins garni d'arbres et de villages; signe que nous approchions de la mer, que nous aperçûmes en effet vers le midi, dans le lointain, dn haut d'un monticule que nous franchîmes. Peu de temps après, nous arrivâmes au grand village d'*Aménabaab*, lequel étoit fort peuplé, et garni de groupes de tamarins et de manguiers.

Nous campâmes hors du village, sur le bord d'une petite rivière, dans un endroit solitaire, fort agréable et couvert d'arbres.

Il n'y avoit pas une demi-heure que nous

---

(1) Plante de laquelle on tire une couleur verte qui sert à la teinture. *(Note du trad. all.)*

étions dans cet endroit, lorsque nous vîmes venir directement vers nous une troupe de femmes, qui sortoient du village. Elles s'arrêtèrent dès qu'elles nous eurent aperçus, et sembloient délibérer si elles avanceroient davantage, ou si elles s'en retourneroient. Ce manège dura bien un quart d'heure. Je m'approchai enfin d'elles pour savoir ce qu'elles vouloient? mais, dès qu'elles m'eurent vu, toute la troupe se dispersa; il n'y eut que deux vieilles matrones d'une laideur affreuse, qui eurent le courage de m'attendre de pied ferme.

Je savois bien que les femmes et les filles hindoues craignent et détestent les Européens, qu'elles évitent avec soin. Dans un autre temps j'aurois ris de cette fuite soudaine; mais elle me déplut dans ce moment, parce que je n'étois pas d'humeur à plaisanter.

« Que demandez-vous? leur criai-je, d'un ton de voix rude. Pourquoi restez-vous là à m'attendre? et d'où vient que ces autres femmes se sont enfuies, comme si j'étois un *péschach* (esprit malin), ou une bête sauvage qui voulût vous dévorer? »

« Ah! monsieur, me répondit une de ces femmes, qui me prenoit sans doute pour un Métis, parce que je lui avois adressé la parole,

dans la langue du pays (1), nous sommes sortis du village pour faire le *nagapouché*, sur le bord de la rivière, sans savoir que vous occupiez avec vos gens le lieu où nous avons coutume de faire nos offrandes. Dans aucun autre endroit, près de la rivière, le *margosie* et l'*arichi* croissent aussi près l'un de l'autre. C'est là aussi que sont le *Lingam* et la pierre d'offrande; ce qui nous met dans un grand embarras; car si nous retournons chez nous sans avoir rempli nos cérémonies religieuses, nous apportons le malheur dans nos familles (2); c'est pourquoi nous nous sommes déterminées, cette femme et moi, de nous approcher de vous, pour prendre une branche de *margosie* et d'*arichi*, et

---

(1) Les Hollandois et les Anglois préfèrent apprendre d'autres langues que la malabare : les uns s'adonnent à la langue malaise, les autres à l'hindoue; il y a peut-être parmi les François qui habitent l'Inde, quelques-uns qui entendent la langue malabare; mais, en général, sur mille Européens en trouve-t-on un qui s'applique dans l'Inde à l'étude de la langue, des mœurs et de la religion du pays. Ils ne songent tous qu'à faire promptement fortune.

(2) Les Hindous pensent que le plus grand malheur menace ceux qui, étant allés pour faire quelque offrande, reviennent chez eux sans s'être acquittés de leur vœu.

d'emporter avec nous le *Lingam* pour aller faire le *nagapouché* ailleurs. Mais comme il nous parut que vous veniez vers nous avec colère, les jeunes femmes ont pris la fuite. Elles ont pensé, pardonnez-le-moi, monsieur, que vous étiez un Blanc (Européen); et vous savez bien quelle espèce de gens ce sont. »

Je fus fâché d'avoir causé cette frayeur à ces pauvres femmes; et pour leur ôter toute crainte, je les laissai dans l'opinion que j'étois un métis.

« *Ata* (mère), lui répondis-je, l'idée que vous vous formez des Blancs n'est, hélas! que trop juste; cependant il y a de braves gens parmi eux. Je suis fâché de ce que, sans le savoir, nous sommes venus occuper le lieu que vous avez choisi pour vos offrandes. Rappelez vos amies, et dites-leur qu'elles peuvent venir, sans crainte, faire leurs cérémonies religieuses à l'endroit accoutumé. Personne ne vous incommodera; car je vais, de ce pas, ordonner à mes gens de quitter le bord de la rivière. »

« Heureux sont les parens qui ont un pareil fils (1)! » crièrent les deux matrones, en me saluant avec respect. Alors une d'elles se rendit auprès des femmes qui avoient pris la fuite, et

(1) Compliment des Malabares.

se tenoient de loin, telles que des biches effrayées, où elles attendoient, avec inquiétude, la manière dont se termineroit l'affaire. Un moment après je vis toute la troupe, avec les deux matrones à leur tête, revenir sur leurs pas. Elles passèrent près de moi en me saluant, et ne parurent nullement effarouchées de me voir, parce qu'elles avoient appris que je n'étois pas un Blanc. Il n'y en eut qu'une seule qui parut craindre de m'approcher. « *Va, Mamieï! vari! acha doré, unum payum illé!* » C'est-à-dire : « Viens, *Mamia*, viens seulement; c'est un bon monsieur; sois sans crainte. » C'est ainsi que lui crièrent les deux matrones et toutes les autres femmes.

Le nom de Mamia me fit tressaillir. Je n'avois pas encore oublié cette bonne fille ; et quoique je ne désirasse point de la rencontrer dans l'état fâcheux où je me trouvois, je ne pus cependant m'empêcher de penser combien j'aurois été heureux de la suivre de village en village. Je n'aurois certainement pas passé alors la nuit dans le bois de *Carracoudré*, ni par conséquent été mordu par un serpent.

Mais il faut que je dise ici quelque chose du *nagapouché*. Ce mot signifie littéralement : *culte du serpent à lunette*, ou *cobra ca-*

pella (1) Cette cérémonie religieuse ne se fait que par des femmes mariées. Celles de la secte de *Sieb* (*Schiwen*) adressent leur adoration au *Lingam* (2), et celles de *Biechn* ou *Vischnou* à *Lokhia* ou *Letchemie*. Plusieurs femmes mariées se rassemblent entre elles, en choisissant leurs amies pour faire le *pouché*, au jour que le *panchjangamcaren* (3) leur indique d'après son *panchjangam* (4), comme le

---

(1) *Naga* est le nom que les Hindous donnent au serpent à lunette (*coluber naja*), et *pouché* (Sonnerat écrit *poutché*) signifie le culte religieux qu'on célèbre en l'honneur d'une divinité. (*Note du trad. all.*)

(2) On sait que le *Lingam* des Hindous est le *Phallus* des anciens Egyptiens, et le *Priape* des Grecs et des Romains. On trouve une description du culte de cette divinité dans l'Inde chez Sonnerat, *Voyage*, *tome II*, qui s'accorde parfaitement avec ce que dit notre auteur. Voyez aussi Stavorinus, *Voyage par le Cap de Bonne-Espérance à Batavia, à Bantam, et au Bengale*, traduit du hollandois, page 301. (*Note du trad. all.*)

(3) Brahme qui, chaque matin, va de maison en maison pour dire si le jour est heureux ou funeste.

(4) Le *panchjangam* ou, pour parler plus correctement, le *panchjogom*, c'est-à-dire, les cinq temps, est le calendrier des Hindous, où sont indiqués les bons et les mauvais mois, jours et heures. Ces cinq temps sont : les *nattcherrons*, ou les vingt-sept étoiles ou maisons que

plus favorable. C'est ce jour-là que les femmes se réunissent, toutes bien vêtues et ornées, sur le bord de la rivière, ou, quand il n'y en a pas dans le voisinage, près d'un étang, dans un endroit où il se trouve un *arichi* (1) et un *margosier* (2) l'un près de l'autre; car ce n'est qu'à l'ombre de ces deux arbres que la cérémonie peut avoir lieu. Si ces arbres ne se trouvent pas sur le bord de la rivière où doit se faire l'offrande, elles en coupent des branches et les plantent, à un pas l'un de l'autre, profondément dans la terre, de manière que les bouts s'entre-

---

parcourt la lune; les *tidi*, ou les jours de la nouvelle et de la pleine lune; les *laquenons*, ou les signes du zodiaque; les *jogoms*, ou les bons et les mauvais jours de chaque mois; et les *caremons*, ou les bonnes et mauvaises heures de chaque jour.

(1) M. Sonini, dans ses remarques sur la nouvelle édition du *Voyage de Sonnerat*, *tome II*, *page* 48, dit qu'il ne sait pas quel est l'arbre appelé *arichi*. Un officier françois, qui pendant vingt ans avoit demeuré dans l'Inde, lui avoit assuré que c'étoit une espèce de bambou dont on mange la graine; mais cela n'est guère probable, puisque Sonnerat dit que c'est un arbre qui ressemble au *margosier*. (*Note du trad. all.*)

(2) Suivant Sonnerat c'est le margosier, ou le *melia* à feuilles de frêne (*melia azidarachta*).

(*Note du trad. all.*)

lacent. Sous ce berceau, elles posent une pierre d'une ſorme conique et enveloppée de deux serpens, soit en peinture, soit en sculpture. C'est-là le *Lingam* devant lequel on place une autre pierre carrée plus petite et unie, laquelle représente l'autel. Après que toutes les femmes rassemblées se sont baignées, elles lavent le *Lingam* avec du lait, posent du riz dans sa gousse, du beurre et du *jagra* (sucre tiré du vin de palmier par la cuisson) sur la pierre unie, et brûlent le tout avec de petits morceaux de *semi*, bois aromatique fort dur, dont on se sert pour allumer tous les *ognie-joog* ou *diberadané*, c'est-à-dire holocaustes. Après cela, elles jettent des fleurs sur le *Lingam*, et le prient de leur accorder tout ce dont elles peuvent avoir besoin sur la terre, mais principalement des jours longs et heureux à leurs maris, et de leur accorder des enfans, si elles n'en ont pas encore. Ensuite elles retournent à leurs demeures, et se font mutuellement des présens de béthel et de confitures; ou demeurent quelquefois ensemble pour passer le reste de la journée dans la joie, bien convaincues que leurs prières seront exaucées. Les pierres restent posées sur le bord de la rivière, et servent à d'autres femmes pour faire la même cérémonie.

C'est bien là une fête touchante des enfans innocens de la nature.

Nous ne nous arrêtâmes pas long-temps à *Aménabab;* d'où nous partîmes immédiatement après avoir dîné, dans l'impatience où j'étois d'arriver à *Madras*.

Autant que je pus en juger en passant à quelque distance de ce joli village, il est grand, et orné d'un beau temple. Le sol des environs est gras et fertile, toute la campagne est parsemée de bosquets et d'allées d'arbres fruitiers, parmi lesquels il y a beaucoup de tamarins et de manguiers.

Nous suivîmes le cours de la rivière *Gondakama*, jusqu'au village d'*Oulchie*, ou nous la passâmes dans un *sangari*. A un mille et demi delà, cette rivière se jette dans la mer. Sur le bord opposé il y avoit un ancien temple fort beau, mais il tomboit en ruine; car quoique les Hindous restaurent les vieux édifices, ils les abandonnent cependant à la main du temps, lorsqu'ils commencent à trop se dégrader.

Les dehors des temples de *Vischnou* ou *Schiwen* et d'autres divinités inférieures sont ordinairement ornés de la représentation de quelques-unes de leurs principales aventures, soit en sculpture ou en peinture; mais ce temple

ci ne m'offrit aucune figure; ce qui me fit croire qu'il avoit été consacré à *Ischour*, nom qu'on donne à l'Etre suprême.

Les temples de l'Etre suprême dans l'Inde n'ont aucune figure ni dans l'intérieur ni à l'extérieur; car les *pundits* (interprêtes des lois) disent que la toute-puissance et les autres attributs de l'Etre suprême, qui se manifestent dans les œuvres sans nombre produits par sa volonté, sont si éminens, qu'on ne sauroit les exprimer par aucun signe.

Or, comme la divinité n'a aucune forme et les a, en même temps, toutes, ils la représentent sous la figure d'une boule, laquelle doit toujours être de pierre, et qu'ils placent sur un piédestal au milieu du temple.

Le culte que les Hindous rendent à l'Etre suprême, diffère de celui qu'ils rendent aux autres dieux. Sa figure symbolique ne se porte pas, comme celles des autres divinités, en procession; il n'y a point de danseuses à son culte; on ne célèbre aucune fête en son honneur; on ne lui offre que les productions des champs, et le culte que les brahmes lui rendent dans ses temples ne consiste qu'en cantiques et en prières.

Le mot *ischour* signifie littéralement: *souve-*

raine volonté; et c'est-là le nom par lequel les Hindous désignent ordinairement l'Etre suprême; ils l'appelent aussi simplement *Brrm* (1), c'est-à-dire, Dieu ou Grand-Etre. En général, on lui donne mille noms qui servent à indiquer ses attributs et ses qualités; c'est pourquoi ce Dieu suprême est encore désigné par eux sous le nom de *Doshotamé* ou *Hazarramé*, c'est-à-dire, le *Mille-Noms.* Je vais indiquer ici quelques-uns de ces attributs, autant que ma mémoire pourra me les fournir: *Suituntrum*, l'endépendant; *Surbepbirsi*, qui est présent partout; *Servascher*, le seigneur de l'univers; *Ekkumesha*, l'unique; *Nitté*, l'éternel: *Nieshtoijé*, l'infaillible; *Prégianum*, et *Sobboter-dirsie*, le préscient; *Péréméhumsé*, le puissant seigneur; *Piirkirtie*, le miséricordieux; *Odorissar*, l'invisible; *Ttschiirijbi*, l'immortel; *Tschoratshor*, à qui rien n'est caché; *Kouthasta*, qui demeure dans un lieu inaccessible; *Geitscha* et *Mahateesch*, le tout-puissant; *Appurtisha*, l'indivisible; *Okitta*, celui sans lequel il n'en existe pas d'autres; *Boudouba*, le sage des sages; *Aviakthan*, l'esprit invisible; *Joïna* le fort; *Moukthie-Shou-*

(1) D'autres écrivent *Brehm.*

dan, celui qui accorde le repos et la béatitude éternelles; *Ananta*, l'infini; *Ekbhabé*, l'immuable; *Odoiinis - Shoudan*, celui qui donne une éternelle joie; *Onadie*, sans commencement; *Swabhab*, la substantiabilité incompréhensible; *Suiteshtiténium*, le seul sage, ou celui qui ne tient sa sagesse de personne; *Nidakar*, l'immatériel; *Mahashour*, le grand dieu; *Krépatchaja*, le dieu de miséricorde; *Tétratréjom*, le dieu des trois qualités, savoir: comme créateur, conservateur et destructeur. On l'appele en conséquence aussi *Trimoukti*, ou le dieu aux trois faces; et *Brahma*, *Bieshn* et *Sieba* sont ces trois attributs personnifiés. Plus *Sirboshroup*, celui qui n'a point de forme; *Okrittie*, qui ne sauroit être représenté; *Addhieatma*, l'esprit universel; *Addhie-yagna*, le dieu de la religion; etc. etc.

Cela suffit, je pense, pour prouver que les Hindous croient en un seul Dieu tout-puissant, et n'adorent pas le diable, comme on se l'imaginoit autrefois.

Du village d'*Oulchie*, notre route nous conduisit par une contrée fertile. Nous traversâmes aussi à gué la rivière appelée *Madegonda*, qui me parut être un bras de la *Gondakama*. Tout le pays étoit parsemé de villages, dont nous

en passâmes quelques-uns qui, pour la plupart avoient de jolis temples et d'autres choses dignes d'être vues; mais je n'avois aucune envie de les examiner; j'oubliai même, ainsi que le capitaine Huau, de prendre leurs noms par écrit.

A *Pandalour* cependant, village par lequel notre chemin nous conduisit, je ne pus m'empêcher de m'arrêter quelque temps, pour en voir les choses remarquables, quelque empressé que je fusse d'ailleurs de faire route. Le soleil étoit prêt à se coucher lorsque nous y arrivâmes, et mes *coulis* étoient extrêmement fatigués, parce que je ne leur avois pas laissé le temps de se reposer. Je leur dis de faire halte ici, et nous campâmes dans un joli petit bois au sud du village, que j'allai parcourir avec mon ami. C'est un des plus grands villages que j'aie rencontrés: il est orné de trois beaux temples, dont un qui sembloit être bâti depuis peu de temps, étoit consacré à une divinité inférieure. Le village lui même étoit entouré de toutes parts de jardins de béthel, dont la culture sembloit faire la principale occupation de ses habitans. Il y avoit aussi plusieurs étangs murés et de riches sources d'eau, qui servoient à arroser les jardins. Le marché ou *bazaar* étoit fort grand, et abondamment fourni de toutes sortes de comestibles,

qu'on y vendoit à bas prix. Mais ce qui fixa surtout mes regards, c'étoient deux grands réservoirs d'eau en maçonnerie, l'un à l'est et l'autre à l'ouest du village; dont chacun avoit bien un mille de Hollande de circonférence, et qui servoient à fournir l'eau pour l'irrigation des champs de riz et des jardins potagers. Un grand nombre de personnes étoient dans ce moment occupées à ce travail, en faisant retentir les bosquets de tamarins et de manguiers de leurs chansons, pendant une belle soirée. Ce village m'offrit encore plusieurs autres choses remarquables, parmi lesquelles il faut placer un *roth* ou *teer* (chariot des dieux, quand on les promène en procession) d'une grandeur singulière, et orné de figures en sculpture; mais la nuit nous obligea de retourner à notre gîte, où j'arrivai fort fatigué de cette promenade. La douleur insupportable que je souffrois toujours, le défaut de sommeil, l'inquiétude dont j'étois agité, le peu de nourriture que je prenois, accompagné d'une fièvre lente, tout cela avoit beaucoup affoibli mes forces.

J'eus une très-mauvaise nuit, et résolus de ne plus m'arrêter nulle part, afin d'arriver plus promptement à *Madras*. Nous avions déjà quitté *Pandalour* avant le lever du soleil, le

temps fut orageux pendant toute la journée, mais d'ailleurs sec et serein.

CHAPITRE XIV.

Boswapalam. *Mouches du manguier. Danger éminent. Rencontre de Mamia, et ensuite du gouverneur anglois de* Mazulipatnam.

Nous déjeunâmes à *Anantapour*, à un demi mille environ de la mer. Près de ce village coule une rivière salée, qui de là porte le nom d'*Oupoulaar* (rivière salée) d'*oupou* (sel), et *aar* (rivière); aussi a-t-on établi ici des salines qui donnent beaucoup de sel. Nous dûmes la traverser dans des *sangaris.*

La contrée par laquelle nous passâmes ensuite n'offroit ni la beauté, ni la fertilité de celle que nous avions parcourue le jour précédent; aussi aperçumes-nous moins de villages, et ceux que nous vîmes n'étoient pas si beaux, à l'exception de *Boswapalam*, qui devoit son nom au beau bétail qu'on y élevoit autrefois, et qu'on y éduqueroit encore, si les Anglois ou leurs agens, qui dominent dans ce pays, n'étouffoient pas,

par leurs vexations, l'industrie des indigènes. Le village de *Boswapalam*, autrefois si riche et si fameux, est aujourd'hui pauvre et ignoré, et je ne vis sur ses belles prairies que quelques vaches maigres, des coqs d'Inde et des oies.

Nous dinâmes à *Bingenapillij*, chétif village, le long duquel coule une petite rivière appelée *Manaar* (rivière de sable). La seule chose digne d'être remarquée ici, c'étoient deux beaux bois ou bosquets, l'un de manguiers, et l'autre de bambous, dont les longues feuilles rubanées et les grappes de fleurs vermeilles offroient un coup d'œil agréable.

L'espèce de mouche appelée *mangai-i* est si petite, qu'à peine peut-on la voir. Dans cette saison, ces insectes se tiennent dans de pareils bois, lorsque les fruits ont acquis leur plus grande maturité, de manière qu'ils tombent, pour ainsi dire, d'eux-mêmes de l'arbre. Ces mouches ont dans le corps une humeur venimeuse ou du moins fort âcre, et sont extrêmement incommodes pour ceux qui passent par les bois de manguiers, ou qui doivent s'y arrêter. Elles volent sans cesse au visage des hommes et des animaux; de sorte qu'on ne peut être trop sur ses gardes, pour n'en point recevoir dans les yeux. Lorsque cela arrive, il faut tâcher d'en

faire sortir l'insecte intact et entier; car si on a le malheur de l'écraser, son humeur corrosive produit une grande inflammation, et l'on court le danger de perdre la vue. Le meilleur remède qu'on connoisse pour prévenir ce mal, est le lait de femme, qu'on fait couler tout chaud du sein dans l'œil du patient.

Le bambou arborescent (1), auquel les Malabares donnent le nom de *mungilé*, est trop connu pour qu'il soit nécessaire que j'en donne ici la description. Je remarquerai seulement qu'il y en a plusieurs espèces, entre lesquelles est sur-tout remarquable celle que sa compacité et sa dureté ont fait nommer *bambou de fer*.

Les forêts de cette sorte de bambou offrent,

---

(1) Le *bambou (arundo bambos)* s'élève quelquefois à la hauteur de cinquante et même de soixante pieds. Les Indiens se servent de son tronc pour différens usages : ils en font, par exemple, des auges, des embarcations, etc. Les cannes qu'on connoît en Europe sous ce nom ne sont que de jeunes pousses. C'est de l'écorce du bambou que les Chinois font leur papier. Le suc laiteux qui se durcit aux nœuds s'appelle *sucre de bambou*, et l'on en fait beaucoup de cas dans la pharmacie, dans laquelle on emploie également les bourgeons, l'écorce et les racines de ce roseau.

(Note du trad. all.)

par la belle verdure de ses feuilles, un coup d'œil fort agréable.

Nous allâmes nous établir sur le bord de la la rivière, et passâmes ensuite par *Tammelepeent*, *Pinnagropalam* et autres villages. Le sol, d'un argile dur, étoit inégal et couvert d'une grande quantité de palmiers sauvages.

Il faisoit nuit lorsque nous arrivâmes à *Tshacoldindie*, qui est un grand village situé près de la mer. Nous y entendîmes distinctement le bruissement des vagues. Cet endroit étoit si mal pourvu d'arbres, que, malgré ma répugnance, je fus obligé de me retirer dans la *chauderie*, où nous trouvâmes un très-petit nombre de voyageurs, de sorte que le côté que nous allâmes occuper, étoit encore entièrement vide. Cela me fut fort agréable, puisque je pouvois du moins me plaindre et me lever à mon aise, lorsque la douleur m'empêchoit de dormir.

Je fis placer une lampe allumée dans une niche de la *chauderie*, et me couchai sans délai, parce que je me trouvois fort fatigué, sans que je pusse espérer cependant de goûter quelque repos. Mais quelle fut ma surprise, lorsqu'à mon réveil, le lendemain matin, je vis paroître le jour! J'avois donc passé toute la nuit à dormir. Cependant, au lieu d'en être satisfait, j'éprou-

vai quelque crainte; car aussi long-temps que je sentis de la douleur, j'avois eu l'espoir de conserver mon doigt et ma main; mais cet espoir disparoissoit maintenant que la douleur avoit cessé et que mon doigt étoit froid. Je ne doutai plus un instant que la gangrène ne se fût mise dans cette partie.

Comme nous étions encore à cinq journées de *Madras*, je ne vis d'autre ressource pour moi que de marcher jour et nuit, avant que mon mal fût sans remède.

Je réveillai en criant tous mes gens, et signifiai aux *coulis* la résolution que j'avois prise à *Mazulipatnam*, en ajoutant qu'ils pouvoient retourner chez eux, dans le cas qu'ils craignissent de faire route nuit et jour; et qu'alors je prendrois d'autres porteurs dans le village.

« Non, monsieur, dirent-ils tous unanimement, nous ne vous abandonnerons point; nous voulons vous conduire à *Madras;* nous regarderions comme une chose honteuse de vous livrer en d'autres mains; et nous perdrions d'ailleurs l'avantage que nous espérons tirer en trouvant à *Madras* quelque charge pour notre retour. Nous marcherons jour et nuit avec vous, autant que le permettra nos forces, sans rien exiger de plus pour notre salaire. Nous vous

prions seulement de prendre un *couli* de plus, comme *massalij* (porte-faix).

Les bonnes gens! Je me réjouis beaucoup de leur résolution de ne point me quitter; car nous étions maintenant accoutumés les uns aux autres, et je puis dire que nous vivions ensemble comme des amis.

Je les remerciai de leur bonne volonté, en les assurant qu'à notre arrivée à *Madras*, je leur en ferois connoître ma satisfaction. J'envoyai ensuite Francisque au village pour voir s'il y trouveroit, non un seul, mais six *coulis*. Je lui recommandai aussi d'acheter une demi-douzaine de *tivetis* ou torches (1).

Peu de temps après mes *coulis* revinrent avec un renfort, et comme je ne voulois pas que mon voyage fût différé par l'économie de quelques roupies, nous ne tardâmes pas à être d'accord sur le salaire de ces nouveaux venus. Je choisis les deux plus foibles d'entr'eux pour porter les torches; les quatre autres étoient destinés à relever, de temps en temps, les *coulis* qui portoient mon palanquin et le *douli* du

---

(1) Ces torches ou flambeaux ne consistent qu'en des rouleaux de la longueur et de la grosseur du bras, faits d'étoffe de coton imbibée d'huile.

capitaine Huau. A peine fût-il huit heures que nous partîmes.

J'étois couché dans mon palanquin livré à de tristes pensées; car la crainte de perdre ma main m'inquiétoit toujours beaucoup. Il m'étoit impossible de m'occuper d'autre chose, et nous traversions avec tant de vîtesse les villages, qu'à peine pouvois-je jeter un coup-d'œil sur ce qu'ils offroient de remarquable. Je m'aperçus enfin qu'il y avoit encore quelque sentiment dans mon doigt; de sorte que je commençai à reprendre un peu de courage; d'autant plus que mes *coulis* avançoient si rapidement avec moi, que j'avois tout lieu d'espérer que je serois dans moins de trois jours rendu à *Madras*.

Nous eûmes heureusement une journée assez fraîche, le ciel étant couvert et le temps tourné à la pluie; de sorte que mes *coulis* purent faire un grand trajet de chemin sans être incommodés du soleil. Nous dînâmes à *Rovelour*; et mes gens, pour ne pas perdre de temps, avoient résolu de ne manger que de l'*avela* ou riz grillé; mais comme il falloit faire la cuisine pour le capitaine Huau et pour moi, je leur permis d'apprêter aussi pour eux les mets convenables.

A quatre heures après-midi nous aperçûmes le grand village de *Nababpeent*, fameux par son magnifique temple, ainsi que par quelques autres curiosités. Nous vîmes déjà de loin ce beau bâtiment avec sa pyramide élevée. Malgré mon empressement d'arriver à *Madras*, je commandai à mes porteurs de me faire passer le plus près possible de cet édifice, afin que je pusse du moins y jeter un coup-d'œil.

Exactement vis-à-vis de ce temple il y avoit un fort bel étang maçonné, dans lequel se baignoit alors beaucoup de monde, et, entr'autres, à l'une des extrémités, une petite troupe de femmes. Je n'y fis aucune attention, parce que j'étois, dans ce moment, entièrement occupé du temple ; lorsque tout-à-coup j'entendis le cri perçant d'une femme à peu de distance de moi. Cette voix me pénétra vivement ; je croyois la connoître. Ciel! c'étoit Mamia qui venoit de se baigner avec ses compagnes, et qui ne faisoit que sortir de l'eau, car elle avoit encore son pagne de bain.

Mon cœur tressaillit de joie. *Rakhou, rakhou!* (arrêtez! arrêtez!) criai-je à mes porteurs; et avant qu'ils eurent posé mon palaquin à terre j'en étois déjà sauté, et sans m'embarrasser du grand nombre de spectateurs ni

de mes gens, je courus vers ma chère Mamia.

La pauvre fille, voyant que je m'élançois avec une espèce de transport vers elle, recula effrayée de quelques pas, et parut même vouloir prendre la fuite. Ce mouvement me rendit à moi-même; car sans cela je lui aurois certainement sauté au cou, sans autre préambule.

« Mamia! m'écriai-je, ma chère Mamia! je vous revois donc enfin! Ah! combien de fois n'avez-vous pas occupé ma pensée! » Je ne pus en dire davantage. Des larmes de joie remplissoient mes yeux, et je restai immobile.

Mamia parut également fort troublée, et ne put me répondre un mot; elle se contenta de mettre sa main sur sa poitrine et de me saluer.

Qu'elle me parut belle! que l'étoffe mouillée qui la couvroit alors, dessinoit bien les formes élégantes de son corps! je demeurai extasié, en admirant tous les charmes qui se présentoient successivement à mes regards.

Cette vivacité de ma part l'intimida. Elle me dit: « Tous les yeux sont arrêtés sur nous. Quittez-moi maintenant, monsieur; vous irez sans doute prendre gîte dans quelque *chauderie*? » En disant ces mots elle s'en alla. Il en étoit temps; car, quoique les Hindous soient, en général peu curieux, le cri de Mamia, l'em-



Haafner a Duiv del. — Gr. par Coqueret

Rencontre de Mamia à Nabapeent.

pressement avec lequel j'étois sorti de mon palanquin, et le grand nombre de personnes qui composoient ma suite, et qui, dans ce moment, étoient toutes rangées autour de moi, avoient excité l'attention de la multitude.

« Je vous reverrai donc, Mamia? » lui dis-je d'une voix suppliante. Elle me fit un signe d'approbation de la tête; et je retournai plein de joie vers mon palanquin.

« A la *chauderie*! » criai-je à mes porteurs en montant dans mon palanquin; et quelques-uns d'entr'eux se mirent à rire. Et il est vrai que le changement subit qui venoit de s'opérer en moi, en passant d'une sombre mélancolie à la plus vive joie, devoit naturellement les surprendre. Mais c'est mon ami Huau qui en fut le plus étonné, parce qu'il se trouvoit trop éloigné de moi pour reconnoître la jeune personne vers laquelle il me vit courir; aussi m'avoua-t-il que, dans le premier moment qu'il m'aperçut m'élancer de la sorte, il avoit craint que le désespoir ne m'eût porté à me jeter dans l'étang. Il avoit fait porter son *douli* à côté de mon palanquin, pour me demander des éclaircissemens sur cette singulière aventure; mais je me contentai de lui répondre qu'il

en seroit instruit sous peu. Nous arrivâmes bientôt à la *chauderie* qui étoit belle, nouvellement bâtie et d'ailleurs fort spacieuse, car elle pouvoit bien contenir un millier de personnes.

Mon premier soin fut alors de chercher à découvrir l'endroit que les *soutredharies* ou danseuses ambulantes pouvoient avoir choisi pour elles ; ce qui m'étoit facile par leur bête de somme et par les *juntris* (musiciens) qui les accompagnoient. Je n'aperçus cependant rien de tout cela ; ce qui m'inquiéta beaucoup. Je commandai à Francisque d'aller épier les danseuses, de les suivre en cachette quand elles quitteroient l'étang, et de venir me dire l'endroit où elles se trouveroient campées.

Je me plaçai ensuite devant la *chauderie*, d'où je pouvois porter mes regards au loin, et parcourus, de temps en temps, les environs avec ma lunette d'approche ; que je dirigeai aussi quelquefois vers les danseuses qui se baignoient, sans oser néanmoins les fixer longtemps ; parce que les Hindous blâment comme une action vile et honteuse de regarder des femmes qui prennent le bain.

Mamia assise sur le bord de l'étang, étoit occupée à tresser ses longs cheveux, et sem-

bloit s'entretenir avec ses compagnes, en attendant que les autres eussent fini de se baigner.

Je brûlois d'impatience de les voir toutes habillées. Le soleil étoit déjà prêt à se coucher, et je craignois que l'obscurité me les fît perdre de vue. A la fin je les vis quitter ensemble l'étang et prendre le chemin de la *chauderie*; je me plaçai comme par hasard, dans un endroit près duquel les danseuses devoient passer.

C'étoit en vérité une troupe bien choisie de jeunes filles belles et bien faites; cependant Mamia surpassoit toutes ses compagnes. Elle avoit une physionomie si angélique! une taille si élégante, si dégagée, une démarche si noble, qu'on l'auroit prise pour une déesse entourée de ses nymphes.

Francisque qui les avoit suivies, ne tarda pas d'arriver et de me dire que les danseuses et leurs musiciens avoient établi leur gîte dans un bosquet près de la *chauderie*; ce qui me parut singulier. Pourquoi cela, me dis-je; tandis que la *chauderie* est assez spacieuse, et qu'il ne s'y trouve encore que peu de monde?

Pendant que je m'occupois de ces réflexions, je vis approcher la vieille *daja*, laquelle à ce

qu'il me sembla, étoit restée à dessein seule derrière la troupe.

« Je vous apporte, monsieur, dit-elle d'un air riant, mille *salams*, (complimens) de la part de Mamia; elle demande la permission de venir vous souhaiter la bienvenue et de s'informer de votre santé. »

« *Ata* (mère), lui répondis-je, je vous prie de dire à la *ponné* (demoiselle) que je brûle du désir d'entendre sa voix charmante, et que je languis plus après sa présence que le *soumi* (1) après la pluie. Je la conjure de venir me trouver le plutôt possible; car j'ai beaucoup de choses à lui communiquer. » Après ces mots la *daja* me quitta.

Comme la *chauderie* étoit, ainsi que je l'ai déjà dit, une des plus grandes du pays, et qu'il y avoit fort peu de monde, il y restoit suffisamment de place pour moi et mes gens. Je fis mettre quelques lampes allumées dans les niches, et tandis que mes *coulis* apprêtoient

---

(1) Le *soumi* est un grand oiseau, qu'à cause du bruit qu'il fait en volant, on appelle aussi *chakrawakra* (la roue criarde). Selon les Hindous il ne se désaltère qu'avec les gouttes de pluie qu'il reçoit sur sa mandibule inférieure.

leur souper, et que le capitaine Huau étoit occupé, comme à son ordinaire, à préparer une jatte de ponche, j'attendis avec impatience l'arrivée de Mamia. J'aperçus enfin qu'elle venoit vers moi, accompagnée, par décence sans doute, de sa vieille *daja*.

Après les complimens ordinaires sur notre heureuse rencontre, je les priai de s'asseoir vis-à-vis de moi sur une natte, et leur offris sur un plateau le béthel et l'arec avec leurs accompagnemens d'usage.

Mamia gardoit le silence avec les yeux fixés à terre, mais la forte agitation de son sein faisoit assez connoître qu'elle étoit vivement émue. Je crus donc devoir commencer la conversation.

« Réjouissez-vous, Mamia, vous êtes vengée! je suis suffisamment puni de l'offense que je vous ai faite, et de la manière honteuse avec laquelle j'ai dédaigné votre amitié! O! que je me suis bientôt repenti de ma folie : le jour même je voulus vous demander pardon; mais votre air courroucé m'en a empêché. J'espérois de vous retrouver à *Ventapalam;* mais ce fut en vain que je parcourus toutes les *chauderies* et les environs de ce village. O Mamia! le mal-

heur et les contrariétés m'ont constamment poursuivi depuis ce temps! »

« Monsieur! me répondit-elle d'un air sérieux, j'apprends avec chagrin les malheurs que vous avez essuyés, et je ne puis vous exprimer toute la part que j'y prends; et vous voulez cependant que je m'en réjouisse. Que vous connoissez peu mon cœur! Hélas! s'il étoit en mon pouvoir, le bonheur vous suivroit partout! Ne cherchez pas à vous excuser de ce que vous m'avez renvoyé le béthel; le cruel *Bidhata* (1) en est seul la cause; c'est lui qui a écrit cet affreux chagrin sur ma tête. Hélas! depuis ma plus tendre jeunesse, je n'ai éprouvé que la misère et le malheur! Si vous le permettez, je vous conterai en peu de mots l'histoire de ma vie : peut-être pourrai-je par là effacer de votre esprit l'idée peu avantageuse que l'état que j'exerce doit vous avoir inspirée de moi; car on ne juge ordinairement que d'après les apparences. Vous m'accorderez du moins alors, j'espère, votre compassion. »

---

(1) Le dieu du sort, lequel, d'après la croyance des Hindous, écrit leur sort sur la tête des hommes, huit jours après leur naissance.

« Je suis née, continua-t-elle, de la caste des *waitiums* (médecins). Je n'avois pas encore atteint l'âge de huit ans, que mon père (car ma mère n'existoit plus) me maria à l'un de ses amis. Cet homme, qui étoit beaucoup plus âgé que moi, mourut peu de temps après notre mariage; je restai donc *koriaraanro* (1). Quatre ans après, je perdis aussi mon père. Je n'avois ni frère, ni autre proche parent. Un allié fort éloigné devint notre héritier et me prit chez lui. Ce vieillard avare me donnoit à peine ce qu'il falloit pour me couvrir, et me fit souffrir toutes sortes d'autres privations. Je devois cependant travailler jour et nuit sans relâche. Je ne pus résister qu'une année à ces mauvais traitemens; livrée au désespoir, j'abandonnai un soir sa maison, avec la ferme résolution de n'y plus retourner ».

« Il me restoit une tante, que je me détermi-

(1) Savoir, une personne qui est devenue veuve avant que d'être nubile, par conséquent avant que le mariage pût être consommé. Une pareille veuve est véritablement malheureuse, car on observe sa conduite avec beaucoup plus de rigueur que celle d'une veuve qui a eu des enfans; et elle doit être pendant toute sa vie la servante du parent le plus proche à qui elle tombe en partage.

nai d'aller trouver à *Tansjaour*, pour lui demander un asile. Je courus pendant toute la nuit et le jour suivant, sans me reposer et sans manger. J'étois d'ailleurs si craintive, qu'à peine osai-je demander le chemin à ceux que je rencontrois. A la fin je me trouvai tellement exténuée de faim et de fatigue, que je dus me refugier dans une *chauderie*, où je pleurai amèrement et résolus de mourir. Peu de temps après, cette bonne femme vint avec sa compagnie dans la même hôtellerie. Elle me demanda avec tant d'intérêt la cause de mes larmes, que je lui fis part sur-le-champ de mon état et de mes chagrins. Elle eut pitié de moi, me présenta à manger et m'offrit une place dans sa compagnie, avec la promesse de me faire apprendre à chanter et à danser ; de me donner de plus le vêtement, la nourriture et une part de ce que mes compagnes pourroient gagner ».

« Que pouvois-je faire? J'étois encore fort jeune, je n'avois, hélas! aucun refuge assuré, pas même à *Tansjaour*, où ma tante pouvoit refuser de me recevoir. J'avois déjà mangé avec les *soutredharies* ; leur genre de vie qu'elle me peignit avec les couleurs les plus agréables; leur indépendance, leurs beaux habits, leur parure, tout me plut et me séduisit au point que je me

déterminai à me joindre à leur troupe. Voilà déjà quinze mois que je m'y trouve, sans que j'aie eu la moindre raison de me repentir. Cette bonne femme, à qui nous appartenons toutes, m'aime comme si j'étois sa propre fille, et me laisse maîtresse absolue de ma personne, ainsi que j'en suis expressément convenue avec elle. »

« Vous pensez donc bien qu'il m'auroit été facile de gagner beaucoup d'argent avec ceux que mes foibles charmes ont pu séduire; il n'a même dépendu que de moi d'entrer dans le *senana* (serail ou *harem*) d'un *nabab*; mais j'ai trop de fierté pour m'abandonner pour de l'argent comme une *awserie* (courtisane), ou pour me laisser traiter en esclave. »

Elle me dit ensuite que la manière flatteuse avec laquelle je l'avois accueillie comme danseuse, et la préférence que je lui avois marquée au-dessus de ses compagnes, l'avoient déterminée en ma faveur. Elle avoit espéré de trouver en moi un amant constant; mais combien ne se vit-elle pas trompée et offensée, lorsque je lui renvoyai, d'une manière si dédaigneuse, le béthel d'amour. Cependant elle n'avoit pu me donner tout-à-fait tort, parce qu'une pareille démarche de la part d'une danseuse commune, doit naturellement révolter un homme délicat;

que cette répugnance de ma part avoit même servi à augmenter son estime pour moi. Elle avoit résolu cependant de ne plus me revoir de la vie, afin d'éviter mes nouveaux mépris. En conséquence, elle avoit prié la *daja* et toutes ses compagnes d'éviter les lieux où elle pourroit me rencontrer; et c'est à cause de cela, qu'elles ne s'étoient point arrêtées à *Ventapalam*. La bonne Mamia croyoit déjà m'avoir oublié, lorsqu'elle entendit, il y avoit quatre jours, un *pandarom* raconter dans une *chauderie*, qu'un *wellekaren* (Européen) avoit été mordu par un serpent, et qu'il en étoit mort. Cet homme avoit donné des renseignemens si exacts de la personne qui avoit eu ce malheur, ainsi que de son palanquin, que Mamia n'avoit pas eu de peine à reconnoître que c'étoit de moi qu'on parloit. Elle tomba en foiblesse de l'effroi que lui causa cette nouvelle, et s'aperçut seulement alors que son cœur n'étoit pas encore fermé pour moi. En voyant aujourd'hui arriver mon palanquin, elle s'étoit imaginée que ce ne pouvoit être que mon esprit; ce qui lui avoit fait pousser un si grand cri. Maintenant elle se réjouissoit de me voir vivant et dans une parfaite santé.

Je lui fis connoître alors que le *pandarom*, qu'elle accusoit d'imposture, n'avoit pas eu tout-

à-fait tort ; que je ne me portois pas bien, comme elle pouvoit le voir par mon visage pâle et défait, et par la maigreur de tout mon corps. Que j'avois véritablement été mordu par un serpent, et que je ne me trouvois même pas encore hors de danger. Je lui contai toute mon aventure avec le serpent à lunette, jusqu'à la blessure que je reçus à *Carracoudré*, et les suites qu'elle avoit eues. Je lui fis à dessein ce récit, pour voir l'impression qu'il feroit sur elle.

Loin que cet événement détournât la bonne Mamia de moi, je m'aperçus qu'elle prenoit vivement part à mon malheur. Elle me plaignit en versant des larmes; et, à mon grand étonnement, elle insista à voir ma main enflée; quoique les Hindoues aient, en général, une grande aversion pour de pareils spectacles.

Elle jeta un grand cri quand elle eut vu l'horrible état de ma main, et voulut, sur-le-champ courir, avec un des musiciens de sa troupe et un de mes *coulis*, à *Panépette*, village situé à une lieue de l'endroit où nous étions, pour y chercher un *waitium*, dont elle m'assura, en prenant à témoin la *daja* et ses compagnes, avoir entendu raconter des merveilles, pendant le séjour que la troupe y avoit fait à l'occasion d'une fête à laquelle elle avoit dansé. Elle m'as-

sura même que cet homme étoit un *goenéschagor* (océan de savoir), qu'on venoit trouver de loin pour le consulter.

Cette offre généreuse, qu'elle renouvela avec les plus vives instances, me remplit les yeux de larmes. Je la refusai cependant, parce que j'étois résolu de ne plus employer de médecin avant mon arrivée à *Madras*. Comme elle vit que c'étoit en vain qu'elle cherchoit à me persuader de suivre son conseil, elle me demanda la permission de préparer elle-même un onguent qu'elle avoit appris à faire de son père, qui avoit été aussi, dans son temps un habile *waitium*, et avoit guéri plusieurs personnes mordues par des serpens. J'acceptai de me soumettre à cette cure, d'autant plus que je regardois ma main comme perdue, et ne voulois pas décourager tout-à-fait cette excellente fille.

A cette condescendance de ma part, Mamia sauta de joie, en disant qu'elle alloit chercher les ingrédiens nécessaires pour la préparation de son emplâtre. Je priai la *daja* de rester avec moi, pendant son absence, pour me faire compagnie; ce qu'elle accepta, et me dit beaucoup de bien de sa *poutri*(fille); car c'est ainsi qu'elle la nommoit toujours. Elle se plaignit ensuite de ce que j'allois partir sitôt, et qu'alors j'oublierois

sans doute de nouveau la pauvre Mamia, qui paroissoit m'aimer avec tant de bonne foi, et ne pourroit me bannir facilement de son cœur.

Je la tranquillisai à ce sujet, en lui assurant avec franchise, que je n'abandonnerois plus ma bonne Mamia, parce que mon cœur étoit trop attaché à elle, pour que je pusse le dégager jamais.

Il s'étoit à peine écoulé une demi-heure, lorsque Mamia revint: le plaisir et la satisfaction brilloient dans ses yeux.

« Dieu soit loué! dit-elle d'un air triomphant, j'ai trouvé au *bazaar* (marché) tout ce qu'il faut pour le *servai* (onguent), et mes compagnes m'ont aidée à le préparer.

Il fallut alors que je découvrisse ma main; car Mamia voulut absolument appliquer elle-même l'onguent, qui étoit d'une couleur bleuâtre, et répandoit une odeur aromatique. Je fis d'abord difficulté de le permettre, parce que je connoissois la répugnance des Hindous pour tout ce qui est impur (1); mais elle insista et parut même

---

(1) Les Hindous sont, en général, si propres qu'ils ne manquent point de se laver les mains et les pieds lorsqu'ils ont touché à quelque chose de sale. Ils ne mettent jamais leurs doigts dans la bouche; jamais ils ne

prendre plaisir à me rendre ce service, qu'un autre auroit refusé avec dédain. J'en fus moins étonné que le capitaine Huau, qui nous regardoit avec surprise. Mais ce n'étoit que par simple et pure amitié que Mamia faisoit tout cela, sans que ma plaie, dégoûtante et fétide, parût lui répugner. Elle s'en acquitta comme si c'eût été son devoir. Il falloit voir avec quelle attention elle agissoit, et quelle douceur et compassion brilloient dans ses traits angéliques. Elle étoit assise près de moi; la *daja* nous éclairoit, et comme elle s'inclinoit en avant pour mieux voir, je ne pus m'empêcher d'imprimer un baiser plein de feu sur son front. Elle sourit avec grace et modestie.

Qu'elle me parut belle et digne d'amour dans ce moment! Lorsqu'elle couvrit la plaie, il me sembla que je reprenois une nouvelle vie. Toute incertitude, toute crainte sur la pureté de ses sentimens pour moi avoient disparu, et je lui vouai une éternelle reconnoissance.

---

touchent leur salive ou quelqu'autre éjection du corps; et ils ont plus de répugnance encore à laver ou bander la plaie d'un autre, à moins que ce ne soit leur état, sur-tout lorsqu'il s'agit de rendre ce service à une personne d'une caste inférieure.

Après qu'elle eut rempli cette répugnante tâche, elle se remit à sa première place et dit : « Monsieur, voilà le premier et le dernier service que je puis vous rendre. Puisque vous ne voulez pas aller à *Panépette*, je vous conseille de vous rendre au plutôt à *Madras*, pour vous faire guérir radicalement. Si mon onguent ne vous cause pas quelque soulagement, ce que j'espère cependant, je vous prie du moins de vous souvenir quelquefois de moi ; car nous ne nous reverrons sans doute jamais. » En disant ces mots, elle baissa les yeux : la tristesse couvrit tout-à-coup sa belle physionomie, et je vis des larmes inonder ses joues.

« Comment, Mamia, m'écriai-je avec surprise, que voulez-vous dire par-là ? Jamais nous revoir de la vie ?

Elle me dit qu'elle craignoit ce malheur, parce que *Madras*, où la *daja* et elle-même n'avoient jamais été, étoit une si grande et si populeuse ville, qu'elle ne pouvoit guère espérer de m'y rencontrer dans une foule aussi considérable de monde, ou de découvrir l'endroit où je pourrois loger. D'ailleurs, ajouta-t-elle, vous ne tarderez point à oublier une simple *soutredharie*.

« Non, Mamia, lui répliquai-je d'une voix

fortement émue, vous n'avez pas cette ingratitude à craindre de ma part. » Je lui fis alors connoître toute l'étendue de mon amour et de ma reconnoissance pour les soins qu'elle avoit eus pour moi, quoique je lui fusse étranger; et l'assurai, par tout ce qu'il y a de plus sacré, que non-seulement je ne l'oublierois de la vie, mais que je lui resterois attaché par l'amour le plus sincère et le plus inviolable, comme à une personne que sa beauté, mais surtout son caractère incomparable rendoient plus précieuse à mes yeux que la plus illustre *begum* (princesse). Je lui promis d'avoir soin que nous pussions nous retrouver sans peine à *Madras*, en l'adressant à l'un de mes amis de cette ville, où il tenoit un rang distingué; et que là je ne manquerois pas de témoigner toute la gratitude que je lui devois.

J'écrivis alors sur une *ola* (1), en langue et en caractères malabares, mon nom, celui de mon ami Frank à *Madras*, et de quelques personnes de ma connoissance, dans le cas que M. Frank fût mort ou absent. J'eus la précau-

(1) On donne le nom d'*ola* à une feuille séchée de palmier, sur laquelle les Malabares écrivent, faute de papier, avec un style de fer.

tion d'y indiquer l'endroit où j'avois coutume d'aller me promener le soir, l'auberge où j'irois quelquefois dîner, et même l'étang où je comptois aller, selon ma coutume, me baigner le matin et le soir. Je lui remis cette feuille.

Je demandai aussi à la *daja* dans quel endroit de *Madras* elle comptoit aller loger? mais comme cette ville lui étoit entièrement inconnue, et qu'elle ne pouvoit par conséquent me dire d'avance ce quelle pourroit faire à cet égard, je lui indiquai un quartier convenable, en lui conseillant de prendre une maison particulière pour elle et sa compagnie; ce qu'elle me promit de faire, d'autant plus que son intention étoit de passer quelque temps à *Madras*. Ces promesses, et les preuves d'amour et de sincérité que je donnai à Mamia, la tranquillisèrent.

Pendant ce temps, Francisque vint m'avertir, en langue hindoue, que le souper étoit prêt; ce que la *daja* entendit sans doute, car elle dit quelques mots à l'oreille de Mamia, et toutes deux se levèrent sur-le-champ en me priant de leur permettre de se retirer.

Comme je n'avois pas, ainsi qu'on le pense bien, une grande envie de manger, je fis servir le souper au capitaine Huau, et ordonnai en même temps à mes *coulis* de faire des prépara-

tifs pour le départ. Je priai ensuite Mamia de me permettre de l'accompagner jusqu'à l'endroit où étoient ses compagnes ; ce qu'elle approuva, et nous quittâmes la *chauderie*.

Nous traversâmes, à pas lents, le bosquet, jusqu'à ce que nous aperçûmes le feu du gîte des *soutredharies*. Je voulus prendre congé ici. La soirée étoit admirablement belle ; un vent doux venoit, en murmurant à travers le feuillage des arbres, rafraîchir l'air encore imprégné de la chaleur du jour. Par-tout les plantes et les fruits répandoient richement leurs odeurs suaves et balsamiques ; le cri monotone du grillon, les sons flûtés que faisoit entendre, de temps en temps, pour appeler sa compagne, le *miincourvie*, qui se tient sur le bord des étangs, mais qui aime aussi les lieux où il y a des arbres fruitiers ; le disque argenté de la lune, qui, çà et là, faisoit scintiller ses rayons entre la belle voûte verdoyante de ce bosquet, et l'ombre des branches qui sembloit folâtrer sur le sol d'un sable blanc ; tout ici inspiroit les plus douces rêveries.

Je priai Mamia de rester encore un moment avec moi, dans l'idée que mes gens ne devoient pas être prêts à partir, que par conséquent il me restoit quelques minutes de délai. Nous nous assîmes, et la *daja* s'éloigna pour nous laisser

seuls; mais à peine eut-elle fait quelques pas, que nous entendîmes un coup de fusil, qui étoit le signal dont j'étois convenu avec le capitaine Huau, pour m'annoncer que tout étoit disposé pour se mettre en route.

Le moment de notre séparation étoit donc arrivé. Mamia pleura amèrement, et tomba dans un si grand abattement, que j'en fus fort embarrassé. Je l'aurois volontiers emmenée avec moi, et j'y pensai même un instant; mais le temps que m'auroient coûté les soins de lui trouver un palanquin ou un *douli* et des porteurs, et l'incertitude où j'étois sur l'endroit où je pourrois la loger à notre arrivée à *Madras*, me déterminèrent, malgré le chagrin que cela me faisoit, à la laisser avec ses compagnes.

Je la consolai en attendant de mon mieux, et la *daja* fut de mon avis; de sorte que nous parvînmes à la tranquilliser un peu. Je remerciai la *daja* de ses peines, et voulus lui donner quelques pagodes, pour qu'elle pût procurer plus de commodités à Mamia, jusqu'à ce que nous nous revissions; mais, à ma grande surprise, elle ne voulut rien recevoir, en me disant qu'elle ne demandoit point qu'on payât ses soins, pour cette bonne enfant.

Nous nous séparâmes enfin, et je me rendis

en hâte, le cœur opprimé, à la *chauderie*, où l'on n'attendoit que moi pour partir. On alluma les flambeaux, et nous nous mîmes en route. Je tournai encore une fois mes regards vers Mamia, que j'aperçus placée, avec la *daja*, derrière un arbre près de moi. Je lui donnai un signal d'adieu avec mon mouchoir, et nous la perdîmes bientôt de vue. Je fis alors tomber la couverture de mon palanquin et me disposai à dormir, après avoir souhaité la bonne nuit à mon compagnon de voyage. Je ne pus cependant fermer l'œil : l'aventure de cette soirée occupoit entièrement mon esprit, et mon cœur étoit plein de Mamia. Ce ne fut qu'après avoir réfléchi long-temps sur cet événement, et m'être déterminé à prendre la bonne Mamia pour la compagne de ma vie, que je parvins à goûter le sommeil.

Je dormis alors tranquillement le reste de la nuit, et ne me réveillai qu'une seule fois par un mouvement que fit le palanquin et le murmure de l'eau, lorsque mes *coulis* me firent passer la rapide rivière *Penna*, qui est guéable dans cette saison de l'année. Je me rendormis néanmoins sur-le-champ, pour ne quitter le sommeil que lorsque mes porteurs mirent le palanquin à terre et m'appelèrent. Le soleil étoit déjà assez

haut et doroit de ses rayons la surface des vagues bleuâtres de la mer, que nous apercevions à la distance d'environ deux milles.

Nous étions sur le bord de la large rivière *Sanga*, et vis-à-vis de nous se trouvoit le grand et beau village de *Gondour:* entre de jolis groupes d'arbres et de buissons s'élevoient quelques temples considérables, dont un, entre autres, avoit sa pyramide enduite de chaux d'une blancheur éblouissante, qui réfléchissoit, comme une glace, les rayons du soleil. Nous y trouvâmes des *sangaris*, qui nous transportèrent, sur le champ, de l'autre côté de la rivière, sur le bord de laquelle étoit placée une *chauderie*, où j'ordonnai à mes gens d'entrer, malgré la résolution que j'avois prise précédemment. Je fus porté à changer d'avis à cet égard, tant parce que les raisons qui m'y avoient engagé ne subsistoient plus maintenant, qu'à cause des désagrémens auxquels on est exposé en plein air, mais surtout dans les lieux boisés.

Mon doigt enflé avoit été depuis mon départ de *Tschacoldinda*, entièrement mort; quelle fut donc maintenant ma surprise, lorsqu'en m'éveillant j'y sentis de nouveau de la douleur, et surtout quand après notre arrivée à la *chauderie*, je m'aperçus, en levant l'emplâtre que

Mamia y avoit mis, que la plaie jetoit beaucoup de matière, et que mon doigt avoit repris de la chaleur et du mouvement.

Je me félicitai alors d'avoir conservé le reste de l'onguent que Mamia m'avoit donné enveloppé dans une feuille de béthel, et que j'avois d'abord voulu jeter ; car ce n'avoit été que par condescendance pour cette aimable fille que j'avois consenti à m'en servir, sans en attendre quelque effet salutaire.

Je remerciai intérieurement de tout mon cœur ma chère Mamia du service qu'elle m'avoit rendu ; car je me voyois par là non-seulement délivré de la crainte de perdre ma main ; mais j'avois même l'espoir de porter mon doigt entier jusqu'à *Madras*, où nous nous flattions d'arriver dans deux jours.

Nous ne nous arrêtâmes ici que le temps nécessaire pour déjeûner. Dans d'autres circonstances je me serois volontiers promené dans le village pour le voir plus à mon aise ; mais je ne pus maintenant qu'y jeter un coup-d'œil. C'est un grand et beau village, agréablement situé sur le bord de la *Sanga*, laquelle étoit couverte d'un grand nombre de petites barques qui servent à se promener sur l'eau, et les chants joyeux des *makouas* (pêcheurs) retentissoient sous les grands

arbres dont étoit bordée la rive d'une blancheur éblouissante. Tout le village sembloit enterré dans des bois, des buissons, des vergers et des allées. Il y avoit, à ce que me dit un des habitans, huit jardins de béthel, trois de citroniers, douze de souchet, dix bois de tamarins et plusieurs de palmiers, de cocotiers et de *jakka*, plusieurs vergers, vingt sources d'eau et deux grands étangs, dont l'un étoit maçonné et entouré de beaux arbres. Il y avoit de plus trois *chauderies*, quatre temples consacrés à quatre divinités différentes, et une mosquée mahométane. Le village me parut fort peuplé.

Après avoir quitté à sept heures ce village nous passâmes à pied sec deux branches latérales de la *Sanga*, et vîmes près d'un village, les ruines d'un château indien.

Vers le midi nous nous trouvâmes devant une rivière assez large appelée *Sourdjamakie*, qui sépare la province de *Selkour* de celle de *Kareer*. Nous nous servîmes encore ici de *sangaris* pour la traverser, et fîmes pendant une demi-heure halte dans le village de *Jakasour-palam*, pour y dîner.

La *chauderie* de ce village étoit placée sur la route; elle étoit fort propre et presque neuve,

mais assez petite. Par bonheur il y avoit peu de voyageurs ; de sorte que deux côtés étoient vides. Mes gens allèrent en occuper un, et le capitaine Huau s'établit dans l'autre.

A peine cependant eûmes-nous pris nos places, qu'un de mes *coulis* me dit : *mounou palaka, aya !* (trois palanquins, monsieur !) Véritablement nous aperçûmes bientôt de loin trois palanquins avec un grand nombre de *coulis* et une quantité de bagages, et nous ne pûmes douter qu'ils ne vinssent occuper aussi la *chauderie*, car il n'y avoit plus qu'un *trivasel* dans le village. Je soupçonnai que c'étoient des Anglois, et comme je ne voulois avoir rien à discuter avec eux, ni souffrir leurs mauvais propos, je leur fis volontairement place, et allai me ranger près de quelques Hindous, de l'autre côté de la *chauderie*.

Je ne m'étois pas trompé; c'étoient des Anglois qui occupoient les deux premiers palanquins, dans le troisième se trouvoit leur *dobasch* (homme d'affaires). Je chargeai un de mes *coulis* de chercher à savoir de ceux des nouveaux venus quels étoient ces voyageurs; et j'appris bientôt avec surprise que c'étoit M. Harcley, le nouveau gouverneur de

Mazulipatnam, après lequel le général Clinton s'étoit informé lorsque je passai près du corps de cipayes qu'il commandoit.

Peu de temps après M. Harcley vint me trouver lui-même, et me salua poliment. Il me demanda ensuite de quel pays j'étois, et si je parlois la langue angloise. Lorsque j'eus répondu à toutes ces questions, il me pria de l'honorer de ma compagnie, pour manger ensemble un morceau de rôti froid et boire un verre de vin de Madère. Comme il avoit appris par son *dobasch* que je venois de *Mazulipatnam*, dont il avoit été nommé gouverneur, il espéroit obtenir de moi quelques renseignemens sur cette ville et sur ses habitans.

Je m'excusai, en disant que je ne m'étois arrêté à *Mazulipatnam* que peu de semaines, dont j'avois été forcé même de passer plus de la moitié chez moi, à cause des chaleurs excessives; que d'ailleurs mes occupations particulières ne m'avoient pas permis de me mêler beaucoup des affaires publiques.

J'espérois me débarrasser de cette manière de lui; cependant il insista à m'inviter, ainsi que mon compagnon de voyage, à lui faire compagnie; ce que nous ne pûmes refuser. Il nous combla de politesses et nous reçut par-

faitement bien. Il fut d'ailleurs assez franc pour m'avouer qu'on l'avoit fait passer d'Angleterre dans l'Inde pour y rétablir sa fortune; parce que son père, qui étoit un membre du parlement (ainsi qu'il me le dit sans détour), s'étoit totalement ruiné par le jeu, et auroit bien passé lui-même dans l'Inde, pour y chercher quelques *plumbs* (1), si sa santé l'avoit permis. Mais il espéroit de remplir ce but à la place de son père; puisque la fortune sembloit le favoriser; car il n'y avoit que huit mois qu'il étoit dans l'Inde, et déjà il se voyoit en possession d'un des meilleurs gouvernemens de cette côte; d'ailleurs, ses amis de *Madras*, ainsi que le gouverneur lui-même, l'avoient assuré, qu'en moins de cinq ans il pourroit ramasser assez d'argent pour aller vivre ensuite honorablement en Angleterre. On lui avoit déjà donné à *Madras* quelques instructions sur la manière dont il devoit s'y prendre pour réussir dans ce projet. Cependant, comme il ignoroit également la langue du pays et les mœurs des habitans, sur lesquelles son prédécesseur, qui étoit mort, ne pouvoit lui donner aucun renseignement, il

(1) *Plumb*, dans la langue angloise, signifie une somme de cent mille livres sterlings.

craignoit qu'il se passeroit beaucoup de temps avant qu'il pût s'instruire par lui-même des sources dans lesquelles le dernier gouverneur avoit puisé les grandes richesses qu'il avoit laissées en mourant.

Un homme tel que moi, qui comprenoit la langue du pays (M. Harcley m'avoit entendu parler avec mes *coulis*), qui avoit acquis tant de notions sur l'Inde par le long séjour qu'il y avoit fait, devoit naturellement paroître précieux à monsieur le gouverneur. Aussi m'offrit-il des conditions fort avantageuses, et me fit espérer que, dans peu de temps, il me feroit donner la place de sous-receveur des contributions (1), si je voulois entrer à son service. Il ajouta qu'il étoit chargé de l'ordre de ne plus accorder, comme on l'avoit fait jusqu'alors, de délai aux Hindous qui ne pourroient pas payer les taxes, et de les faire exécuter sur-le-champ. Cette déclaration de sa part me fit frémir; car ces pauvres Hindous étoient déjà assez accablés par les impôts sans nombre dont ils se trouvoient chargés.

---

(1) Ce sous-receveur doit être un Européen qui entende la langue du pays, et qui, à des temps marqués, se rend, avec les employés de la recette, chez les habitans pour percevoir les impôts.

Je rejetai avec politesse ces propositions séduisantes, sous le prétexte que mes affaires à *Madras* étoient si majeures, qu'elles exigeoient absolument ma présence; que je ne pouvois par conséquent profiter, dans ce moment, de sa bonté, dont je le priai de recevoir mes remercimens. J'avois déjà ramassé, ajoutai-je, par le commerce, une fortune assez grande pour aller vivre dans ma patrie, si ce n'est comme un gentilhomme, du moins comme un bon et honnête bourgeois. Je lui fis ces dernières réflexions pour me débarrasser plutôt de lui.

M. Harcley et son compagnon de voyage firent encore quelques tentatives pour me gagner; mais comme ils virent que je persistois dans mon refus, ils cessèrent d'insister plus longtemps.

En partant, M. Harcley me cria encore de son palanquin que si, dans la suite, je changeois d'idée, je pouvois, sur-le-champ et sans le prévenir, me rendre chez lui à *Mazulipatnam*.

CHAPITRE XV.

Quelques réflexions sur les employés de la Compagnie des Indes angloises. Second empoisonnement. Maître Pancrace Haringa Meppe et ses collégues dans l'Inde. Départ de Paliacate, *et description de ce lieu.*

« Que le ciel m'en préserve ! » dis-je au capitaine Huau, lorsque M. Harcley me fit cette dernière offre. Cet ami me blâma de ce que je laissois échapper une si belle occasion de faire fortune ; mais ce n'étoit pas la première fois que j'en avois agi de la sorte. Le lord Macartney m'avoit fait des propositions bien plus avantageuses que je n'avois pas voulu accepter (1).

Jamais, et à quelque condition que c'eût été, je n'aurois voulu me charger de l'odieuse fonction de sous-receveur des impôts. Comment m'auroit-il été possible de me rendre l'oppresseur des habitans, qui souvent sont dans l'im-

(1) Voyez mon *Voyage de Madras à Ceilan.*

puissance de payer les fortes taxes qu'on leur impose, et dont toute la richesse consiste dans une misérable hutte de paille, une natte qui leur sert tout à-la-fois de lit et de siége, deux pots de terre pour faire leur cuisine, un pagne de coton, dont ils couvrent leur nudité, et un coffre dans lequel ils serrent le peu d'effets qu'ils peuvent avoir. S'ils ont quelques bestiaux, on s'en saisit; s'ils n'en possèdent point, on enlève les enfans, souvent aussi la mère, et quelquefois même toute la famille, pour les vendre comme des esclaves. Quelle horreur! je ne saurois y penser sans frémir.

Ce fut le cœur rempli de douleur et d'indignation, que je suivis des yeux ce vautour affamé, qui n'alloit occuper un poste, qui devroit être honorable, que pour s'engraisser, d'après l'exemple de son prédécesseur, de la sueur et du sang des pauvres habitans du district de *Mazulipatnam*.

Ce sont de pareilles gens qu'on fait passer, tous les ans, par centaines, dans l'Inde, pour y vexer et ruiner les doux, les bons, les malheureux Hindous ! Quelle barbarie!

Les oppressions ne cessent, par ce moyen, jamais; aussitôt qu'un de ces vautours s'est rassasié de sang, et se retire bien nourri, il est

remplacé par un autre ; et cette succession continuelle d'aventuriers, peut être comparée au flux et reflux de la mer ; à peine quelques-unes de ces harpies sont-elles de retour dans leur patrie, chargées des trésors de l'Inde, ou enlevées par la mort, au milieu de leurs rapines, que de nouvelles cargaisons de loups affamés, sous différens titres et dénominations, sont en route pour remplir les vides. Aussi les possessions angloises dans l'Inde fourmillent-elles de gens qui attendent avec autant d'avidité la mort de quelque employé, que les corbeaux celle de bestiaux malades. La plupart de ces chevaliers d'industrie sont des vauriens que l'Europe a repoussés de son sein, qui n'ont rien appris, et qui ne possèdent pour tout mérite, que quelques recommandations qu'ils sont parvenus à obtenir par leurs bassesses et par leurs flatteries. C'est donc à de pareilles gens qu'on donne les places d'écrivains, d'inspecteurs, de facteurs, de directeurs, etc. des loges subalternes. Le commandant en chef et les membres du conseil des principaux établissemens sont nommés immédiatement en Europe. Qu'on ne pense pas cependant que ces chefs soient d'un meilleur aloi dans leur espèce, et qu'on choisisse pour ces places des hommes recommandables par leurs

qualités morales, par leurs talens, et par leurs connoissances de ce pays ainsi que des véritables intérêts de la Compagnie qui les emploie. Point du tout! c'est à quoi on ne fait aucune attention. Pourvu que les employés soient en état de conduire les affaires d'après l'ancienne routine, tout est bien; et c'est ce qu'ils apprennent tous les uns des autres, comme l'A B C. Le principal soin des employés consiste à maintenir les habitans du pays en respect, et à veiller à ce qu'ils ne puissent secouer le joug insupportable sous lequel ils gémissent. On pense bien que le moindre Européen suffit pour cela, et même pour gouverner un pareil peuple. On n'est donc pas embarrassé de trouver des gens pour remplir les places les plus importantes.

Enflé d'amour propre et d'orgueil, inspiré par l'avarice et l'ambition, et plein de préjugés contre le pays et le peuple dont on lui a confié l'administration, un pareil despote quitte l'Europe, ordinairement accompagné d'une troupe de jeunes gens, fils ou proches parens de ses protecteurs, et qu'il promet de renvoyer dans leur patrie aussitôt qu'ils auront acquis une assez grande fortune. Avec quelle ostention, avec quels frais un pareil homme n'est-il pas reçu dans son gouvernement! Tout le monde lui rend hom-

mage et rampe à ses pieds; on l'adore même comme un dieu, et on le charge de louanges, dans l'espoir d'obtenir sa protection. On oublie moins encore les présens; car l'or est, dans l'Inde, le premier mobile des Européens, et personne ne se hasarde d'approcher, les mains vides, un homme aussi puissant. La fortune sourit de tous côtés à ses désirs.

Mais cela n'est rien en comparaison des sources d'or qui lui sont ouvertes pendant sa gestion. Tout lui doit des tributs; il n'y a rien dont il ne tire quelque avantage; il sait disposer tout à son bénéfice. Quelles sommes énormes ne tire-t-il pas des principaux employés, qui sont obligés de partager leurs butins avec lui, pour qu'il ne les trouble point dans leurs rapines. A quel haut prix ne vend-il pas les places vacantes; et quelles nombreuses et insupportables extorsions de toutes les espèces n'exerce-t-il point contre les Hindous! S'il arrive que, malgré tous ces moyens, un gouverneur anglois ne parvient pas assez tôt à s'enrichir, il ne manque pas de ressources pour satisfaire son impatience. Il surprend avec ses troupes une ou deux villes qu'il livre au pillage, ou bien il étend la dévastation sur toute une contrée, soit que les princes en

soient ennemis, neutres ou même alliés des Anglois. Tout cela lui est indifférent, parce qu'il sait toujours, avec son conseil, trouver quelque prétexte pour faire la guerre.

A tout ce dont je viens de faire l'énumération il faut joindre encore ce qu'un pareil gouverneur extorque à la Compagnie; ce qu'il gagne par le trafic particulier qu'il fait des principaux articles de commerce et même des vivres, etc. Il m'est impossible d'indiquer ici les moyens sans nombre qu'un pareil despote et ses aides peuvent employer pour s'enrichir. Les plus graves délits d'un Cartouche ne sont que des jeux d'enfant auprès des friponneries et des vols qu'on commet dans ce pays.

Il ne faut donc pas être étonné de ce que des employés, qui peuvent mettre en œuvre de semblables moyens, puissent retourner au bout de peu d'années en Europe avec de grandes richesses. D'autres, que leur avarice retient dans l'Inde, en sont rappelés par les directeurs de la Compagnie, ou enlevés par la mort, pour faire place à de nouveaux venus, qui ne manquent pas de marcher sur les traces de leurs prédécesseurs.

C'est en vain que le peuple malheureux es-

père de meilleurs temps et quelque diminution des charges insupportables sous lesquelles il gémit, lorsqu'un nouveau gouverneur général ou vice-roi, etc. sera installé; c'est en vain qu'il se flatte de voir une fois du moins un homme juste, humain et bienfaisant à la tête des affaires, et qui le tire des griffes des vautours sans nombre qui le dévorent. Quel fol espoir! Quoi! un personnage d'une pareille importance se donneroit la peine de faire un si grand voyage, sans être assuré d'en recueillir d'immenses avantages? Il quitteroit sa chère patrie pour venir prendre les intérêts d'une race d'hommes basannés et méprisables, contre ses compatriotes, contre des Blancs, contre des chrétiens? Il renonceroit à l'espoir de s'enrichir promptement, qui a été le seul but qu'il s'est proposé en partant d'Europe, pour favoriser des payens ignorans? Quelles ridicules prétentions!

Les Européens dans l'Inde sont, en général, persuadés que leur premier, pour ne pas dire leur unique devoir, est celui d'amasser de l'or. Ils sont, comme ils l'avouent eux-mêmes, chaque jour, fermement convaincus qu'ils peuvent, sans remords, opprimer ces vils Hindous, qu'ils considèrent à peine comme des hommes; et c'est par de pareilles raisons qu'ils prétendent justi-

fier les criantes extorsions auxquelles ils se livrent contre ce peuple infortuné.

Qu'on se figure maintenant avec quelle ardeur le despote européen, qui gère ici comme gouverneur, tire avantage de cette opinion. Combien il s'inquiète peu du bonheur et de la vie des hommes qu'il commande, pour satisfaire toutes ses passions, mais sur-tout sa cupidité! Il me répugne d'achever cet horrible tableau. J'ajouterai seulement que ce que le gouverneur en chef se permet en grand, est imité en petit par ses subdélégués. Ce n'est pas de nos jours qu'a commencé ce système d'oppression; il étoit déjà en vigueur dès les premiers temps de l'établissement des Européens dans l'Inde.

On peut dire, au contraire, que, dans ces derniers temps, on a cherché à éviter le faste trop insultant, ainsi que les scènes de spoliation et de meurtre qui avoient lieu autrefois, tel que le massacre de trente mille Chinois fait à Batavia par l'ordre du gouvernement, ou tel que la famine causée par la diabolique obstination du lord Clive, qui coûta la vie à trois millions d'hommes au Bengale. Pour ce qui est de l'oppression et des vexations qu'on fait éprouver aux Hindous, de même que l'art infernal de semer la mésintelligence parmi les princes

indiens, et de leur faire la guerre sous des prétextes plausibles, il faut en convenir, que les Européens ne le cédent pas aujourd'hui à leurs prédécesseurs.

Mais je vais continuer mon voyage. M. Harcley ne fut pas plutôt parti, que nous nous mîmes aussi en route. Il étoit à-peu-près cinq heures et le jour commençoit déjà à baisser, lorsque nous atteignîmes une petite *chauderie*, où je fis un peu rafraîchir et reposer mes gens. Nous y avions passé environ une demi-heure, lorsque je m'aperçus que Francisque nous manquoit. Je ne craignois rien de mal de sa part, et ne songeai à le faire venir qu'au moment où nous allions partir. On l'appela, on le chercha par tout, mais en vain. Cependant il n'étoit pas resté en arrière. Quel fut donc mon étonnement quand on vint me dire qu'il étoit couché dans un coin obscur de la *chauderie*, et se lamentoit d'une façon pitoyable, sans pouvoir se lever.

Véritablement, nous le trouvâmes dans un état horrible; il se rouloit par terre livré à d'affreuses coliques d'intestins. Je crus d'abord que son mal provenoit de l'eau froide qu'il avoit bue ainsi que les autres, pour se désaltérer; mais j'appris de lui-même, qu'il avoit eu l'im-

prudence de manger quelques *nilamkais* (1), d'un arbre qui se trouvoit près de la *chauderie*, et qu'il avoit pris pour un *jamblang* ou *naguipalam*, auquel il ressemble beaucoup.

Nous étions donc condamnés à éprouver toutes les tribulations possibles : je souffrois des suites terribles de la morsure d'un serpent, mon compagnon de voyage étoit affligé d'une maladie affreuse, et maintenant mon fidèle domestique s'étoit empoisonné lui-même.

Je craignois beaucoup pour sa vie. Il avoit des coliques continuelles, accompagnées d'envies de vomir. Je ne savois à quoi me résoudre. Je voulus le faire porter dans mon palanquin au plus prochain village; mais mes *coulis* refusèrent de s'en charger, malgré toutes mes offres; parce qu'il étoit un *parria*, et que par conséquent ils perdroient par là les droits de leur caste. Aurois-je laissé ce pauvre homme en arrière sans secours? C'est à quoi je ne pouvois me résoudre. Je lui donnai à boire de l'arac et de l'huile; mais cela ne fit qu'empirer son mal. A la fin il me vint heureusement dans l'idée de

---

(1) Ce fruit n'est nuisible que lorsqu'on le mange cru; séché ou confit, il est bon et d'un goût agréable.

lui faire prendre de l'eau tiède. Dans le même moment le chaudron fut mis sur le feu; de sorte qu'on ne tarda pas à pouvoir administrer au patient ce remède, qui fit, sur-le-champ l'effet que j'en avois espéré. Francisque se trouva alors un peu mieux; cependant il étoit trop foible pour qu'il pût nous suivre.

Pendant ce temps il nous arriva deux voyageurs, le mari et la femme. Je leur offris deux roupies, pour que l'un des deux courût au prochain village pour y chercher un *douli* et des *parrias-coulis*, tandis que l'autre resteroit auprès du malade, à qui je donnai l'argent nécessaire pour faire son voyage, en lui indiquant *Paliacate* pour le lieu où il me retrouveroit, dans l'espérance où j'étois qu'il pourroit bientôt nous suivre.

Les deux voyageurs me promirent de surveiller tout; et comme j'étois pressé d'arriver à *Madras*, je dus abandonner le bon Francisque aux soins de ces étrangers.

Il faisoit déjà nuit lorsque nous fîmes halte à *Koukanpouran* pour y souper. Je dus être ici moi-même mon cuisinier, puisque Francisque me manquoit, et mes *coulis* n'auroient pas touché à nos marmites pour tout l'or du monde. Mais comme ce n'étoit pas la première

fois que j'apprêtois moi-même mon repas, je savois comment m'y prendre, et fis, au reste, peu d'apprêt : notre souper ne consista qu'en une omelette avec des bananes, du *karwaat* fricassé et de l'eau poivré avec du riz. Pendant que j'étois occupé de ce soin, mon ami Huau faisoit, selon sa coutume, une jatte de ponche. Nous soupâmes contens et satisfaits ; parce que j'avois maintenant l'espoir de conserver ma main, sur laquelle je mis un nouvel emplâtre de l'onguent de ma bonne amie Mamia.

Nous pliâmes de nouveau bagage ; les flambeaux furent allumés ; je montai dans mon palanquin et nos *coulis* marchèrent d'un pas leste, en faisant résonner les anneaux de fer de leurs bâtons. Comme ils m'avoient vu plus gai qu'à l'ordinaire, ils entamèrent tous une chanson dont ils firent retentir l'air. Je m'endormis cependant, et me trouvai en me réveillant le lendemain matin, dans la *chauderie* de *Tripelewalam*.

Ce village est situé sur une hauteur, de sorte que nous aperçûmes distinctement *Paliacate* devant nous. Je m'arrêtai à dessein ici jusqu'à huit heures ; nous partîmes ensuite, et arrivâmes vers neuf heures à *Manjewaka*, hameau où il y avoit une pagode consacrée à *Ganga*, déesse

de la petite vérole, et qui se trouve éloigné d'environ un quart de lieue de *Paliacate.* Je restai ici, et fis partir mon compagnon de voyage en avant avec son *douli*, pour s'informer de M. Jean van-Odyk, maître d'équipage, qui avoit été un de mes meilleurs amis à *Sadras*, où il avoit rempli la même place qu'il occupoit maintenant à *Paliacate*: depuis long-temps je n'avois reçu de ses nouvelles, et j'ignorois même s'il vivoit encore ou s'il ne s'étoit pas transporté ailleurs. Je chargeai M. Huau de lui dire, s'il le trouvoit, l'état où j'étois, et de lui demander si, en cas de besoin, je pourrois loger deux jours chez lui ?

Me trouvant si près de *Paliacate*, je voulus voir M. Van-Odyk ainsi que quelques autres amis que j'espérois y rencontrer, et consulter, en même temps sur ma main, le chirurgien en chef de cette ville. Je pensai que s'il n'y avoit pas moyen de me guérir, il pourroit du moins faire l'amputation de mon doigt; car je ne me souciai guère de m'adresser aux Anglois; pour rester après cette opération deux jours à *Paliacate*, afin d'arriver à *Madras* dans le même temps que je supposois que Mamia devoit y venir; la *daja* m'ayant promis de ne s'arrêter nulle part en route.

J'aurois pu aller loger à *Paliacate*, chez M. le directeur Blaauwkamer ou chez un autre employé de ma connoissance, de qui j'aurois sans doute été bien reçu; mais dans l'état déplorable où j'étois, je préférai de m'adresser à mon ami Van-Odyk; parce que je savois que lui et sa femme m'aimoient comme leur enfant, et que je serois parfaitement libre chez eux.

Il ne s'étoit pas passé une demi-heure, que je vis revenir mon compagnon de voyage accompagné du bon M. Van-Odyk. Ce brave homme me sauta au cou et pleura de joie. Il y avoit bien long-temps que nous ne nous étions vus. Avec quelle bonté il me plaignit du malheur qui m'étoit arrivé, et m'offrit sa maison avec tous les services qui dépendroient de lui, pour tout le temps que je voudrois passer à *Paliacate*.

Nous allâmes ensuite ensemble à la ville. Chemin faisant je lui demandai le nom du meilleur chirurgien de cet établissement? Ciel! quelle peur il m'inspira en nommant Pancrace Haringa Meppe, ci-devant chirurgien en chef à *Nagapatnam*, dont l'habileté, dit-il, ne lui étoit pas connue, parce qu'en cas de maladie, il se servoit pour lui-même et pour sa famille d'un médecin hindou. « Il se pourroit, que

vous le connoissiez mieux que moi, ajouta-t-il en riant, puisque vous vous êtes trouvé dans le même temps que lui à *Nagapatnam.* »

Véritablement, je ne connoissois que trop cet homme, et me fâchai sérieusement de le retrouver à *Paliacate ;* car c'étoit éxactement un second Anderson ; il étoit même beaucoup plus ignorant encore. J'avois résolu cependant de courir le risque de lui confier l'amputation de mon doigt. Je me fis donc indiquer sa demeure, où je me transportai sur-le-champ. Il me reçut, contre son ancienne coutume, d'une manière fort affable, probablement à cause que je m'étois rendu chez lui dans un palanquin.

Je lui fis le récit de l'accident qui m'étoit arrivé, et lui montrai mon doigt, sur lequel je le priai de me dire son avis.

Il leva les épaules, et sans dire un mot, passa dans une chambre voisine, d'où il apporta une cassette remplie d'instrumens de chirurgie, qu'il en sortit lentement les uns après les autres, pour les étaler devant moi sur une table. Il y avoit des scies, des tourniquets, des ciseaux, etc. Je regardai froidement cet apprêt scientifique, en gardant, comme lui, un profond silence.

Pendant que maître Meppe étoit ainsi occupé

je vis entrer son aide en chirurgie, sur le visage duquel on lisoit la plus crasse ignorance.

« Vous venez exactement à propos, mon garçon, lui dit notre Esculape, j'allois vous faire chercher, pour que vous m'aidiez, car il y a ici une amputation à faire. Je pense que nous pouvons couper la main près du poignet. »

« C'est là aussi mon opinion, monsieur, » répondit cet homme inepte, après qu'il eût à peine jeté un coup d'œil sur ma main.

La peur et l'indignation me firent monter le sang au visage; outré d'ailleurs de l'indifférence avec laquelle ces deux empiriques stupides prononcèrent cet arrêt contre ma main. J'aurois bien risqué de leur abandonner mon doigt; mais toute ma main!... c'étoit un trop grand sacrifice pour que je pusse m'y résoudre si facilement.

Je déclarai sur-le-champ à maître Meppe que je ne pouvois me déterminer à cette amputation, et que j'étois fort surpris de ce que, sans un examen bien réfléchi, et sans avoir essayé préalablement quelque autre remède, il voulût en venir tout de suite à une pareille opération.

Maître Meppe se montra fort offensé de mon indocilité et du peu de confiance que je semblois mettre dans son grand savoir; il ajouta

avec le ton aigre qui lui étoit ordinaire, que ma main devoit être coupée, parce que la gangrène y étoit déjà; ensuite il me demanda si je prétendois en savoir plus que lui et son élève? et finit par dire qu'il vouloit parier mille pagodes qu'il n'y avoit point de médecin au monde qui pût sauver ma main.

Je me hâtai de le quitter, en lui disant que ce ne seroit pas du moins à lui que je confierois l'amputation qu'il me proposoit de faire.

J'aurois véritablement préféré de me mettre entre les mains d'un *cossover* (potier hindou), parmi lesquels il y a d'habiles chirurgiens. J'espérois trouver dans la grande ville de *Madras* un homme instruit qui pourroit me guérir. Mais je ne voulois pas accorder ma confiance à un aussi inepte charlatan que l'étoit Meppe.

Ce M. Meppe, né en Ost-Frise, partit, dans sa jeunesse, comme troisième aide chirurgien, pour l'Inde, et fut, comme tel, employé à *Nagapatnam*, où il manquoit alors des chirurgiens dans l'hôpital, ce qui le fit bientôt parvenir au grade de second. Il eut ensuite le bonheur d'épouser une femme aimable et jolie, et comme il n'étoit pas fort délicat, il parvint à obtenir les bonnes graces de M. le gouverneur Reinier de Flissingue, qui étoit un cavalier galant. C'est par

ce moyen que, malgré son ineptie, maître Meppe obtint le grade important de chirurgien en chef.

On ne peut qu'être surpris de la légèreté avec laquelle la Compagnie des Indes-Orientales hollandoises accorde les places de médecin et de chirurgien, tant sur ses vaisseaux que dans ses établissemens. Il n'y a que trop de misérables empiriques, comme M. Meppe, à qui l'on confie cependant la vie des matelots, des soldats, ainsi que des officiers civils et militaires. Combien de jeunes gens, qui ne savent que raser, étendre l'onguent d'un emplâtre, faire bouillir une décoction, etc., obtiennent la place d'aide chirurgien sur les vaisseaux, pour devenir ensuite, par rang d'ancienneté, chirurgien en chef, quoiqu'ils n'aient augmenté en rien leur talent. En général, on prend peu de soin des personnes attachées au service de la Compagnie quand elles tombent malades, et les hôpitaux sont dans le plus mauvais état. La plus grande partie de l'argent porté en compte pour les dépenses de ces maisons, passe dans la poche de l'économe.

Mais je retourne à ma propre histoire.

En revenant de chez M. Meppe chez mon ami Van-Odyk, je trouvai sa maison remplie d'anciennes connoissances, tant de *Nagapatnam* que de *Sadras*. La nouvelle de mon arri-

vée à *Paliacate* étoit déjà répandue dans toute la ville, et chacun étoit curieux de me voir.

Mon visage hâve et décharné, suite des souffrances et des craintes que j'avois endurées, ainsi que du défaut de sommeil et de nourriture, m'avoit rendu, pour ainsi dire, méconnoissable. Mes amis en furent alarmés et me plaignirent beaucoup, surtout lorsque je leur fis part de la décision de M. Meppe. Quelle ne fut pas ma joie de me trouver ainsi au milieu de tant d'anciennes connoissances et de bons amis! Cependant ce plaisir étoit troublé par l'idée d'en avoir perdu un grand nombre par la mort ou par leur dispersion dans le monde; et les Anglois seuls étoient la cause de ce malheur! O! puissent ces tyrans être bientôt poursuivis de lieux en lieux, et se voir privés du dernier asyle où ils pourroient échapper au glaive vengeur de l'humanité révoltée de leur système oppresseur! Comme on me dit que M. Templyn (1) venoit d'arriver aussi à *Paliacate*, je courus sur-le-champ pour embrasser ce vieil et fidèle ami, qui se trouvoit alors malade. J'arrivai chez lui exactement au

(1) C'est le même avec qui j'ai fait à pied le voyage à travers l'île de *Ceilan*.

moment où, malgré son indisposition, il s'habilloit pour se rendre chez moi, ayant également été instruit de mon arrivée.

Hélas! nous n'avions pas pensé de nous revoir dans l'état fâcheux où nous étions également tous deux, dans ce moment. Les circonstances dans lesquelles se trouvoit mon ami, n'étoient pas des plus heureuses. Il avoit laissé sa famille à *Jaffanapatnam*, pour venir occuper dans ce nouveau chef-lieu, la place de tonnelier. Mais il tomba malheureusement malade en arrivant ici; et que deviendroient sa femme et ses enfans, si la mort l'enlevoit? Je le consolai de mon mieux; mais je n'osai m'arrêter long-temps chez lui, à cause que notre entretien le fatiguoit, et le temps me manquoit d'ailleurs. Comme j'appris ensuite qu'il se trouvoit fort gêné, je lui remis tout l'argent dont il avoit besoin; heureux d'avoir pu lui donner ce foible témoignage de ma reconnoissance pour les services qu'il m'avoit rendus autrefois.

Je retournai chez mon cher Van-Odyk, qui avoit fait préparer, en mon honneur, un dîner aussi splendide que l'avoit permis le court espace de temps qui lui restoit et auquel il avoit invité toutes mes connoissances. Le repas fut fort gai. Mes amis vouloient que je restasse avec eux

cette nuit; mais la peur de perdre ma main ne me permit point de retarder mon arrivée à *Madras*; et l'on fit, immédiatement après le dîner, les préparatifs nécessaires pour notre départ.

En quittant le chirurgien Van-Meppe, j'avois dépêché quatre *parria-coulis* avec un *douli*, pour aller chercher le pauvre Francisque à *Golampalam*, pour l'amener chez mon ami Van-Odyk, à qui je l'avois fortement recommandé, et chez lequel il devoit rester, dans le cas qu'il se trouvât encore malade, jusqu'à ce que je pusse le faire venir à *Madras*.

Je quittai alors mes chers et bons amis, qui se trouvoient rassemblés ici de six différens comptoirs hollandois, les uns employés, les autres sans pain; car, quoique *Paliacate* fût regardé comme un chef-lieu, le commerce n'y étoit pas moins totalement anéanti.

Paliacate, ou proprement en langue malabare *Pouley-Cotta* (l'ancien château), est situé par le treizième dégré vingt-deux minutes de latitude nord, à cinq milles nord de *Madras*, sur un terrein sablonneux, saumâtre et stérile. Le château fut bâti par les Hollandois en 1609. C'est un carré régulier, entouré d'un fossé qu'on laisse à sec, quoiqu'on puisse le remplir d'eau. Il se trouve placé au milieu du village,

ou, si l'on veut, de la ville, qu'il commande; de sorte que les maisons qui en sont les plus voisines, devroient être abattues avant que le château pût se séfendre.

Paliacate et *Nagapatnam* sont les seuls établissemens hollandois sur la côte d'*Orixa* et de *Coromandel* dont les Anglois n'aient pas détruit les fortifications durant la dernière guerre. Ils prévoyoient peut-être déjà alors qu'une de ces deux places leur seroit cédée à la paix; et ils ne se sont pas trompés; car *Nagapatnam*, qui est la clef de l'île de *Ceilan*, leur est tombé en partage.

Après cette perte, *Paliacate* fut érigé en chef-lieu des Hollandois sur cette côte. Cet endroit est fameux par les beaux mouchoirs qu'on y fabrique, qui ne se trouvent nulle part ailleurs aussi fins, aussi forts et d'un aussi bon teint. Il est vrai qu'on les imite à *Madras*; mais les connoisseurs les distinguent facilement; et dans toute l'Inde, on ne tricote pas d'aussi beaux bas de coton qu'ici. Vingt paires de la plus fine sorte se vendent sur le lieu cent vingt florins de Hollande (deux cent cinquante-deux francs de France). La ville jouit du droit de battre monnoie; cependant il n'est pas permis d'y fabriquer des *roupies*, mais seulement des *pagodes* de

quatre florins quinze sols de Hollande; et des *fanams*, dont les simples valent deux sols et demi, et les doubles, cinq sols.

Il étoit déjà quatre heures du soir, lorsque nous partîmes de *Paliacate*, par conséquent trop tard pour arriver avant le coucher du soleil à *Madras*, où je ne voulois cependant pas entrer de nuit. Je continuai donc mon voyage à la clarté des flambeaux, jusqu'à neuf heures, que nous fîmes halte à *Tschina-Marmelong*.

C'est un pauvre village de pêcheurs près de la mer, avec une vieille petite *chauderie*, qui étoit si remplie de voyageurs, qu'elle se trouva entièrement comblée lorsque mes *coulis* y furent entrés; et il n'y avoit point d'arbres sous lesquels on pût se retirer. Les fruits manquoient également ici; mais nous y trouvâmes du riz et du poisson frais, ce qui me fit grand plaisir.

Je mis ici un nouvel emplâtre sur ma main. La plaie continuoit à suppurer, et me causoit encore de fortes douleurs, qui cependant n'étoient pas aussi violentes que celles que j'avois souffertes auparavant. L'enflure étoit un peu diminuée, et la partie malade n'avoit plus si mauvaise mine. Je me couchai avec le consolant espoir de voir bientôt terminer la triste position où je me trouvois.

A la pointe du jour, nous nous remîmes en en route. Nos porteurs longeoient de si près la mer, que les brisans venoient se perdre dessous mon palanquin ; car ces hommes courent avec plaisir et facilité sur le sable humide et dur.

Madras s'offrit enfin à mes regards avides, dans toute son étendue, avec la montagne de St.-Thomas dans le lointain.

La vue de cette ville réveilla en moi de bien pénibles pensées. J'y avois été le témoin du malheur de plusieurs milliers d'hommes que la faim fit périr ; et j'y avois souffert beaucoup moi-même. Toutes ces scènes horribles se retracèrent vivement à mon esprit ; et ce fut le cœur rempli de rage contre les Anglois, qui avoient causé ces désastres, que j'entrai dans la ville.

CHAPITRE XVI.

Arrivée à Madras. *Le médecin Beisser. Le roi de* Tidor. *Quelque chose sur la conduite odieuse des Anglois dans l'Inde. Le massacre des Chinois à* Batavia.

Il étoit environ dix heures, lorsque nous arrivâmes à *Madras*. Mon compagnon de voyage descendit à une auberge devant laquelle nous passâmes, et que je lui indiquai. Cette maison étoit tenue par un Juif. Je me fis conduire chez le maître d'équipage, M. Hall, qui avoit pour teneur de livres, M. Frank, mon bon et fidèle ami, dont j'avois reçu tant de preuves d'attachement, lors de la prise de *Sadras* en 1801.

Ce brave homme pâlit de frayeur en me voyant dans un si pitoyable état. Après avoir entendu, avec le plus vif intérêt, le récit de mon accident, il s'écria avec vivacité :

« Mon estimable ami ! que je suis bien-aise que cet accident vous soit arrivé dans un temps que nous avons dans notre ville un des plus habiles médecins d'Europe. C'est un François, nouvellement arrivé ici de l'Ile-de-France. Il fait

des miracles, et ses cures excitent l'admiration de tout le monde. Je le connois, et vais vous donner une lettre pour lui. Je ne doute nullement qu'il ne vous traite avec un heureux succès.

Il écrivit en hâte quelques lignes, et fit ensuite appeler son *dobasch*, à qui il ordonna de me conduire chez M. Beisser (c'étoit le nom du médecin françois).

« De-là, ajouta mon digne ami, vous vous rendrez sur-le champ à ma maison, où il y a des chambres d'amis, pour y être traité selon l'ancienne manière. Ma femme sera charmée de vous voir. Je vais lui faire part de votre arrivée. »

Par bonheur je trouvai M. Beisser chez lui. Je lui remis la lettre de mon ami Frank, et, après qu'il en eût pris lecture, je lui racontai mon accident et lui fis voir ma main.

Je m'aperçus qu'il fronça les sourcils. « Cela ne se présente pas bien, » fut la seule chose qu'il dit en françois; car c'étoit dans cette langue que je lui avois adressé la parole.

Il mit sur-le-champ la main à l'œuvre; purifia la plaie, coupa et brûla les chaires mortes. Après avoir pansé mon doigt et appliqué un amplâtre sur toute ma main, il m'engagea de m'asseoir et fit apporter du vin.

« Monsieur, me dit-il alors, vous êtes encore venu me trouver à temps; trois ou quatre jours plus tard vous perdiez votre main. Quant au doigt, nous pourrons peut-être le sauver également; mais je ne pourrai en parler avec quelque certitude que demain. Comme je le vois la gangrène s'y étoit déjà mise; mais l'onguent précieux que vous y avez appliqué, l'a empêché de faire des progrès, et ramené la vie et le sentiment dans votre main. De qui tenez-vous cet onguent? ce n'est certainement pas d'un chirurgien; car il auroit commencé par nettoyer la plaie. Je vous prie de me faire voir cet onguent; c'est à lui, sans contredit, que vous devez la conservation de votre main, et vous avez la plus grande obligation à la personne qui vous l'a donnée. »

Il me fut impossible de répondre sur-le-champ à M. Beisser; mon cœur se trouva tout-à-coup assailli de tant de sentiments, que je ne pus prononcer un seul mot.

A la fin cependant, les larmes aux yeux et le cœur rempli de reconnoissance et d'amour, je parvins à lui adresser ces paroles : « Hélas, monsieur, j'ai appliqué le reste de cet onguent sur mon doigt et sur ma main. J'ignore la manière dont il est composé. Un moine hindou (je ne

voulus pas encore nommer Mamia), que j'ai rencontré en chemin, me l'a donné; et il n'est guère probable que je revoye jamais cet homme, qui d'ailleurs refuseroit probablement de me faire part de son secret.

« Cela est malheureux, me répliqua-t-il. Que ne donnerai-je pas pour en avoir la recette. Nous ne possédons rien encore qui opère avec tant de vertu contre la gangrène. Cependant consolez-vous (il vit des larmes rouler dans mes yeux); votre main est hors de danger, et il y a quelque espérance de sauver aussi votre doigt. »

Je devois donc la conservation de ma main, et tout le bonheur de ma vie, à la bonne Mamia. Qui auroit pu penser cela? O que mon désir de la revoir étoit grand maintenant, pour que je pusse lui témoigner ma reconnoissance du bienfait que je tenois d'elle. Jamais, non jamais, cela ne sortira de ma mémoire!

Après m'être entretenu pendant quelque temps avec M. Beisser, sur les événemens de mon voyage, il me demanda enfin mon nom, que je lui dis.

« Quoi! repliqua-t-il, votre père n'étoit-il pas né à Colmar, dans la haute Alsace? »

J'en convins.

« Votre grand-père n'étoit-il pas bourguemestre de la même ville?

Je répondis de nouveau affirmativement à cette question.

Qu'on s'étonne maintenant de ma surprise, lorsque le bon médecin se leva subitement et m'embrassa cordialement en me disant : « Soyez le bien-venu, mon cher cousin. Que je suis réjoui de vous rencontrer dans un pays si éloigné de notre patrie! Oui, nous sommes proches parens, puisque votre tante étoit ma belle-mère. »

Il voulut alors que j'allasse sur-le-champ m'établir chez lui, afin qu'il pût veiller sans cesse à ma guérison. Il n'attendit même pas ma réponse; mais écrivit sur-le-champ un billet à M. Frank pour lui annoncer cette résolution, et peu de temps après, je vis arriver mon bagage, que j'avois déjà envoyé chez mon ami.

Quel étrange bonheur de rencontrer ici dans l'instant le plus critique de ma vie, le plus habile médecin de toute l'Inde, et j'ose dire même, de toute l'Europe, et de trouver en lui un proche parent, qui certainement porteroit les plus grands soins à ma guérison, comme il le fit en effet. Au bout de trois jours mon doigt fut non-seulement hors de danger, mais parfaitement guéri; de manière que je pouvois en

faire le même usage que du reste de ma main; si ce n'est qu'on avoit été obligé d'extirper l'os de la première phalange.

M. Biesser rétablit aussi parfaitement la santé de mon domestique Francisque, que j'avois laissé, dans une *chauderie* comme on l'a vu plus haut, fort malade d'un fruit empoisonné qu'il avoit mangé.

J'avois sur-le-champ donné avis à mon ami Van-Odyk de ma demeure chez M. Beisser, en le priant de faire savoir à l'empirique Meppe, qu'un habile médecin avoit non-seulement guéri ma main, mais conservé aussi mon doigt. Je lui aurois moi-même marqué tout cela directement, en le chargeant de reproches, si je n'avois pas su que rien ne fait impression sur un homme aussi sot et aussi vaniteux.

M. Van-Odyk me répondit que les personnes que j'avois envoyées pour chercher Francisque, étoient revenues sans le trouver, et sans avoir pu même découvrir ce qu'il étoit devenu.

J'étois extrêmement affligé de ces nouvelles et regardois déjà comme mort cet excellent garçon, lorsqu'environ un mois après il arriva mortellement malade à la maison du médecin Beisser. Il étoit trop foible pour pouvoir se sou-

tenir; mais mon cher et habile cousin ne tarda pas à le guérir.

Francisque me conta que les gens que j'avois dépêché vers *Golampalam* pour lui chercher des *coulis* et un *douli* étoient revenus sans avoir trouvé ni *douli* ni *coulis*, et qu'alors l'homme et la femme avoient continué leur chemin. Le pauvre Francisque avoit passé toute la nuit dans la *chauderie* sans boire et sans manger, en souffrant les plus fortes douleurs. Ce fut seulement le lendemain que ses coliques avoient un peu diminué; de sorte qu'il avoit pu avec beaucoup de peine se traîner jusqu'à un autre village, près duquel se trouvoit, à ce qu'on lui dit un *partscherie* (1). Il s'y rendit, et une femme de sa caste le reçut dans sa hutte. Il y demeura pendant trois semaines, toujours tourmenté de la fièvre. Lorsque la fièvre l'eut enfin quitté, il se rendit à petites journées à *Paliacate*, où il fut trouver mon ami Van-

---

(1) C'est-à-dire, un *village de parrias*. Comme les *parrias* forment la plus basse et la plus vile classe des Hindous, il ne leur est pas permis de vivre avec les autres castes; mais sont obligés d'habiter hors des villes et des villages, où ils rassemblent leurs huttes, et forment ainsi des hameaux séparés.

Odyk, qui le reçut chez lui, et voulut le garder jusqu'à ce qu'il eut repris un peu ses ſorces. Mais comme la fièvre le reprit le même jour, mon ami résolut de le faire partir sur-le-champ, dans un *douli* pour qu'il put être traité par l'habile médecin chez lequel j'étois logé.

Le capitaine Huau trouva également ici sa guérison, il vint me voir le second jour de notre arrivée, et se plaignit à moi de son malheureux sort. Il s'étoit adressé à trois médecins anglois, qui tous les trois lui avoient déclaré que son mal avoit fait trop de progrès, pour qu'il fût possible de le guérir sans lui faire passer la grande cure. Mais il n'en avoit ni l'envie ni les moyens. Ce remède, si dangereux dans ce climat, et par lequel les deux tiers des patiens périssent, étoit alors fort en usage parmi les médecins anglois et hollandois.

M. Beisser possédoit contre cette affreuse maladie un remède spécifique, dont la vertu étoit admirable. Il parvenoit par son moyen, en cinq ou six semaines, à guérir les maladies syphilitiques les plus invétérées et accompagnées des plus horribles symptômes. J'en ai vu des effets étonnans. Des personnes qui avoient passé plusieurs ſois inutilement le grand remède, étoient non-seulement selon leur propre té-

moignage, guéries radicalement, mais jouissoient ensuite d'une meilleure santé que jamais et reprenoient des forces nouvelles; car son remède, loin d'affoiblir l'estomac, le fortifioit au contraire, et réveilloit l'appetit. D'ailleurs, il n'étoit pas nécessaire que les patiens tinssent un régime particulier pendant cette cure; il suffisoit qu'ils ne commissent point d'excès.

On peut facilement se former une idée de la réputation que M. Beisser s'étoit faite par un pareil remède, tant à *Madras* même que dans tous les établissemens anglois des environs. Les malades arrivoient de tous les côtés, et le médecin merveilleux étoit occupé du matin au soir à recevoir des visites; car dans un pays comme l'Inde, et surtout parmi les Anglois, qui mènent la vie la plus désordonnée, les maladies syphilitiques sont fort communes, et difficiles à guérir.

Le remède anti-syphilitique du docteur Beisser consistoit en une eau limpide, qui n'avoit qu'un petit goût cuivreux. Le patient devoit en prendre une cuillerée, immédiatement après le dîner ou pendant le dîner même, et boire ensuite un verre de vin ou de ponche. Il ne falloit qu'une bouteille de cette eau pour opérer une guérison ordinaire, et deux suffisoient dans

les cas les plus graves. Mon cousin me dit en confidence qu'une pareille bouteille de liqueur (c'étoit le nom qu'il donnoit à son remède) ne lui coûtoit pas dix sols (vingt-un sols de France), et il la vendoit douze pagodes (cent vingt-six francs). Qu'on calcule d'après cela quel argent cet homme devoit gagner; car il en débitoit bien une douzaine de bouteilles un jour portant l'autre. D'ailleurs, les riches Anglois qu'il guérissoit par son remède lui faisoient de beaux présens en or et en bijoux. Les médecins anglois lui ont souvent offert de fortes sommes pour qu'il leur communiquât son secret. Je suis fâché de ne le lui avoir pas demandé; je crois qu'il ne me l'auroit pas refusé, en lui promettant de ne le dire à personne, et de ne m'en servir que dans le besoin. Quel inestimable trésor qu'un pareil remède, lequel a certainement été perdu à sa mort; ce qui est une véritable perte pour l'humanité.

Je conduisis mon compagnon de voyage Huau chez M. Beisser, qui le gratifia d'une bouteille de sa merveilleuse liqueur, laquelle suffit pour rendre, en quinze jours, la santé à ce pauvre homme.

Le capitaine Huau avoit quitté son auberge chez le juif, pour se retirer dans la demeure

du roi de *Tidor* (1) dans l'île duquel il avoit resté autrefois pendant quelque temps, qu'il connoissoit personnellement, et qu'il fut fort étonné de rencontrer à *Madras*.

Quoi! le roi de *Tidor* à *Madras*? à n'en pas douter, quelque extraordinaire que cela puisse paroître. J'ai même fait sa connoissance par l'entremise de mon ami Huau, et fumé souvent une cigarre ou mâché du béthel dans sa compagnie.

Voici son histoire : Il avoit eu le malheur de s'attirer la disgrace du haut conseil de *Batavia*, pour avoir osé faire des représentations au sujet de quelques nouvelles vexations et oppressions dont on vouloit charger ses malheureux sujets. Ce refus obstiné de sa part fut regardé, ainsi qu'on peut bien l'imaginer, comme un crime capital. On fit naître encore d'autres plaintes, et, pour combler la mesure des griefs qu'on formoit contre lui, on l'accusa d'avoir tramé une conspiration contre la Compagnie des Indes Orientales hollandoise et contre ses employés. Il n'en falloit pas davantage pour causer sa perte.

On sut attirer par ruse ce prince de son île

---

(1) Une des îles Moluques.

à *Batavia*, sous le prétexte de traiter avec lui de quelques affaires importantes. Il fut arrêté en arrivant, et l'on fit sur-le-champ son procès. On le mit ensuite sur un navire de la Compagnie qui retournoit en Europe, et l'exila pour toute sa vie au Cap-de-Bonne-Espérance, loin de sa femme, de ses enfans et de son pauvre peuple, à qui l'on donna un autre roi, plus disposé sans doute à se soumettre au gouvernement despotique des Hollandois.

Le bâtiment sur lequel se trouvoit le roi exilé pour être transporté au Cap, fut, pour son bonheur, pris, ainsi que quelques autres navires de la Compagnie, par la flotte de l'amiral Johnston; et c'est par cet événement que le roi de *Tidor*, maintenant libre, arriva à *Madras*, où les Anglois lui font un sort honorable.

Cette conduite paroît sans doute d'abord fort louable. En général, les Anglois prennent volontiers sous leur protection les princes à qui d'autres nations font éprouver de pareilles injustices; et l'on ne peut leur refuser quelque éloge à cet égard. Mais lorsqu'on examine la chose d'un peu plus près; quand on sait, par expérience, qu'en faisant paroître ces sentimens généreux, ils ont toujours des vues secrètes dictées par l'intérêt; qu'ils cherchent par là à

dénigrer et à faire haïr les autres peuples; que l'appui qu'ils accordent à ces princes, n'est que le moyen d'avoir un prétexte pour se rendre eux-mêmes maîtres de son pays; qu'en remettant sur le trône ces rois exilés ou détrônés, ils n'ont d'autre but que d'obtenir, à la première occasion, quelque partie considérable de leurs possessions, comme une juste indemnité de leurs frais; que, sous le masque de l'amitié et de la protection, ils savent bientôt s'emparer de ce qu'ils jugent le plus convenable à leurs intérêts; lorsqu'on sait tout cela, dis-je, on ne peut guère avoir en grande estime cet étalage de générosité.

C'est de cette manière qu'on traite dans l'Inde les petits rois et les princes, lorsqu'ils osent offrir quelque résistance aux vues ambitieuses des Européens. En agit-on mieux avec les princes d'Afrique? Les peuples de l'Asie méridionale et les Nègres se multiplient trop rapidement; ils pourroient à la fin faire la loi à leurs maîtres d'Europe; ce qui inspire à ceux-ci la politique infernale d'entretenir des guerres destructives parmi ces peuples, pour que le glaive et la famine préviennent que leur population ne soit trop considérable.

Ce sont de pareils raisonnemens machiavéli-

ques qui donnèrent lieu au massacre des Chinois à *Batavia*, en 1740, sous le gouverneur-général hollandois Valkenier. On prit pour prétexte les vols commis par quelques Chinois vagabonds, pour accuser ces colons à *Batavia*, d'une conspiration contre les Hollandois, et les faire surprendre et égorger pendant la nuit.

On assure que le gouvernement de Hollande, ayant été instruit de cet acte de cruauté de la part du gouverneur de *Batavia*, l'a voulu traduire en jugement; mais que cet homme atroce a trouvé le moyen de se sauver avec ses immenses richesses.

CHAPITRE XVII.

Heureuse réunion. Ressouvenirs de la famine qui eut lieu à Madras. *Tableau de cette ville.*

Il y avoit déjà quinze jours que je me trouvois à *Madras*, sans avoir reçu la moindre nouvelle de Mamia ni de sa compagnie, ce qui m'inquiétoit beaucoup; parce que la *daja* m'avoit promis de se rendre en droiture à *Madras*, sans s'arrêter dans aucun endroit.

J'allois régulièrement, deux fois par jour, m'informer d'elle chez mon ami Frank, à qui je l'avois adressée, et que j'avois fait le dépositaire de l'amour et de la reconnoissance que je devois à cette aimable fille, ainsi que de la résolution que j'avois prise d'en faire ma compagne pour la vie, et d'aller m'établir avec elle au village de *Ventapalam*.

Mon ami désapprouva ce projet, et m'engagea sérieusement de m'en désister. Mon union avec Mamia lui déplut; mais il s'opposa davantage encore à mon intention d'aller demeurer dans un village parmi les Hindous.

Je ne pouvois guère lui donner tort, à cause des raisons péremptoires qu'il mettoit en avant; mais mon cœur étoit trop engagé, et mon esprit, séduit par l'amour, me disoit: Mamia n'est point une danseuse née de parens d'une caste commune; c'est le malheur qui l'a forcée à prendre cet humble état, qu'elle désire si ardemment de quitter. Elle n'a cherché ni à m'extorquer mon argent, ni à me séduire. C'est une fille que le malheur poursuit, et qui m'a sauvé la vie.

C'est de ces pensées, dont je fis part à mon ami, que je m'occupois sans cesse, et je demeurai ferme dans ma résolution.

Le quinzième jour de mon arrivée à *Madras* je soupai chez M. Antonio de Souza, l'homme singulier, de qui j'avois été autrefois teneur de livres (1). Il étoit déjà fort tard lorsque je rentrai chez moi. On me dit qu'une personne étoit venue me demander, et avoit montré beaucoup d'empressement à me parler. Qu'elle reviendroit sans faute me trouver de fort bonne heure le lendemain. Cette personne avoit prié aussi de me dire que certaines gens de ma connoissance étoient arrivées à *Madras*.

Je ne doutai point que c'étoit des *soutredharies* qu'il étoit question ; et ma joie fut telle, que je ne pus fermer l'œil de toute la nuit. A peine fit-il jour, que je me levai et m'habillai en hâte pour attendre avec impatience le messager dont on m'avoit parlé. Il ne tarda pas long-temps à venir, et je le reconnus sur le champ pour un des *juntris* (musiciens) de la troupe de Mamia.

Il m'apportoit des *salams* (complimens) de la *daja* et de la *moutté* (demoiselle) Mamia, qui désiroient beaucoup de me voir, et me faisoient prier de leur faire une visite.

Je partis avec cet homme sans perdre un mo-

(1) Je parle de M. de Souza dans mon Voyage de *Madras* à *Ceilan*.

ment. Chemin faisant, il me conta qu'ils étoient tous arrivés le soir précédent; mais que faute de connoître la ville, ils s'étoient campés, en attendant, dans un petit bois. La *daja* l'avoit sur-le-champ envoyé avec une adresse chez monsieur Frank, dont un des domestiques lui avoit indiqué ma demeure.

Lorsque nous eûmes atteint le bois, je me plaçai dans un endroit isolé, et chargeai le *juntri* d'avertir Mamia de mon arrivée. Un instant après, je la vis s'avancer à grands pas vers moi avec la *daja*; la joie et le bonheur étoient peints sur son beau visage.

Nous nous embrassâmes avec transport, et je ravis la bonne Mamia lorsque je lui dis que ce n'étoit qu'à son onguent que je devois la conservation non-seulement de mon doigt, mais de toute ma main.

La *daja* me fit de grands éloges de la bonne Mamia, et me laissa la liberté de la prendre sur-le-champ avec moi, et de disposer à mon gré de son sort futur; parce qu'elle étoit persuadée que cette chère enfant ne pouvoit passer que des jours heureux avec moi.

Pour faire connoître à l'une et à l'autre la droiture de mes intentions, je leur offris d'aller sur l'heure voir ensemble la demeure que j'avois

choisie pour Mamia, ce qu'elles acceptèrent; et les deux chambres que devoit occuper mon amie dans la maison d'une veuve, parurent lui convenir. Nous résolûmes qu'elle ne retourneroit plus avec ses compagnes, mais qu'elle resteroit ici, et que la *daja* lui enverroit ses habits et autres effets. Je lui donnai l'argent nécessaire pour former son petit ménage, et chargeai mon *dobasch* de lui trouver une femme pour la servir.

Je me sentis alors parfaitement heureux par la possession d'une femme véritablement angélique, tant par sa beauté, que par son esprit et sa vertu.

Après que tout fut en ordre, je pris congé de Mamia, en lui promettant de revenir vers le soir, et partis avec la *daja*, pour lui indiquer quelques rues où elle trouveroit, selon moi, le plus facilement une demeure à bon compte.

Il étoit plus de midi, avant que j'eusse fini à régler toutes ces affaires, et que je rentrai chez moi.

Parlons maintenant d'autre chose.

Je menois chez mon cousin Beisser une vie fort agréable. Il occupoit une maison spacieuse, avoit un grand nombre de domestiques, un équipage, un palanquin, et tenoit aussi fort

bonne table. Tout étoit en abondance chez lui. Sans me compter, il logeoit encore dans sa maison trois autres personnes, savoir : MM. Pinaud et Cokrel, négocians de l'Ile-de-France, et M. Cartain, officier du régiment de Meuron, qui étoit en garnison au Cap ; tous les trois gens de bonne compagnie.

Je sortois peu ; *Madras* m'étoit devenu un objet d'horreur ; car de quel côté que je tournasse les yeux, je trouvois matière de chagrin et de colère. Je crus même apercevoir sur le visage des indigènes une secrète animosité ou un profond abattement. Il me sembloit qu'ils regardoient chaque Anglois qui passoit devant eux comme l'assassin d'un de leurs parens. Mais il se peut que je fusse aveuglé par la haine que je porte à ces despotes de l'Inde.

Le souvenir des suites terribles de la famine dont j'avois été le témoin, ne remplissoit mon esprit que de tableaux effrayans. Il me paroissoit voir encore les cadavres ambulans des Hindous expirant de besoin. Je voyois encore les tas de morts et de moribonds couchés les uns sur les autres. Les plaintes et les gémissemens des faméliques retentissoient encore dans mes oreilles. Mon imagination, toujours vivement frappée, me retraçoit les scènes révoltantes qui m'a-

voient causé tant d'horreur dans le temps. Je voyois les Hindous, tourmentés par la faim, ramper, comme des insectes, sur les seuils des portes des Anglois, et les supplier, les mains tendues vers le ciel, de leur accorder un morceau de pain; tandis que ces monstres, assis sur leurs balcons, au milieu de leurs courtisanes, dévoroient de splendides repas, dont la vue augmentoit le désespoir de ces infortunés.

La mort n'est rien; mais voir autour de soi sa femme, ses enfans, ses parens, tourmentés par la faim, pour expirer lentement, voilà ce qui est plus que mourir.

On me demandera sans doute: N'y avoit-il donc pas moyen de donner quelque secours à ces pauvres Hindous? Ne prit-on aucun soin pour sauver ces malheureux? Les vivres manquoient-ils dans la ville, au point qu'on ne pût en distribuer parmi eux?

Certainement, on pouvoit tout avoir, mais à des prix excessifs, que les usuriers anglois faisoient monter à chaque moment. Les magasins de la Compagnie des Indes Orientales et ceux des négocians particuliers étoient remplis de grains de toute espèce, et il y en avoit certainement assez pour nourrir, pendant long-temps, le double de la population de *Madras*. Les ri-

ches trouvoient, à haut prix, tout ce qu'ils pouvoient désirer; ceux qui manquoient d'argent étoient condamnés à mourir de besoin; et c'étoit là le cas des Hindous, qui avoient tout abandonné pour se réfugier à *Madras*, où ils espéroient de recevoir des secours; mais où ils trouvèrent la mort. Personne n'eut pitié d'eux; leur sort affreux n'émut personne; et l'on ne fit aucune tentative pour soulager ces malheureux faméliques. On en vit, d'un œil indifférent, des milliers combattre avec la faim, et rendre l'ame dans le désespoir. C'est avec la plus révoltante insensibilité que les Anglois regardèrent ce spectacle horrible; et je n'aperçus sur le visage d'aucun de ceux qui le virent, la moindre trace de compassion. Ce fut de cette manière que se conduisirent les Anglois, cette nation qui passe en Europe pour être sensible et généreuse (1).

Il ne se trouva parmi eux que deux hommes qui témoignèrent quelque sentiment d'humanité; mais ils n'étoient pas assez puissans pour arrêter le mal. Celui qui se distingua le mieux fut le brave Willoughby, qui donna tout ce

---

(1) Comparez à ce tableau ce que Stavorinus dit, dans son *Voyage par le Cap de Bonne-Espérance à Bantam et au Bengale*, *page* 125 *et suiv.*

qu'il possédoit, et contracta même des dettes pour aller au secours des Hindous. Ah! si cet homme sensible et bienfaisant avoit été alors gouverneur de *Madras*, à la place du cruel lord Macartney (1), il est certain que personne ne seroit mort de faim (2).

Mais en voilà assez sur cette matière. Je vais maintenant donner à mes lecteurs une description de *Madras*.

Cette capitale des Anglois sur la côte de *Coromandel* est appelée par les habitans du pays, sans qu'ils en sachent la raison, *Tschinépatnam*, c'est-à-dire ville des Chinois. Il faut observer cependant que le mot *tschiné* a plusieurs si-

---

(1) C'est le même lord Macartney (gendre du lord Bute) qui fut ensuite ambassadeur d'Angleterre à la Chine; mais qui, Dieu soit loué! revint sans avoir rien fait. Il arriva comme gouverneur à *Madras* en 1781, pour y remplacer sir Thomas Rambold, lequel, en moins de quatre ans, avoit ramassé quatre millions de livres sterlings, et fut alors rappelé en Angleterre, pour s'y laver des vexations dont on l'accusoit; mais il lui coûta moins de peine que d'argent pour se faire déclarer innocent.

(2) J'ai parlé plus au long de cette famine, ainsi que de la manière dont on fit périr une flotte chargée de vivres, dans mon premier Voyage de *Madras* à l'île de *Ceilan*.

gnifications dans la langue malabare; tels, par exemple, que *petit, sucre*, etc. *Madras* est situé par le treizième degré de latitude nord, près de la mer, à cinq milles environ au sud de *Paliacate*.

Les Anglois vinrent s'y établir en 1640. Ils n'y eurent d'abord qu'une simple factorerie; mais lorsqu'en 1758 le fort *David* fut détruit par le gouverneur françois M. de Lally, ils firent de *Madras* leur principal établissement sur cette côte.

Le sol sur lequel cette ville se trouve placée, est salé, sec et sablonneux, de sorte que le riz, les légumes et les arbres fruitiers n'y prospèrent point, et le peu qu'on y sème et qu'on y plante ne vient en maturité qu'à grands frais et avec beaucoup de peines. Il faut en attribuer la cause à une petite rivière salée qui passe derrière la ville, qui dégrade et corrompt toutes les sources d'eau douce; c'est pourquoi il faut se servir de celle des puits et des étangs artificiels, laquelle, malgré tous les soins qu'on prend pour la rendre potable en la laissant reposer et filtrer, n'approche pas de l'eau de source, quant à la légèreté, à la limpidité et à la salubrité (1).

(1) Cependant M. Best dit, dans ses lettres sur les Indes Orientales, qu'on trouve à *Madras* la meilleure

Madras est divisé en *ville blanche* et *ville noire*. La *ville blanche* est une excellente fortification, laquelle renferme une petite ville régulièrement bâtie à l'européenne. Elle se trouve à peu de distance de la mer, et pourroit soutenir un long siège.

C'est dans cette citadelle que résident les membres du gouvernement et tous les employés supérieurs et inférieurs de la Compagnie, ainsi que plusieurs riches négocians. On y trouve encore beaucoup de magasins et de boutiques remplis de riches marchandises d'Europe et d'autres parties du monde. Il y a de plus une fort jolie église, des casernes, etc., avec environ quatre à cinq cents maisons bien bâties, sans compter les magasins.

La demeure du gouverneur est composée de deux magnifiques bâtimens, devant lesquels il y a une grande et belle place d'armes appelée *Fort-Squarre*, sur laquelle, et vis-à-vis du gouvernement, est placé l'hôtel-de-ville, où se traitent toutes les affaires civiles. Autour de ce bel édifice, sont construits les bureaux de la

---

eau qu'il y ait sur cette côte; mais cette assertion est si contraire à la vérité, qu'à en juger d'après cela, je serois tenté de croire que M. Best n'a jamais été à *Madras*.

Compagnie. En un mot, les Anglois se sont fortifiés ici comme s'ils devoient y rester encore des siècles; ce que Dieu ne veuille! Ce fort est connu sous le nom de *Fort de St.-George.*

La *Ville Noire*, qui est séparée du fort dont nous venons de parler par une large esplanade qui l'entoure de tous côtés, contient, outre un grand nombre d'Anglois, les indigènes, les Malabares, les Mores ou Mahométans, les Arméniens, les Métis et les autres espèces de gens sont établis ici.

En 1768, on entoura cette ville, autrefois ouverte, d'une muraille garnie de tourelles. Mais, comme il n'y a ni fossés ni chemin couvert, cette muraille ne peut servir qu'à préserver la ville d'un coup de main. Cette *Ville Noire*, quoique bâtie irrégulièrement, a cependant plusieurs grandes et larges rues, sur-tout dans la partie habitée par les Malabares.

Outre la stérilité du sol autour de la ville, et le manque absolu d'eau potable, cet important endroit a le défaut de n'avoir point de port, pas même de rade sûre. Les navires sont obligés de rester ici, le long de la plage, comme en pleine mer; et la côte est d'ailleurs garnie de hauts et dangereux brisans, lesquels, au moindre vent de mer un peu continu, deviennent si ter-

ribles, que la rade ne peut alors être fréquentée par des canots. Les vagues roulent les unes sur les autres avec une violence extrême, et font entendre leur bruissement au loin. Aussi les vaisseaux courent-ils le plus grand danger d'échouer par les tempêtes de l'est; et quand la mousson tourne, il est impossible que les grands navires restent sur la rade. Il faut alors que les vaisseaux de guerre aillent hiverner à *Bombai.* Ce n'est pas seulement *Madras* qui n'a pas de bonne rade, mais toute la côte, depuis *Balasour*, s'en trouve également dépourvue; et les navires y sont aussi peu en sûreté qu'ici.

Voilà pourquoi, pendant la mauvaise saison, lorsque les vaisseaux de guerre étoient partis pour *Bombai*, les possessions angloises sur les côtes d'*Orixa* et de *Coromandel* étoient si exposées aux attaques de l'ennemi, qui possédoit *Trinquemalle;* mais aujourdhui que, par la négligence des Hollandois, les Anglois sont non-seulement maîtres de cette baie, mais aussi de toute la côte de l'île de *Ceilan*, ce danger n'existe plus pour eux. La perte de *Ceilan* est irréparable. Il semble que les Anglois connoissent mieux que les Hollandois, le prix inappréciable de cette île.

Toute l'attention paroît fixée sur le Cap-de-

Bonne-Espérance, qu'on semble regarder comme la clef de l'Inde. Cependant il n'a jamais été qu'une possession onéreuse, une espèce d'hôtellerie pour les autres nations qui en jouissoient, tandis que les Hollandois en supportoient les charges. Les Anglois, qui rient sous cape de l'importance qu'on met à cette colonie si dispendieuse et si peu utile pour l'Europe, font semblant d'y mettre un grand prix, pour qu'à la paix ou quand il s'agira de faire quelque échange, on fixe moins les yeux sur *Ceilan*, et qu'on se contente de reprendre le Cap, qu'ils droient volontiers, j'en suis certain, s'ils pouvoient s'en débarrasser sans perte. Mais retournons à *Madras*.

Les maisons des principaux Anglois, ainsi que celles des négocians arméniens et portugais sont grandes, bâties de pierre de taille, et couvertes d'un enduit de chaux fort blanc. Elles ont des toîts en terrasse, sur lesquels on va respirer les brises du matin et du soir; et sont aussi généralement garnies de balcons ou galeries. La plupart de ces balcons sont couverts de tentes sous lesquelles on déjeûne et soupe. Mais ces maisons n'ont ni caves ni greniers. Le rez-de-chaussée n'est guère habité, si ce n'est par les domestiques et les porteurs de palanquin.

On ne connoît point ici les vitres, et l'on ne pourroit les souffrir à cause de la chaleur. Les personnes aisées se servent de jalousies, et les autres de treillages faits de rotin fendu.

Parmi les riches négocians de la *Ville-Noire*, il y a beaucoup d'Arméniens qui habitent une rue particulière, où il y a plusieurs belles maisons. Ces Arméniens sont, en général, d'habiles et rusés négocians; et il y a peu de pauvres parmi eux, parce qu'ils s'entraident et se soutiennent mutuellement autant qu'il leur est possible.

La plus grande partie de leurs femmes se distinguent par leur beauté et la blancheur de leur teint. Les femmes mariées sont obligées de cacher avec un linge leur bouche et leur menton, de sorte qu'on ne voit que le haut de leur visage; il leur est également défendu de laisser paroître leurs cheveux; et la plupart portent un voile.

Les maisons des Malabares et des Mores n'ont toutes qu'un seul étage, au milieu duquel il y a une cour carrée, autour de laquelle règne une galerie portée sur des colonnes de bois, avec un toît couvert de tuiles, sous lequel dort la famille. A chaque bout de la cour il y a de petites chambres de dix à douze pieds

en carré, lesquelles n'ont point de fenêtres et ne reçoivent la lumière que par la porte. La chambre du fond est la seule qui soit éclairée par une fenêtre fermée par un treillage de rotin. Ces chambrettes n'ont d'autre communication entre elles que par la galerie. Sur le devant de ces maisons il y a également un pareil toît soutenu par des colonnes, qui couvre ici une assez haute muraille, par laquelle on entre au moyen de marches, par une petite ouverture, dans la maison. C'est sur cette muraille, faite en forme de banc, que s'asseyent les habitans pour mâcher leur béthel ou fumer leur tabac, en respirant un air frais; ils y font aussi quelquefois leur méridienne; mais on n'y voit jamais de femmes.

La disposition intérieure des maisons malabares prouve visiblement combien sont simples et bornés les besoins et les désirs de ces Hindous. On y trouve aussi peu des secrétaires, des armoires, des siéges, des glaces, des chandelliers, etc., que cent autres ustensiles et meubles dont les Européens ornent leurs maisons, et qui leur sont devenus d'une nécessité indispensable. Leurs ustensiles de ménage consistent en quelques nattes sur lesquelles ils mangent et

dorment; un petit nombre de vases et de coupes de cuivre et un ou deux coffres pour serrer leurs habits et autres effets précieux, voilà ce qui forme tout leur ameublement.

Il y a cependant parmi les principaux Malabares quelques-uns chez qui on trouve une ou deux chambres garnies de glaces, de siéges et autres meubles de cette nature; et qui habitent aussi de plus grandes maisons, composées de deux étages, mais bâties dans le goût dont il a été parlé dans le précédent paragraphe, également sans fenêtres sur la rue. Ce n'est cependant que par luxe qu'ils se donnent des meubles européens; ils ne continuent pas moins à manger et à dormir par terre sur des nattes.

Dans les maisons des Mores ou Mahométans on trouve plus de commodités et de décoration, de sorte que leur ameublement tient quelquefois du luxe oriental. Elles ont de grandes salles, au milieu desquelles il y a des bassins d'eau avec des fontaines toujours jaillissantes qui sont destinées à rafraîchir l'air; le pavé est de marbre ou de pierres de différentes couleurs, et il y a de belles nattes, sur lesquelles on tend les plus précieux tapis de Perse, pour s'asseoir. Le long du mur règne une espèce de sopha qui n'est

guère élevé au-dessus du pavé, couvert de beaux matelas et de coussins, contre lesquels ils appuyent leur dos et leurs coudes quand ils sont assis. Pour ce qui est des siéges et des tables les Mores n'en ont point, ainsi que cela est ordinaire chez les peuples orientaux en général, qui sont assis avec les jambes croisées dessous le corps; position à laquelle ils sont si accoutumés, que lorsqu'on présente un siége à un More ou à un Hindou, il s'y met de cette manière, sans en laisser pendre ses pieds, comme le font les Européens.

On voit à *Madras* plusieurs temples hindous consacrés à différentes divinités; mais il n'y en a point qui soit ancien, ou qui offre quelque beauté dans le style moderne. Mais ce qu'il y a de surprenant, c'est que cette grande ville ne contient que trois *chauderies*, qui d'ailleurs sont petites et mal entretenues. Les étangs qui servent de bains publics, sont de même en petit nombre et il n'y en a point qui soit entouré d'un mur ou d'arbres.

C'est en vain qu'on chercheroit à *Madras*, de même que dans toute autre ville possédée par les Européens dans l'Inde, des asiles pour les pauvres, des hôpitaux ou tout autre

établissement charitable de cette nature, soit pour les habitans, soit pour les étrangers. On ne songe aux indigènes que pour les spolier. Ils sont libres de se faire chrétiens s'ils le jugent à propos; et l'on envoye dans l'Inde pour les convertir des missionnaires, qui les baptisent, et leur apprenent à réciter des prières. Quant au reste, il faut qu'ils pourvoyent eux-mêmes à ce qui leur manque.

CHAPITRE XVIII.

Notice historique sur le nabab de Carnate, Hyder-Ali-Khan et sur Tippo-Saheb.

MAHOMET-ALI-KHAN, nabab de *Carnate*, dont la véritable résidence est *Arcot* ou *Tritschinapal*, ne demeure dans aucune de ces villes, parce qu'elles (ainsi qu'il le dit lui-même et comme l'assuroient les Anglois), sont trop près des frontières de son ennemi mortel, le nabab

de Myssore ; mais il habite un palais à peu de distance du fort de *Saint-George* ou de la *Ville-Blanche*, près de la mer. Il a de plus un grand édifice dans la *Ville-Noire* (de *Madras*), où est son *penana*, *harem*, ou sérail, et qui lui sert de résidence ordinaire.

Le palais de son second fils Omir est à *Chauderieplain*, environ trois milles d'Angleterre de la ville. Cet Omir est le premier ministre de son père et sera probablement son successeur ; parce que le fils aîné et l'héritier présomptif du trône est regardé comme imbécille, par conséquent comme incapable de régner. La vérité est que ce prince s'aperçoit que son père est l'esclave et le jouet des Anglois, et qu'il a eu l'imprudence de faire connoître qu'il ne porteroit pas avec la même patience le joug des tyrans d'Europe, dont il ne se montre pas l'ami ; ce qui a suffi, comme on le pense bien, à le faire écarter de la succession de son père.

C'est certainement la tête de Mahomet-Ali-Khan qui n'est pas bien organisée, comme on peut en juger par sa folle haîne contre Hyder-Ali-Khan ; haîne qui l'a rendu véritablement malheureux. Il n'a cessé d'exciter les Anglois à faire la guerre à ce prince ; ce qui a causé la ruine totale de son propre pays. Les Anglois

qui ne demandent pas mieux qu'à faire des conquêtes aux dépends des autres, se rendirent, à la demande du nabab de *Carnate*, à l'époque qui leur parut la plus favorable, et déclarèrent la guerre à celui de *Myssore*, en faisant croire au premier que ce n'étoit que pour lui seul qu'ils agissoient; et, sous prétexte de pouvoir le soumettre, ils extorquèrent des sommes énormes du nabab de *Carnate* qui, ne trouvant plus moyen de leur en fournir en opprimant son peuple, et voulant néanmoins satisfaire les Anglois, pour qu'ils continuassent la guerre, prit de l'argent à gros intérêt de riches négocians de *Madras*. Après avoir épuisé également ces ressources, il se vit enfin obligé de donner tous ses états en hypothèque aux Anglois, qui, voyant alors leurs vues remplies, font, depuis ce temps, un traitement annuel au prince de *Carnate*, dont il peut à peine vivre avec la dignité convenable à son rang. Tel est le fruit de sa haîne insensée contre Hyder-Ali-Khan. Si la prudence avoit réglé sa conduite, il se seroit joint à ce prince vaillant, pour combattre leur ennemi commun, et l'affaire auroit pris alors une toute autre tournure (1).

---

(1) Mahomet-Ali-Chan, nabab de *Carnate*, dont il

Hyder-Ali-Khan est un véritable héros. Je ne puis m'empêcher de faire ici son éloge et de le défendre contre ses calomniateurs. Je l'estime beaucoup, nou-seulement à cause de ses qualités personnelles et de ses talens; mais encore et principalement à cause de son louable projet d'affranchir l'Inde du pouvoir des Européens avides (1).

---

est question ici, est mort depuis, et a été remplacé par son second fil, Omdui-ul-Omrah Wallajeb Bahader, qui mourut en 1801. Alors les Anglois, au lieu de le remplacer par le légitime successeur au trône, Ali-Hussein-Khan-Tajeh-ul-Omrah, y firent monter son cousin Ul-Daulah-Bahader; mais cela seulement pour la forme; car il fut obligé de céder tous ses états aux Anglois, qui lui accordèrent, en dédommagement, un cinquième de tous les revenus de sa nababie, et cela encore avec de grandes réductions. *(Note du trad. all.)*

(1) La haine de Hyder, ou plutôt Heber-Ali, n'avoit pour objet que les Anglois. Toute personne impartiale conviendra que, malgré les calomnies des Anglois, ce prince étoit un grand homme, qui a mérité l'estime de ses contemporains; mais il faut convenir, en même temps, qu'il avoit de grands défauts. Voyez ce que dit Papi dans son Voyage aux Indes, *tome III* des Mémoires les plus récens sur l'Inde, et le *vol. XXXII*, *pag* 490 de la Bibliothéque d'Ehrmann de Sprengel. Voy. aussi le Goux de Flaix, qui jouissoit de la confiance de

Son fils et successeur, Tippo Saheb, prince aussi brave, aussi courageux, aussi magnanime et aussi ardent ami du bien de l'humanité que l'étoit son père, chercha, comme celui-ci, à délivrer l'Inde du joug de ses tyrans (1).

L'histoire de la vie, des faits et du caractère de ce prince malheureux, est encore peu connue, de même que le sont les principales causes de la chûte du royaume de *Myssore*. Ce qu'on en sait en Europe, est, en grande partie, faux et dénaturé par les calomnies des Anglois.

Ce sont les Anglois seuls qui, après s'être emparés du royaume de *Myssore* (2), et des tré-

---

Hyder-Ali, et qui a vécu à sa cour, *tom. I, pag.* 51 de son *Essai sur l'Indoustan*, et Sonnini, dans ses additions à la nouvelle édition du Voyage de Sonnerat, *tom. II, pag.* 188. (*Note du trad. all.*)

(1) On peut voir par la note précédente que les François et des écrivains d'autres pays, nous ont donné des rapports exacts et véridiques sur l'Inde.

(2) Le royaume de *Myssore* ou *Mahasour* touche à l'ouest aux montagnes de *Dalmacherry* et à la mer; au sud aux royaumes de *Travancour* et de *Maduré*; au nord, à ceux de *Sounda* et de *Visiapour*; à l'est, à ceux de *Guntour* et *d'Ongola*. Il consiste dans les provinces de *Mahasour*, *Bednore*, *Coimdatour*, *Canari* et *Sindigal*; sans parler des conquêtes importantes faites par Hyder-Ali.

sors de Tippo-Saheb, comme d'une conquête légitime, nous ont donné des récits sur la vie et le caractère de ce prince indien, ainsi que sur la fin désastreuse de sa dernière campagne. Il est donc facile de concevoir que tous ces récits sont dictés par la partialité. Qu'on se rappelle seulement la manière dont les Anglois ont peint Hyder, leur ennemi juré, comme le tyran et le fléau de ses peuples; car ce sont là les noms qu'ils lui donnent. La sanguinaire hyenne accuse ici de cruauté le lion magnanime.

Divers écrivains ont, par intérêt ou par des vues particulières, copié ces mensonges des Anglois sur les affaires de l'Inde; ils ont même, dans leurs traductions, ajouté à ces impostures, une infinité de faussetés nouvelles, qu'ils ont imaginées eux-mêmes, ou tirées de voyages écrits avec partialité.

Il est malheureux que le grand Hyder-Ali n'ait pas trouvé encore de biographe instruit et véridique.

Ce prince, loin d'être le tyran de son peuple, en étoit, au contraire le père. Il exerçoit exactement la justice, gouvernoit tout par lui-même, et s'est toujours montré modéré, habile et courageux. Ce n'étoit qu'à lui seul qu'il devoit sa

grandeur et sa puissance qu'il sut soutenir avec gloire (1).

Le projet magnanime d'affranchir l'Inde du joug honteux et des vexations des Européens, étoit bien digne de lui. Il fut le fléau des Anglois, qui trembloient à son seul nom. Il auroit certainement exécuté, un jour ou l'autre, ce vaste plan, si la mort ne l'avoit pas prévenu; car il étoit écrit dans le livre du destin, que la misère des Hindous ne devoit pas encore avoir de terme.

Il mourut le 9 décembre 1782, à *Arcot* ou *Arcat*, capitale du royaume de *Carnate*, qu'il avoit enlevé, peu de temps auparavant, aux Anglois, qui perdirent en lui leur plus redoutable ennemi. On prétend avoir trouvé des preuves certaines que ce prince a été empoisonné. O Anglois! Anglois!

Et vous, malheureux Tippo-Saheb, qui avez offert un si terrible exemple du sort fragile et funeste des grands de la terre, comme un autre

---

(1) Le Goux de Flaix, qui dément les faussetés que les Anglois ont débitées contre ce grand homme, qu'il connut particulièrement, en a fait le portrait dans son *Essai sur l'Indoustan*, *tom. I*, *pag.* 32 *et* 33.

Annibal, vous avez juré, encore enfant, à votre père, sur le Coran, une haine éternelle aux Anglois. Mais hélas! vous n'avez pu satisfaire à ce noble vœu, dont vous fûtes vous-même la victime !

Pendant la guerre de 1781, Hyder-Ali-Khan avoit fait cause commune avec les François contre les Anglois, dans l'Inde, ainsi que le fit dans la suite son fils; quoique ces deux princes ne fussent, en général, pas portés en faveur des Européens (1). Après une guerre de près de trois ans contre les Anglois, et durant laquelle ces derniers perdirent plusieurs batailles, ainsi que la forteresse et la province de *Bednore*, où

---

(1) Nous ne rendons pas ici les déclamations de M. Haafner, que sa haine contre les Anglois semble lui avoir dictées, pour ne conserver que la partie de sa narration qui s'accorde avec d'autres récits, et particulièrement avec la revue historique de M. Sonnini (à l'endroit cité). On s'aperçoit facilement de la partialité de notre voyageur par l'extrait que nous donnons ici de cette partie de son ouvrage, quoique nous en ayons rejeté ce qu'elle offre de plus révoltant. Pour ne pas trop multiplier ces notes, nous laisserons au lecteur le soin de faire lui-même la comparaison des raisonnemens de M. Haafner avec les observations d'autres écrivains.

(Note du trad. all.)

le colonel Braithwait fut complètement battu, et le colonel Mathews pris avec tout son corps; où les Anglois enfin se trouvoient déjà dans les plus grands embarras; on reçut inopinément l'avis que la paix avoit été conclue (en 1783) entre la France et la Grande-Bretagne. Les François qui se trouvoient alors avec Tippo-Saheb, lui déclarèrent qu'ils ne pouvoient agir plus long-temps hostilement contre les Anglois. Ce prince, qui n'avoit pas été compris dans le traité de paix, se vit donc, à son tour, dans des circonstances embarrassantes; et fut forcé de faire également la paix avec les Anglois, pour laquelle on prit pour base le *statu quo ante bellum*.

Cependant la haîne de Tippo-Saheb fut encore fortifiée par cet événement, et c'est pour cela qu'il cacha son ressentiment contre les François (1), et chercha à s'attacher plus intimement à eux. En 1788, il envoya, pour cet effet, des *vakiels* ou ambassadeurs à Versailles, qui y furent re-

(1) On voit par les pièces justificatives données par M. Sonnini (*Voyage de Sonnerat*, *nouvelle édition*, *tom. II*, *pag.* 185 *et suiv.*), combien Tippo-Saheb méritoit peu des sentimens pacifiques et d'amitié de la part des François. (*Note du trad. all.*)

çus avec beaucoup de magnificence et de grandes marques de respect; mais qui ne retournèrent chez eux qu'avec de vagues promesses de la part dela cour de France.

L'insouciance avec laquelle le ministère françois reçut les offres d'amitié du vaillant Tippo-Saheb, ne doit être attribuée qu'aux intrigues des Anglois. Si ce prince avoit été appuyé suffisamment, l'Inde auroit été perdue pour l'Angleterre. Comme la cour de Londres vit le peu d'ardeur que la France témoignoit à s'allier plus particulièrement avec son ennemi (1), elle conçut de nouveaux plans contre lui, et employa toute son astuce pour mettre la cour de *Pouna* (capitale des Marathes), et celle de *Hyder-Abad* (capitale du *Nizam* ou roi de *Golconde*) dans leurs intérêts, et pour surprendre, avant qu'il pût le prévoir, le confiant nabab de *Mysore*. Tout cela réussit à leur gré; et soutenus par les *Marathes* et le *Nizam*, ils tombèrent avec des forces considérables sur Tippo-Saheb, qui n'étoit pas encore préparé à cette guerre. Il s'opposa néanmoins, avec sa valeur ordinaire, à cette

---

(1) En 1788, la France étoit déjà trop dans l'embarras elle-même pour qu'elle pût s'occuper des intérêts d'un prince indien, qui réclamoit son secours.

attaque inopinée, et fut même au moment de prendre le corps entier que commandoit le lord Cornwallis. Cependant, comme il étoit attaqué de toutes parts par ses puissans ennemis, il fut enfin obligé de conclure une paix désavantageuse, qui lui coûta de plus un sacrifice bien douloureux; car les Anglois, qui n'ignoroient pas qu'il leur portoit une haine profonde, et qu'il profiteroit de la première occasion favorable pour rompre avec eux, le forcèrent de leur donner deux de ses fils en otage.

Les Anglois ont si peu rougi de cette conduite honteuse, qu'ils n'ont pas craint de l'immortaliser par deux estampes, dont l'une représente le moment où la mère de ces deux princes se sépare d'eux; la seconde fait voir l'arrogant lord Cornwallis, qui reçoit ces deux enfans en otage. Quel cruel chagrin pour le malheureux Tippo-Saheb!

Les François ne pouvoient et ne vouloient secourir le prince indien, avec les forces duquel ils s'étoient vus en état de balancer le pouvoir des Anglois dans l'Inde.

Aveuglé par sa haine, et sans être doué de l'habileté de son père, Tipo-Saheb se livra de nouveau aux événemens incertains de la guerre, en faisant le sacrifice de ses deux fils. Malgré

tout le secret qu'il mit à ses préparatifs, ils n'échappèrent point à l'œil vigilant des Anglois, qui s'en assurèrent bientôt par le moyen de leurs espions, et ne tardèrent pas à l'attaquer à l'improviste, avec leurs alliés les *Marathes* et le *Nizam* (1).

Sans m'arrêter plus long-temps à l'histoire de cette guerre si malheureuse pour l'Inde, je dirai seulement que Tippo-Saheb ayant été vaincu, eut l'imprudence d'aller se renfermer dans *Seringapatnam*, sa capitale fortifiée, que les ennemis prirent d'assaut, tandis que ce prince commandoit en personne une batterie, auprès de laquelle on le trouva à moitié mort (2).

Tous ses états passèrent alors entre les mains

---

(1) Cet événement est rapporté d'une manière plus détaillée dans les additions historiques de Sonnini à la nouvelle édition du Voyage de Sonnerat. Les papiers publics de ce temps marquèrent qu'un vaisseau françois parti de l'Ile de France, chargé de porter à Tippo-Saheb l'avis d'un secours qui devoit lui arriver, tomba au pouvoir des Anglois, qui, par cet accident, furent en état de faire échouer les projets des François.

(Note du trad. all.)

(2) Voyez la notice sur Tippo-Saheb et son royaume dans le quatrième volume de la bibliothéque des voyages de Sprengel. *(Note du trad. all.)*

de ses ennemis. Les deux tiers en furent partagés entre les Anglois et leurs alliés, les *Marathes* et le *Nizam*; l'autre tiers fut donné en fief lige, sous la protection des Anglois, comme dédommagement, à un descendant véritable ou supposé de Hyder-Ali, rajah détrôné de *Missore*, appelé Kistna, qui n'étoit alors qu'un enfant (1). Cependant, comme il n'étoit pas juste que la Compagnie des Indes-Orientales angloise et ses braves serviteurs prissent gratuitement la direction de ce jeune prince et de ses états, on lui attribua un tribut de trente lacs (trois millions) de roupies; et huit lacs (huit cent mille) de roupies, destinés à l'entretien des troupes angloises; ce qui forme presque tous les revenus que cet état peut produire (2). Depuis ce temps,

(1) Kistna-Naige étoit alors (en 1799) âgé de cinq ans; de sorte qu'il ne doit avoir aujourd'hui (en 1810) que seize ans. (*Note du trad. all.*)

(2) Les Anglois eux-mêmes estimèrent, lors du partage en question, les revenus annuels du pays accordé au jeune rajah de *Myssore*, à 4,122,228 roupies. Si de cette somme on défalque 3,800,000 roupies, il ne reste à ce prince que 322,228 roupies. Le partie que les Anglois s'approprièrent immédiatement après le partage, rapporte annuellement 1,395,888 roupies; celle accordée au *Nizam* 1,821,000 roupies; et celle qu'eurent les *Marathes* 791,000 roupies. (*Note du trad. all.*)

les Anglois sont parvenus à s'approprier la partie du royaume de *Myssore*, qui étoit tombée en partage au *Nizam*; et les moyens ne leur manqueront point pour y joindre un jour, d'une manière ou d'autre, la partie que les *Marathes* ont obtenue. Ce qui a été concédé au jeune prince de *Myssore* (1), doit être regardé comme la propriété des Anglois; car ces hommes rusés ne l'ont placé sur le trône que pour se donner un air de bienfaisance et de grandeur d'ame, comme cela paroît clairement par ce qui a été dit plus haut, ainsi que par le traité conclu au sujet de ce partage.

C'est ainsi que tomba le royaume de *Myssore*, qui avoit été fondé par un homme véritablement grand. Cette perte fut terrible pour les François; mais qu'on ne s'imagine point que les Anglois seuls auroient été en état de soumettre le royaume de *Myssore*. Leurs alliés, joints à la ruse et à la trahison, qui sont leurs ressources ordinaires, y contribuèrent puissamment; car ce n'est que par surprise que *Seringapatnam*

(1) La grandeur du royaume de *Myssore* est de 1190 milles carrés; *Myssore* ou *Mahasour* en est la capitale. Les Anglois ont conservé *Seringapatnam* pour eux-mêmes. (*Note du trad. all.*)

fut pris d'assaut ; et Tippo-Saheb mourut par le fer d'un assassin salarié. La ville fut alors livrée au pillage, et les femmes du roi se virent exposées à la brutalité des soldats anglois.

Depuis ce temps, l'arrogance des Anglois dans l'Inde est montée au plus haut degré ; parce que leur plus redoutable ennemi n'existe plus. Il y a cependant encore dans l'Inde d'autres princes en état de leur faire face ; et comme la tactique européenne fait chaque jour de grands progrès dans ce pays, il faut croire que les Anglois ne sont pas parfaitement tranquilles dans les pays qu'ils ont usurpés. Les princes indiens ne craignent pas les armes des Européens ; mais ils redoutent, avec raison, leur astuce et leur corruption. C'est par ces vils moyens, et par la discorde qu'ils savent semer parmi plusieurs princes, qu'ils ont pu conserver jusqu'ici leur préponderance. Mais combien de temps cela doit-il durer encore ? Il faut nécessairement que les princes aveuglés par les menées politiques des Anglois, ouvrent enfin les yeux sur leurs propres intérêts et sur ceux de leurs peuples en général, et c'est à cette époque que s'anéantira le pouvoir de l'Angleterre dans l'Inde.

Ils sont perdus, si les princes des *Marathes*

parviennent une fois à se réunir, pour les accabler sous leurs forces réunies.

Le pays des *Marathes* s'étend depuis le cap *Comorin*, sur la pointe méridionale de la péninsule occidentale de l'Inde, jusques, vers le nord, aux frontières de la Perse orientale. A l'est, il a pour limites le *Coralic*, les *Circars* septentrionaux et le pays du soubab de *Decan*, Nizam-Al-Mulak; mais la province de *Cattac*, qui appartient aussi au royaume des *Marathes*, s'étend jusqu'au golfe de *Bengale* (1). Les forces naturelles et les montagnes escarpées de ce vaste pays ont contribué à mettre les habitans en état de conserver leur indépendance, au milieu des différens troubles qui ont agité l'Hindoustan. Ces mêmes circonstances les portent aussi au pillage, et entretiennent leur penchant invinci-

---

(1) Cette indication de l'étendue des états des *Marathes* a déjà été faite autrefois d'une manière erronée, et l'est encore également ici. Le pays des *Marathes* ne s'étend pas à beaucoup près jusqu'au cap *Comorin*; il ne comprend qu'une partie du côté occidental de la péninsule supérieure, et une certaine étendue de l'Hindoustan, formant ensemble environ vingt-six mille milles carrés. La province de *Cattao* appartient aujourd'hui aux Anglois. (*Note du trad. all.*)

ble pour les armes. On retrouve encore chez ce peuple belliqueux, les anciennes mœurs des Orientaux, et sur-tout l'hospitalité la plus franche et la plus illimitée.

Autrefois toutes les tribus des *Marathes* étoient réunies sous un seul chef, qui tenoit sa résidence à *Sitterah*, et gouvernoit sous le titre de *Sou* ou *ramdrasch*; mais à la suite de plusieurs troubles intérieurs et extérieurs, ils se sont partagés en plusieurs états indépendans les uns des autres. Leurs forces militaires réunies, consistoient en trois cent mille hommes de cavalerie, et cent mille hommes d'infanterie.

Le nom actuel de ce peuple tire son origine d'une des anciennes provinces du *Decan*, appelée *Mharat* ou *Marhut* (1). La puissance des *Marathes* a été fondée par Sevadsji, homme d'une ambition sans bornes, d'une audace inouïe, d'une persévérance étonnante dans ses entreprises, et dont le courage étoit éclairé par de grands talens militaires; de sorte que,

(1) D'autres font dériver ce nom de *Maha Nadschah* (grand prince ou empereur), qui étoit l'ancien titre du chef des *Marathes*. (*Note du trad. all.*)

pendant toute sa vie, il sut résister lui seul à toutes les forces d'Aureng-Saheb. Schumbojé, son fils et successeur, marcha sur les traces de son père, et c'est durant son règne que l'état des *Marathes* s'accrut considérablement en puissance et en étendue. Mais quoique son fils Sahoujie gouverna d'abord avec bonheur, en suivant l'exemple de son prédécesseur, il tomba à la fin dans l'indolence, et confia le soin des affaires à des ministres, qui partagèrent entr'eux la puissance souveraine, d'où résulta une funeste oligarchie.

Le *Nizam* (soubab de *Decan*, roi de *Golconde*) auroit pu de même devenir facilement dangereux pour les Anglois, s'il ne s'étoit pas rangé de leur côté (1). Ils ont aussi à craindre Scheman-Scha, roi de *Candahar* (Perse orientale) leur ennemi juré, devant lequel ils tremblent (2). C'est un prince courageux, qui peut

(1) Il est aujourd'hui leur vassal. (*Note du trad. all.*)

(2) Cela n'est plus de même actuellement; car on a privé ce prince de son trône et de ses yeux. Il gouverne, il est vrai, de nouveau conjointement avec son frère, depuis que l'usurpateur Scha-Mahmud a été renversé par la révolution de 1804; mais son royaume est maintenant (1809) démembré, et se trouve exposé à toutes les horreurs d'une guerre civile. (*Note du trad. all.*)

mettre en campagne deux cent mille cavaliers d'élite et cent mille fantassins (1).

Si l'on faisoit donc aujourd'hui une sérieuse attaque contre la puissance des Anglois dans l'Inde, on pourroit être assuré que tous les peuples de l'Asie, dont ils sont environnés comme d'autant d'ennemis, les attaqueroient à-la-fois, pour détruire ce colosse monstrueux de tyrannie. Il faut bien qu'un jour il périsse, et sa fin sera terrible! car les Anglois ont, par leur conduite, porté les choses au point qu'ils n'ont plus un seul véritable ami dans l'Inde.

Tout annonce de nos jours la chute prochaine du pouvoir des Anglois dans l'Inde, qui n'est fondé que sur des intrigues et des actes despotiques; et cette chute aura lieu avant qu'on ne s'y attende. Alors cet édifice, qu'on regardoit comme inébranlable, s'écroulera tout-à-coup, et les Anglois trouveront la mort sous ses ruines!

---

(1) On peut encore dire également ici: *Fuimus Troes!* (*Note du trad. all.*)

CHAPITRE XIX.

Encore quelques plaintes sur la conduite des Anglois dans l'Inde. Le gouverneur Hastings. Le malheureux prince Nundocomar. Conduite atroce demeurée impunie.

Il est certain que la puissance des Anglois dans l'Inde n'existera plus cinquante ans. Tout se réunit pour y accélérer leur chute. Il en sera de l'Inde pour eux ce qui en a été de leurs colonies dans l'Amérique septentrionale : ils seront chassés de ce pays avant qu'ils ne s'y attendent.

Leur situation dans l'Inde est encore plus précaire et plus fâcheuse qu'elle ne l'étoit en Amérique lorsqu'ils touchoient au moment de la perdre. Ils n'y ont plus d'alliés sur la fidélité desquels ils puissent compter dans le cas qu'on les attaque. On peut les comparer à une nacelle qui, exposée en pleine mer, se trouve battue de tous côtés par les vagues courroucées qui menacent de l'engloutir. Ils sont de toutes

parts entourés de peuples irrités, qui, tels que des lions furieux, épient le moment de s'élancer sur le chasseur qui les a blessés.

Autant qu'on le sache, les principales forces militaires des Anglois dans l'Inde, consistent en *cipayes* (soldats indiens) qui les surpassent de beaucoup en courage et en activité; et qui se réuniront certainement un jour contre leurs tyrans, ainsi que quelques régimens en ont déjà donné l'exemple, après avoir massacré leurs officiers. Les armes qu'on leur a mises à la main et la tactique dans laquelle on les a instruits, seront un jour employées contre les oppresseurs de leur pays; et la poignée d'Européens énervés par leurs excès, sera dissipée alors comme le chaume l'est par la tempête.

Pour ce qui est de l'état prospère de leurs possessions dans l'Inde, dont ils sont si vains, il faut convenir qu'il existe plus en apparence qu'en réalité; et l'on peut dire même que tout y tend à la ruine; tout y porte le sceau du dépérissement. Cependant tous les avis qu'on en reçoit disent que le commerce y est dans l'état le plus florissant, et que tout le monde est heureux, content et satisfait.

La misère sous laquelle gémissent ces belles contrées, et les suites terribles qui doivent en

résulter un jour ou l'autre sont plus ou moins connues des directeurs de la Compagnie des Indes Orientales angloise. Ils n'ignorent pas les sources où leurs employés puisent les richesses qu'ils apportent avec eux à leur retour en Europe; ils savent à quel point les peuples de l'Inde sont opprimés, et combien la Compagnie elle-même est volée. Mais l'insouciance, l'ineptie, le défaut de moyens d'y porter remède, et principalement l'intérêt personnel obligent les directeurs à fermer les yeux sur ces rapines.

On a conçu l'idée de faire rendre compte aux chefs qui sont revenus de l'Inde avec de grandes fortunes, sur la manière dont ils les ont acquises; mais cette mesure s'est trouvée illusoire, et d'aussi peu d'utilité que l'ordonnance de la ci-devant Compagnie des Indes Orientales hollandoise, d'après laquelle ses employés devoient prêter tous les mois serment qu'ils n'avoient en rien lésé ses intérêts; sans s'inquiéter de la manière dont ils traitoient et vexoient les habitans. Et qu'est-ce qu'un serment pour des hommes qui, en partant pour s'enrichir dans l'Inde, semblent avoir laissé en Europe l'idée qu'ils pouvoient avoir de la justice et du remords?

Quant aux Anglois, on peut certifier que tous les petits moyens que leur gouvernement a em-

ployés pour empêcher les extorsions et les vols qui se font dans l'Inde, ou pour y mettre du moins des bornes, sont restés sans effet, et n'ont apporté aucun changement dans la conduite des employés : ils continuent, comme auparavant, leurs dilapidations en tout genre, et les directeurs les voient avec la même indifférence. De temps en temps, à la vérité, ils citent devant leur tribunal quelqu'un des plus grands déprédateurs, pour qu'il se lave, du moins en apparence, des délits dont on l'accuse. Quand alors les yeux de toute l'Europe, et surtout ceux des hommes sensibles et humains sont fixés sur les juges dont ils attendent avec impatience la décision, dans l'espérance de voir donner une fois le salutaire exemple d'une juste punition qui venge l'humanité outragée; alors dis-je, on apprend avec indignation que l'affaire est traînée en longueur, pour être plongée à la fin dans un éternel oubli; ou, s'il résulte quelque chose de ces fameux débats, c'est qu'on trouve les preuves d'accusation insuffisantes, et le prévenu est déclaré innocent; souvent même on le dédommage de cette disgrace en lui donnant quelque place plus importante, ou en le décorant d'un titre illustre; tandis que, selon les lois de la justice,

ils auroit dû périr par la main du bourreau.

Un exemple révoltant de cette nature nous a été fourni par le procès du trop fameux Warren Hastings, ancien gouverneur de *Bengale*. Il étoit le fils d'un ministre anglican, et naquit en 1732, à *Darlsford* dans le comté de *Worcester*. En 1750 il fut reçu écrivain au service de la Compagnie des Indes Orientales angloise, et partit pour *Calcutta* au *Bengale*, où il s'appliqua à la langue persanne. Il revint en Europe en 1765 et donna des leçons dans cet idiome; mais il retourna l'année suivante (1766) dans l'Inde, où il fut nommé second membre du conseil à *Madras* en 1769; et en 1772 il parvint au poste éminent de gouverneur-général de toutes les possessions de la Compagnie dans l'Inde.

Sa femme, qui étoit une Wurtembourgeoise (1), avoit eu pour premier mari un

---

(1) Nommée *Chapuset*, d'une famille protestante réfugiée. Son père étoit jardinier à Stuttgart, et elle-même étoit une pauvre blanchisseuse. Son frère, qui professoit aussi le jardinage, fut comblé de biens par M. Hastings, et vivoit dans l'opulence à Stuttgard. Pendant son procès, M. Hastings avoit placé quelques millions de florins d'Allemagne dans le pays de Wurtemberg et dans les environs. (*Note du trad. all.*)

peintre avec qui elle alla demeurer à *Calcutta*. M. Hastings, qui s'étoit pris d'amour pour elle, en fit sa maîtresse du consentement de son mari, qui fut richement dédommagé de cet acte de complaisance. Elle sut à la fin déterminer M. Hastings à l'épouser, en donnant à son mari une forte somme qu'on fait monter à cent mille roupies, avec laquelle il repassa en Europe (1).

Quel bruit ne fit pas, dans le temps, l'accusation portée contre ce gouverneur-général de l'Inde ? quelles dépenses ne coûtèrent point les préparatifs de ce fameux procès !

Mais l'accusé et ses avocats savoient d'avance que les juges ne prononceroient point contre lui la peine capitale que méritoient ses délits ; qu'on se contenteroit de l'obliger à faire le sacrifice d'une couple de cent mille livres sterlings ; afin de faire croire au monde, par cette farce imposante, qu'on vouloit soutenir la justice et l'équité.

Cependant on vit alors Fox, Burke, Towns-

---

(1) D'après d'autres avis dignes de foi, M. Hastings acheta la femme qu'il épousa ensuite d'un certain M. Imhoff d'Augsbourg, dont elle étoit la maîtresse, et qui l'avoit conduite avec lui en Angleterre.

(*Note du trad. all.*)

tend, Martin et autres se présenter comme les accusateurs de M. Hastings, et mettre sous les yeux du parlement quarante sept griefs capitaux à sa charge. Quelques-uns de ces délits étoient d'une nature si atroce, que plusieurs femmes, qui assistoient à leur lecture, perdirent connoissance.

Un grand nombre d'autres points d'accusation moins graves et de délits contre les lois, contre la vertu, contre l'honneur, contre l'humanité, contre l'hospitalité, dont plusieurs auroient suffi pour conduire un simple particulier à l'échafaud, furent passés sous silence, à cause qu'ils ne méritoient aucune considération après les quarante sept crimes capitaux, qui, par leur nature, compromettoient également la Compagnie, et que personne n'ignoroit dans l'Inde.

Burke, entr'autres, dit, dans son acte d'accusation, que M. Hastings s'étoit rendu coupable de délits de la plus grave espèce, et que sa gestion au *Bengale* n'avoit été qu'un enchaînement de corruption et d'atrocités.

Il entra ensuite dans des détails fort circonstanciés sur les vols, les injustices et les cruautés sans nombre, tant secrets que publics, qui avoient été commis par ce gouverneur, ses agens, et les autres employés de la Compagnie. Il peignit avec les couleurs les plus fortes les mal-

heurs sous lesquels les indigènes avoient gémi par les extorsions et les mauvais traitemens des Anglois. Il blâma et voua à l'exécration la coutume qu'on a d'envoyer dans l'Inde des bandes d'aventuriers qui n'ont pas le courage de pourvoir à leur existence, en se livrant à quelque travail honnête en Europe. Voici l'expression dont il fit usage. « Cette conduite est exactement la même que si on lâchoit des troupeaux entiers de loups et de vautours pour aller dévorer d'innocentes créatures (1). »

Il dit encore, entr'autres, dans ses accusations contre M. Hastings et d'autres employés supérieurs dans l'Inde : « Sous le faux prétexte que le nabab Asophaal Dowlah devoit encore à la Compagnie 789,828 livres sterlings, le nabab d'*Arcot* 968,012 livres sterlings, et le rahja de *Tangaor* 158,250 livres sterlings, ils prirent et brûlèrent les villes et les villages; firent une guerre destructive et honteuse, en massacrant les femmes et les enfans, ou en les condamnant à l'esclavage, et se chargèrent par là du mépris et de l'exécration de toutes les ames sensibles. »

---

(1) *That it was letting loose whole herds of wolves and birds of prey for the purpose of devouring the innocent.*

Il accusa en particulier le ci-devant gouverneur Hastings, d'avoir négligé de remplir les ordres que lui faisoient passer les directeurs de la Compagnie en Europe, et d'avoir même agi directement contre ces mêmes ordres; ce qu'il prouva par un grand nombre de faits.

Mais comment cela pouvoit-il être possible? Les directeurs de la Compagnie auroient-ils manqué de moyens pour se faire obéir? Ne pouvoient-ils pas, ainsi que cela a eu lieu dernièrement, rappeler le gouverneur désobéissant pour lui faire rendre compte? Il faut nécessairement qu'ils aient consenti tacitement à son oppression et à l'agrandissement injuste du pouvoir de la Compagnie dans l'Inde, et que ce n'a été que pour en imposer au public qu'ils lui avoient fait passer des ordres contre lesquels il eut la hardiesse d'agir ouvertement. Cela est prouvé suffisamment par la longue gestion de M. Hastings dans l'Inde, et par l'impunité avec laquelle il a continué à commettre des excès en tous genres.

A-t-on jamais entendu dire que la Compagnie des Indes-Orientales angloise ait puni les injustices criantes du scélérat lord Clive et de toute la série de ses abominables successeurs, ou qu'elle les ait forcés seulement à leur faire répa-

rer le mal qu'ils avoient commis ? A-t-elle jamais songé à faire rendre aux princes de l'Inde les trésors et les terres qu'on leur avoit pris contre toutes les lois de la justice ? A-t-elle jamais donné la moindre satisfaction aux malheureux indigènes, pour leur prouver que ces actes de violence s'étoient commis sans son consentement ? Peut-on, par conséquent, la regarder comme parfaitement étrangère à tous ces faits ? Si les Anglois vouloient se montrer justes dans l'Inde, en allégeant un peu le joug des habitans, ils ne tarderoient pas à gagner leur confiance.

Cheifting, rahja de *Benarès*, prince remarquable par ses vertus, et véritable père de son peuple, fut privé de son trône par M. Hastings, sans la moindre apparence de droit, sous les prétextes les plus invraisemblables. La crainte qu'eut ce prince d'être assassiné ou de languir en prison, le détermina à fuir en pays étranger, en laissant sa famille et ses trésors entre les mains des Anglois. M. Hastings avoit convoité depuis long-temps les richesses de ce prince, et formé le projet de s'emparer de ses états ; spoliation qu'il exécuta en 1781.

Le parlement et les directeurs de la Compagnie eux-mêmes nommèrent ce fait *méchant*, *déshonorant*, *impardonnable*, *cruel*, *grande-*

ment impolitique et *honteux* (1). Cependant les Anglois n'en furent pas moins satisfaits d'avoir acquis de cette manière le beau et riche pays de *Bénarès* avec ses mines de diamans, et ne songèrent guère ensuite à le rendre à son légitime souverain.

Les *bégums* ou princesses d'*Oude* furent indignement maltraitées par M. Hastings, chassées de leur *harem* et renfermées à *Fitzedabad*, dans une sale écurie, où elles périrent, pour ainsi dire, de misère et de faim; ce qui les força de hasarder à s'enfuir de leur prison, pour courir, sans voile et à demi nues, à la face de tout le peuple, qui reconnut en elles la mère, les femmes et les filles de leur souverain chéri, Sujah-Ul Dowsah, le second prince de l'empire de l'Hindoustan, et de se rendre au marché public pour s'y procurer des vivres. Déjà épuisées de fatigue et de besoin, elles furent arrêtées par des soldats anglois commandés par leurs officiers, qui les repoussèrent à coups de crosse dans leur prison. C'est là le bel exploit que firent les Anglois, qui prétendent tenir un rang distingué parmi les nations policées.

---

(1) *Improper*, *disgracing*, *unwarrantable*, *cruel*, *highly impolitic and shamful.*

Tout cela se fit par l'ordre du gouverneur Hastings, qui accusoit ces princesses d'avoir fomenté un soulèvement contre les Anglois. Misérables mensonges, dont la fausseté étoit visible pour tout le monde! Quoi! des femmes renfermées dans un serail (*senana*) pourroient ourdir une conspiration? Le véritable motif qui détermina M. Hastings, fut l'envie qu'il avoit de s'emparer, sous ce pitoyable prétexte, des trésors qui pouvoient leur rester encore. Il garda ces princesses au-delà d'un an en prison, où la plupart même moururent; les autres, à qui on rendit enfin la liberté, périrent de misère.

Cet événement fut connu en Europe. Que firent les Anglois pour rendre justice à ces princesses, et leur donner quelque dédommagement? rien. M. Hastings conserva ce qu'il s'étoit si indignement approprié; car il ne faut attendre aucune restitution de ce qui passe une fois entre les mains des Anglois; et l'on ne tarda pas à jeter un voile épais sur cette affreuse spoliation.

Plus triste encore est l'histoire de l'innocent prince Nundocomar, qui périt à la potence, victime de la méchanceté et de l'avarice de l'exécrable Hastings, et de son non moins avide aide, l'avocat fiscal, Elojah Impey. Quelle justice a

obtenue la famille si cruellement humiliée de ce prince ? aucune.

Les oppressions des employés de la Compagnie dans l'Inde étoient montées enfin à un tel point, et les plaintes qu'elles occasionnoient de toutes parts furent si nombreuses et si fortes, que la décence ne permit plus qu'on y parût indifférent en Angleterre. Le parlement conclut donc d'établir une haute-cour de justice à *Calcutta*, dans le *Bengale*, laquelle devoit être absolument indépendante du gouverneur (Hastings), pour faire droit aux habitans du *Bengale*, de *Bahar* et d'*Orixa*, et les protéger contre les violences des employés de la Compagnie, qu'elle pouvoit même, quand le cas l'exigeoit, rendre responsables de leur conduite.

On nomma pour juge suprême et avocat-fiscal de cette nouvelle cour de justice, un certain Elojah Impey, autrefois avocat à Londres, homme rusé qui, sous le masque de la piété, savoit cacher les vices dont il étoit pétri. Dans cette circonstance, il étoit naturel que tous les juges, mais particulièrement l'honorable Elojah Impey, fussent corrompus par l'argent de M. Hastings, et attachés à sa cause. C'est ainsi que cette cour, destinée à servir de refuge à l'innocence, devint un plus grand fléau encore pour

ce pays, que ne l'étoit le gouverneur-général lui-même, avec ses conseils, ses agens, ses employés et les serviteurs de la Compagnie.

Le précis que je vais donner de l'histoire du premier des princes dont il a été parlé ci-dessus, en fournit une preuve révoltante.

Maharadjah (grand-prince) Nundocomar, prince par sa naissance, fort considéré au *Bengale*, comme chef des brahmes, et distingué d'ailleurs par ses talents et ses vertus, crut, d'après les promesses contenues dans les placards affichés de toutes parts, en langues hindoue, bengaloise, persanne, etc., que cette cour de justice avoit été établie par le roi et le parlement d'Angleterre, pour réprimer les vexations des employés de la Compagnie, de quelque rang qu'ils fussent, et pour faire droit à tous ceux qui pourroient réclamer son intervention. Voilà ce que s'imagina le bon mais trop crédule Nundocomar; et il se laissa d'autant plus facilement aller à cette idée, qu'il y avoit long-temps qu'il désiroit de trouver l'occasion de mettre au grand jour les humiliations que le gouverneur-général faisoit éprouver à ses compatriotes. Il hasarda en conséquence de dénoncer judiciairement cet homme puissant à des juges qu'il regardoit comme plus puissans encore, et de mettre sous

leurs yeux un grand nombre d'accusations d'extorsions, de meurtres et d'autres crimes à sa charge, dont il demanda hautement vengeance, au nom de tout le peuple de l'*Hindoustan* et du *Bengale.*

Malheureux Nundocomar! pourquoi as-tu fait ce noble emploi de ton courage et de ton humanité? N'y avoit-il donc personne pour t'empêcher de hasarder cette démarche imprudente? Personne qui pût t'apprendre que ce juge supérieur et ses collègues n'étoient qu'une vile bande de scélérats déshontés, qui tous étoient à la solde de l'implacable Hastings.

Cette accusation hardie autant qu'inattendue de Nundocomar, mit, au premier instant, les juges ainsi que le gouverneur-général lui-même dans une grande perplexité, et il ne restoit d'autre moyen que de traîner l'affaire en longueur; ce que Elojah Impey sut faire avec tant d'adresse, qu'elle demeura oubliée, sans qu'on put s'apercevoir que son intention fût de favoriser par-là M. Hastings. Pendant ce temps ces deux hommes rusés avoient imaginé le moyen de traduire leur dénonciateur lui-même en justice, en le faisant accuser d'avoir fait une fausse lettre de change; délit qu'il devoit avoir commis depuis plusieurs années. Des scélérats furent char-

gés d'en porter plainte devant le tribunal ; et comme ils affirmèrent cette déposition en présence du prétendu coupable, il fut mis en prison, et l'on procéda contre lui suivant toute la rigueur des lois; tandis que l'acte d'accusation qu'il avoit lui-même précédemment formée, resta, comme il étoit naturel, plongé dans un profond oubli.

De faux sermens, de faux témoins, en un mot, toutes les machinations de la plus infernale scélératesse, furent mises en œuvre pour perdre cet infortuné. Quoiqu'il eût prouvé que l'accusation qu'on formoit contre lui étoit entièrement controuvée, M. Hastings et son avocat fiscal surent conduire la procédure de manière que l'innocent Nundocomar fut condamné à la potence par cette cour inique.

Juste ciel! comment est il possible qu'on ait osé commettre publiquement une pareille atrocité contre un homme aussi pur, aussi estimé? Mais c'est de cette sorte que M. Hastings savoit se débarrasser de ses ennemis et des personnes qui lui paroissoient dangereuses. Le fer, le poison et de faux témoins étoient les ressources auxquelles il avoit généralement recours.

Comme le *Bengale* entier étoit convaincu que Nundocomar étoit parfaitement innocent,

et qu'il mouroit la victime de la vengeance du gouverneur offensé, cet effrayant exemple fit tout l'effet qu'on s'en étoit promis : personne ne se hasarda plus à porter des plaintes devant la cour de justice, qui faisoit tout trembler. Qu'on s'imagine quelle impression cet événement fit sur l'esprit des Hindous; jusqu'à quel point il augmenta leur haine contre les Anglois; d'autant plus que, selon leurs opinions, un simple brahme est une personne sacrée, qu'on ne peut faire mourir ni même mutiler; qu'on juge ensuite de ce qu'il en devoit être du chef des brahmes, d'un descendant de l'ancienne souche de leurs princes, d'un homme que ses grandes vertus rendoient respectable et dont l'innocence étoit pleinement reconnue.

M. Hastings sut avec adresse se laver de cet horrible assassinat juridique, lorsqu'il en fut accusé dans son procès; de sorte qu'il fut déclaré non coupable; et qui plus est, se vit élevé, sans doute à cause de son grand mérite personnel, à la dignité de pair d'Angleterre.

Et faut-il s'en étonner? L'accusé possédoit plusieurs millions; il avoit su, de différentes manières, se faire un grand nombre de puissans amis; il avoit de plus augmenté considérablement les possessions de la Compagnie des Indes.

Devoit-il, avec tant de ressources, redouter la justice ?

C'est de cette manière que les pauvres Indiens sont livrés à l'avarice des Européens. Je ne prétends pas disconvenir que de pareils événemens s'offrent aussi chez d'autres nations européennes dans l'Inde, et que d'autres Européens en auroient peut-être agi de même que les Anglois dans de semblables circonstances. Cependant il faut convenir que, dans l'état actuel des choses, les autres peuples d'Europe sont aujourd'hui moins cruels, moins insolens dans l'Inde, à cause qu'ils ont à craindre de ne pas échapper aussi facilement à la punition qu'ils pourroient mériter, et parce que leur égoïsme est moins grand que celui des Anglois. Cependant, convenons avec le bon, le sensible Jean-Jacques Rousseau, qu'il n'y a plus aujourd'hui de François, d'Allemands, d'Espagnols, d'Anglois; et quoique on en dise, il n'y a que des Européens. Tous ont les mêmes goûts, les mêmes passions, les mêmes mœurs; tous, dans les mêmes circonstances, feront les mêmes choses; tous se diront désintéressés, et seront fripons; tous parleront du bien public, et ne penseront qu'à eux-mêmes; tous vanteront la médiocrité, et voudront être des Crésus. Ils n'ont d'ambition que

pour le luxe; ils n'ont de passion que pour l'or. Sûrs d'avoir avec lui tout ce qui les tente, tous se rendront au premier qui voudra les payer. Que leur importe à quel maître ils obéissent, de quel état ils suivent les lois, pourvu qu'ils trouvent de l'argent à voler et des femmes à corrompre: ils sont par-tout dans leur pays.

CHAPITRE XX.

Ma manière de vivre à Madras. *Voyage par mer manqué. Preuves de l'amour et de la fidélité de Mamia. Depart de* Madras. *Relation du sort malheureux qu'éprouva dans la suite le médecin Beisser.*

Autant le séjour de *Madras* m'auroit déplu, dans d'autres temps et d'autres circonstances; à cause de la grande aversion que j'avois conçue pour cette ville, autant il me parut actuellement agréable; ce qu'il faut attribuer à la satisfaction que je goûtois dans la compagnie de mes amis et de ma chère Mamia. J'y passois mon temps avec tant d'agrément et si peu de soucis, que j'oubliois, pour ainsi dire, mon voyage dans le sud,

et mon projet d'établissement au village de *Ventapalam.*

Le matin, j'accompagnois ordinairement le docteur Beisser chez ses patiens, et quand il s'agissoit de quelque opération chirurgicale, je lui tenois lieu d'aide; de sorte qu'on me prenoit pour son élève, ce qui me procura l'occasion d'être le témoin de son habileté et de la grande sûreté de sa main. Il levoit avec dextérité la cataracte, étoit bon lithotomiste, et faisoit d'autres opérations chirurgicales avec un extrême bonheur; mais il étoit surtout fort heureux à guérir l'hydrocèle. Les Anglois ne connoissoient d'autre remède contre ce mal que la ponction, qui n'est cependant qu'un palliatif. Le docteur Beisser, au contraire, ouvroit tout le scrotum, enlevoit la membrane vaginale, et guérissoit ensuite, en peu de temps, la plaie avec du miel et du vinaigre. De cette manière, le mal étoit radicalement extirpé.

Je dînois quelquefois chez M. de Souza, ou chez mon ami Frank, ou bien chez le roi de *Tidor*, qui m'avoit pris en une singulière amitié. Après le repas, je me rendois tous les jours chez ma chère Mamia, qui m'attendoit chaque fois avec la plus grande impatience. La possession de cette aimable personne loin de re-

froidir mon amour pour elle, l'avoit au contraire rendu plus vif, plus senti; aussi recevois-je d'elle les plus fortes preuves de son affection et de sa fidélité; et chaque jour, je découvrois en elle de nouveaux charmes et de nouvelles qualités. C'étoit chez elle que j'allois prendre ordinairement le thé, que je lui avois appris à faire; car les Hindous ne boivent ni thé ni café, ni chocolat. Je le trouvai toujours prêt, accompagné de quelques confitures, lorsque j'arrivai chez elle à quatre heures après-midi, qui étoit le temps où je me rendois tous les jours à sa demeure.

Quelquefois, au lieu de prendre le thé, nous allions nous promener ensemble à *Marmelong*, *St.-Thomé*, *Véperi*, ou quelque autre village voisin; mais je faisois alors mettre à Mamia une robe de Métisse, que je lui avois fait faire pour ces excursions, à cause que la décence l'exigeoit. Cette espèce d'habillement lui alloit fort bien; cependant elle me plaisoit davantage dans le vêtement léger du pays.

Nous passions la soirée à jouer au *chadringa* (les échecs), auxquels Mamia étoit assez habile, ou bien elle chantoit un *khejour* (chanson d'amour), ou un *giet* (hymne ou chanson héroïque), en accompagnant sa belle voix du *viné*

(espèce de guitare). D'autres fois, elle me contoit de petites histoires, ou me proposoit des énigmes ; en un mot, elle employoit tous les moyens qu'elle pouvoit imaginer pour me faire passer agréablement le temps. Il ne faut pas oublier ici le souper, qu'elle apprêtoit elle-même en causant et en chantant ; et quand tout étoit servi, elle m'invitoit à m'asseoir à côté d'elle sur la natte, où je trouvois un plat de riz et du *tajer* (lait caillé), un peu d'*atchar* avec une jatte de *mologonier* (eau poivrée) ; et chaque fois ce repas frugal me paroissoit un banquet des dieux.

Souvent la *daja*, qui faisoit de fréquentes visites à Mamia, étoit notre convive. Son grand âge et sa foible santé ne lui permettoient plus de courir le pays avec les *soutredharies*. Après avoir cédé sa troupe à la plus ancienne de ses élèves, elle s'étoit acheté une petite maison pour y jouir le reste de sa vie de l'argent qu'elle avoit épargné. Sa tendresse pour Mamia étoit vraiment maternelle. Toutes deux étoient étrangères dans la ville, et n'avoient d'autres connoissances que moi seul. Aussi ne sortoient-elles qu'ensemble, soit pour aller au culte des dieux, dans quelque temple, soit pour assister à une procession religieuse ; c'étoient là leurs seuls amusemens.

Le matin, de bonne heure, avec le chant du coq, je me mettois en route avec Mamia, pour aller, selon l'usage du pays, nous rafraîchir par un bain. Nous nous rendions pour cela dans un beau jardin, garni d'excellens arbres fruitiers, et entouré d'une muraille, qui se trouvoit près de la ville, sur le chemin de *St.-Thomé*, et qui appartenoit à un riche négociant que M. Beisser avoit guéri d'une dangereuse maladie. Cet homme, que j'avois appris à connoître à cette occasion, eut la complaisance de me confier la clef de ce jardin, pour que j'y pusse entrer à l'heure que je voudrois. C'étoit là un admirable refuge pour Mamia et pour moi; d'autant plus qu'il y avoit un bel étang, entouré de grands cocotiers, dans lequel nous allions nous baigner.

Après avoir pris le bain, nous nous séparions ordinairement, et je me rendois alors dans mon appartement, chez M. Beisser, qui m'attendoit avec le déjeûner.

Telle étoit la manière dont je passois mon temps à *Madras*; c'étoient là mes occupations et mes amusemens ordinaires, et tel devoit être bientôt mon train de vie à *Ventapalam*, où je comptois me retirer avec ma chère Mamia.

Il étoit temps de songer enfin à mon voyage sur la partie méridionale de la côte de *Coro-*

mandel, car j'avois des affaires importantes à régler à *Pondichery*, à *Tranquebar*, à *Nagapatnam*, et qui devoient me retenir, au moins pendant quelques jours, dans chacun de ces endroits. Je pouvois encore, si je ne différois pas plus long-temps à me mettre en route, faire l'aller et le venir de cette excursion avant l'arrivée de la mauvaise saison, pour passer le temps des pluies à *Madras*.

La question étoit de savoir si je ferois le voyage par mer dans un navire, ou par terre dans mon palanquin. J'étois porté à prendre cette première route, parce que les simples et doubles *thonis*, qui sont les embarcations ordinaires de ce pays, ne manquent pas dans cette saison, pour caboter vers le sud. Cette manière de voyager est aussi moins coûteuse, quoiqu'au reste peu commode; mais elle est prompte lorsque le vent est favorable; et l'on peut d'ailleurs faire route de nuit, si le patron du navire est un peu habile et entreprenant.

Je me déterminai donc à m'embarquer, et je trouvai par hasard un *naïkodda*, qui conduisoit un double *thoni*, destiné, sous trois jours, pour *Trinquemale*; mais qui devoit toucher à *Pondichéry*. M. Frank me conseilla de profiter de cette occasion, à cause que le bâtiment étoit

neuf, et que le *naikodda* passoit pour un homme qui entendoit bien la manœuvre. M. Frank, qui lui avoit rendu quelques services, me recommanda fortement à ses soins; de sorte que nous fûmes bientôt d'accord sur les frais du passage. Je ne pris avec moi qu'une petite malle, et laissai le reste de mon bagage chez M. Beisser. Après m'être pourvu des vivres nécessaires pour ce trajet, je me rendis, dans l'après-dîner du jour avant mon départ, à bord du navire, pour examiner la place que le *naikodda* m'avoit destinée, et dont j'eus tout lieu d'être content.

Il y avoit d'autres passagers sur le *thoni*; savoir, quelques femmes portugaises noires, deux marchands mores, et un *molla* ou prêtre mahométan. Je fus charmé de trouver cette compagnie, dans l'espérance que cela me procureroit du moins l'occasion de passser le temps à causer.

Le *naikodda* me dit qu'il mettroit sans faute à la voile le lendemain vers les six heures du matin, et me pria de rester dès ce moment à bord, afin de ne pas négliger l'heure du départ. C'est ce que je n'aurois pas fait pour tout au monde, parce que je n'avois pas encore pris congé de ma chère Mamia, et j'avois d'ailleurs encore plusieurs choses à régler; mais je promis de me trouver à temps sur le *thoni*.

J'avois bien parlé à Mamia de mon voyage; mais je lui avois laissé ignorer qu'il dût être si prochain, pour qu'elle ne s'affligeât pas trop d'avance. Elle fut donc fort étonnée lorsque je l'en instruisis; mais son chagrin augmenta quand elle apprit que je devois faire ce trajet par mer. Elle s'y opposa de toutes ses forces; et ne voulut pas consentir que je m'exposasse à la merci des vagues; mais lorsqu'elle vit qu'elle ne pouvoit me détourner de cette résolution, elle me conjura de la prendre avec moi, pour qu'elle ne restât point chez elle, livrée à d'éternelles craintes. Je ne voulus cependant pas consentir à cette demande, et tâchai de la tranquilliser le mieux qu'il me fut possible, en lui promettant de revenir par terre; ce qui parut la calmer un peu. Je lui donnai l'argent dont elle pouvoit avoir besoin pendant mon absence, et l'adressai à M. Frank, qui devoit lui procurer tous les secours nécessaires.

J'avois pensé ne devoir pas lui procurer la connoissance de M. Beisser, et des personnes qui logeoient chez lui; non par jalousie, car je pouvois me reposer sur sa fidélité, mais pour éviter quelques importunités et désagrémens de la part de ces messieurs, qui auroient d'ailleurs été fort à charge à la pauvre Mamia.

Je recommandai cette bonne fille aux soins de la femme chez qui elle demeuroit, et pris ensuite congé d'elle.

Après avoir réglé quelques affaires, et fait mes adieux à mon ami Frank et à mes autres connoissances de *Madras*, je retournai chez M. Beisser, qui m'attendoit avec ses convives pour se mettre à table. Nous passâmes toute la nuit dans la joie; de sorte que la plupart, pris de vin, furent obligés de s'aller coucher, quoiqu'ils eussent tous promis de m'accompagner à bord. Quant à moi, je m'étois bien gardé de trop boire, et me jetai tout habillé sur le lit, pour y attendre mon *dobasch*, qui devoit me conduire au vaisseau. Comme mon absence ne devoit être que d'un mois, je le gardai à mon service, dans la crainte de ne pas retrouver, à mon retour, un homme aussi intelligent et aussi fidèle. Je le chargeai d'aller tous les jours voir ma chère Mamia, de lui lire mes lettres et d'y répondre pour elle, ainsi que de surveiller mes autres affaires. Mon bon Francisque dut rester à *Madras*, se trouvant alors attaqué de nouveau de la fièvre; ce qui m'obligea à faire seul ce voyage.

Le jour ne paroissoit pas encore, lorsque mon *dobasch* vint pour m'éveiller. Je quittai sur-le-champ la maison de mon ami Beisser, où

tout le monde étoit encore plongé dans le sommeil. Le soleil se levoit exactement à l'instant où nous arrivâmes sur le rivage. Le vent qui avoit soufflé, pendant toute la nuit, avec beaucoup de violence s'étoit, à la vérité, couché; mais les brisans agissoient encore avec une impétuosité singulière; au reste la matinée étoit fort belle. Les pêcheurs étoient occupés à mettre en mer leurs *catimarons* (petits bâtimens composés de cinq solives liées les unes contre les autres), en faisant passer jusqu'à nous leurs chants rustiques par-dessus les brisans, sur lesquels ils planoient comme des mouettes.

J'avois déjà ordonné, le jour avant, qu'on retînt pour moi une *chelingue*, qui devoit, au lever du soleil, me conduire à bord du *thoni*. On me fit signe de loin qu'il étoit prêt à partir. Deux femmes malabares sembloient disposées à y monter. Quel fut mon étonnement! c'étoient Mamia et son ancienne *daja*.

Mamia ne m'eut pas plutôt aperçu, qu'elle vint courir à moi, en s'écriant: » *Praanaath!* (Seigneur de ma vie!), permettez-moi seulement de vous accompagner avec la *chelingue* jusqu'au vaisseau; je vous promets d'être ensuite plus tranquille ».

Ce fut en vain que je cherchai à la détourner

de ce projet, en lui représentant que nous serions tous les deux fort mouillés par les brisans. Véritablement la hauteur des houlles étoit étonnante, et j'aurois même différé d'un jour mon voyage, si je n'avois pas craint que le vaisseau ne partît sans moi. C'étoit exactement à cause de ce danger, que la bonne Mamia voulut m'accompagner. « Car en cas de malheur, me dit-elle, je serai du moins près de vous. » Je ne pus lui résister plus long-temps; et l'événement me prouva que cette condescendance devoit servir à me sauver la vie.

Je me rendis donc avec elle à la *chelingue* que j'avois louée; mais, à ma grande surprise, je la trouvai, pour ainsi dire, entièrement remplie de marchandises; et j'appris bientôt que le maître d'équipage Hall y avoit mis un embargo, pour conduire des effets à un navire qui se trouvoit près de là, malgré qu'on lui eût représenté qu'elle avoit été retenue pour mon compte. Je ne fus pas peu indigné de cette conduite; car comment passer heureusement par-dessus les brisans avec une chaloupe ainsi chargée? Je fis part de ma crainte à l'officier de marine qui avoit ordre de conduire ces marchandises à bord; mais il me donna à connoître que j'étois un homme timide. Cependant le batelier à qui je demandai s'il n'y

avoit pas de danger, leva les épaules, en disant: « *Tembrane maharse* (Dieu est grand)! Pauvre consolation!

Cependant il ne me restoit point de choix à faire; car il n'y avoit point d'autres chaloupes pour le moment, et je ne pouvois laisser partir sans moi le *thoni*, sur lequel se trouvoit ma malle, qui contenoit mes comptes et autres papiers d'importance, dont la perte auroit causé ma ruine. J'étois cependant encore incertain, lorsque le *tandel* (batelier) me cria de venir. L'Anglois s'emportoit en voyant mon irrésolution, et je fus forcé d'entrer dans la *chelingue*. Je voulus néanmoins engager Mamia à ne point me suivre; mais, au lieu de me répondre, elle sauta après moi dans le canot, et je fus honteux de voir qu'une jeune fille montrât plus de résolution que moi, quoiqu'elle n'eût jamais été sur la mer.

Nous nous plaçâmes donc dans la *chelingue*, qui étoit montée outre le *tandel* et six rameurs, par quatre personnes, savoir, Mamia et moi, l'officier anglois et une métisse, laquelle devoit se rendre également avec le *thoni* à *Pondichery*.

A peine nos rameurs eurent-ils quitté la terre, que l'arrière de la *chelingue* surchargée s'enfonça tellement qu'il ne restoit plus qu'un empan

des œuvres mortes hors l'eau. Dans ce moment le premier brisant vint frapper notre proue; et nous en étions déjà près lorsque l'idée me vint d'appeler un *catimaron* pour nous conduire au *thoni*; usage auquel on emploie souvent cette espèce d'embarcation. J'étois fâché de n'y avoir pas songé plutôt; mais la querelle avec le batelier et l'officier anglois m'avoit fait tout oublier. Le bruissement des houlles empêcha qu'on entendit ma voix sur le rivage. Je fis alors signe à mon *dobasch* et à la *daja* d'envoyer à notre aide une couple de *catimarons* qui se trouvoient sur la grève (1). J'invitai aussi notre batelier à retourner à terre pendant qu'il en étoit temps encore; mais l'Anglois s'y opposa; et nous en vînmes à une assez vive dispute. Le batelier faisoit en attendant son possible pour éviter les brisans; mais sa *chelingue* étoit trop chargée pour qu'il pût la gouverner convenablement, et empêcher les brisans de se précipiter sur nous; de sorte que la *chelingue* ne tarda pas à se trouver remplie d'eau, dont il

---

(1) On se sert, dans des cas pareils à celui où nous nous trouvions, de deux ou trois de ces radeaux, qui accompagnent la *chelingue*, pour sauver les personnes qui la montent, si elle venoit à périr.

n'étoit plus temps de vouloir nous débarrasser; car l'embarcation commençoit déjà à couler bas. L'effroi fut général et des cris terribles se firent entendre. Alors l'Anglois dit qu'il falloit virer de bord; mais il étoit trop tard, la *chelingue* n'obéissoit plus au gouvernail. Le second brisant suivit immédiatement le premier, et s'éleva en mugissant, comme une montagne pour nous engloutir. Il n'y avoit alors plus de temps à perdre. Mamia, suivez moi, criai-je, en m'élançant dans la mer. Je savois qu'elle nageoit supérieurement bien; de sorte que je n'avois aucune inquiétude sur son sort.

A peine fus-je dans l'eau que le brisant se précipita sur moi. Je n'avois eu que le temps de reprendre haleine avant qu'il nous couvrît. Je travaillai alors des mains et des pieds, pour revenir sur l'eau; ce qui me réussit; et lorsque je levai la tête, la *chelingue* avoit disparu. Les rames flottoient dispersées dans la mer, et à peu de distance de moi je vis Mamia. Aussitôt qu'elle m'eût aperçu elle jeta un cri de joie, et se porta précipitamment de mon côté, en m'encourageant et me tendit sa main pour me soutenir. Je n'avois cependant pas encore besoin de ces ecours, car j'étois bon nageur et fort légèrement vêtu. Nous nageâmes ainsi quelque temps

ensemble vers le rivage, qui ne se trouvoit qu'à environ trois cents pas de nous.

Le plus grand danger étoit maintenant passé, et nous attendions le premier brisant, qui devoit nous jeter sur la grève. Nous vîmes aussi arriver un *catimaron* à notre secours; lorsque je me sentis tout-à-coup entraîné vers le fond de la mer par un poids énorme. Je me retournai et vis, ô ciel! que c'étoit la vieille métisse qui s'étoit accrochée à mon habit, pour se laisser traîner par moi. Je cherchai à me débarrasser d'elle, mais cela ne me fut pas possible. Je demandai alors du secours à Mamia, qui ne me perdoit pas un moment de vue. Elle ne pouvoit comprendre ce qui me retenoit, et craignoit qu'un requin se fût saisi de moi. Elle s'élança avec de grands cris de mon côté; et lorsqu'elle eut appris la cause de mon embarras, elle tâcha de faire lâcher prise à la métisse; mais ses efforts furent inutiles. La métisse, que la frayeur avoit attachée fortement à mon habit, paroissoit toucher à sa fin. Elle leva encore deux fois la tête hors de l'eau; après quoi elle coula à fond en m'entraînant avec elle; je fis tous mes efforts pour me sauver sans pouvoir y parvenir. Parfois je levai la tête un moment; mais comme j'étois déjà fort fatigué, je touchois au moment de périr,

si Mamia ne m'eut pas invité à m'attacher avec mes mains à ses épaules, pour ne nager que des pieds. Mais cela ne pouvoit durer long-temps. Comment étoit-il possible qu'une jeune fille délicate pût traîner après elle en nageant, deux personnes? Cette bonne créature s'agitoit avec violence dans l'intention de me sauver, en criant de toutes ses forces pour demander du secours. J'eus enfin le bonheur de me débarrasser de la vieille métisse en la frappant de mes pieds; et cependant il m'étoit impossible de nager plus long-temps, parce que mes bras étoient engourdis par les efforts que j'avois faits. Par malheur, un énorme brisant vint rouler par-dessus nous; j'avalai de nouveau beaucoup d'eau et perdis connoissance. Lorsque j'eus repris mes sens, je me trouvai couché sur la grève, entouré de plusieurs personnes qui étoient venues d'un comptoir voisin de la mer, de la part de M. Hall, au secours de l'officier anglois, lorsqu'elles eurent appris son naufrage. On m'avoit roulé de côté et d'autre, pour me faire rendre l'eau de mer que j'avois dans le corps; ce qui réussit jusqu'à un certain point. Un des spectateurs fit venir son palanquin du comptoir maritime, pour me porter chez moi. Lorsqu'on me souleva je rendis de nouveau avec effort

beaucoup d'eau, et repris ensuite mes esprits.

Je reconnus sur-le-champ mon *dobasch* parmi ceux qui nous entouroient. La première demande que je lui fis eut Mamia pour objet. « Elle est également sauvée, me répondit-il, et n'ayez aucune inquiétude sur elle ni sur votre malle ; j'aurai soin de l'une et de l'autre. » Il indiqua ensuite aux *coulis* la maison où ils devoient me porter ; et c'est de cette manière que j'arrivai chez M. Beisser, qui, dans ce moment déjeûnoit avec ses hôtes. Qu'on s'imagine la frayeur qu'il eut en me voyant dans cet état, trempé d'eau, sans chapeau, et pâle comme la mort.

Je lui contai en peu de mots ce qui m'étoit arrivé. M. Beisser me donna sur-le-champ un cordial pour me débarrasser de l'eau qui me restoit encore dans le corps, et me conseilla de me coucher ; ce que je fis, mais sans pouvoir me reposer. L'accident qui venoit de m'arriver occupoit trop mon esprit, et je frémissois en me rappelant le danger que je venois de courir. Je répandis des larmes de reconnoissance en pensant aux preuves héroïques que Mamia m'avoit données de son amour et de son attachement dans cette funeste circonstance. O! que je désirois de voir celle qui, en hasardant sa

propre vie venoit de sauver la mienne! Cette idée m'avoit ému profondement; et ce fut avec peine que je pus attendre l'arrivée de mon *dobasch*.

Il arriva enfin à neuf heures, et m'apporta ma malle, qu'il avoit été chercher lui-même avec une autre *chelingue* à bord du *thoni*, aussitót qu'il eut indiqué ma demeure aux porteurs de mon palanquin.

Je le priai de me donner des nouvelles de la santé de Mamia, et de me dire ce qui m'étoit arrivé pendant le temps que j'étois resté sans connoissance; comment j'étois arrivé sur le rivage, et ce qui m'avoit rendu à la vie?

« Ah! monsieur, me dit-il, il m'est impossible de vous exprimer les frayeurs que j'ai eues, lorsque je vous vis sauter de la *chelingue* dans l'eau avec la *pounné* (demoiselle), et couverts ensuite par le brisant, disparoître à mes yeux. Moi-même et quelques personnes placées sur le rivage criâmes aux *catimarons* d'aller à votre secours. Ils arrivèrent encore exactement à temps pour vous aider, et pour sauver ensuite mademoisselle, qui d'une main tenoit votre tête au-dessus de l'eau et nageoit de l'autre, mais épuisée de fatigue; de sorte qu'elle touchoit au moment de périr de foiblesse. Elle s'attacha

au *catimaron*, ainsi que me le rapportèrent des pêcheurs, et ne voulut recevoir de secours que lorsqu'on vous eut sauvé. Comme vous ne donniez plus aucun signe de vie, la bonne demoiselle s'imagina que vous étiez mort, et se livra au plus grand désespoir. La *daja* et moi nous eûmes toutes les peines du monde pour l'empêcher de se jeter sur vous. Quelque foible et malade qu'elle fût, elle ne voulut cependant retourner chez elle, que lorsqu'elle se crut convainçue que vous ne reviendriez plus à la vie. Tous les spectateurs restèrent surpris, et touchés de cette marque d'attachement, et vous regardoient comme heureux de posséder une personne aussi aimable et capable d'un dévouement aussi généreux. »

« Ah! Moutou (c'étoit le nom du *dobasch*)! lui répondis-je, le cœur pénétré de ce qu'il venoit de me conter, combien cette bonne fille doit être inquiète sur mon sort; quel désir elle doit avoir d'apprendre quelque nouvelle de moi. Allez en diligence; dites-lui que je me trouve mieux, et que ce soir encore je me rendrai auprès d'elle ».

Mais il me fut impossible d'attendre jusqu'à ce temps. J'avois encore, il est vrai, un horrible mal de tête, et n'étois pas sans fièvre; cepen-

dant mon désir de voir Mamia ne me laissoit point de repos; et avant que mon *dobasch* fût revenu avec la réponse de mon amie, je me fis conduire jusqu'à une certaine distance de la maison de Mamia dans le palanquin de M. Beisser, qui venoit de partir pour voir un malade. Là je le renvoyai, et me rendis inopinément chez cette bonne fille, que je trouvai assise sur une natte, la tête enveloppée d'un linge, et parlant de moi avec mon *dobasch*.

Elle ne m'eut pas plutôt aperçu, qu'elle s'élança vers moi avec la rapidité de la flèche et vint tomber inanimée dans mes bras. J'étois moi-même tellement ému de cette nouvelle marque de son amour, que ce ne fut qu'avec peine que je pus me soutenir. Cependant, aidé par l'hôtesse, qui se trouvoit là dans ce moment, je parvins à la remettre sur sa natte, avec le dos appuyé contre le mur; je m'assis alors à côté d'elle et lui jetai un peu d'eau au visage. Elle reprit bientôt ses esprits, me regarda pendant quelque temps d'un œil fixe, sans prononcer un mot, posa sa tête sur mon épaule, et pleura amèrement. Lorsque nous fûmes revenus de ces premières impressions de joie et de douleur, je l'embrassai et versai dans son sein toute la reconnoissance dont mon cœur étoit pénétré, de

ce qu'elle m'avoit sauvé la vie (1), et lui jurai un amour éternel.

Elle répondit qu'elle n'avoit fait que son devoir, et que j'attachois plus de prix à son action qu'elle ne valoit; puisqu'elle étoit résolue de mourir *mahasti*, dans le cas qu'elle eût le malheur de me perdre (2). Je ne pouvois douter que ce ne fût là sa ferme intention.

Pour détourner notre entretien de ce triste sujet, je lui demandai comment elle se trouvoit? et si elle avoit avalé aussi beaucoup d'eau de mer? Elle me dit qu'elle s'étoit trouvée si foible, que ce ne fût qu'avec l'aide de la *daja* et d'une autre femme qu'elle étoit parvenue à regagner sa maison. Qu'on avoit sur-le-champ fait venir un médecin hindou, qui lui avoit fait

(1) Ma chère Mamia et moi furent les seuls sauvés de quatre passagers qui se trouvoient sur la *chelingue*. La vieille métisse, qui avoit manqué de m'entraîner au fond de la mer, avoit péri, de même que l'orgueilleux officier anglois. Leurs cadavres, comme je l'appris ensuite, furent jetés encore ce même jour sur la grève par les vagues.

(2) On donne le nom de *mahasti* à la femme et à la fille qui se fait brûler vivante avec le corps de son défunt mari ou amant; ou qui, pour ne pas le survivre, se prive de la vie par quelque autre moyen violent.

prendre un vomitif, par le moyen duquel elle avoit rendu une grande quantité d'eau de mer; qu'il s'étoit même trouvé un peu de sang mêlé avec cette eau; que maintenant, elle éprouvoit une douleur dessous le sein droit, avec de grands maux de tête, et que d'ailleurs ses bras étoient comme paralysés.

Cela n'étoit pas étonnant. Elle m'avoit soutenu pendant plus de dix minutes au-dessus de l'eau. Je ne pouvois comprendre comment une fille aussi jeune, aussi délicate, avoit pu faire, pendant si long-temps, de pareils efforts. Mais la crainte de me perdre, et l'espoir qui vint ensuite la ranimer, lorsqu'elle vit le *catimaron* arriver vers nous, lui donnèrent, à ce qu'elle me dit, de nouvelles forces pour nous sauver l'un et l'autre.

Je lui conseillai alors de se livrer au repos, qui étoit le meilleur remède dont elle pouvoit faire usage, et d'écarter de son esprit toutes les idées tristes, en lui promettant de venir la revoir le lendemain, et de faire prendre, dans la journée, des nouvelles de santé par mon *dobasch*.

Je retournai ensuite chez M. Beisser, qui me blâma beaucoup de l'imprudence que j'avois eue de sortir; ce qui n'eut cependant aucune mauvaise suite. Le lendemain je me trouvai,

pour ainsi dire, totalement rétabli; et Mamia, à ce qu'elle me dit, se portoit mieux aussi.

Il ne falloit plus songer au voyage de mer le long de la côte; non parce que l'accident que je venois d'éprouver m'en eût ôté le courage; mais à cause de ma chère Mamia, qui me pria, à genoux, de prendre la route de terre. M. Cockrel, négociant de l'*Ile de France*, et l'un des amis qui étoient logés chez M. Beisser, devoit aussi se rendre à *Pondichery*, et fut charmé de ne pas faire seul ce voyage.

Nous nous préparâmes donc à partir ensemble. J'avois mon palanquin, et M. Cockrel en loua un. Chacun de nous prit onze *coulis* à son service, dont huit pour le palanquin, deux pour porter les malles, et un autre qui étoit chargé de nos provisions.

Mamia paroissoit rétablie; cependant elle avoit quelque difficulté à respirer, et sentoit par fois des douleurs au-dessous du sein; elle avoit d'ailleurs entièrement perdu sa gaîté et sa vivacité. Il est vrai qu'elle sembloit satisfaite en ma présence; mais on s'apercevoit sans peine des efforts que cela lui coûtoit; et cela d'autant plus, que le moment de notre séparation approchoit. Souvent quelques larmes furtives s'échappoient de ses beaux yeux, et une profonde mélancolie

annonçoit la tristesse à laquelle son ame étoit en proie. J'employai tous les moyens possibles pour la tranquilliser ; mais rien ne put la persuader. « Nous ne nous reverrons plus », dit-elle en pleurant amèrement, lorsque je lui fis mes derniers adieux ; et je me sentis profondément ému.

Nous quittâmes *Madras* à neuf heures du matin. M. Beisser et les deux amis qui logeoient encore chez lui, nous accompagnèrent jusques hors de la ville, où ils prirent congé de nous, dans l'espérance de nous revoir dans quelques semaines. Hélas ! cette espérance étoit illusoire ! Je ne devois plus revoir le bon Beisser, cet aimable convive, ce généreux ami, ce médecin bienfaisant, ce charmant épicurien : l'heure de sa fin étoit marquée !

Dix ans après ma dernière séparation de M. Beisser à *Madras*, en 1784, je rencontrai au café de l'*Oiseau de paradis*, à Amsterdam, le capitaine Cartain, qui avoit logé avec moi chez M. Beisser, à *Madras*. Cet officier m'apprit que notre ami commun étoit retourné en France, où étant entré au service pendant la révolution, il venoit d'être nommé alors commandant de la ville de Nantes, qu'il défendit vaillamment contre les royalistes. Comme le capitaine Car-

tain avoit l'intention d'aller le trouver, pour être placé par lui, je le chargeai d'une lettre, à laquelle il me répondit de la manière la plus amicale, en m'invitant de me rendre chez lui avec ma femme et mes enfans. Pendant cet intervalle, je tombai malade; et lorsque, me trouvant rétabli, je touchai au moment d'aller rejoindre ce bon parent, je reçus l'atterrante nouvelle (en 1794) que le général Beisser (il étoit parvenu à ce grade) venoit d'être guillotiné!

CHAPITRE XXI.

Départ de Madras. St.-Thomé. Marikapom. *Le béthel.* Tripalour. *Quelque chose sur les* chauderies.

En sortant de *Madras*, une belle allée de grands arbres conduit jusqu'à *St.-Thomé*. Nous n'avions pas fait un quart de lieue sur cette route, que Francisque, qui se trouvoit alors totalement rétabli, vint courir vers moi en criant en langue hindoue : « *Ekkané bibi Saheb* (Voyez, voici la demoiselle). » Je sortis ma tête du palanquin, et aperçus véritablement la bonne Ma-

mia avec la *daja*, qui m'attendoient près d'une maison tombée en ruines. Cette vue m'effraya, et je voulus d'abord me contenter de lui faire mes adieux sans sortir de mon palanquin, afin de ne pas renouveler une triste scène; mais elle étendit vers moi ses bras d'un air si plein d'expression, que je ne pus me résoudre à quitter cette charmante enfant, sans entendre ce qu'elle pouvoit encore avoir à me dire.

J'ordonnai à mes porteurs d'arrêter, et en sortant de mon palanquin, je leur indiquai un endroit où ils devoient aller m'attendre. Mamia me demanda mille fois pardon, avec les larmes aux yeux, de ce qu'elle retardoit ainsi mon voyage, et m'avoua que la crainte de m'avoir déplu par sa trop grande mélancolie, l'avoit portée à cette démarche. Je la tranquillisai le mieux que je pus sur cet article. Elle me pria de revenir le plus promptement qu'il me seroit possible; et je lui promis de faire tout ce qui dépendroit de moi; d'autant plus que je désirois ardemment de me retrouver dans ses bras. Elle me dit ensuite d'être fort prudent en passant les rivières, parce que j'aurois à mon retour la saison des pluies. Touché de cette tendre prévoyance, je lui en témoignai ma reconnoissance. Nous nous séparâmes enfin en renouvelant nos

adieux, et je remontai dans mon palanquin.

Peu de temps après nous arrivâmes à *Malia-pour* ou *St.-Thomé*, qui étoit autrefois une ville considérable, mais qui n'est plus aujourd'hui qu'un village, lequel cependant est renommé à cause d'une petite église placée sur le sommet d'une montagne ou plutôt d'une colline connue sous le nom de *Monté*, et dans laquelle l'apôtre S. Thomas a été enterré, à ce qu'on prétend. C'est là le lieu où se font les principaux pèlerinages des catholiques dans l'Inde. Ils y affluent de tous côtés. Un escalier de quatre-vingt-seize grandes et larges marches conduit au sommet; mais la plupart des pèlerins y montent sur leurs genoux nus (1).

En quittant *St.-Thomé*, nous trouvâmes une grande plaine peu habitée, où nous vîmes

(1) J'ai parlé fort au long dans mon premier Voyage (de *Madras à Ceilan*) de cette colonie sacrée, ainsi que des miracles qui s'y opèrent. J'y fais également mention de la montagne miraculeuse de *Tiroukistna-kondam*, sur la cîme de laquelle est placé un temple hindou, ainsi que des deux oiseaux *Poursha* et *Bidhata*, qui, selon le dire des Indiens, viennent, depuis cinq siècles, prendre, à midi précis, leur nourriture de la main d'un brahme.

çà et là les ruines de villages saccagés et incendiés.

Vers les six heures du soir, nous atteignîmes *Maripakom*, où nous trouvâmes, à la vérité, deux *chauderies*; mais elles étoient dans un tel état de vétusté, que nous préférâmes de passer la nuit près d'un bel étang maçonné.

Ce village doit son nom au grand nombre de petits bois de pisangs ou arecquiers dont il est entouré. Il est réputé aussi par ses jardins de béthel, qui étoient fort vastes; mais qui ont beaucoup souffert pendant la guerre entre Hyder-Ali et les Anglois; et, en général, ce florissant et populeux village est infiniment déchu de son ancien état. Les misérables huttes éparpillées qui le composent aujourd'hui, peuvent contenir environ cinquante familles malheureuses, qui se soutiennent à peine par ce que leur rapportent les arecquiers ou pisangs.

Les feuilles de béthel (1) sont devenues un article indispensable de consommation pour tous les habitans de l'Inde, à l'exception des Européens. Tout le monde mâche le béthel, depuis le prince jusqu'au mendiant; on regarde même

---

(1) Le *béthel* est une espèce de poivre (*piper betle*) qu'on cultive en abondance dans l'Inde.

comme une espèce de malpropreté et de manque de politesse, de n'avoir pas du béthel dans la bouche lorsqu'on se présente devant quelqu'un et qu'on veut lui parler, sur-tout si c'est une personne de considération. On ne fait aucun don sans qu'il soit accompagné de béthel et de noix d'arec; de sorte que les *nazarés* ou présens qu'on remet aux princes et aux grands, lorsqu'on en obtient la première audience, doivent nécessairement être couverts de feuilles de béthel.

Aux visites et aux festins de toute espèce, le béthel est un des principaux articles auxquels il faut songer. Il se présente à la ronde sur un plateau avec tous ses accompagnemens ordinaires, les noix d'arec, la chaux, etc. Chacun prépare alors son béthel pour le mâcher, en y ajoutant un peu de chaux et de noix d'arec. L'usage ne permet point qu'on se rende réciproquement ce service; mais lorsqu'une femme le présente ainsi à un homme, on le regarde comme une déclaration d'amour de sa part (1).

On a l'habitude dans l'Inde de prendre avec soi une boîte à béthel, de la même manière

---

(1) Voyez plus haut, mon aventure avec Mamia.

qu'on se munit en Europe d'une tabatière; avec cette différence seulement que les gens riches et de considération la font porter par un esclave de l'un ou de l'autre sexe.

Lorsque, par exemple, une métisse ou femme chrétienne dans l'Inde, se rend à l'église, elle se fait suivre d'un homme et d'une femme esclaves. Le premier tient pendant la marche un parasol au-dessus de la tête de sa maîtresse, et la seconde, vêtue de ses plus beaux habits, porte une boîte à béthel dessous le bras; dans une main un crachoir et dans l'autre un livre de prières. L'homme reste devant la porte de l'église où il attend sa maîtresse; la femme entre avec elle dans l'église et s'assied à terre à ses pieds, pour lui donner de temps en temps le crachoir ou la boîte à béthel.

Ces boîtes à béthel (*arkienjos*) se font au tour dans l'Inde, et l'on y met un aussi grand luxe qu'aux tabatières en Europe, si ce n'est même un plus grand. Il y en a de toutes les formes, en bois précieux, en ivoire et en écaille, garnies d'or et d'argent massif. Ces boîtes contiennent tout ce qui est nécessaire à la mastication du béthel; ce qui consiste principalement en un peu de chaux et des noix d'arec, qu'on enve-

loppe d'une feuille de béthel pour les mettre dans la bouche.

Comme la chaux qu'on y mêle excite la salive, il est nécessaire d'avoir un crachoir, dans lequel on jette aussi le béthel quand la mastication en est faite.

Les feuilles de béthel possèdent plusieurs vertus médicinales : elles fortifient l'estomac et les gencives, et empêchent la carie des dents, lesquelles se noircissent néanmoins avec le temps, tandis que la chaux en enlève l'émail. Le béthel mâché par une personne saine, guérit la plaie sur laquelle on l'applique. Ces feuilles laissent un goût aromatique dans la bouche, et possèdent une vertu astringente.

Le béthel est une plante fort délicate, qui ne peut souffrir ni le vent perçant ou froid, ni une trop grande chaleur; laqu'elle demande par conséquent beaucoup de soins, et veut surtout être bien abritée. Il faut l'arroser deux ou même trois fois par jour avec de l'eau de salpêtre, ce qui hâte sa végétation.

Comme l'usage des feuilles de béthel est si général, il est facile d'en conclure qu'on doit le cultiver en grande abondance; aussi trouve-t-on dans l'Inde peu de villages qui n'aient pas quelques plantations de béthel. Les Anglois ont

su tirer avantage de cette circonstance, en mettant un impôt sur la culture de cette plante dans les lieux dont ils se sont emparés, et qui est fort à charge aux indigènes.

Dans la partie septentrionale de l'Inde et dans d'autres endroits où il ne croît point de béthel, et où se trouvent cependant des personnes qui sont accoutumées à son usage, on se sert d'un fruit appelé *sieriboa*, lequel croît sur une plante qui ressemble beaucoup à celle du béthel. Elle monte, avec un épais sarment, fort haut autour des arbres ou des perches qu'on lui présente, et ses feuilles ressemblent assez à celles du poivrier. Le fruit, qui a la longueur d'un doigt, et la moitié de sa grosseur, pend à une tige mince. Dans sa fraîcheur sa couleur est verte, mais il devient gris quand il est sec et propre à être mangé.

A la pointe du jour nous partîmes de *Maripabom*, et déjeûnâmes à *Paliarom*, qui en est éloigné d'environ trois lieues, pour nous arrêter ensuite à *Tripalour*, où nous dînâmes.

Ce dernier endroit, qui étoit autrefois un si grand et si beau village, et que son temple rend encore fameux, à cause des milliers de pèlerins qui s'y rendent tous les ans, est situé dans un canton ravissant. La plupart des ha-

bitans de ce village presque abandonné de même que tous les autres par lesquels nous passâmes, étoient tisserands et peintres, et l'on y fabriquoit différentes espèces de toiles de coton, telles que *salempouris*, *serras*, mouchoirs, etc. Cette branche d'industrie est détruite depuis la dernière guerre.

Je demeurai étonné, et à peine pus-je reconnoître cette côte de *Coromandel*, jadis si belle et si fertile! Je n'aperçus par-tout que les traces de la plus horrible dévastation. Les champs étoient incultes, les villages déserts, et le peu d'habitans qu'on y rencontroit portoient sur leur figure l'empreinte de la famine et de la misère!

Nous dûmes nous-mêmes partager leurs besoins; car à peine purent-ils nous fournir un peu de riz : ces pauvres gens étoient obligés de se contenter de quelques légumes. Il est vrai que dans un petit nombre de villages nous trouvâmes des poulets, des canards et autres volailles, du lait, du beurre, des œufs, etc.; mais ces denrées étoient fort. rares, par conséquent d'un haut prix.

En général, ce pays, qui étoit autrefois un véritable paradis terrestre, avoit entièrement changé d'aspect, et ne pourra même pas se

relever de sitôt sous le régime oppresseur des Anglois.

Au milieu du village de *Tripalour* dont nous venons de parler, il y a une haute colline sur laquelle est placé un temple renommé, d'où l'on jouit d'une vue admirable et vraiment pittoresque, qui s'étend sur une vaste plaine coupée de rivières et de ruisseaux, et garnie d'une infinité de bois et de groupes d'arbres.

Le temple est un grand et bel édifice ancien consacré à *Gowinda* (1); mais on n'y adore cependant plus cette divinité; ce temple ayant été profané par les troupes angloises et par celles de Hyder-Ali. Comme il se trouvoit ouvert nous y entrâmes, M. Cockrel et moi, par curiosité. Il étoit rempli de fumier de cheval et d'autres ordures; on y avoit aussi fait du feu; et nous y vîmes même un squelette humain. On avoit abattu les bras de l'idole, et son visage étoit défiguré. Une quantité de chauve-souris qui s'étoient nichées dans ce temple obscur (car les temples de Hindous ne sont éclairés que par des lampes), sortirent de leurs retraites, en voyant la lumière des flambeaux

(1) *Gowinda* est le nom sous lequel *Kischtna* ou *Kirchna*, le *Vischnou* incarné, fut bouvier de *Go-kou*

dont nous étions munis, et vinrent voler autour de nous. Comme nous avions à craindre qu'il ne se trouvât des animaux plus dangereux encore dans ce bâtiment, nous nous empressâmes d'en sortir.

Le *Teer* ou char des dieux pour les processions qui avoit appartenu à ce temple, étoit placé au bas de la colline, mais privé de sa partie supérieure, que les soldats en avoient enlevée sans doute pour faire cuire leur riz.

Nous dinâmes sous un grand tamarin; mais ce repas n'étoit pas brillant, et M. Cockrel, qui n'étoit pas accoutumé à la manière frugale de vivre des Hindous, en auroit sans doute été peu content, s'il ne s'étoit pas richement pourvu à *Madras* de biscuit, de fromage et de vin.

Il y avoit assez de *chauderies* dans ce village mais toutes avoient été rendues inhabitables par les troupes de Hyder-Ali-Khan, durant la dernière guerre.

C'étoit là le cas de la plupart de ces hôtelleries que nous rencontrâmes sur notre route, et sur tout de ceux des villages les plus considérables. Par-tout on en avoit remué le pavé, dans l'idée que les Hindous auroient pu y cacher leurs plus précieux effets. Cette dégradation étoit un véritable malheur pour les pau-

vres voyageurs qui, durant la saison des pluies, passent par ces cantons, dont une grande partie se trouve alors submergée par les rivières; tandis que les tempêtes et les orages les assaillissent sans cesse de toutes parts.

Comme me voilà sur cet article, je vais encore en dire quelque chose. Ces *chauderies*, qui ont ici la même destination que les *caravanserails* et les *mansals* des Turcs et des Persans (1), sont des bâtimens publics destinés à la commodité des voyageurs. La seule différence qu'il y a, c'est que dans l'Inde on ne trouve que le toît et les murs. Ce sont, en général, des gens riches ou des princes qui les font élever, comme des monumens de leur piété et de leur bienfaisance.

Il y a plusieurs espèces de ces hôtelleries, de grandes et de petites, de belles et de communes; quelques-unes même ne sont construites que d'argile et couvertes de feuilles de palmier. Cependant la plupart sont bâties en briques, et

---

(1) Les *caravanserails* turcs et persans sont particulièrement distingués des *chauderies* des Indiens, en ce qu'ils ont des écuries pour les bêtes de somme, et qu'il y a ordinairement des hommes destinés au service des voyageurs. Voyez le *Voyage de M. Olivier*.

(Note du traduct. all.)

leur toît est couvert de tuiles. On en trouve aussi d'élevées dans des temps reculés, et dont les murailles sont de masses de rocher artistement jointes ensemble ; et l'on peut dire que ce sont de beaux édifices. Il s'en trouve même qui sont entièrement taillées dans le roc, avec leurs galeries et autres commodités, surchargées par-tout de figures allégoriques. Ces bâtimens existent depuis plusieurs siècles, et peuvent braver plusieurs siècles encore.

On donne aussi à ces hôtelleries différens noms, suivant leur forme et leur grandeur, tels que ceux de *maram*, *trivasel*, *schultri*, etc.; le nom ordinaire de *schultri* (*chauderie*, ou proprement *tshautorie*), qui est celui de la langue samscrite, veut dire un *carré* et vient de *tshauto* (quatre), à cause que ces édifices publics sont toujours d'une forme quadrangulaire.

C'est dans la partie méridionale du *Coromandel*, au *Bengale* et dans l'*Hindoustan*, qu'on trouve les plus grandes et les plus belles *chauderies*. Elles sont déjà plus rares et plus mauvaises sur les côtes d'*Orixa* et de *Bahar*; cependant il s'en rencontre encore çà et là, qui doivent être placées au premier rang, et dont la construction date de fort haut, sur-tout dans des lieux renommés par leur sainteté.

Le long de toute la côte, et dans l'intérieur du pays, on ne trouve, pour ainsi dire, point de village qui n'ait sa *chauderie ;* il y en a même qui en ont deux ou trois. Quand les villages sont un peu éloignés les uns des autres, on a placé de ces hôtelleries isolées sur les grandes routes, près de quelque bois ou dans le bois même.

Un riche Hindou pensé ne pouvoir mieux employer son argent, et faire une œuvre plus méritoire, que de fonder un semblable édifice. S'il ne le fait pas pendant sa vie, il l'exécute après sa mort, en l'ordonnant par son testament, que les parens ne manquent jamais d'exécuter ponctuellement dans ce point, sans montrer le moindre regret de ce que l'héritage se trouve diminué par là. Cela leur vaut un trésor; car une pareille fondation est considérée par les Hindous comme extrêmement honorable et salutaire. Le nom de ceux qui ont fait construire une *chauderie* est répété avec honneur par la postérité la plus reculée; les Hindous sont même convaincus, d'après les principes de leur religion, que, par un pareil acte de bienfaisance, tous les péchés du fondateur lui sont remis, et que chaque vœu que la reconnoissance arrache aux voyageurs qui trouvent un abri dans ces

hôtelleries, contribue à rendre heureuse l'ame du défunt dans l'autre monde.

A quelques pas de distance de ces *chauderies*, on trouve presque toujours une petite loge habitée par un *brahme* ou *jogi*, ou bien par un pénitent qui s'est voué à tenir propre cette hôtellerie, à servir les pèlerins, à abreuver leurs chevaux, etc.; car les Hindoûs regardent les services qu'ils rendent aux voyageurs comme des actions agréables à Dieu. En cela les idées de ce peuple sont bien différentes de celles de la plupart des Européens.

L'hospitalité est une vertu qui distingue les habitans de l'Inde, et l'établissement de ces hôtelleries publiques et gratuites, compense, par plusieurs avantages dont il est facile de se former une idée, les commodités qu'on trouve à si haut prix dans les auberges d'Europe.

Les métis et les indigènes chrétiens, mais rarement les Européens, se rendent à des *chauderies* situées dans un bois, ou dans quelque site agréable, pour y passer, en grande compagnie, comme à des maisons de campagne, un ou plusieurs jours, à chanter, à danser et à jouer.

Je dois encore remarquer ici, que, dans de pareilles occasions et dans toutes les autres, on

n'a pas à craindre dans l'Inde, comme en Europe, l'importune curiosité du peuple, qui s'arrête par-tout, bée à tout, et souvent incommode les étrangers par son impertinente indiscrétion.

CHAPITRE XXII.

Talajour. Maweliewarom.

Il étoit environ trois heures après midi, lorsque nous partîmes de *Tripalour*, et peu de temps avant le coucher du soleil, nous arrivâmes à un village de pêcheurs appelé *Talajour*. Il est placé sur le bord de la mer, et, ce qui est surprenant, ses huttes n'ont rien souffert durant la dernière guerre ; tandis que ses habitans ont tous péri par le fer ou par la famine. Le petit nombre de pêcheurs qui occupoient maintenant le village, y étoient venus d'un autre endroit, situé à quelques milles plus vers le nord, et dont les huttes avoient été incendiées pendant la même guerre.

Voilà ce que me raconta un de ces infortunés, pendant que j'étois assis sur la grève à considérer le mouvement des vagues. Il parloit avec at-

tendrissement et en pleurant, de son ancien village, de son ancienne hutte, de sa barque et de ses filets. Sa femme et ses enfans étoient morts de faim, de sorte qu'il étoit resté ici le seul de toute sa famille.

Livré à de tristes pensées, et profondément touché du récit de cet homme, je retournai, avec le soleil couchant, vers l'endroit où nous étions campés.

Le lendemain, à la pointe du jour, nous poursuivîmes notre route, et peu de temps après, nous aperçûmes, dans le lointain, les montagnes de *Maweliewarom* ou plutôt *Mawelie-pouram*. A deux heures après midi, nous arrivâmes dans le vallon même, et bientôt nous nous trouvâmes au milieu de cet assemblage de merveilles de l'antiquité.

C'est un spectacle véritablement surprenant pour un étranger qui vient ici pour la première fois. Quelque prévenu qu'il puisse être contre les Hindous, il faut qu'il convienne, en voyant *Maweliewarom*, que ce peuple doit avoir possédé anciennement un grand degré de culture, et que les sciences et les arts ont fleuri dans ces contrées : les ruines qu'on y trouve encore d'antiques monumens, ainsi que dans d'autres parties de l'Inde, surpassent tout ce qu'on connoît

ailleurs en ce genre, sans oublier même les fameuses pyramides d'Égypte.

Dans ce vallon inhabité, nous vîmes une quantité innombrable de toutes espèces d'oiseaux, et telles que je n'en ai jamais vus ailleurs. De chacun de ces monticules, retentissoit le roucoulement des tourterelles, qui étoient nichées, en nombre infini, dans les fentes des rochers et dans les lésardes des ruines, sans craindre le plomb du chasseur.

Comme M. Cockrel, mon compagnon de voyage, avoit de grands maux de tête, je lui conseillai de rester dans la *chauderie* jusqu'après notre repas, et de ne satisfaire qu'alors, avec moi, sa curiosité dans ce vallon merveilleux. Pendant ce temps, je montai sur une hauteur, où je m'assis pour admirer les productions de la haute antiquité, vers laquelle mon imagination me fit remonter. C'est ici que le puissant *Joudischter* (1) a régné autrefois. La vue de ces énormes ruines d'édifices, anciennement si magnifiques, me plongea dans de profondes méditations sur l'instabilité des choses humaines.

---

(1) *Joudischter*, prince célèbre dans l'histoire ancienne de l'Inde. Il étoit un des cinq fils de *Pandou*, héros du poëme de *Mahabharath*.

C'est ici, me dis-je, qu'une grande et fameuse cité élevoit vers le ciel vingt tours et cent palais! Que sont devenus ces hommes si puissans, si vains, qui la peuploient alors? Tous ont été balayés de la terre. Ces immenses décombres attestent encore sa splendeur passée! Mais aujourd'hui un misérable petit village, où quelques pauvres brahmes habitent des huttes de paille, remplace toute cette magnificence.

L'image de la destruction se présente là où une superbe ville faisoit l'admiration des étrangers; et le bruit dont ses nombreux habitans faisoient retentir l'air, est succédé par un profond silence. Ses temples sont détruits et couverts de ronces et de mousse; le vent siffle au travers de leurs lézardes; des serpens et d'autres reptiles malfaisans habitent le sanctuaire des dieux. Toute leur splendeur se trouve anéantie!

Après avoir dîné, je partis, comme nous en étions convenus avec mon compagnon de voyage, pour voir de près ces fameuses ruines. Pendant mon séjour à *Sadras*, qui n'est éloigné que d'un mille et demi de *Mawelievwarom*, j'y étois venu souvent passer un jour entier, pour examiner et dessiner ce qu'il y a de plus remarquable; cependant en y retournant cette fois-ci,

j'y trouvai de nouveaux sujets d'admiration, et je puis dire même que tout se présenta à mes yeux sous un nouvel aspect.

Quelle impression ne doit pas faire la vue d'un pareil amas d'édifices aussi anciens, et qui diffèrent si considérablement par leur forme et leur style de ceux de nos jours? On trouve ici d'énormes masses de pierre, de profondes voûtes souterraines, qui servent actuellement de retraites aux hiboux et aux chauve-souris. Certainement aucun lieu de la terre ne présente sur un aussi petit espace de terrein, autant d'édifices rassemblés et taillés dans le roc, qu'on en voit à *Mawelie warom.* Toutes les hauteurs sont couvertes de temples, de pyramides, de *chauderies* et d'autres monumens semblables, construits de la même espèce de pierre.

Des fragmens considérables de rocher sont dispersés çà et là, comme si la commotion d'un tremblement de terre les eût fait rouler des montagnes, pour être employés à la construction de quelque immense édifice; et sur plusieurs, sont sculptées, en relief, toutes sortes de figures.

Ce qu'il y a de singulièrement remarquable, ce sont sept anciens temples, connus sous le

nom des *sept pagodes*, qui, de la grève, se prolongent, en ligne droite, à la suite les uns des autres, à plus d'un mille dans la mer, au-dessus de laquelle ils élèvent leur faîte, semblable à une chaîne de rochers. Les vagues passent librement par-dessus les deux premiers; et ce n'est que quand la marée est fort basse, qu'on aperçoit leurs sommets. Les autres s'élèvent graduellement les uns plus que les autres, au-dessus du niveau de la mer, à mesure qu'ils se trouvent plus près de la grève; et c'est avec un bruit effroyable que les brisans viennent les frapper. Le premier ou le plus proche de ces temples est encore placé à sec sur le bord de la mer, qui vient le baigner lorsque la marée est haute. Quand le jusant est bas, plusieurs autres édifices, tombés en ruine, montrent leurs sommets; de sorte que cette partie de la côte est fort dangereuse pour les vaisseaux. Aussi ces sept pagodes de *Maweliewarom* sont-elles bien connues des navigateurs, qui les craignent beaucoup. Elles sont même indiquées sur les cartes marines de ces parages.

Une description de tout ce que *Maweliewarom* offre de remarquable ne sauroit trouver place ici; il faut donc que je me contente de ci-

ter seulement quelques-uns des principaux monumens qu'on y voit.

A peu de distance de la grève, il y a une montagne de moyenne hauteur, qui sert de fanal aux gens de mer, et qui mérite de fixer toute l'attention des curieux. Quand on approche de cette montagne, du côté du nord, on rencontre une telle quantité de monumens anciens, qu'au premier abord, on s'imagine entrer dans une ville pétrifiée. Au pied de cette montagne, près de la mer, est une fort belle pagode, taillée de même que ses piliers et ses ornemens dans le roc vif. Dans son intérieur, on trouve tout autour une grande quantité de statues de grandeur colossale placées dans leurs niches; de même que la figure gigantesque d'un homme avec une mitre sur la tête, qui a les mains et les pieds liés. Elle est couchée dans une espèce de cercueil, taillée dans le roc et placée au milieu du temple.

De côté et d'autre, on trouve de grands fragmens de rocher, dont quelques-uns ont bien quinze pieds de hauteur, sur soixante pieds de longueur. Ces blocs sont chargés, sur une face seulement, de plusieurs figures de grandeur plus que naturelle, et représentées dans dif-

férentes attitudes, toutes sculptées en demi bosse ; mais je ne puis dire à quoi ils devoient servir.

Plus en avant, on trouve une vaste salle, qui s'avance dans le roc, avec trois rangs de colonnes; le tout de la même masse de pierre. Cette espèce de grotte est disposée de la même manière que le sont les *chauderies* actuelles, et semble avoir été destinée au même usage. Du côté opposé à celui de l'entrée, est une rangée de statues qui, de même que les piliers antérieurs, ont été fort corrodées par l'air vif de la mer. Ensuite il faut fixer son attention sur les larges et commodes marches taillées de quatre côtés différens dans la montagne, et qui vont jusqu'à peu de distance de son sommet.

A moitié chemin de la montagne, du côté de l'ouest, on arrive à un temple taillé également dans un seul bloc de rocher, et dont les murailles sont couvertes de figures sculptées, qui ont peu souffert de la main du temps, parce qu'elles ne sont pas exposées à l'air salin de la mer. De ce temple, on monte par plusieurs marches à la cîme de la montagne, sur laquelle on trouve une quantité de statues et de colonnes mutilées qui couvrent tout le dos de la montagne, et prou-

vent qu'il y avoit anciennement de grands palais et d'autres édlfices.

Si de-là on descend par les marches taillées dans le roc, du côté du midi, on parvient à une autre grotte profonde, soutenue par un grand nombre de colonnes. A en juger d'après les autels et la quantité de statues de dieux et de déesses qu'on y voit, il faut croire qu'elle a servi anciennement de temple. On remarque parmi les statues, celle de grandeur colossale de *Vischnou*, couchée sur une espèce de lit. Son oreiller est composé d'un serpent roulé sur lui-même. Cette statue est taillée dans le roc, ainsi que le sont toutes les autres, et s'y trouve même encore attachée par sa partie inférieure.

On voit dans cette montagne, comme dans toutes les autres qui forment ce vallon, une quantité de pareils temples et autres monumens et ruines, ainsi que des grottes et des salles profondément creusées dans le roc, dont quelques unes ont une large entrée ornée de figures. Il y a lieu de croire que ces édifices souterrains contiennent plusieurs inscriptions, et peut-être y trouveroit-on, en fouillant, des manuscrits précieux; mais l'entrée en est rendue dangereuse par les serpens et autres reptiles venimeux, qui

y séjournent, et qui me détournèrent de faire de pareilles recherches durant mon séjour à *Sadras*.

Mais, quelque dignes de remarque que soient les monumens d'architecture dont je viens de parler, ils sont cependant surpassés par plusieurs autres qu'on voit de loin, sur plusieurs hauteurs; mais qu'on ne peut visiter à cause de la montée trop rude, des épaissses broussailles et des animaux de toute espèce, qui en ont fait leurs repaires.

Sur le faîte d'un pareil rocher escarpé et impraticable, est placé un temple qui paroît encore parfaitement conservé. Les brahmes assurent qu'il est facile de monter jusqu'au sommet de cette montagne, quoique fort élevée, par des marches pratiquées dans son intérieur; mais depuis un temps immémorial personne n'ose se hasarder de satisfaire sa curiosité à cet égard.

Tout à fait hors du village, du côté du midi, sont cinq temples de différentes grandeurs et formes, placés à quelques pas seulement les uns des autres. Ils ont tous été taillés dans le même roc, et voilà pourquoi tous les cinq ne sont chacun composé que d'une seule pièce. Le toît du temple du milieu qui est le plus grand, est construit en forme de voûte, laquelle présente

une grande fente, occasionnée, à ce qu'on prétend, par un coup de foudre. Ces cinq temples sont remplis de figures allégoriques et de statues de divinités, lesquelles, ainsi que les colonnes qui soutiennent le toit, sont de la même masse de rocher dont tout a été taillé avec le ciseau. On y voit aussi des figures d'éléphans, de lions et autres animaux plus grandes que nature, toutes également faites de ce même rocher (1).

En général, la plupart des temples qu'on trouve ici tombés en ruines ont été taillés dans le roc; mais il y a cependant plusieurs édifices qui ont été construits de pierres de taille jointes ensemble, non avec de la chaux ou du ciment, mais à arrête vive et par leur poids spécifique.

On demeure étonné en voyant les blocs énormes de pierre qu'il a fallu porter à une hauteur de cent pieds et plus, pour faire de semblables monumens, et l'on ne peut s'empêcher de rendre justice aux architectes des anciens Hindous qui les ont construits.

Les inscriptions qu'on trouve ici n'ont pu jusqu'à présent être expliquées par aucun *pundit* (interprête des lois) hindou; car leurs

---

(1) Voyez la planche ci-contre.



J. Haafner ad viv. del. Gr. par Euphrasie Picquenot.

Les cinq Temples de Mawelievarom.

caractères sont totalement différens de ceux de la langue *samscrite*, de la *nagare*, de la *grindam* et autres anciens idiomes de l'Inde.

L'ancienne ville qui se trouvoit ici doit avoir été fort grande; car on compte et on trouve que non-seulement tout le vallon, qui a environ trois milles de Hollande de circonférence, en étoit occupé, mais qu'elle s'étendoit à une distance deux fois plus grande vers l'Orient du côté de la mer, où les vagues en couvrent aujourd'hui les ruines.

On ignore à quelle époque et de quelle manière cette grande ville a pris fin; si c'est par la guerre ou par quelque révolution de la nature. Son antiquité se perd dans la nuit des siècles (1); et l'on n'en sait pas plus sur son origine que sur sa décadence. Il en est seulement fait une foible mention dans le célèbre poëme héroïque de *Mahabharath*, où son éloignement de l'embouchure du Gange est indiqué, et *Joudischter* regardé comme son souverain. Il se pourroit que ce prince ait été aussi son fondateur, et qu'en l'honneur de son ami et protecteur *Kischna*, il lui ait donné le nom de

(1) On soupçonne que *Mawelievwarom* est la *Maliarpha* de Ptolémée et d'autres anciens historiens.
(*Note du trad. all.*)

Mahapilliepouram (la ville du grand Tigre); car *pillie* signifie dans la langue *nagare*, un tigre (1). D'autres pensent que cette ville tire son nom du mot samscrite *mavalie*, qui veut dire un paon ; et d'autres encore le font dériver du roi ou *radja Bali* ; mais cette conjecture est totalement dénuée de vraisemblance, puisqu'on sait que ce prince a régné à *Ajodhia* l'*Oude* d'aujourd'hui (2).

---

(1) Dans la langue samscrite *Vischnou*, dans son incarnation de *Kischna*, est appelé *Mahalhag*, c'est-à-dire, le Grand Tigre. *(Note du trad. all.)*

(2) Parmi tous les états de l'Asie méridionale, il n'y en a point qui contienne autant de monumens remarquables que l'ancienne Inde ; et de ces monumens seuls on pourroit conclure que l'Hindoustan est, parmi tous les pays de l'Asie méridionale, celui qui a porté anciennement la culture des arts au plus haut degré. Ces antiquités se trouvent dans toutes les parties de l'Inde, tant dans les provinces orientales qu'occidentales ; la plus grande partie cependant, et les plus dignes d'observation, sont sur la côte occidentale, où vraisemblablement les habitans de l'Inde ont le plutôt et le plus long-temps communiqué avec les peuples de l'Asie occidentale, et même avec ceux de l'Egypte.

Les monumens de la petite île de l'Eléphant, près de *Bombai*, dont parle Niebuhr, *tome II*, *page* 32 *et suiv.*, et ceux beaucoup plus conséquens de l'île de Sal-

Il règne en général d'épaisses ténèbres sur l'histoire et l'origine de tous les monumens de cette espèce qui nous viennent de la plus haute antiquité, et qu'on trouve répandus dans toutes les parties de l'Inde. Ce qu'on en dit est bien conjectural, ou se réduit à de pures fables.

Quoi qu'il en soit, ces ruines sont les plus belles preuves du haut point de perfection au-

---

sette, qui en est à peu de distance, et dont Anquetil fait mention, *page* 388—413, ont une parfaite ressemblance avec ceux de *Mawelieswarom*, dont il est question ici. Il faut placer encore parmi ces merveilles de l'art et de la patience, le temple appelé la *Montagne-Sainte*, dans la province de *Carnate*, dont il est parlé dans les *Lettres édifiantes*, *vol. XIV*, *page* 51 *et suiv. de la nouvelle édition*; lequel ressemble à une forteresse. Ce temple a cent cinquante pieds de longueur, avec une façade de soixante pieds. Des colonnes, des statues colossales, des ouvrages en bas-relief, et même des peintures à l'huile en décorent avec profusion l'extérieur aussi bien que l'intérieur. De pareils monumens se rencontrent aussi dans l'île de *Ceilan*, dont les habitans ont les mêmes mœurs, les mêmes usages, le même culte, les mêmes dieux, et, qui plus est, les mêmes institutions civiles que les Hindous; sur quoi on peut consulter Knor et Wolf. *Voyez* Meiners, *Beschreibung alter Denkmäler*, *etc.*, *page* 50 *et suiv.* (*Note du trad. franç.*)

quel l'art étoit parvenu dans l'antiquité la plus reculée, et dont nous ne connoissons pas l'origine, même par simple tradition.

Le temps et la main destructive de l'homme n'ont pu anéantir depuis une longue suite de siècles ces magnifiques monumens, qui certainement les braveront encore durant autant de siècles. Mais ce sont surtout les voûtes et les salles souterraines qui résisteront le plus au pouvoir dévastateur de l'homme et du temps; elles ne périront même sans doute qu'à la fin du monde.

La nuit commençoit à tomber lorsque nous terminâmes nos promenades entre les ruines et sur les rochers. Mais une semaine ne suffiroit certainement pas pour examiner toutes les choses remarquables qu'on trouve dans cet endroit.

La *chauderie* dans laquelle nous nous étions retirés se trouvoit, de même que quelques autres, placée hors du village, et il n'y avoit point de voyageurs dans aucune, parce qu'on n'aime pas à passer la nuit à *Mawelieuwarom*, à cause des tigres, des jakhals et des hyennes, qui s'y tiennent en grande quantité dans des brouissailles impénétrables, ainsi qu'entre les ruines et les fentes des rochers.

Nos *coulis* ne montroient pas grande envie

de quitter cet endroit pour continuer notre voyage, parce que nous aurions dû marcher dans l'obscurité, n'étant pas munis de flambeaux, et ne serions arrivés qu'à minuit à *Sadras*, où j'avois quelques affaires à régler, pour lesquelles il falloit attendre le jour. Je résolus donc de passer la nuit ici, malgré le danger que nous courions d'être attaqués par les bêtes sauvages. Les brahmes nous avertirent de nous tenir sur nos gardes; parce qu'il y avoit plus d'un exemple que les tigres étoient venus enlever les voyageurs dans les *chauderies*.

Nous résolûmes donc de faire alternativement sentinelle. J'ordonnai d'allumer de grands feux devant chaque côté de la *chauderie* que nous occupions, et de se munir d'assez de bois pour les entretenir durant toute la nuit.

Les *coulis* s'étoient, suivant leur coutume, couchés immédiatement après avoir soupé. Mon compagnon de voyage resta avec moi jusqu'à onze heures de la nuit à boire une jatte de ponche, et fut ensuite se coucher aussi; car je m'étois chargé de la première faction, qui devoit durer jusqu'à deux heures après minuit. Deux *coulis* me tinrent compagnie. Après avoir chargé mon fusil d'une balle, j'allumai une cigarre et me plaçai sur les marches de la *chauderie*.

Une profonde obscurité couvroit tout le vallon, où l'on n'apercevoit d'autre lumière que la lueur des vers luisans, qui se tenoient sur les broussailles. Le silence profond qui régnoit partout, étoit rendu plus lugubre par les hurlemens des jakhals, qui se faisoient entendre, par troupes entières, des collines prochaines, et auxquels se mêloient les cris des orfraies, qui avoient quitté les fentes des rochers.

Cette nuit sombre me plongea dans de tristes réflexions, lesquelles furent interrompues par le rugissement d'un tigre, accompagné des hurlemens d'un jakhal, auxquels d'autres répondoient alternativement. Ce bruit paroissoit se faire entendre à une vingtaine de pas, de nous tout au plus, et venoit de l'autre côté de la *chauderie*. Les deux *coulis* qui faisoient la garde avec moi s'étoient endormis. Ces hurlemens les réveillèrent, ainsi que M. Cockrel, qui sauta, tout saisi, de son palanquin.

Je m'emparai promptement de mon fusil, et les deux *coulis* prirent des tisons allumés. C'est armés de la sorte, que nous courûmes vers l'autre côté de la *chauderie*, d'où étoit venu le bruit. Nous ne vîmes rien ; mais comme à quelque distance de là il y avoit des broussailles, il est à croire que ces bêtes sauvages s'y tenoient tapis

pour nous épier. Je tirai dans ces broussailles pour les en chasser. Ce bruit réveilla tous les *coulis* qui ne surent à quoi l'attribuer. Je les tranquillisai, et ils se remirent à dormir. M. Cockrel et moi prîmes la résolution de veiller. Il étoit alors une heure, et nous passâmes le reste de la nuit à fumer et à causer.

Nous n'entendîmes ni ne vîmes plus rien ; ce que nous dûmes à nos feux et aux bons conseils des brahmes ; sans quoi nous aurions certainement couru de grands dangers.

A la pointe du jour, j'éveillai Francisque, pour qu'il nous fît du café. A huit heures, nous nous mîmes en marche.

CHAPITRE XXIII.

Arrivée à Sadraspatnam *et départ de ce lieu.* Arialchery. Chauderie *de* Lingie-Chitty. Alamparvé. Onour.

Il étoit environ onze heures, lorsque nous arrivâmes à la *chauderie* de *Wellekaren*, à un quart de lieue de *Sadras*. Je la trouvai changée en un amas de pierres ; mais le petit bois qui en

dépendoit, existoit toujours, quoique négligé.

Hélas! combien d'heures délicieuses j'avois passé jadis dans ce lieu!

Un domestique de M. le comte de Byland, qui étoit alors directeur de la factorerie hollandoise qu'on avoit rétablie à *Sadras*, m'y attendoit de la part de son maître.

Comme, pendant la guerre de 1780, les troupes de Hyder-Ali-Chan ne commirent leurs pillages qu'un peu au-dessus de *Madras*, les habitans des comptoirs hollandois au nord purent y rester sans crainte, quoique les forts en eussent été détruits par les Anglois; mais il n'y avoit plus de sûreté pour eux à *Sadras*, situé au sud de *Madras*, et au centre du théâtre de la guerre. Après la démolition du fort et le départ des Hollandois, comme prisonniers de guerre pour *Madras*, lorsque les Anglois s'en furent retournés à *Chinglepette* d'où ils étoient venus, tous les habitans, jusqu'au dernier homme, abandonnèrent le village.

Les troupes de Hyder-Ali, qui y passèrent de temps en temps, après qu'il eut été délaissé, dévastèrent ce qui pouvoit encore rester sur pied; tandis que les fortes pluies de la mousson décomposèrent, en grande partie, les maisons faites de terre glaise; de sorte que ce florissant établisse-

ment hollandois étoit devenu un repaire de bêtes sauvages. Tel étoit l'état où je trouvai *Sadras* en 1784, lors de mon voyage de *Madras* à *Ceilan*.

Toute la contrée des environs étoit dévastée; et il ne paroissoit guère probable qu'on put y faire fleurir facilement de nouveau une factorerie. Cependant les directeurs de la Compagnie des Indes-Orientales hollandoise avoient résolu de rendre l'improbable possible, en rétablissant *Sadras* dans son ancien état. Ce fut de l'exécution de ce projet, qu'on chargea M. le comte de Byland, avec les employés nécessaires et un certain nombre de *cipayes*. Il se trouvoit maintenant fort embarrassé, dans un lieu désert, rempli de ruines, ignorant tout ce qui a rapport au commerce que la Compagnie y faisoit autrefois, sans instruction, sans modèle, sans livres et sans archives quelconques. Il n'existoit même plus une seule personne qui pût l'aider de ses conseils; de manière qu'il ne savoit absolument quel parti il devoit prendre.

Le capitaine Huau étoit parti de *Madras* avant moi pour se rendre à *Ceilan*. Il avoit trouvé à *Sadras* M. le comte de Byland, qu'il avoit connu autrefois, et lui conta qu'il s'étoit rendu avec moi de *Mazulipatnam* à *Madras*. Il lui dit aussi que j'avois tenu, pendant trois ans, les livres de la factorerie de *Sadras*, et rempli, en

même temps les fonctions de secrétaire de cet établissement. M. de Byland, qui avoit pris de nouveaux renseignemens sur mon compte, et savoit le séjour que je faisois chez M. Beisser, m'écrivit sur-le-champ, pour me presser de me rendre auprès de lui, afin de lui donner des renseignemens sur l'ancien commerce de *Sadras*, et sur l'administration de cet établissement. Je lui répondis que je comptois me rendre, sous peu de temps, sur la partie méridionale de la côte, et qu'alors je me rendrois près de lui. Par une seconde lettre, il me pria de lui faire savoir le jour de mon départ de *Madras*; et avoit ensuite établi un domestique à la *chauderie* de *Wellekaren*, pour m'y attendre, afin que je ne passasse pas outre sans l'aller voir.

Je ne saurois exprimer les sentimens qui remplirent mon ame lorsque j'entrai dans *Sadras*. Comme tout y étoit changé! Ce lieu où tout annonçoit autrefois la tranquillité, l'aisance et le bonheur, n'offroit, pour ainsi dire, plus qu'un désert. Tout y étoit détruit. A peine pus-je reconnoître ce séjour charmant, où j'avois vécu si heureux, si satisfait.

Le beau, le superbe *Ala* (1) qui se trouvoit

---

(1) Le figuier d'Inde (*ficus indica*), sur lequel on peut voir ce qui est dit au premier Voyage de M. Haafner.

placé à l'entrée de *Sadras*, étoit encore sur pied, plus grand, plus épais que jadis; mais on ne voyoit plus sous son ombrage ces joyeuses compagnies qui s'y rassembloient pendant les belles soirées. Ce lieu où se rendoient les personnes de tout âge et de tout sexe, étoit maintenant abandonné.

Nous descendîmes chez le comte, qui nous reçut avec beaucoup de cordialité. Il avoit fait rétablir, autant qu'il étoit possible, la maison de l'ancien directeur M. de Neys, située en dehors du château, afin de la rendre habitable. Les autres employés de la Compagnie consistoient en un maître d'équipage, deux écrivains et environ trente *cipayes*, qui étoient logés dans les maisons les moins endommagées et dans des huttes. Au reste, quoique la factorerie s'y trouvât rétablie depuis quelque temps, cela avoit engagé peu de familles hindoues à venir s'y fixer. La plus grande partie des nouveaux habitans ne consistoit qu'en personnes désœuvrées, qu'il falloit nourrir. Le comte avoit su engager un prêtre catholique de *Goa*, qui se trouvoit à Saint-Thomé, à venir se fixer à *Sadras*, pour y ouvrir l'église qui avoit aussi beaucoup souffert. Mais on ne peut guère espérer que ce lieu, qui, jadis n'étoit qu'un vil-

lage, se repeuple de sitôt, et il ne faut plus s'attendre à y voir rétablir jamais le commerce. Peut-on croire que de riches négocians viennent demeurer dans cet endroit aussi longtemps qu'ils ne se verront pas protégés par un château ou par des fortifications suffisantes. Où trouver un assez grand nombre de tisserands dans ce pays dépeuplé? Et ne faut-il pas s'attendre que les Anglois, qui sont les despotes de l'Inde, mettront tout en œuvre pour y détruire le commerce de leurs compétiteurs?

Mon arrivée fut bientôt connue à *Sadras*, et quelques-uns des anciens habitans que leur amour pour le lieu de leur naissance y avoit ramenés, se rassemblèrent, hommes et femmes, à quelque distance de la maison du directeur, avec les bras croisées, selon la coutume des Hindous, et me saluèrent d'un air plein d'amitié. Je me rendis parmi eux et leur présentai avec cordialité la main. Nous nous entretînmes ensuite, comme on peut bien le croire, de l'ancien état florissant de ce village. Hélas! c'étoient là de bien tristes souvenirs.

Aussitôt que je pus m'arracher de mon aimable hôte, je sortis seul, pour voir encore une fois le malheureux *Sadras*, qui, quoique dévasté et dépeuplé avoit cependant des charmes

pour moi. Je visitai aussi les ruines du château; sans pouvoir néanmoins pénétrer dans l'intérieur, qui se trouvoit obstrué par d'épaisses broussailles, et servoit de repaire à toutes sortes de reptiles, et, entr'autres, à une quantité de serpens à lunette.

Nous restâmes trois jours chez M. de Byland, qui auroit volontiers voulu nous retenir trois mois et plus long-temps même. Je lui dressai, durant ce temps, une longue instruction sur la manière dont il devoit se conduire dans toutes les circonstances qui pouvoient avoir rapport à la place qu'il occupoit; et un avis sur celle dont on conduisoit autrefois ici les intérêts de la Compagnie. Je lui indiquai comment il devoit tenir ses livres, et redressai ses comptes de six mois; en un mot, je lui donnai toutes les instructions que mon expérience me mettoit en état de lui fournir.

Avant notre départ, nous passâmes encore une joyeuse soirée ensemble. Si mes affaires et celles de mon compagnon de voyage l'avoient permis, je me serois arrêté volontiers encore quelques jours ici, car mon cœur étoit toujours attaché à *Sadras*. J'aurois même accepté avec plaisir la proposition de M. de Byland de rester avec lui comme secrétaire et teneur de livres,

avec des appointemens considérables et d'autres avantages, si cela avoit pu s'arranger avec les plans que j'avois formés.

Je ne m'étois nulle part tant plu dans l'Inde qu'à *Sadras*, lieu pour lequel j'avois une prédilection particulière. Aussi, le jour de notre départ, je me levai de fort bonne heure pour le parcourir. Je revis tous les endroits qui m'avoient intéressé autrefois. L'étang où je m'étois baigné avec des centaines de personnes, étoit maintenant bourbeux et couvert de roseaux. La maison que j'occupois, n'offroit plus qu'un amas de ruines, de même que celles où demeuroient mes anciens amis. Ces terribles changemens m'occupèrent au point que j'oubliai que le moment de notre départ étoit arrivé; de sorte que M. Cockrel fut obligé de me faire chercher.

Nous prîmes congé de M. le comte de Byland, montâmes dans nos palanquins, et je quittai *Sadras* avec chagrin.

Nous arrivâmes d'abord à *Arialchery*, village situé à environ un mille au sud de *Sadras*, et qui appartient à la Compagnie. Il y avoit autrefois, dans cet endroit une fameuse carrière, d'où l'on tiroit des carreaux et des tables de pierre, ce qui le rendoit alors populeux, et ses habitans vivoient dans une certaine aisance;

mais on ne pouvoit plus le reconnoître maintenant. Tout le village ne consistoit qu'en quelques huttes de paille, qui n'étoient plus habitées que par des personnes qu'on y avoit attirées par des présens ou par des promesses.

Nos *coulis* firent halte ici pour déjeûner; ce qui me laissa le temps de parler avec le *manigar* ou bailli du village, à qui je demandai s'il se trouvoit alors des gens qui connussent la manière de polir et de tailler les pierres, et si l'on avoit déjà repris, ou si l'on étoit disposé à reprendre ces travaux? Il leva les épaules, et de tout ce qu'il me dit, je compris facilement qu'on ne recommenceroit pas de sitôt cette exploitation, et qu'il y avoit même peu d'espérance de voir refleurir comme autrefois ce village.

A deux heures après midi, nous atteignîmes la *chauderie* de *Lingie-Chitty*, qui est une des plus grandes hôtelleries publiques de toute la côte; car mille personnes peuvent facilement y héberger. Avant la malheureuse guerre de 1780, je me rendis quelquefois ici, et trouvai cette *chauderie* si remplie de monde, qu'à peine y restoit-il une place pour me recevoir. Maitenant il y avoit tout au plus dix à douze voyageurs, tant ce pays est dépeuplé. La *chauderie* même avoit beaucoup souffert, par le passage des trou-

pes de Hyder-Ali et des Anglois. On distribuoit autrefois ici du riz et de l'eau de riz aux voyageurs nécessiteux; cela n'a plus lieu aujourd'hui.

Il étoit déjà tard lorsque nous arrivâmes à *Alamparvé*, qui étoit jadis un des plus grands et des plus beaux villages de la côte de *Coromandel*; de sorte qu'on le regardoit comme un véritable lieu de délices; maintenant il étoit, pour ainsi dire, désert. Je me rappelai, dans ce moment, mon aventure avec Rosan-Ali-Chan et le *jammandar* (1), qui eut lieu dans la même *chauderie*, où nous passâmes cette nuit.

Nous fûmes obligés d'allumer ici une seconde fois des feux, pour nous garantir des bêtes féroces; car nous entendîmes les hurlemens continuels des jakhals et distinguâmes aussi les rugissemens d'un tigre. Il est probable que ces animaux dangereux descendoient des dunes couvertes de buissons et de broussailles qui se trouvoient dans les environs, pour venir chercher leur proie dans le village. Le nombre des bêtes carnacières est, en général, beaucoup augmenté, depuis la dernière guerre, dans la partie méridionale de la côte de *Coromandel*, où ils ont été attirés des montagnes de *Gaut* et

---

(1) Voyez mon *Voyage de Madras à Ceilan.*

de *Gingi*, par le grand nombre de cadavres qui couvroient toute cette contrée.

A la pointe du jour nous continuâmes notre route par le village, lequel étoit jadis si florissant dans cette saison de l'année; mais où l'on entendoit à peine alors la voix de quelques habitans.

A dix heures, nous arrivâmes à la *Palaar* (rivière de lait), qui prend son origine dans les montagnes de *Gingi*, d'où elle descend avec impétuosité, dans la saison des pluies, gonflée par les eaux d'autres rivières. Elle sort alors de son lit, et entraîne les arbres, les huttes et tout ce qu'elle rencontre dans son cours; de sorte qu'on est souvent obligé d'attendre plusieurs jours avant qu'on puisse la passer. Nous la trouvâmes entièrement à sec.

Peu de temps avant le coucher du soleil, nous atteignîmes le village d'*Onour*, au royaume de *Myssore*, entre *Panian* et *Bombai*. Pendant toute la nuit mon esprit fut occupé des cruautés que les Anglois commirent dans une ville de ce nom, lorsqu'en 1782, le colonel Mathews assiégea cette place, que sa foiblesse ne permit de résister que deux jours, après lesquels elle dut se rendre. La capitulation, par laquelle la vie et les propriétés des habitans et de la garnison étoient

garanties, avoit été signée, et l'on ouvrit les portes. Mais en entrant dans la ville, les Anglois ne tinrent aucun compte de leur parole, et massacrèrent, de sang-froid, indistinctement la garnison et les habitans des deux sexes, au nombre de plus de dix mille. Toute la ville nageoit dans le sang.

Je me rappelle encore ici l'acte révoltant que les Anglois commirent, dans le même temps et sous les ordres du même chef, dans la ville forte d'*Omanpour*, dans la province de *Bednour* ou *Canara*, qu'ils prirent d'assaut. Ils massacrèrent non-seulement la garnison forte de dix-huit cents hommes, mais de plus environ quatre cents femmes et jeunes filles, qui s'étoient réfugiées dans une pagode, après en avoir abusé de la manière la plus brutale. Un *cipaye* qui avoit été le témoin oculaire de cette affreuse journée, m'a dit, les yeux baignés de larmes, qu'ajoutant l'outrage à la barbarie, les Anglois s'étoient complu à entasser ces tristes victimes de leur fureur toutes nues, les unes sur les autres, et en avoient formé une montagne entière.

Quelle indignité! Quelle infamie! Quelle horreur! Ah! puisse ce jour de sang imprimer une tache ineffaçable dans l'histoire du peuple britannique! comme il sert à confirmer ce qu'a dit de lui l'abbé Raynal, qui ne connoissoit pas la

centième partie de ses turpitudes : « Que, dans les Indes, les Anglois surpassent en cruauté les plus affreux barbares. » Non, jamais les Espagnols, qui, dans les temps d'ignorance, ont sacrifié tant de millions d'hommes à leur fanatisme et à leur avarice, n'ont commis plus d'abominations que les Anglois s'en sont permises dans un siècle éclairée et philanthropique.

L'indignation se perd ici dans l'étonnement. De pareils actes d'atrocité passent l'imagination. Comment est-il possible que des hommes qui prétendent professer le christianisme, et vouloir le propager, puissent se dégrader à ce point? Comment, hypocrites que vous êtes, osez-vous profaner ce saint nom aux yeux de l'Europe entière, en envoyant des missionnaires pour prêcher la foi au nom d'un Dieu de paix, à des peuples humains et hospitaliers; tandis que, dans le même temps, vous usurpez et dégradez leur pays, que vous vous emparez injustement de leurs propriétés, que vous déshonorez et massacrez leurs femmes et leurs filles, et que vous portez dans leur vaste et belle contrée la guerre et tous les fléaux qui l'accompagnent.

Mais celui qui habite au-delà des sphères éthérées étendra un jour son bras terrible sur vous! Les gémissemens de tant de millions d'hommes

que vous avez fait périr par le fer et par la famine; le sang innocent et pur des jeunes vierges d'*Omanpour* et de tant d'autres villes, appellent sur vous la vengeance céleste; et ne l'appellent pas en vain, j'espère!

CHAPITRE XXIV.

Canjemir. *Arrivée à* Pondichery. *M. Choiselle. Tristes nouvelles. Mamia. Le dernier service. Départ d'*Onour. *Conclusion.*

Ces réflexions me tourmentèrent au point que ce ne fut que vers le matin que je pus m'endormir; mais on ne me laissa pas long-temps reposer parce que le café étoit fait. A sept heures nous partîmes d'*Onour*, que je fus charmé de quitter, après y avoir passé une si mauvaise nuit. Hélas! je ne savois pas que je touchois au moment où je passerois des jours plus affreux encore, dans ce même endroit.

Vers le midi nous arrivâmes à *Canjemir*, beau village qui étoit encore en bon état. Nous trouvâmes dans la *chauderie*, qui n'avoit pas beaucoup souffert non plus, quelques *caschi-*

cauris et quelques *cipayes.* Avant de posséder le fort *St.-David*, les Anglois avoient ici une factorerie, qu'ils abandonnèrent néanmoins dans la suite.

Canjemir est situé à trois milles de Hollande de *Pondichéry*; et c'est ici que commence la digue naturelle appelée *Roode-Sand* (*Sable-Rouge*), parce qu'elle consiste en un grossier sable rouge. Les François donnent à cette digue, qui s'étend, au midi, jusqu'à *Vilnour*, le nom de côteau. Les Malabares l'appellent *Pérembé*, d'après un village du même nom, où il y a un grand et fort bel étang pour se baigner. C'est sur cette digue que les François avoient, lorsque leur commerce florissoit dans l'Inde, de fort jolies maisons de campagne, dont la plupart cependant furent détruites, en 1761, par les Anglois, qui firent de même un tas de ruines de *Pondichéry* qui étoit alors la plus belle ville de cette contrée.

Les environs de *Pondichéry* sont ravissans. Avant la dernière guerre, cette ville étoit entourée de villages, à dix milles à la ronde; mais la plus grande partie en étoient maintenant détruits, et ceux qui subsistoient encore, n'avoient plus que la moitié de leur population.

Il étoit environ sept heures du soir, lorsque

nous arrivâmes à *Pondichéry*, où nous allâmes loger chez M. Joly, à qui j'avois écrit pour retenir deux chambres avant mon départ de *Madras*. J'avois logé autrefois chez M. Télémaque, mais il étoit mort depuis mon dernier séjour dans cette ville.

A mon arrivée, je trouvai déjà une lettre pour moi, que Mamia avoit mise à la poste, le lendemain du jour que je la quittai.

Je ne puis me passer de dire ici quelque chose de la manière dont se fait le service de la poste dans l'Inde, laquelle diffère beaucoup de celle qui est en usage en Europe; car il n'y a dans ce premier pays ni courier en voiture, ni courier à cheval; ce sont des hommes à pied, ou, proprement dits, des messagers, appellés *tappals* ou *dhaaks*, qui sont chargés des valises qui contiennent les lettres, avec lesquelles ils courent de lieu en lieu, dans toutes les villes considérables, telles que *Calcutta*, *Madras*, *Pondichéry*, *Tanjaor*, *Nagapatnam*, etc. Il y a des bureaux de poste, d'où les messagers partent chaque soir pour les différentes parties de l'Inde. Ces messagers sont toujours deux, dont l'un porte la valise, tandis que l'autre est muni d'un petit tambour, d'un son clair et perçant, qu'il fait résonner sans cesse, tant pour éloigner les

serpens et les bêtes sauvages qu'ils peuvent trouver sur leur chemin, que pour annoncer l'arrivée de la poste. De deux lieues en deux lieues, il y a de petites huttes sur la route de poste, dans lesquelles demeurent ces messagers, qui, aussitôt qu'ils entendent le tambour, se présentent pour prendre la valise, que celui qui arrive jette à ses pieds; car leurs idées superstitieuses ne permettent point qu'il la présente d'une autre manière; et au même instant, les nouveaux messagers se mettent en route pour la première station suivante; et cette manœuvre se répète jusqu'à ce que la valise soit arrivée au lieu de sa destination.

La lettre de Mamia étoit remplie d'expressions du plus tendre amour, et des plus instantes prières de hâter mon retour autant qu'il me seroit possible.

Je n'avois pas été trois jours à *Pondichéry*, que je me vis attaqué de la fièvre, qui m'en retint neuf autres dans mon lit. Je pris pour médecin, M. Choiselle, missionnaire françois, qui préféroit le plaisir d'être utile aux hommes par son art de rendre la santé, à la gloire de convertir à la foi d'aveugles gentils. Il ne prenoit des gens riches qu'un léger salaire pour ses peines et le prix de ses médicamens; les pauvres étoient

administrés gratis. Que Dieu bénisse ce brave homme, qui ne s'est fait connoître que par ses bonnes œuvres.

M. Choiselle avoit étudié la médecine des Hindous, et ne prescrivoit à ses malades que des végétaux du pays. Il entendoit parfaitement la langue hindoue, possédoit de grandes connoissances, mais étoit sur-tout fort heureux dans ses cures, ce qui lui attiroit un grand nombre de patiens. Il y avoit long-temps que nous nous connoissions; car il m'avoit tiré, pendant mon ancien séjour à *Sadras*, d'une longue et forte maladie; il me rendit cette dernière fois également la santé.

Pendant cet intervalle, Mamia m'avoit écrit de nouveau, pour me dire qu'elle souffroit beaucoup de son sein, et se trouvoit en même temps incommodée d'une violente toux; en me priant de retourner promptement vers elle.

Je lui répondis, sans parler cependant de ma maladie, pour ne pas l'inquiéter, que mes affaires ne me permettoient pas de retourner à *Madras* aussi vîte que je le désirois; mais que ce retard ne devoit point l'inquiéter. Je recommandai à mon *dobasch* de donner le meilleur médecin à Mamia, et de n'épargner aucuns soins pour lui rendre la santé.

Je me hâtai maintenant de terminer mes affaires à *Pondichéry*, et me proposai de partir pour *Tranquebar*, lorsque, le jour avant celui que j'avois destiné pour mon départ, je trouvai, en rentrant chez moi, une lettre de *Madras*. Elle n'étoit pas, comme je le crus d'abord, de ma chère Mamia, mais de mon *dobasch*, qui me marquoit que Mamia avoit subitement disparu avec la *daja*, sans qu'il eût pu découvrir ce qu'elles étoient devenues. Il ajoutoit que, depuis mon départ, Mamia avoit toujours été malade, et rendu du sang par la bouche. Elle avoit aussi fait venir un *gounekaren* (tireur d'horoscope), pour le consulter sur son sort. Cet homme lui avoit donné peu de consolation, en lui prédisant qu'elle seroit bientôt séparée de son amant. Depuis ce moment, elle s'étoit constamment livrée à la tristesse, malgré tous les moyens qu'on eût employés pour la distraire. Ce qui paroissoit le plus singulier, c'est qu'elle avoit laissé ses meilleurs effets dans l'appartement qu'elle avoit occupé. Il finissoit sa lettre par me prier de rester encore quelques jours à *Pondichéry*, pour voir s'il ne parviendroit pas à découvrir ce qu'étoit devenue Mamia.

Je ne sais pourquoi cette lettre ne m'effraya pas trop. Je fus plus étonné que triste, en ap-

prenant la fuite de Mamia, parce que j'étois convaincu qu'elle ne m'abandonneroit point, et m'imaginai qu'elle étoit allée, avec la *daja*, faire un pélerinage à *Tiroukishna* (1), ou à quelque temple voisin ; mais je fus fâché de ce qu'elle ne m'en eût pas prévenu.

Je résolus cependant de me rendre à la demande de mon *dobasch*, et de rester encore quelques jours à *Pondichéry*, pour attendre des nouvelles ultérieures.

Deux jours après, vers les sept heures du soir, pendant que nous étions à souper, on vint me dire qu'un Hindou étoit à la porte, et demandoit à me parler.

Je sortis sur-le-champ, et trouvai un Malabare, qui, après m'avoir demandé mon nom, me dit qu'il étoit le fils d'une *devedaschie* et demeuroit à *Onour*. « Hier, ajouta-t-il, j'ai rencontré, par hasard, dans une *chauderie*, une jeune danseuse fort malade et fatiguée de la route, accompagnée de sa mère. Touché de leur état, je les ai pris l'une et l'autre dans ma maison, comme étant de la même caste. La bonne vieille m'a prié d'aller vous chercher au

---

(1) Montagne sainte à quelques milles au sud-ouest de *Madras*, sur laquelle il y a un temple célèbre.

plutôt, parce que le médecin du village a déclaré que la jeune fille n'a plus trois jours à vivre, et demande à vous parler.

Hélas! c'étoit ma chère Mamia. Je restai d'abord muet et comme pétrifié de cette terrible nouvelle. Mais du moment que je fus revenu à moi-même, je fis demander des *coulis* et acheter des flambeaux pour me faire conduire à *Onour*. Je donnai, pour son souper, une couple de roupies au messager, qui étoit un *juntri* (musicien), et le priai de m'attendre, pour m'accompagner. Je dis à M. Cockrel, qui étoit fort surpris de ce prompt départ, que j'avois reçu l'avis de me rendre au plutôt à *Tranquebar*, où mes affaires me retiendroient probablement quelques jours.

Qu'on s'imagine les tristes pensées qui m'agitèrent durant toute cette nuit. Je me mis en voyage avant neuf heures; et le lendemain, vers les sept heures du matin, je me trouvai à *Onour*. Je laissai mon palanquin et mes porteurs dans la *chauderie*, et me transportai avec le *juntri* à sa maison, où nous nous plaçâmes derrière le *pagger* (muraille à hauteur d'homme, qui entoure les demeures des Hindous) pour attendre que quelqu'un en sortît. La *daja* ne tarda pas à paroître. Je l'appelai doucement ; elle vint

à moi et se jeta à mes pieds, en pleurant sur le sort de la pauvre Mamia. Je lui fis d'amers reproches de ce qu'elle avoit permis que cette pauvre enfant eût fait ce voyage dans l'état où elle se trouvoit; mais elle me jura que Mamia n'avoit pas voulu se désister du projet d'aller me trouver, afin de me voir encore une fois avant de mourir.

Je fus extrêmement affligé de tout ce que me dit la *daja*; cependant je me flattois encore qu'on pourroit sauver la vie de ma chère Mamia, dans l'idée où j'étois que sa maladie provenoit en grande partie de la fatigue du voyage qu'elle venoit de faire à pied.

Je me rendis auprès d'elle, lorsque je sus qu'elle étoit éveillée. Elle jeta un grand cri de joie en me voyant, et il se passa alors une scène attendrissante entre nous deux.

Hélas! la pauvre Mamia étoit bien mal, et ce ne fut que dans ce moment que j'appris que sa maladie ne devoit être attribuée qu'aux efforts qu'elle avoit faits pour me sauver lors de notre naufrage à *Madras*; car tandis qu'elle se tenoit avec une main attachée au *catimaron*, pour me soulever de l'autre au-dessus de l'eau, elle avoit reçu un coup de la traversière de cette embarcation au-dessous de son sein

droit ; ce qui lui avoit causé une pulmonie. Quelle ne fut pas ma frayeur ! cependant je ne perdis pas toute espérance. Je fis venir le *waitium* d'*Onour* et celui de *canjemir*, à qui je promis les plus fortes récompenses s'ils parvenoient à sauver ma chère Mamia. Mais, hélas ! il n'y avoit plus d'espoir, parce que les fatigues du voyage avoient rendu sa maladie trop grave. Elle s'endormit dans mes bras le lendemain au soir.

On ne sauroit se faire une idée de la douleur que me causa cette perte ; dont la *daja* ne fut pas moins affligée.

Je fis faire les funérailles de la défunte avec toute la pompe possible, et demandai pour cet effet, un *vaidiguer* (brahme chargé des cérémonies funèbres) et lui dis :

« *Sami* (1), *Jomraadsch* (le dieu de la mort) m'a ravi une aimable, une fidèle compagne ; il est donc convenable que j'honore sa mémoire. Je veux que ses funérailles se fassent avec toutes les cérémonies ordinaires. Son corps sera porté dans mon palanquin au *smeshaan*

---

(1) *Sami* est un titre qui répond à celui de *seigneur*, qu'on donne aux brahmes de même qu'aux divinités inférieures.

(lieu où l'on brûle les morts). Il faut que le bûcher soit de bois de manguier (1), et je veux moi-même y mettre le feu. » (C'étoit ce que Mamia m'avoit principalement recommandé.)

Je m'informai ensuite des frais que pourroient couter ces obsèques? Le brahme les taxa à quinze pagodes. Je lui en donnai vingt, en lui recommandant de ne négliger aucune oblation, aucune prière en usage. Il me le promit; et ce même soir tout devoit être prêt pour la cérémonie.

Je passai toute cette journée dans la plus profonde tristesse, tantôt dans la *chauderie*, tantôt dans le petit bois qui en dépendoit. Vers le soir on vint me dire que tout étoit disposé pour porter le corps au *smeshaan* ou *tschodolet*.

Je me rendis à pas tremblans à la demeure du *juntri*, où l'on attendoit déjà après moi. On en sortit le corps de ma chère Mamia; je le reçus et le mis moi-même doucement dans mon palanquin; tandis que des larmes couloient en abondance de mes yeux. On alluma alors les

(1) Comme cela se pratique pour toutes les personnes distinguées. Pour le peuple, on ne se sert que de bois ordinaire et de la bouse de vache séchée.

torches ; les *vettians* (porteurs des morts) prirent le palanquin et se mirent en marche ; le village retentit des sons lugubres des *tarés* (1) ; auxquels la *daja* mêla ses cris de douleur.

Arrivés à l'endroit où le corps devoit être brûlé, et après qu'on eut achevé les cérémonies accoutumées, je sortis, avec le secours d'un *vettian*, le corps du palanquin et le plaçai avec soin sur le bûcher ; et lorsque tout fut en ordre, je me fis donner une torche allumée, avec laquelle je mis le feu au bûcher en y tournant le dos, suivant l'usage du pays, pour témoigner ma douleur. C'est ainsi que j'abandonnai aux flammes les reliques précieuses de ma chère Mamia ; et sans regarder en arrière je retournai, le cœur navré de douleur, à la *chauderie*.

J'avois recommandé aux *vettians* de venir m'appeler lorsque le corps seroit entièrement consumé par le feu ; ce qu'ils firent au bout de deux heures. J'ordonnai alors aux *vettians* de mettre dans une grande cruche à eau, appelée *kalang*, les os de ma chère Mamia qui n'étoient pas entièrement détruits ; et je fus ensuite moi même enterrer cette cruche sous quel-

(1) Espèce de trompette, dont on ne fait usage qu'aux enterremens.

ques palmiers qui couronnoient une colline prochaine.

Il étoit déjà tard avant que j'eusse rempli ces tristes et saints devoirs. Je passai le reste de la nuit sans dormir, dans une profonde mélancolie, et dans la crainte de voir reparoître le jour suivant.

A peine fut-il arrivé que la *daja* vint me trouver pour prendre congé de moi, et retourner à *Madras*. Je la chargeai d'une lettre pour mon *dobasch*, à qui j'ordonnai de lui remettre, comme un souvenir, tous les habits et bijoux que Mamia avoit laissés en mourant. Nos adieux furent des plus tristes. Elle se jeta à mes pieds, et pleura amèrement la perte de sa pupille, à laquelle elle n'aura sans doute pas survécu long-temps.

Lorsque la *daja* fut partie, je me rendis chez le *juntri* qui avoit reçu ma bonne Mamia avec tant de cordialité et d'humanité dans son humble demeure; et le récompensai de ses soins au-delà de son attente.

Ayant prévu que je serois obligé de rester quelques jours à *Onour*, j'avois renvoyé mes *coulis* à *Pondichéry*; et comme mon palanquin où j'avois placé le corps de Mamia, ne pouvoit plus, d'après les idées religieuses des Hindous, être porté que par des hommes de la

plus basse classe, je fus obligé de prendre des *parria-coulis* pour mon retour.

Tout le village, pour ainsi dire, avoit assisté aux funérailles de Mamia, et été le témoin des marques sincères de mon amour pour la défunte; ce qui avoit fait d'autant plus d'impression sur ces bonnes gens, qu'on n'étoit pas accoutumé à cet attachement de la part d'un Européen. Lorsque je partis, plusieurs femmes et jeunes filles entourèrent mon palanquin; tandis que les autres se tenoient à leurs portes pour me voir passer : toutes me saluèrent cordialement et parurent vouloir me consoler par leurs regards. Je suis certain que le souvenir de la bonne Mamia et du Blanc qui la fit brûler avec tant de pompe ne s'effacera pas de sitôt de la mémoire des habitans d'*Onour*.

C'est avec la plus déchirante douleur que je quittai ce village. Tous les projets que j'avois formés de passer le reste de ma vie dans l'Inde, se trouvoient maintenant détruits.

Ce fut en me livrant à ces tristes pensées que je retournai à *Pondichéry*, où j'arrivai malade de corps et d'esprit; sans communiquer cependant le sujet de ma tristesse à M. Cockrel.

Il fallut alors changer le plan de ma vie; car

je me trouvai encore une fois parfaitement isolé sur la terre !

Je me hattai de me rendre avec mon compagnon de voyage à *Tranquebar* et à *Nagapatnam*, pour y passer la mauvaise saison. Les grandes occupations qui me survinrent dans ces deux endroits calmèrent heureusement un peu ma tristesse.

Je retournai ensuite à *Pondichéry* avec M. Cockrel, pour l'accompagner un mois après à l'île de France, et quitter une côte où, depuis mon départ de *Sadras*, il y avoit quelques années, je m'étois vu en bute au chagrin et au malheur.

FIN DU DEUXIÈME ET DERNIER VOLUME.





